
offert à Shantiniketan
par S. R. Rana
en souvenir de
Ranjitsinghi
son fils
paris
1920

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

CORRESPONDANCE

DE

V. JACQUEMONT

AVEC

SA FAMILLE ET SES AMIS

PENDANT SON VOYAGE DANS L'INDE

— 1828-1832 —

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR JACQUEMONT

PAR

CUVILLIER-FLEURY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée de lettres et de documents inédits

I



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1885

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS

1824-1832

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR V. JACQUEMONT NEVEU

ET D'UNE INTRODUCTION

PAR PROSPER MÉRIMÉE

De l'Académie française

Deux beaux volumes in-8°

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

CORRESPONDANCE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS

PENDANT SON VOYAGE DANS L'INDE

1828-1832

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR JACQUEMONT

PAR

CUVILLIER-FLEURY

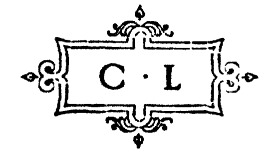
De l'Académie française

I

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES ET FRAGMENTS INÉDITS

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

18[illegible]5

VICTOR JACQUEMONT [1]

I

Le 26 août 1828, la corvette de Sa Majesté *la Zélée* appareillait de Brest, en destination pour le Bengale, ayant à bord M. de Meslay, nommé gouverneur de Pondichéry, et Victor Jacquemont, jeune naturaliste français, envoyé par le gouvernement pour entreprendre un voyage scientifique dans les Grandes Indes.

Nous laisserons voguer *la Zélée,* cap au sud et vent arrière, sans l'accompagner dans le cours de sa longue navigation ; *la Zélée* est un fort respectable bâtiment, très-sûr et très-solide, mais lourd marcheur ; nous perdrions bien du temps à la suivre. Nous n'avons mot à dire non plus de l'équipage, excellents marins, qui savent prendre la hauteur du soleil à midi, mesurer la

[1] Quand la première édition de la *Correspondance de Victor Jacquemont* parut, en 1833, M. Cuvillier-Fleury, aujourd'hui membre de l'Académie française, en rendit compte dans une série d'articles très-remarqués alors et qui nous ont semblé former une véritable introduction à cet ouvrage devenu si justement célèbre. Nous croyons qu'on nous saura gré de les reproduire en tête de cette nouvelle édition. L'auteur n'y a presque rien changé. Il a seulement abrégé quelques-unes des citations qu'il avait dû faire pour les lecteurs du *Journal des Débats*, et qui ne feraient aujourd'hui, au début du livre même d'où elles sont tirées, qu'un double emploi.

(*Les Éditeurs.*)

distance de cet astre à la lune, calculer leur point sur le chronomètre, mais qui, pour le moment, ne nous apprendraient pas autre chose, si ce n'est peut-être à chanter des chansons de Béranger du matin au soir.

Il est un des passagers de *la Zélée* que cette musique n'amuse pas : c'est Victor Jacquemont. Victor Jacquemont consacre à ses livres, à ses cahiers, tout le temps qu'il ne passe pas à philosopher sur le pont avec M. de Meslay, le seul philosophe du bord après lui. Jacquemont lit, écrit, compulse, dessine, travaille sans relâche : « mais, dit-il, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent. Un peu de tranquillité m'est nécessaire. Cet abominable charivari dont Béranger fournit la matière première, me le fait prendre en horreur. » Victor Jacquemont est, d'ailleurs, un marin très-inoffensif et très-commode, du moins pour ses correspondants : il leur fait grâce de toute poésie descriptive, à propos de la mer, de la lune et des étoiles : la mer l'ennuie ; il est sans passion, sans poésie, sans illusions devant ce spectacle éternel d'un horizon monotone qui, chaque jour, recule sans se renouveler. En revanche, toutes ses lettres datées de *la Zélée* sont remplies d'observations positives, d'ingénieux récits, de réflexions neuves et piquantes sur tous les pays où le bâtiment relâche, Sainte-Croix de Ténériffe, le Brésil, le Cap, l'île Bourbon : Jacquemont visite ces contrées en courant, et il en parle avec savoir et profondeur.

Nous arrivons dans l'Inde. *La Zélée* vient de mouiller devant le fort William de Calcutta ; c'est le 5 mai 1829, huit mois après son départ de Brest. Victor Jacquemont, habillé de noir de la tête aux pieds, et dans la plus grande tenue, saute sur le rivage, se jette dans un palanquin avec un énorme paquet de lettres de recommandation, crie aux porteurs : *Pirsonn sahèbka ghaurmé !* Et le voilà parti pour la maison de M. Pearson, avocat général, par laquelle il commence le cercle de ses visites aux notables Anglais de la grande ville.

Il nous faut connaître maintenant avec plus de détails ce jeune Français, ainsi jeté par un vaisseau du roi sur une terre étrangère,

à quelques mille lieues de son pays, seul, absolument seul, avec tant de dangers, tant d'aventures, tant de misères en perspective; il nous faut le connaître tel qu'il est; car nous avons bien peur qu'avec son habit noir, ses deux mille écus de haute solde et son bagage épistolaire, il ne soit médiocrement recommandé auprès des nobles représentants de la royale Compagnie, s'il ne paye de sa personne, s'il n'a du cœur, de l'esprit, beaucoup de bonne humeur, de la science, des qualités solides, des mœurs élégantes, l'indépendance de l'âme et du caractère. — Fort heureusement, Victor Jacquemont a tout cela.

Victor Jacquemont était un de ces jeunes hommes, nés avec le siècle, qui n'avaient connu de l'Empire que sa gloire militaire pour l'avoir maintes fois gâtée en vers latins au collége; que la Restauration, un instant libérale, avait ensuite comprimés quand ils avaient voulu prendre leur essor, et qui s'étaient franchement associés à toutes les espérances de progrès qu'avait inspirées l'avénement du ministère Martignac. Passionné pour l'étude, avide d'émotions scientifiques, impatient de trouver une carrière à la généreuse activité de son esprit : mais obscur, sans autres antécédents que quelques essais de critique et des voyages de recherches géologiques en France, en Suisse et en Amérique, où de cruels chagrins l'avaient quelque temps exilé : sans autre fortune qu'une instruction sérieuse, Victor Jacquemont avait accepté de grand cœur la mission que lui avait confiée le Conservatoire du Musée d'histoire naturelle. Il avait compris que sa destinée, en le conduisant aux Indes pour y faire collection de couches coquillières et d'animaux rares, le chargeait aussi d'y représenter la France, et particulièrement cette génération ardente à laquelle il appartenait. — Ce qu'on appelait alors la jeune France, c'était toute cette jeunesse intelligente qui se pressait autour des chaires illustrées par M. Villemain et par M. Cousin; qui assiégeait le laboratoire de M. Thénard et l'amphithéâtre de Cuvier : qui se passionnait pour Talma, pour madame Pasta, jusqu'aux larmes; à qui le dernier siècle avait légué le scepticisme religieux; qui pourtant, chemin faisant, et grâce aux écrits des grands orateurs

de cette époque, M. Guizot, M. de Broglie, Royer-Collard, se recomposait une morale ; qui avait ses sages pour la délibération, ses guides pour la marche, ses héros pour le combat... L'infortuné Georges Farcy avait été le type et l'exemple de cette jeunesse au 29 juillet ; Victor Jacquemont fut, pendant trois ans, son véritable représentant, son plénipotentiaire habile et fidèle aux Grandes Indes.

Suivons-le maintenant.

La première découverte que fit Victor Jacquemont après avoir parcouru pendant quelques jours les salons anglais de Calcutta, ce fut qu'avec sa lettre de change de six mille francs, il était effroyablement pauvre. En effet, qu'allait-il faire aux Grandes Indes? Voyager. Or, à quel prix voyage-t-on dans les Indes? Telle fut la première question que notre jeune compatriote se posa ; voici ce qu'il apprit : un capitaine d'infanterie anglaise ne se met pas en route sans être accompagné de vingt-cinq domestiques pour le moins, savoir : un pour sa pipe, un pour sa chaise percée, sept ou huit pour planter sa tente, trois ou quatre pour sa cuisine ; plus un relais continuel de douze hommes pour porter le palanquin dans lequel le héros s'étend lorsqu'il est las d'aller à cheval. Un collecteur anglais en tournée emmène sa femme, son enfant. Il a un éléphant, huit chariots pour les bagages, deux cabriolets, six chevaux de selle et de voiture, et, pour le transporter d'un *bungalow* (auberge officielle où il y a les quatre murs) à l'autre, soixante ou quatre-vingts porteurs, indépendamment d'une soixantaine de domestiques de sa maison. Il fait trois toilettes par jour, déjeune, *tiffine*, dîne, et, le soir, prend son thé comme à Calcutta, sans en rien rabattre ; cristaux, porcelaines sont dépaquetés, empaquetés du matin au soir, argenterie brillante, linge blanc, tout le reste à proportion.

Ce train de vie coûte cher, et pourtant un Anglais qui se respecte ne peut voyager à moins de frais. Mais « la vieille dame » (c'est la Compagnie anglaise, dans le langage des Indiens) a généreusement pourvu à ces dépenses. Un capitaine anglais a trente mille francs de traitement; le surintendant du Jardin botanique en

a quatre-vingt mille ; un collecteur en a cent mille, sans compter les profits ; le *chief-justice*, deux cent mille ; l'avocat général, le respectable M. Pearson, de quatre à cinq cent mille ; le gouverneur de l'Inde a plus d'un million. Lord William Bentinck voyage avec trois cents éléphants, treize cents chameaux, huit cents chars à bœufs ; et deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui servent d'escorte.

Victor Jacquemont fut très-émerveillé de tant de magnificence ; puis il calcula ce qu'il lui en coûterait pour voyager comme le moins magnifique de ces seigneurs ; mais, s'apercevant que le plus modeste équipage dépasserait encore ses moyens, il résolut de solliciter du gouvernement français le mieux justifié de tous les crédits supplémentaires, et d'attendre à Calcutta l'effet de cette demande, que devaient appuyer à Paris les plus honorables amitiés. Il attendit, il attendit longtemps !...

Le récit de son séjour à Calcutta pendant cette longue attente est l'histoire de la plus engageante hospitalité dont un voyageur ait jamais fait mention ; et c'est ici que nous allons commencer à nous admirer, toute modestie à part, dans les prodiges de cet esprit français dont Victor Jacquemont est un modèle si achevé Le premier miracle qu'opéra l'esprit français de Victor Jacquemont, ce fut de rendre les Anglais aimables. « Que ma fortune est bizarre avec les Anglais ! écrit-il. Ces hommes qui paraissent si impassibles, mon abandon les détend aussitôt ; ils deviennent caressants malgré eux, et pour la première fois de leur vie. » En effet, Jacquemont est admis, recherché, caressé, dans les plus grandes maisons de Calcutta : on l'invite chez le gouverneur, il loge chez le grand juge ; il passe des mois entiers chez l'avocat général ; il est l'ami, le commensal, le confident du commandant de l'armée ; on le demande partout, et partout il rencontre ce luxe tout nouveau de bienveillance britannique : partout sa gaieté spirituelle, sa noble franchise, lui ouvrent le cœur de ses hôtes. Et pourtant Jacquemont ne sait guère flatter leurs habitudes : à table, tandis que les Anglais s'abstiennent religieusement de tout mélange d'eau avec les vins les plus recherchés d'Espagne et de

Portugal, il ne boit, lui, que de l'eau sucrée; les Anglais font trois repas par jour, il déjeune avec du thé et il dîne avec du riz. Le dimanche, jour d'observance ascétique, il s'en vient jouer très-déterminément aux échecs avec sir Charles Grey, le *chief-justice*, qui n'oserait une pareille énormité avec d'autres. Il dort la nuit, ce qui n'est pas, comme on sait, une habitude anglaise, surtout dans l'Inde; il se lève au petit jour quand les Anglais se couchent; il fait une guerre à mort aux plates conversations de leurs interminables dîners, les questionne, les contredit sur tout, sur leur commerce, sur leur administration, sur leurs revenus, sur leur marine; et, malgré son audace, malgré sa pauvreté, Jacquemont n'en est pas moins l'enfant chéri de toute cette société de sensualistes anglais. « Toute leur glace, dit un ingénieux biographe, vient se fondre à son ardente sensibilité. » On l'héberge, on le voiture; il a maison de ville et maison de plaisance, tout un musée pour lui seul; il entre, il sort à tout propos. « J'ai fait révolution chez eux, dit-il, y introduisant l'usage des visites à toute aventure, le soir, après dîner, à l'effet de causer, etc. » C'est donc la causerie française importée aux Indes, la causerie selon le cœur et selon l'esprit, sceptique, enthousiaste, enjouée, sévère, mobile, universelle; cette inimitable causerie des salons parisiens, avec son charme, son abandon, sa liberté. Mais rendons justice aux Anglais de Calcutta; c'est par cette liberté même, en portant sa pauvreté avec une fière indépendance, que Victor Jacquemont parvint à plaire à ses hôtes, et à se concilier cette délicate estime qui ne le flattait si fort que parce qu'elle rejaillissait sur le nom français.

Cependant, le temps s'écoulait dans ce doux commerce; les suppléments demandés n'arrivaient pas. Jacquemont, humilié d'attendre si longtemps l'aumône législative, résolut enfin de partir. Avec les économies qu'il avait apportées de France et ses épargnes depuis six mois, il se trouvait, comme il le dit, à la tête de douze mille francs, et il ne lui en fallait pas davantage pour voyager un peu moins bien qu'un sous-lieutenant de l'armée anglaise. Il se mit en route.

Nous allons le suivre jusqu'à sa première étape ; car de ce jour seulement nous sommes dans l'Inde. Tout à l'heure nous étions encore en Europe ; Calcutta, c'est une ville anglaise. Maintenant, nous allons voir des Indiens, des Indiennes ; nous pourrons juger d'un voyage indien.

Jacquemont voyage à cheval, suivi de son service, de ses bagages et de ses chariots traînés par des bœufs. Il est enveloppé d'une grande robe de chambre de nankin, avec une grosse étoffe de soie bien chaude pour ceinture ; le tout surmonté de sa figure pâle, éclairée par des lunettes et coiffée d'un énorme chapeau de paille couvert de taffetas noir. Cet accoutrement fait de notre savant compatriote un objet de curiosité très-vive pour les naturels du pays, lesquels, en toute rencontre, lui rendent avec usure l'attention indiscrète et quelque peu sotte que nous accordons à leurs pareils dans les rues de nos villes d'Europe. Jacquemont chevauche, en tête de sa caravane, avec deux pistolets de calibre dans ses fontes ; mais, ce qui est un grand scandale pour les Anglais, il ne porte ni fouet ni éperons ; car son cheval, impatient de revoir les cimes de l'Himalaya, d'où il est venu, lui fait mille tours pendables, et Jacquemont n'a pendant quelque temps d'autre souci que de se maintenir en bonne intelligence avec lui. Le service du cavalier et de sa monture est réparti entre six domestiques, dont trois pour le cheval : le premier l'étrille, le second lui coupe de l'herbe, le troisième lui apporte à boire. Viennent ensuite le grand maître de la garde-robe, préposé à la garde des bagages, le maître d'hôtel qui fait la cuisine et sert à table (quand Jacquemont trouve une table), et enfin le laveur d'assiettes (Jacquemont a deux assiettes). Chacun de ces domestiques est armé ; les deux premiers, ceux du cheval, courent à côté de leur maître, la carabine au poing, quand il lui plaît de galoper ; et ils font avec lui, en suivant toutes ses allures, de six à sept lieues par jour. Le soir, tous ces pauvres diables soupent comme ils peuvent, puis se couchent autour de la tente de leur seigneur, et dorment habituellement d'un profond sommeil, pendant que d'honnêtes sipahis font sentinelle à la porte.

C'est une vieille coutume indienne, entretenue par le laisser aller de l'opulence anglaise, qui a *réglé, ainsi que nous venons de le voir*, le service des hommes à gages. Chacun a sa charge, travaille le moins possible, est paresseux, stupide et menteur, et refuse très-décidément tout service qui n'est pas dans son emploi. Ainsi, le cheval mourrait de faim sans le *gassyara* (coupeur d'herbes), ou de soif sans le *beetcheti* (porteur d'eau). Les deux assiettes de Jacquemont risqueraient fort de n'être jamais lavées sans l'utile serviteur qui est revêtu de cette charge; ainsi des autres. Ce respect pour la spécialité du service fait partie des priviléges de la nation indienne; et il ne serait pas prudent d'y manquer. Jacquemont en est persuadé, et, pendant quelque temps, il se tient dans la règle avec toute rigueur. Mais, un matin, il lui prend fantaisie de faire une révolution parmi ses gens; il appelle le *beetcheti*, lui ordonne de déposer son outre sur un des chariots et de l'accompagner dans un taillis voisin, avec un herbier sous le bras: « Non pas, dit l'Indien, ce n'est pas mon affaire; » et il prononce ces paroles d'un ton très-suffisant. « Alors, écrit Jacquemont, je n'hésitai pas à lui allonger sur-le-champ un grand coup de pied dans le derrière. » Ce coup de pied dans le derrière fit à lui seul une révolution. La domesticité indienne capitula; le porteur d'eau mit bas son outre, apprit à sécher des plantes entre deux feuilles de papier; et, quant à Jacquemont, cette grande manière d'imposer le respect à des domestiques lui concilia tout d'un coup, et au delà de tout ce qu'on pourrait croire, la considération des Indiens.

Notre intention, comme on le pense bien, n'est pas de suivre Victor Jacquemont dans son voyage de sept cents lieues à travers l'Indoustan, non plus que dans son pénible et aventureux pèlerinage de l'Himalaya, véritable entreprise que conçoit le génie scientifique, que dirige le bon sens, que soutient la patience, que le courage exécute et mène à terme. Signaler au lecteur les mille incidents, les infinies variétés de cette vie nomade où chaque pas est un progrès, une découverte, où la plus spirituelle originalité se mêle à la plus austère constance, ce serait le priver du plaisir

de les rechercher lui-même, et dénaturer cette intéressante histoire en voulant l'abréger. Notre tâche, à nous, c'est de suivre *à la trace toutes les manifestations de l'esprit français* dans ce voyage que Victor Jacquemont lui fait entreprendre aux Indes, et elle dépasse encore de beaucoup (tant ces deux volumes sont remplis) l'espace que nous pouvons lui donner. Nous laisserons donc notre infatigable compatriote cheminer lentement, en tête de sa caravane, flanquée de droite et de gauche par une imperturbable escorte de sipahis en habit rouge, faire ses deux repas matin et soir avec l'éternel pilau, descendre de cheval cinquante fois par jour pour étudier les plantes et les cailloux du chemin, dormir la nuit sous une tente dont les vents déchainés lui disputent bien souvent la possession; nous le laisserons traverser Bénarès, la sainte ville, Mirzapoor, Callinger, et tout ce pays de sel et de salpêtre, au sol sablonneux, à l'atmosphère pulvérulente, à la végétation rabougrie, qui s'étend depuis Agrah, le long des deux rives désertes de la Jumna, jusqu'à Delhi, la ville impériale; et nous nous arrêterons un moment dans cette magnifique résidence où notre voyageur se repose quelques jours et où de nouveaux honneurs l'attendent. Nous ne parlons plus de l'hospitalité anglaise; elle est prodigieuse, là comme ailleurs. Jacquemont habite une maison somptueuse, environnée de jardins superbes. Qu'il sorte en voiture, en palanquin, ou sur un éléphant, il est suivi par une brillante escorte de cavalerie. Mais il s'agit bien des Anglais! C'est le Grand Mogol lui-même, l'illustre descendant de Tamerlan, le respectable Châh-Mohammed-Akber-Rhazy-padischâh, qui veut recevoir dans son palais impérial de Delhi notre modeste compatriote. Ce fut dans le voyage de Jacquemont une mémorable circonstance...

II

« Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? écrit Jacquemont à son père. J'ai manqué d'être *la lumière du monde*, ou *la sagesse de l'État*, ou *l'ornement du pays;* mais heureusement que j'en ai été quitte pour la peur. Vous allez rire. Le Grand Mogol, auquel le résident anglais avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un *durbar* pour me recevoir.

« Conduit à l'audience par le résident avec une pompe des plus passables,... je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khelat* ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre, et, affublé comme Taddeo en caïmacan (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur n'avait jamais vu de Français, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces, sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité! »

Échappé aux honneurs du palais de Delhi, Victor Jacquemont voulut courir le danger d'une chasse au tigre; et il suivit dans les steppes déserts de Kithul de jeunes officiers anglais de la résidence, traînant après eux une armée d'hommes, de chevaux et d'éléphants, avec un attirail de comestibles, de drogues et de *comforts* de toute espèce. La chasse devait durer six semaines et coûter dix mille francs. Était-ce trop pour chasser des tigres? Jacquemont ne vit pas un tigre. On eut beau battre le pays dans

tous les sens, remuer tous les buissons, mettre sur les dents hommes et bêtes, et se désoler; Jacquemont et ses compagnons ne tuèrent que quelques centaines de lièvres et de perdrix, comme ils auraient pu faire dans la plaine Saint-Denis. Ainsi finit la chasse aux tigres.

Bientôt après, le 12 avril 1830, Jacquemont pénétra dans l'intérieur de l'Himalaya, avec une suite de près de cinquante personnes, tant domestiques que porteurs et soldats d'escorte. Alors commence pour lui cette longue série de fatigues, de privations et de misères qu'il supporta pendant plus de cinq mois avec une constance si exemplaire. C'est dans sa correspondance seule qu'on peut se faire une idée de ses souffrances et de son courage; mais nous, comment les peindre? Il souffre de la faim, de la soif; il est assailli de violentes tempêtes, inconnues sous le ciel d'Europe: il a de longues nuits, glacées, sans sommeil; ses gens se révoltent, et il est seul pour les réduire à l'obéissance; il y parvient, grâce à son énergie et à la solidité de son bâton. Une nuit, sous les cimes neigeuses de Kidar-Kanta, dans une forêt élevée à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, il est saisi de douleurs d'entrailles si atroces, qu'il en a le délire. Le froid le torture. Pour échapper à ce supplice, il est obligé de se déguiser de la tête aux pieds. « Je ressemble à un ours blanc, écrit-il, enveloppé dans de grandes couvertures de laine, la tête enfoncée dans plusieurs bonnets de soie, les jambes cachées dans de grosses guêtres, et le visage orné de très-longues moustaches. »

Parmi toutes ces épreuves, sa constance ne l'abandonne pas; il poursuit son œuvre, ses collections se complètent, la sphère de ses idées s'agrandit, son esprit semble s'élever comme ces montagnes qu'il gravit si péniblement. Chaque jour ajoute plusieurs souvenirs à son journal, plusieurs pages à sa correspondance qu'aucune adversité n'interrompt. Si parfois son âme est triste, c'est quand il songe à sa famille, à ses amis; quand il interroge autour de lui cette sauvage solitude, sans y trouver un être sensible, un visage bienveillant, un écho qui sache répéter des mots affectueux, un langage sympathique! Alors, il s'écrie: « Vivre

seul ! être seul à sentir ! » Cette mélancolie ne dure pas, d'autres pensées lui succèdent ; l'esprit français, la gaieté française, se font jour à travers tous ces regrets, comme un rayon de soleil vient percer les brouillards de l'Himalaya ; et il écrit, pour rassurer ses amis, tandis que d'orageuses rafales menacent de déraciner sa tente et de renverser la table où il s'appuie : « Dites que je suis dans un pays aussi salubre que l'Europe, mangeant des pommes et du raisin, buvant du vin du cru (qui est détestable), et enfin,

Sachez, sachez que les Tartares
Ne sont barbares
Qu'envers leurs ennemis!

C'est en effet chez les Tartares, dans le pays de Kannawar, sur les limites de la Chine, que Jacquemont passa l'été de 1830. Étant si près du Céleste Empire, il ne put résister au désir de le visiter ; et, par un beau matin, sans autre passe-port que ses cinquante montagnards bien armés, il franchit la frontière. Il avait à traverser tantôt d'interminables déserts, tantôt des populations hostiles ; puis il fallait gravir des montagnes plus hautes que la mer de dix-huit mille pieds, et jusqu'alors inaccessibles. Le seul M. Moorcroft avait pénétré dans cette partie du Thibet, et, quoiqu'il eût emprunté le déguisement d'un fakir, il avait péri victime de son zèle, empoisonné, dit-on, par l'ombrageuse police de l'empereur. Jacquemont le prit de bien plus haut avec Sa Majesté Chinoise, et fut aussi plus heureux. Ayant mis le pied sur le sol thibétain, et trouvant sur son passage le fort de Bekar qui faisait mine de l'arrêter, il ordonna à ses gens de se former en colonne serrée, et s'avança très-résolûment à leur tête. Arrive le commandant du fort, qui se plaint de cette violation du territoire impérial ; mais, comme il approchait beaucoup trop près de Jacquemont sans mettre pied à terre, l'impertinent! notre digne compatriote se sentit tellement blessé de ce manque de

respect, que, transporté de colère, il saisit le drôle par sa longue queue tressée, et le précipita à bas de son cheval. Cette façon de parlementer eut plein succès. La garnison chinoise se rangea tout aussitôt pour laisser passer le *Francis saheb* avec sa troupe, et les portes de Bekar (si Bekar a des portes) s'ouvrirent respectueusement devant lui.

Jacquemont, avant de quitter le territoire chinois, eut encore à livrer deux ou trois grandes batailles comme celle de Bekar. Mais toujours sa présence d'esprit, sa décision silencieuse et froide, ou violente et impétueuse, selon le vent qui soufflait dans le désert, le tirèrent d'embarras ; quand il ne réussit pas à frapper de stupeur ses ennemis, il les culbute et il passe. Il fit tant, qu'après avoir visité avec une patience de savant tous les lieux qu'il désirait voir, après avoir reconnu la source du Sutledje et celle de l'Indus, sur les bords du célèbre lac Mansarower; ajouté à ses collections une quantité considérable de plantes nouvelles et de débris organiques; étudié géologiquement un espace immense, à une hauteur à peine croyable, et conduit toute cette expédition, moitié militaire, moitié scientifique, assez rapidement pour que l'empereur, auquel il était venu faire si lestement la guerre, n'eût pas le temps d'user de représailles, il quitta le Thibet, repassa la frontière, chargé de dépouilles opimes, et redescendit dans les plaines de l'Hindoustan.

Il suivait la route de Delhi. Un soir, à Saharunpoor, sur la fin de novembre 1830, et par une belle nuit, comme il venait de se coucher et de s'endormir, après une journée d'étude et de fatigue, le galop d'un cheval le réveilla. Sa tente s'ouvrit, un homme y entra précipitamment. C'était un messager apportant une gazette de Calcutta, imprimée dans une forme inaccoutumée, avec ce titre : *the New French Revolution !*

Une révolution en France ! Jacquemont se jeta sur le précieux bulletin, le dévora des yeux... Oui, c'était bien une révolution ! commencée le 27 juillet, consommée le 29 ! La réaction vaincue, la loi maîtresse, l'ordre dans Paris, un ordre admirable sous la protection des baïonnettes de l'insurrection victorieuse !... Telle

était la nouvelle qui était venue réveiller Jacquemont ; il ne se rendormit pas, mais il crut rêver.

Et qu'on nous permette de demander ici à beaucoup d'honnêtes témoins de cette grande révolution, qui l'avaient vu faire sous leurs yeux, qui avaient entendu gronder le canon et mugir le peuple soulevé, si, le lendemain de leur victoire, ils se croyaient beaucoup plus éveillés que Victor Jacquemont. Il faut bien l'avouer, Paris vainqueur fut comme étourdi de la chute du trône qu'il renversait. La révolution de Juillet fut sauvée par sa soudaineté même ; cette merveilleuse audace, mise au service d'une si bonne cause, fit sa force contre ceux qui ne l'aimaient pas. Pendant que les rois absolus se frottaient les yeux, la révolution s'établit ; elle prit racine.

Jacquemont passa la nuit dans ces pensées ; puis, le matin, il s'endormit, « sans crainte, écrivait-il, d'être réveillé par de nouveaux coups de fusil ; » réflexion jetée négligemment dans son récit, et pourtant profonde ; car elle prouve que, du fond de l'Indoustan, il nous jugeait bien.

La position était délicate. Jacquemont reconnut, aux empressements de la foule, aux félicitations qui l'accueillirent, et surtout à l'attention sérieuse dont il devint l'objet de la part de ses hôtes anglais, que la révolution de Juillet l'avait grandi et que l'importance politique de ce prodigieux événement se résumait en ce moment dans sa personne. « Je défie M. de la Fayette lui-même, écrit-il à son père, d'avoir donné en un jour plus de poignées de main. »

Jacquemont en conçut un légitime orgueil ; il comprit aussi que l'enthousiasme de ses hôtes pour la nouvelle révolution couvrait je ne sais quelle anxiété tout anglaise qui avait besoin d'être calmée. L'occasion s'en offrit bientôt ; les Anglais la firent naître. Victor Jacquemont était arrivé à Meerut, la plus grande station militaire de la Compagnie dans l'Inde. Les Anglais lui donnèrent une fête. En Angleterre, toute fête est un banquet, tout banquet une réunion politique, toute table où l'on dîne une tribune aux harangues. Jacquemont savait tout cela de longue date ; il n'en accepta pas moins avec confiance le dîner qu'on lui

offrait, et auquel avaient été invités, en nombre considérable, les officiers civils et militaires de la résidence : séance toute diplomatique, malgré la chaleur des protestations, et cachant plus d'un piége sous une joie bruyante ; car tous ces convives qui sont réunis là pour boire à la révolution de Juillet sont sujets de la Grande-Bretagne ; lord Wellington est son ministre ; et ce jeune homme qui va parler est un enfant de la France, un ami de ceux qui ont reconquis sa liberté à coups de fusil.

Curieux spectacle qu'une pareille fête donnée à notre spirituel compatriote par cette foule d'Anglais à la fois impatients et inquiets de l'entendre, comme si de la bouche de ce jeune étranger, si renommé dans l'Inde pour la maturité de son esprit, devait sortir quelque prédiction de la destinée de deux grands peuples ! Qu'on se représente ensuite, comme un accessoire de ce tableau, au fond, le ciel de l'Inde avec son azur éblouissant ; d'un côté, les crêtes sourcilleuses et sombres de l'Himalaya, de l'autre, Delhi, la ville impériale, avec ses toits dorés et ses pagodes étincelantes ; au milieu, une table immense, chargée de bronzes, de cristaux, de magnifique argenterie ; des mets exquis dans des porcelaines de la Chine, des vins de France dans les glaces du Thibet ; tout autour, les officiers de la résidence, vêtus de leurs brillants uniformes, avec des rubans tricolores à la boutonnière ; aux quatre coins de la salle, les couleurs de la France flottant en nobles pavois, confondues avec les drapeaux tant de fois ennemis de la vieille Angleterre ; et, sur le premier plan, à la place d'honneur, un jeune homme en simple frac, Victor Jacquemont, le héros de la fête. Les santés, les *vivat*, éclatent sur lui de toutes parts ; honneur à la France ! le champagne coule par torrents, l'enthousiasme est à son comble...

Jacquemont se lève au milieu de ce tumulte : quelle occasion pour faire un discours de propagande ! Jacquemont fit un discours raisonnable et mesuré, tout brillant de métaphores locales qui n'excluaient pas le bon sens, préparé avec une adresse qui s'alliait à la dignité. Nous voudrions pouvoir citer en entier ce *speech* vraiment remarquable, le citer dans sa langue, la langue

anglaise, avec tout ce luxe de phraséologie orientale, si éloigné de la manière habituellement simple et précise de l'orateur, et qui empruntait au climat, au lieu, à la circonstance, un singulier éclat; mais ce discours est fort long : c'est tout le programme de cette politique libérale et pacifique qu'a suivie la France depuis la révolution de Juillet, et qu'une sorte de divination révélait en ce moment à notre jeune compatriote. On le trouvera à sa date, dans la correspondance dont nous essayons de donner seulement une idée.

Parlant ainsi, Victor Jacquemont avait prédit l'alliance anglaise. Il l'avait prédite du fond de l'Hindoustan, à quelques mille lieues du théâtre des événements, et plus de trois ans avant que lord Palmerston eût fait entendre, dans le Parlement, ces paroles mémorables : « Les relations qui unissent la France et l'Angleterre deviennent de jour en jour plus amicales. A mesure que les deux gouvernements se connaissent mieux, ils s'apprécient davantage, et c'est pour moi, je l'avoue, un véritable sujet d'orgueil et de satisfaction de songer que les préjugés qui divisaient les deux pays sont presque entièrement effacés[1]. »

Ainsi, le bon sens de Victor Jacquemont devançait les événements, et du premier coup frappait juste sur leurs résultats les plus cachés. Nous le demandons : qu'eût fait de mieux, à sa place, le diplomate le plus consommé ?

Il n'eût fait aucune prédiction, de crainte de se tromper...

[1] Séance du 15 mars 1834.

III

Il est de toute nécessité maintenant que ceux de nos lecteurs qui se trouvaient fort bien dans l'Inde anglaise, se décident à passer le Sutledje, c'est-à-dire à laisser derrière eux ces bonnes tables, ces brillantes réceptions et toute cette vie élégante dans laquelle éclatent la politesse et le génie de l'Europe, pour courir les aventures, dans un pays inconnu, à moitié barbare, sur la foi de la jeunesse et de l'audace de Victor Jacquemont.

Le Sutledje descend des hauteurs inaccessibles de l'Himalaya (inaccessibles, non pas à Victor Jacquemont), et coule de l'est à l'ouest dans un espace de près de trois cents lieues jusqu'à son embouchure dans l'Indus. L'immense delta formé au nord-est par la chaîne de l'Himalaya, au midi par le Sutledje, à l'ouest par le rapide courant de l'Indus, et dont la pointe est précisément le point de jonction de ces deux fleuves, c'est le Pundjâb (*Pen-Jab, Penta-Potamis*), qui reçoit son nom des cinq grands cours d'eau qui le traversent et le fertilisent. Le Pundjâb est divisé en deux royaumes qui portent le nom de leurs capitales, Lahore et Cachemire, anciennes villes, autrefois riches, commerçantes et populeuses, l'une et l'autre situées au milieu d'une vaste campagne, et séparées par deux chaînes successives de montagnes qu'on peut considérer comme deux degrés descendants du versant méridional de l'Himalaya; de telle sorte que, tandis que l'Indus et le Sutledje, au sud, entourent tout le pays comme avec deux bras immenses, l'Himalaya semble compléter, au nord, le magnifique encadrement de cette contrée.

Au delà du Sutledje, je voudrais montrer un peuple; mais il y a là je ne sais combien de peuples qui diffèrent par les mœurs, par la religion, par le costume, les uns vivant des autres, les uns

cruels et sauvages, les autres abâtardis, corrompus. Ce sont les Mogols, premiers conquérants de ces belles provinces; les Afghans, qui ont dépossédé les Mogols ; les Sikes, qui ont chassé les Afghans. Les Sikes gouvernent, rendent la justice, font la police et la guerre, vont en recette le sabre au côté, le pistolet au poing; le reste de la population obéit, si elle habite la plaine, ou végète, rebelle et misérable, dans la montagne. C'est ensuite une confusion de sectes religieuses à défier toute analyse. Il y a des mahométans en extase devant un cheveu, qu'ils appellent *Son Excellence le poil de la barbe du Prophète ;* puis des brahmistes et des bouddhistes à proportion; puis les akhalis, espèce de moines armés qui vous détroussent sur les chemins, mendiants sacrés qui reçoivent l'aumône du voyageur au bout de leur fusil. La population de Cachemire se distingue dans cette foule par l'éclat de son histoire et la renommée de son industrie, si chère à notre vieille Europe. Comme chez toutes les nations dont la conquête et le pillage ont épuisé la séve, ses mœurs sont douces, sa physionomie est triste. C'est comme une autre Italie[1] : un peuple ingénieux, brillant, habitant une riche contrée, qui comptait une longue suite de rois et plusieurs siècles d'indépendance, qui avait rendu le monde entier tributaire de son industrie, succombant après de cruelles guerres, ruiné par l'avidité de ses vainqueurs, corrompu par leurs vices et s'endormant dans l'esclavage, comme pour en rendre le joug plus léger. « A Cachemire, dit Jacquemont, il n'y a guère plus de chance de souper pour celui qui laboure, file ou rame tout le jour, que pour celui qui, en désespoir de cause, dort tout le jour à l'ombre d'un platane. » Au Cachemire, comme en Italie, c'est donc à peu près la même cause qui condamne les peuples à dormir et les rois à veiller.

Rundjet-Singh, le fameux roi de Lahore et de Cachemire, est, heureusement pour lui, un roi très-éveillé; et il ne faut pas moins que son activité, son génie entreprenant, et les talents militaires de quelques-uns de nos compatriotes qui ont discipliné

[1] Écrit en 1834, au moment où parut la première édition de cette *Correspondance.*

ses armées, pour maintenir dans l'ordre tant de populations si diverses, et donner une apparence d'unité à cette confusion. Je ne sais pourquoi un géographe d'un rare mérite, M. Adrien Balbi, veut que Rundjet-Singh soit mort en 1827; c'est une erreur. Rundjet-Singh n'est pas mort; il vivait à l'époque du voyage de Jacquemont, et tout porte à croire qu'il vit encore (1834). Rundjet-Singh n'est pas un roi très-légitime; c'est un soldat heureux. De simple gentilhomme de campagne devenu chef de bandes, de général passé roi par la grâce de vingt mille bandits intrépides et pillards, il est parvenu à soumettre à son joug toute la confédération des princes sikes, jadis ses égaux, et une partie considérable de l'ancien royaume de Caboul. Ceux qu'il n'a pu réduire encore lui payent tribut très-religieusement avec l'argent qu'ils volent aux voyageurs.

Rundjet-Singh, même en Europe, ne serait pas un homme ordinaire; au milieu de son peuple, c'est un grand homme. Pour Victor Jacquemont, c'est tout simplement un original. Rundjet-Singh a cinquante et un ans; il est de moyenne stature et porte une longue barbe blanche. Il est d'une santé chétive, mais d'une grande vivacité d'esprit. Il met son âme en règle tous les ans une fois, en faisant un pèlerinage au saint temple de Gourou-Govind-Singh, à Umbritsir; mais, pour lui, la dévotion n'est qu'un masque dont il ne fait pas abus. Rundjet-Singh est brave, rusé, gourmand, et d'une curiosité qui contraste singulièrement avec l'apathie du caractère indien. Il aime les drogues, et il en commande par centaines qu'il s'amuse à faire prendre à ses amis et à ses domestiques. Il a pour les chevaux une passion véritablement furieuse; il a fait des guerres meurtrières pour saisir chez un voisin un cheval qu'on lui refusait. Il a un régiment de femmes, casernées dans un sérail, dressées à monter à cheval, et qui manœuvrent au soleil, jambe de ci, jambe de là, comme nos hussards. Voilà Rundjet-Singh; dans le Pundjâb, c'est un homme heureux, roi absolu, général habile, exacteur effronté, ayant une armée de quarante mille hommes, un budget de cinquante millions, un cuisinier à l'épreuve, et les plus mauvaises mœurs du monde. Tel

est le pays, peuple et roi, que va visiter Victor Jacquemont.

Deux circonstances lui procurèrent bon accueil. D'abord, il était Français, et Rundjet-Singh aime passionnément les Français. C'est un officier français, M. Allard, qui commande ses armées... M. Allard est, de plus, un excellent receveur des finances. Voyez plutôt : « La mère d'une nichée de petits radjahs (princes) montagnards vient de mourir, écrit Jacquemont, en laissant neuf lacs de roupies (deux millions deux cent cinquante mille francs) ; les enfants se battent pour l'héritage, et Rundjet-Singh vient d'envoyer M. Allard sur les lieux, pour leur ôter tout sujet de querelle, c'est-à-dire les neuf lacs. » Le compatriote d'un si habile financier est sûr d'une réception distinguée auprès du roi de Lahore ; mais il a un autre titre à sa considération : Rundjet-Singh s'est mis en tête que Victor Jacquemont est un envoyé secret de l'Angleterre. Or, savez-vous quelle est la grande préoccupation de Rundjet-Singh quand il ne fume pas le houka, sur le dos de son éléphant, en compagnie de quelque courtisane, au nez de son bon peuple de Lahore, ou qu'il ne court pas la campagne en quête de quelque bonne aventure? L'unique pensée de Rundjet-Singh, c'est que la Compagnie des Indes doit finir, tôt ou tard, par engloutir son royaume ; et Rundjet-Singh a bien raison. C'est ainsi que son royaume finira [1].

En effet, le Sutledje, qui borne l'empire anglo-indien du côté du Pundjâb, est pour les Anglais une détestable ligne de défense militaire ; mais, en remontant l'Indus par la vapeur depuis Bombay jusqu'à Dheïra-Ghazi-Khan, les bâtiments anglais feraient échec à toute armée russe venue de la Perse avec des intentions hostiles, et qui oserait traverser l'Afghanistan. Il est donc du plus haut intérêt pour l'Angleterre d'assurer le cours de l'Indus à sa navigation ; et, pour cela, il lui faut, de deux choses l'une, ou se concilier le Pundjâb ou le conquérir. Le conquérir est plus sûr, et je le lui conseille ; car la civilisation et l'humanité n'ont qu'à gagner à cette conquête. Qu'on attende seulement que Rundjet-

[1] On sait que la prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.

Singh soit mort; mais qu'on ne s'y fie pas! « C'est un rusé coquin! » écrit quelque part Victor Jacquemont.

Toute la politique de Rundjet-Singh se réduit donc, en définitive, à ceci : se défendre contre une invasion anglaise. Mais le roi de Lahore est au gouverneur général de l'Inde, le Pundjâb est à l'établissement anglais comme deux millions sterling sont à vingt-cinq. La liste civile de Rundjet-Singh est donc la très-humble servante du gros budget de lord William Bentinck; il faut qu'elle le caresse, qu'elle le flatte, en attendant qu'elle le trahisse. Aussi Victor Jacquemont fut très-bien reçu; Rundjet-Singh le prit pour un espion anglais.

Il n'en était rien, Dieu merci! Jacquemont, à aucun titre, n'eût accepté une mission anglaise et secrète. Si Jacquemont a fait un discours politique à Meerut, c'était au grand jour; il n'avait reçu mission que de son zèle patriotique. Tout le reste du temps, dans le Pundjâb comme en Chine et ailleurs, il n'a été que l'envoyé du Jardin des Plantes, beaucoup plus occupé des intérêts de la science que des querelles de la politique, et ne dressant d'embûches qu'aux animaux qui pouvaient entrer dans ses collections.

Jacquemont voyageait donc pour la science, en dépit des soupçons de Rundjet-Singh; mais, bien qu'il ne cherchât pas les aventures, son voyage en fourmille : à chaque instant, l'aventure se présente et dispute le pas à la science, qui est bien souvent obligée de céder. Heureusement, Jacquemont, qui est un grand savant, est aussi un homme supérieur dans l'imprévu. J'en ai déjà cité quelques preuves; mais nulle part sa présence d'esprit ne se montre avec plus d'éclat que sur cette *mer de montagnes*, comme il l'appelle, qui sépare la province de Cachemire de celle de Lahore. Là, les épreuves sont de tous les jours. Il y a des bandits qui vous rançonnent sur toutes les routes, de longs fusils à mèche qui vous couchent en joue au coin de tous les bois, des voix formidables qui vous crient : « On ne passe pas! » Jacquemont avait beau tirer de sa poche un firman terrible de Rundjet-Singh, par lequel celui-ci enjoignait à ses amés et féaux de la plaine et de la

montagne, non-seulement de laisser passer et circuler librement le *Platon de l'époque*, autrement dit le *seigneur Victor Jacquemont*, mais encore de pourvoir de foin et de paille la suite dudit seigneur, et d'obtempérer à toutes ses réquisitions; lecture faite de ce sublime passe-port, les mêmes voix répétaient : « On ne passe pas, » appuyant leur défense de quelque énergique menace; et il fallait, je vous l'assure, bien du mérite pour passer malgré cela.

Jacquemont passait. Une fois cependant, il fut pris au piége chez un damné coquin, lequel commandait pour le roi une méchante forteresse dans la montagne. Neal-Singh était son nom. Ce jour-là, Jacquemont n'avait pas trouvé d'obstacle; bien au contraire, des soldats apostés au pied de la forteresse lui avaient servi de guides. A peine arrivé, il se vit entouré de quatre cents brigands qui lui demandèrent l'aumône à bout portant. Leur chef lui déclara que sa volonté était de le retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il fût agréable au roi de Lahore de payer, pour sa délivrance, une somme considérable : il s'agissait de trois ans de solde arriérée que Sa Majesté devait à la garnison.

Jacquemont, tombé dans ce guêpier, vit bien qu'il n'y avait qu'un moyen d'en sortir, et qu'il fallait lutter non de force, mais d'impertinence avec cette canaille. « Mon mépris les accabla, écrit-il; j'emmenai Neal-Singh comme pour l'entretenir moins publiquement, et, tandis que j'avais fait préparer pour moi une de mes chaises, je le fis asseoir par terre, pour réfléchir en silence sur la grandeur du crime qu'il allait commettre. »

Le temps s'écoulait.

Jacquemont gagnait du temps. Neal-Singh subissait, sans dire mot, l'ascendant irrésistible que prenait insensiblement sur lui son audacieux prisonnier. Enfin, celui-ci, croyant le moment favorable, et voulant faire la part du feu, offrit de donner une somme d'argent à titre de cadeau. « Eh bien, oui ! donnez-moi deux mille roupies, » s'écria Neal-Singh transporté. Les fusils à mèche criaient : « Dix mille ! — Non pas dix mille, ni deux mille, ni même mille, répliqua Jacquemont, par la raison que je ne les ai

pas ; mais, en considération de votre position malheureuse, je vous donnerai cinq cents roupies. »

Ce fut le dernier période de la crise. Neal-Singh résista quelque temps. Jacquemont tint bon, et le prit de si haut, que son voleur accepta les cinq cents roupies « en se prosternant à terre et en s'écriant qu'il était le plus fidèle, le plus reconnaissant, le plus dévoué de mes serviteurs, et, si je lui permettais de prendre ce nom, le plus inviolable de mes amis. » Après cette comédie, Neal-Sing laissa partir son prisonnier, non sans lui avoir fait, à voix basse, la demande d'une bouteille de vin. Jacquemont lui donna une bouteille de râkh, qui lui servait d'esprit-de-vin pour ses préparations anatomiques, et qui était de force à prendre feu dans le gosier du mécréant. Puis il tourna les talons, et redescendit la montagne.

Il nous faut ici prévenir ceux de nos lecteurs qui trouvent que Jacquemont a payé un peu cher le plaisir de mystifier un misérable, que ces roupies données si libéralement ne lui coûtent absolument rien, que la peine de les recevoir ; encore est-ce l'office de son trésorier. Du jour où Victor Jacquemont a mis le pied sur le sol du Pundjâb, il tombe une pluie d'or dans sa cassette Rundjet-Singh, quand il veut témoigner sa considération aux gens, n'y met pas tant de façons. Au lieu de vous envoyer son portrait ou toute autre bagatelle inutile, il vous fait donner un sac de roupies. Ces bienheureux sacs contiennent cent roupies, à savoir deux cent cinquante francs. Arrivé à Cachemire, Jacquemont avait ainsi reçu, en témoignages solides de la considération de Sa Majesté, en preuves sonnantes de son amitié, environ quinze mille francs sans compter les approvisionnements de toute espèce, une quantité innombrable de moutons, de poules, de sacs d'orge, de riz et de farine, et, comme il l'écrit plaisamment, « une charge de cachemires à faire trembler tous les maris. » C'est ainsi qu'on traite les Français dans le royaume de Lahore. Cela ne ressemble-t-il pas un peu à l'Eldorado ?

Je me suis souvent demandé, en lisant ces curieuses lettres, d'où pouvait naître cet incontestable ascendant qu'exercent les

Européens sur les indigènes de l'Asie, ascendant tel, que la politique bien entendue des gouvernements de ce pays consiste surtout à nous en défendre la frontière ; et j'ai pensé qu'on pouvait l'expliquer par une cause toute générale, la supériorité du bon sens sur l'imagination. Cette vérité, que je ne veux qu'indiquer ici, éclate à chaque pas du voyage de Jacquemont. Son bon sens triomphe précisément par le côté qui frappe l'imagination des Asiatiques, par sa fermeté, par sa soudaineté, par sa justesse. Les Français ont quelque chose de plus encore, qui les rend considérables en Asie ; ils sont gais, ils sont frondeurs. Je ne sais qui a dit : « Les femmes ne plaisent que par leurs défauts. » On peut le dire aussi des Français qui voyagent en Asie. Leur esprit léger, railleur, satirique, horrible défaut en présence de la gravité asiatique ! c'est par ce défaut qu'ils plaisent, qu'ils dominent. L'Asie est triste et rêveuse, notre gaieté est étourdissante ; l'Asie est formaliste, notre esprit, libre penseur, saute à pieds joints par-dessus les formes ; l'Asie est superstitieuse et fataliste, l'audace de notre philosophisme brave la destinée et ne s'arrête pas même devant Dieu ! Je l'avouerai, il m'est arrivé quelquefois de trouver Victor Jacquemont bien impertinent. Je tremblais en le voyant jouer ainsi avec les redoutables préjugés de ses hôtes, ou bien exiger des honneurs qui, de temps immémorial, n'appartiennent qu'aux têtes couronnées. Mais il m'en donnait ensuite de si bonnes raisons, il me prouvait si bien que sa considération comme Français, que sa vie même était intéressée à ce manége, que j'aurais été désolé de le trouver plus modeste. « Si dans le Pundjâb, dit-il quelque part, un seigneur quelconque se fût présenté chez moi sans laisser sa chaussure à la porte, je ne l'aurais pas reçu, et j'aurais écrit sur-le-champ à Lahore pour demander à Rundjet satisfaction de cette insulte ; mais c'est une énormité qui ne pouvait venir à l'idée de personne. »

Victor Jacquemont passa en Cachemire tout l'été de 1831. Il y vécut en seigneur : logé dans un pavillon royal, sur le bord d'un lac, au milieu d'un jardin planté de lilas et de rosiers ; ayant une cour, un gentilhomme de la chambre à six roupies par mois,

une compagnie de gardes du corps qui protégent sa porte contre la mendicité cachemirienne ; tour à tour médecin, savant, haut justicier, philosophe, aumônier infatigable, correspondant favori de Rundjet-Singh, qui l'accable de présents, l'inonde de roupies et lui tend des piéges perfides, qui le traite de *demi-dieu* et le fait espionner ; mangeant des cerises, des abricots et des raisins comme à Paris ; lisant Sterne pour tenir lieu de l'esprit qui manque à ses courtisans ; faisant chasser, pour défendre l'intégrité de son caractère européen, des bandes innombrables de jeunes filles impudiques qui assiégent son palais ; courant dans les montagnes après les ours et les panthères, qui le lui rendent bien souvent ; pêchant des poissons pour M. Cuvier dans le beau lac qui entoure sa maison ; assistant à une émeute religieuse, suivie d'une répression orientale, c'est-à-dire d'un massacre, d'un pillage et d'un incendie. « Enfin, dit Jacquemont dans une piquante lettre qui résume son séjour à Cachemire et son expédition dans le Pundjâb, j'ai été pendant huit mois un fort grand seigneur, fort riche, fort magnifique, fort bienfaisant, et, moyennant cela, aussi pauvre aujourd'hui qu'avant ce singulier voyage. Mon portefeuille est plein de lettres de rois. Le successeur de Porus m'écrivait tous les huit jours... »

Ajoutons, comme dernier trait à ce tableau, qu'au moment où Jacquemont allait quitter le Pundjâb, le successeur de Porus lui proposa très-sérieusement la vice-royauté de Cachemire. Quand Jacquemont vit que son ami Rundjet-Singh le prenait avec lui sur ce ton-là, il n'eut rien de plus pressé que de plier bagage ; et, le 9 novembre 1831, il repassa le Sutledje.

IV

Ceux qui voudraient juger de la puissance des Anglais dans l'Inde par les hauts salaires que la Compagnie paye à ses employés civils et militaires, par la force de ses armées, par la grosseur de son budget, ou même par le luxe de ses fêtes, la richesse de ses modes, la somptuosité de ses banquets, n'en auraient, suivant moi, qu'une idée fort imparfaite. Leur puissance n'est pas là : elle est presque toute entière dans l'esprit civilisateur et dans l'habileté administrative qui caractérisent cette nation. La Compagnie anglaise des Grandes Indes, quoique la nécessité l'ait obligée de conquérir d'immenses provinces depuis cinquante ans, n'est pas essentiellement conquérante. Ses conquêtes commencent toujours par l'appauvrir. Il n'y a pas une des provinces envahies par elle qui paye ses frais de gouvernement et d'occupation militaire. Madras est en déficit ; Bombay ne couvre pas ses dépenses ; les provinces ouest et nord-ouest, récemment acquises, sont au-dessous de leurs revenus. Le Bengale paye pour tous. Quel est donc l'intérêt principal de la Compagnie dans ces immenses conquêtes ? Évidemment, un intérêt de civilisation. Que ce motif en cache un autre, que l'esprit de lucre, d'abord armé en guerre, prenne ensuite le masque du philanthrope et trouve son compte à cette métamorphose, que le génie civilisateur ne soit que l'agent et le précurseur du génie financier, ce n'en est pas moins lui qui commence ; c'est lui qui sème ; et, quand la civilisation sème quelque part, ce n'est jamais un gouvernement quelconque, si avide qu'on le suppose, qui fait à lui tout seul la moisson.

Jacquemont, voyageant dans l'Hindoustan, se trouva un jour au milieu d'un peuple que la baguette magique d'un major anglais

avait civilisé comme par miracle. C'était dans les montagnes du Mhairwara, qu'on pourrait nommer les Abruzzes du Radjpoutana, à peu près à moitié chemin entre Delhi et Bombay. « Là, écrit-il, j'ai vu un pays dont les habitants, de temps immémorial, ne connaissaient d'autre manière de gagner leur vie que d'aller piller les contrées voisines de Marwar et de Mewar; un peuple de brigands, maintenant changé en un peuple de laboureurs et de bergers industrieux, paisibles, heureux. Un seul homme, le major sir Henri Hall, a opéré ce miracle de civilisation; et, comme je sais que la réflexion suivante doit être agréable à votre cœur et conforme à vos opinions [1], j'ajouterai que le major Hall a pu accomplir son admirable expérience sans faire le sacrifice d'une seule vie... »

C'est ainsi que procède la politique du gouvernement anglais dans l'Inde. La conquête ouvre la marche, le percepteur des finances ne vient que longtemps après. La conquête, la civilisation, le tribut, trois faits qui ont chacun leur place, chacun leur temps; système puissant qui soumet une population de soixante millions d'âmes à une armée de trente mille hommes.

Les journaux anglais nous ont appris récemment que la Compagnie des Indes vient de déclarer la guerre à un radjah du district de Mysore, et d'envoyer une armée pour conquérir ses États. Est-ce un coup de tête de la Compagnie? Non, certes; elle ne s'est émue qu'après nombre d'impertinences et de provocations adressées à son gouverneur général. Et comment procède-t-elle? En mêlant le prosélytisme à la guerre, en déclarant par *ultimatum* qu'il sera établi dans les provinces à conquérir un *système calculé pour assurer le bonheur du peuple* [2]; j'ajoute que ce système aura pour effet d'augmenter aussi les revenus de la Compagnie dans un temps donné. Mais, quoi qu'il

[1] Cette lettre est adressée à M. Victor de Tracy. Elle est écrite en anglais. Nous y renvoyons nos lecteurs, comme à une des plus curieuses du recueil.

[2] Voy. *le Globe* du 1er août 1831.

en soit de ma prédiction, la Compagnie tiendra sa parole.

Jusqu'où peuvent s'étendre les progrès de l'influence anglaise chez le peuple indien? Jusqu'à la limite, malheureusement infranchissable, que lui assignent les préjugés religieux et domestiques enracinés chez cette nation. Accessibles au progrès dans toutes les habitudes de la vie civile, comme soldats, comme agriculteurs, comme négociants, leur vie intime est murée: elle n'admet ni nos usages, ni nos mœurs, ni le respect de la femme, ni les saintes et paisibles vertus de la famille; nulle affection, nulle sympathie; les enfants méprisent leur mère, le père maltraite ses enfants; d'implacables jalousies, des haines atroces, fermentent dans le cœur des frères. Mais c'est là un mal incurable : les majors Hall eux-mêmes n'y peuvent rien. Ainsi, dans le Mhairwara, tandis que les habitudes civiles pliaient sous le joug, les mœurs domestiques, les préjugés de race, ont résisté; là, une femme est un être impur que les hommes regardent à peine comme appartenant à leur espèce. Le mari achète sa femme, le père vend sa fille, le fils vend sa mère. Le déshonneur pour une femme consiste à n'être pas vendue ou à être mal vendue. La femme de Sganarelle, qui veut absolument être battue, serait donc un personnage très-peu extraordinaire et assurément fort peu comique dans ce pays-là. S'agit-il de religion, c'est bien pis encore. Leur conscience repousse bien plus obstinément toute conversion religieuse que leur foyer ne se ferme à nos lois civiles. « Les Indiens, tâtés partout, dit Victor Jacquemont, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité. »

Que résulte-t-il de cette obstination des Indiens à rester fidèles aux vieilles traditions de leur vie domestique et religieuse? L'impuissance pour le gouvernement anglais de s'assimiler complétement ce peuple; la nécessité d'une domination forte qui le maintienne sous le joug; enfin l'ajournement indéfini de tout projet d'amélioration politique dans un pays où le premier essai de l'émancipation serait la révolte. Car, il faut bien le dire, l'immobilité du peuple indien dans ses habitudes et dans ses croyances,

sa résistance à épouser les mœurs de l'Angleterre, quoiqu'il accepte ou qu'il subisse patiemment tous les bienfaits de son administration éclairée, c'est là, si nous en croyons un observateur judicieux, Victor Jacquemont, le seul danger réel qui menace la puissance anglaise dans l'Inde. Les colonies anglo-américaines qui parlaient la même langue que la mère patrie, qui avaient ses mœurs, sa religion, ses lois, ses usages, se sont affranchies du jour où leur civilisation s'est trouvée l'égale de la civilisation anglaise, mais, si l'Inde échappe jamais à l'Angleterre, ce sera par une guerre de religion. Voilà ce qui compromet l'avenir de la Compagnie bien autrement que l'ambition de la Russie, qui ne sera jamais pour le gouvernement anglais dans l'Inde un sujet de grand effroi, surtout s'il veut conquérir le cours de l'Indus et l'assurer sans partage à sa navigation, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux montagnes.

Nous avons laissé Victor Jacquemont dans les montagnes du Khairwara, au milieu de l'Indoustan ; mais nous avons oublié de dire comment il était arrivé là. Il nous faut donc revenir un instant sur nos pas, et reprendre le voyage de Jacquemont au moment où il a quitté le Pundjâb, le 9 novembre 1831. Jacquemont venait de repasser le Sutledje ; il s'était reposé quelque temps à Delhi, dans les délices de l'hospitalité anglaise : et, le 14 février, après avoir employé plusieurs semaines à emballer ses collections, il s'était remis en route, le cap au sud, chevauchant en tête de sa caravane dans l'ordre imposant que nous avons précédemment décrit. L'intention de Victor Jacquemont était de visiter dans toute son étendue, du nord au sud, la presqu'île en deçà du Gange, et de s'arrêter à Bombay, après avoir traversé le Radjpoutana, le pays des Mahrattes, et séjourné dans plusieurs villes importantes, Djeipore, Adjmir, Indore, Poonah. De Bombay, notre voyageur devait gagner le cap Comorin, en longeant la côte de Malabar, derrière les Ghattes; puis remonter au nord par le plateau de Mysore, passer dans les montagnes Bleues tout l'été de 1833, et enfin retourner en Europe vers la fin de la même année. Cette dernière excursion devait faire du voyage

de Jacquemont le plus complet qui eût jamais été entrepris aux Grandes Indes.

Tels étaient les projets de Victor Jacquemont, et il en exécuta une partie. Que ne pouvons-nous l'accompagner encore, et le suivre pas à pas! Ce nouveau voyage dans un pays à peine exploré, cette pointe hardie vers les tropiques, toute cette vie encore une fois jetée dans les aventures, quel vaste champ pour la curiosité du lecteur! J'ai montré Victor Jacquemont sous quelques-uns des jours où brille l'originalité de sa nature; mais combien je suis loin d'avoir complété l'histoire de son caractère et de son esprit, la seule que j'aie voulu faire! Nous avons vu Jacquemont à la table des riches Anglais de Calcutta, subjuguant l'étiquette à force de naturel, de franchise et de gaieté; puis gravissant avec la science les glaciers de l'Himalaya; géologue intrépide et guerrier sur le Thibet; diplomate éprouvé, orateur éloquent, hardi patriote à Meerut; prisonnier et maître dans les montagnes du Pundjâb, plus que roi à Cachemire; mais que n'aurais-je pas à raconter encore si je voulais puiser moins discrètement dans cette mine intarissable que sa correspondance me fournit! Chacune de ses lettres résume tant d'idées, tant de faits, remue tant de souvenirs, provoque tant de réflexions, et renferme quelquefois des pages d'un style si achevé, qu'il aurait fallu donner, pour ne rien perdre, une analyse de chacune d'elles. Mais aujourd'hui il faut finir, et finir bien tristement.

Le 5 juin 1832, Victor Jacquemont arriva à Poonah, ville de cinquante mille âmes, située sur de hautes montagnes à quelques lieues de Bombay, et l'une des plus importantes stations militaires des Anglais dans la péninsule. Il y passa l'été, c'est-à-dire la saison des pluies, qui est insupportable à Bombay. Le 5 juillet, le choléra fit invasion à Poonah avec une violence effrayante; il mourait au delà de soixante personnes par jour. Un des domestiques de Victor Jacquemont fut atteint et les soins de son maître ne purent le sauver. C'était un excellent serviteur; Jacquemont le pleura. Mais le désespoir qui s'empara des Indiens, ses camarades, dépasse tout ce qu'on peut imaginer; ils n'avaient cessé de

le veiller pendant sa maladie, faisant bonne contenance près de lui, cherchant à l'égayer par des contes qu'il n'entendait plus ; puis, quand ils pouvaient s'éloigner un instant de sa chambre, se retirant dans le jardin pour se rouler à terre et sangloter. Quand il mourut, la douleur de ces malheureux éclata par des témoignages d'une telle violence, qu'elle ressemblait à de la fureur. Comment concilier cette sensibilité profonde avec ce que nous avons vu plus haut de l'apathique insouciance qui est le fond du caractère indien, et surtout avec cette indigence complète des sentiments et des vertus de famille ? C'est une énigme entre mille autres.

Jacquemont n'était pas *contagioniste* ; il ne ressentit donc aucun effroi de l'épouvantable fléau qui ravageait Poonah, et se contenta de prendre toutes les précautions prescrites par l'hygiène du pays. Malgré ces soins, Jacquemont tomba malade, le 22 juillet, d'une violente et soudaine attaque de dyssenterie, qui faillit l'emporter. C'était la première maladie un peu sérieuse qu'il eût faite dans l'Inde ; il crut que c'était la dernière, et, voulant mourir en musique, *comme il avait vécu*, il donna ordre qu'on amenât près de son lit un excellent musicien qui, par hasard, se trouvait à Poonah. Mais ce fut l'énergie de sa volonté, aidée d'un bon remède, qui évidemment le sauva.

Jacquemont était arrivé dans l'Inde avec une confiance robuste dans sa jeunesse, dans sa santé, et, toute superstition à part, dans son étoile. Aussi ne cesse-t-il, dans sa correspondance, de combattre par des raisonnements moitié sérieux, moitié plaisants, les inquiétudes de sa famille et de ses amis. Il prouve par de longs calculs de statistique qu'il ne peut pas mourir : « Il me semble qu'il faut être un peu sot pour se laisser mourir à trente ans... Permets-moi de te dire, écrit-il ailleurs, que tu n'as pas assez de confiance en moi, ma bonne amie. Je commence à me considérer comme un vieux vase, fragile par sa nature, mais endurci par le choc des accidents et habitué à tomber sans se briser. Ne rêve donc jamais en noir de moi. » C'est ainsi que Jacquemont joue avec l'idée de la mort. J'ai vu mourir bien des jeunes gens, ro-

bustes, pleins d'avenir, qui jouaient avec la mort; et je vois vivre, avec une mauvaise santé, nombre de personnes qui en ont une peur effroyable. Il faut donc traiter fort sérieusement la mort, c'est-à-dire se garder des piéges qu'elle nous tend, et penser à elle le moins possible. Aussi bien, c'était le système de Jacquemont partout ailleurs que dans ses lettres; il était trop sérieux pour compromettre follement sa vie; et sa confiance, si vivement exprimée, tenait au soin même qu'il prenait de sa santé. Personne, en effet, n'était plus attentif à soumettre aux variations de la température les procédés de sa toilette. Nous l'avons vu, sur les cimes glacées de l'Himalaya, fourré comme les ours auxquels il donne la chasse, empaqueté comme un Lapon, bravant le froid sous la triple enveloppe d'une épaisse couverture. Arrivé dans le Deccan, par 43 degrés de chaleur, sa toilette avait subi une réforme considérable. Il vivait nu, mais non sans culottes. Il décrit ce nouveau costume dans une de ses lettres les plus amusantes.

Telle est la prudence de Victor Jacquemont. Par malheur, elle l'abandonne quelquefois. Jacquemont ne sait pas sacrifier les intérêts de la science au soin de sa conservation. Dès que la science l'appelle, il marche; adieu la santé! adieu la vie! son ardeur l'emporte; et, parmi toutes les chances de mort qui abondent dans ce long voyage, les dangers auxquels la science l'expose sont les seuls qu'il ne compte pas! Le 15 septembre, il quitta Poonah, et prit la route de Bombay. Il voulut visiter en passant l'île de Salsette. Et pourquoi? L'île de Salsette, située au bas du versant occidental des Ghattes, est un pays malsain, couvert de forêts empestées ou brûlées par les ardeurs d'un soleil dévorant. De plus, Jacquemont avait choisi pour ce voyage la saison la plus dangereuse de l'année. Mais qu'importe! il venait de recevoir un travail remarquable de M. Arago, sur les recherches géologiques de M. Élie de Beaumont. Cette communication inattendue avait réveillé son zèle scientifique; c'était comme un noble défi d'ajouter par ses observations personnelles aux expériences déjà si décisives de ces deux savants célèbres; il espérait

découvrir au pied des Ghattes, et sur leurs croupes, des couches tertiaires et alluviales, et trouver, dans les accidents de leur stratification sur ces montagnes, des éléments supérieurs à toutes les conjectures précédentes pour la solution du problème important de leur âge géologique. C'est ainsi que la science le tentait. Comment résister à la science? Il partit. Il parcourut, sous le feu des tropiques ou sous l'ombrage pestilentiel des bois, toute la longueur de cette île meurtrière, à la recherche de quelques lambeaux de ces terrains, dont l'étude et l'analyse le courbaient douloureusement pendant des jours entiers. « Il en résulte que je suis souffrant, ou plutôt chiffonné depuis quelques jours, écrit-il le 14 octobre. Perfide climat que celui-ci! »

Il prit quelque repos à Tannah, et enfin, le 29 octobre, il arriva à Bombay, mais épuisé. Le lendemain, il fut obligé de garder le lit; puis on le transporta au quartier des officiers malades, où le gouvernement anglais le confia aux soins du plus habile médecin du pays.

Jacquemont, qui était lui-même un médecin fort instruit, ne se fit aucune illusion sur la nature de la maladie qu'il avait rapportée de son dernier voyage et sur le danger qu'il courait. C'était une inflammation au foie, dont il avait pris le germe au milieu des miasmes putrides de Salsette. Bientôt un abcès se forma dans l'intérieur de l'organe, et le peu d'espoir qui était resté s'évanouit. Le malade sentit ses forces diminuer de jour en jour; mais, résigné, tranquille, il dissertait gravement sur son mal, en suivait comme avec l'œil le développement rapide et caché, et calculait avec un calme admirable ce qu'il lui restait de jours à vivre et à souffrir. Souffrir et mourir! sur cette terre étrangère et funeste, loin de son vieux père qu'il ne reverrait plus, loin de ses amis dont le souvenir, dont la jeunesse réveillaient à chaque instant, sur ce lit de mort, des idées de patrie et d'avenir! Mourir si jeune, après tant de travaux accomplis, tant de dangers bravés pour la science, au moment d'atteindre le terme d'une si longue épreuve et de toucher au but de tant d'efforts courageux, mourir!

Est-ce ainsi que devait finir le voyage scientifique de Victor Jacquemont?

« Oh! qu'il sera charmant, écrivait-il à son frère, quelque temps avant la fatale excursion dans l'île de Salsette, de nous retrouver tous ensemble après tant d'années d'absence et pour moi d'isolement! Et notre père, comme il sera heureux! »

Quelques semaines s'écoulèrent, et toutes ces espérances étaient détruites. Victor Jacquemont, épuisé par trente jours de maladie, condamné par ses médecins et par lui-même, étendu sur ce lit de douleur qu'il ne devait plus quitter, adressait à son frère des adieux touchants et suprêmes:

« ...Ma fin est douce et tranquille: si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité... Mais il faut vous dire adieu! — Adieu! Oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! — Adieu pour la dernière fois! »

Ici finit la correspondance de Victor Jacquemont. Cette dernière lettre que le mourant, étendu sur le dos, ne put écrire qu'avec un crayon, fut copiée par M. Nicol, négociant anglais, qui assista notre malheureux compatriote à ses derniers moments, et transmit à sa famille tous les détails de sa mort. Jacquemont vécut encore quelques jours, qu'il employa à donner à M. Nicol, avec une présence d'esprit admirable, toutes les instructions relatives à l'emballage et au transport de ses collections, de ses écrits, de ses catalogues, ainsi que de plusieurs objets, entre autres sa croix de la Légion d'honneur (il venait d'être nommé chevalier), qu'il envoyait à son frère. Il commanda ses funérailles, et composa lui-même son épitaphe. Le 7 décembre, il fut saisi de douleurs violentes qui annoncèrent sa fin. Mais la force du mal ne put troubler son esprit, ni ébranler son courage, ni altérer la sérénité de son âme. « Je suis bien ici, disait-il seulement, mais je serai bien mieux dans mon tombeau. » Quelques minutes après, il expira.

Ceux de nos compatriotes qui chercheront sa tombe sur cette plage lointaine où il mourut, la reconnaîtront à cette modeste inscription :

Victor Jacquemont, né à Paris le 28 *août* 1801, *est mort à Bombay le* 7 *décembre* 1832, *après avoir voyagé pendant trois ans et demi dans l'Inde.*

CUVILLIER-FLEURY.

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

I

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Brest, à une heure, 14 août 1828.

Le quatrième jour après mon départ de Paris, sans encombre et sans plus de fatigue que je ne m'y attendais, je suis arrivé ici, mon cher Porphyre. Je suis allé faire une visite au commandant de *la Zélée*, qui est un lieutenant de vaisseau, M. Poultier, homme de ton âge, et d'une figure qui me revient tout à fait. Il m'a fait mille politesses; demain, il me mènera à bord pour me faire voir le bâtiment et ma future demeure : je dis future, parce que nous ne partirons que dans une huitaine de jours. M. de Meslay n'est pas encore arrivé.

Ce qui m'a plu davantage de M. Poultier, c'est qu'il m'a dit qu'en allant à Rio-de-Janeiro, nous ferions une petite relâche à Madère. Quelque courte qu'elle puisse être, pour un homme de mon métier, c'est une bonne fortune; puis cela réduira de beaucoup les dîners de bœuf salé. Entre

chacune de ces quatre stations, les Canaries, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance et l'île Bourbon, nous ne resterons sans doute jamais plus d'un mois à la mer, et, pour d'aussi courtes traversées, on peut se munir de provisions fraîches, d'animaux vivants, de fruits et de légumes. Tout cela me rit extrêmement.

Le roi, comme on dit ici, ne fera pas lui-même mon lit à bord; mais il me donne cinquante francs pour en acheter un, c'est-à-dire un cadre avec trois minces matelas, puis des draps. La somme est à peu près suffisante, et tout cela restera ma propriété. Je suis, d'ailleurs, dès aujourd'hui inscrit à la table de l'état-major, et payé par le susdit roi pour y déjeuner et dîner, s'il me convenait de le faire.

Je suis content. Te dire que ma satisfaction ne soit grave et sérieuse, cela est inutile. Il y a lutte au dedans de moi. Ma réflexion doit combattre mes impressions instinctives les plus vives, mais elle les domine si elle ne les fait taire. Il était temps que six heures sonnassent, il y a cinq jours, quand tu me mis dans la voiture, car le chagrin me tournait au cœur ; cependant, il y a deux ans, quand je t'embrassai pour la dernière fois au Havre, c'était avec bien plus de peine et de douleur. J'étais alors, cher ami, j'étais au faîte du malheur dans la vie. Chaque jour depuis a été pour moi meilleur ; et maintenant, en regardant l'avenir devant moi, je vois une pente plus ou moins égale, mais constante, qui me conduit nécessairement vers une position honorable et satisfaisante dans ce monde. C'est toi, Porphyre, qui m'as jeté dans cette progression nouvelle de bonheur. Tu es la cause de ce que je serai,

de ce que je ferai. A présent, je ne regrette plus rien du passé.

Te le dirai-je, cher ami? ces huit jours qui s'écouleront peut-être encore avant que je quitte la France, j'aime mieux les passer seul, ici, loin de toi et de notre père, que près de vous, mes amis. J'aurais été bien à plaindre déjà dans les derniers moments de mon séjour à Paris, si je n'eusse été accablé de soins et d'affaires relatives à mon départ, si j'avais eu du loisir, du calme, du silence près de vous, pour songer à notre prochaine séparation. Notre père m'aurait vu pensif et triste, je l'aurais attristé; au lieu que nous n'avons pas eu le temps de prévoir l'instant de notre séparation : malgré tous les délais de mon départ, ce moment est venu nous surprendre presqu'à l'improviste. A peine nous sommes-nous dit adieu.

J'écrirai demain à notre père. Je le remercie tendrement des deux longues lignes qu'il a écrites à la marge de ta lettre. Je le quitte comme il m'a vu partir, sinon avec plaisir, du moins avec sécurité. Adieu, mes amis; je vous embrasse de tout mon cœur.

II

A M. NARJOT, CAPITAINE DU GÉNIE, A BREST.

Brest, samedi soir, après dîner, à l'auberge, 23 août 1828.

Vous verrez, mon bon ami, que je vous prierai bientôt, vous qui connaissez ce pays, de m'y chercher une maison

à louer pour six mois : ce matin, tandis que je me multipliais par quatre pour être à la fois ici à cette auberge, à la poste, à l'observatoire et à la cale *la Rose*, écrivant, contremandant, allant et revenant en toute hâte dans la crainte d'arriver trop tard, on jugeait tranquillement que le vent n'avait pas encore subi la coction requise pour nous mettre hors de la rade ; et, comme c'est demain dimanche, jour de fête, nous n'aurons pas l'impiété de partir ce jour-là. Ainsi donc notre départ est ajourné à lundi sans faute, et même de grand matin ; en sorte que demain il faudra aller coucher à bord.

Puis vous verrez que lundi le vent sera peut-être si réduit par la coction, qu'il n'y en aura plus du tout, et qu'il faudra remettre la partie. C'est odieux! et n'est-ce pas aussi un peu ridicule? Les Américains n'y font pas tant de façons, il partent invariablement le jour préfix. C'est ainsi qu'un certain 3 novembre 1826, je suis sorti du Havre sur un certain *Cadmus*, au beau milieu d'une espèce de tempête, bourrasque, comme vous voudrez, laquelle enfin retenait au port tous les autres navires, et nous en avons été quittes pour perdre la grande voile (voile inférieure du mât du milieu).

J'ai découvert que, parmi les officiers, il y a ce qu'on appelle un enseigne auxiliaire, c'est-à-dire un capitaine du commerce confisqué présentement pour le service du roi. Il a été, entre autres lieux, trois fois dans l'Inde, quoique jeune encore. Simple et sans art, il me sera de ressource. Ces bonnes gens-là savent souvent des choses sans le savoir, et l'on en tire beaucoup de petits faits intéressants ; en les questionnant avec un peu d'adresse, o

apprend d'eux des choses qu'eux seuls peuvent vous dire, parce qu'il faut avoir été dans leur position exacte pour les connaître. Or, c'est ce qui ne peut nous arriver, à nous autres *happy few*.

Que vos yeux rencontrent un objet pénible à voir, ou qu'une idée triste vienne à passer devant votre esprit, n'est-ce pas la même chose? L'imagination, la mémoire est une petite lanterne magique qui nous assombrit soudainement, ou nous égaye, suivant les choses qu'elle nous rappelle. C'est ainsi que, sans nous lever de notre chaise et sans aucun changement appréciable des circonstances extérieures qui nous environnent, nous sommes tour à tour et passivement, irrésistiblement, ou sereins, ou d'une gaieté folle, ou taciturnes, sombres, tristes comme des bonnets de nuit. Les autres, qui avec les yeux de leur tête ne peuvent apercevoir ces petites tempêtes intérieures, n'en voient donc que les effets qui sont de l'inégalité d'humeur, et ils nous l'imputent volontiers à mauvaise qualité. Vous savez aussi que M. Fortin (notre habile ingénieur) fait des balances qui, chargées d'un kilogramme et enfermées dans une cage de verre, et dans une chambre elle-même bien close, trébuchent et s'affolent quand un modeste fiacre vient à passer dans la rue. Les *happy few*, mon cher ami, sont des machines également subtiles, et bien plus délicates encore, bien plus impressionnables. L'épicier qui pèse ses denrées dans des balances très-grossières tendant toujours à l'équilibre, en voyant celles de Fortin trébucher au passage d'une voiture, ne soupçonnerait pas la cause de leur oscillation, et, comme *les autres*, il les jugerait fantastiques et mauvaises. Eh bien, donc,

la véritable raison pourquoi hier au soir vous ne m'avez trouvé ni moi ni eau chaude à votre goût, c'est que j'étais au moins dans les sérieux, très-sérieux ennuyés, ce qu'il y a de pis enfin. En ce cas, on ne peut faire mieux que de se coucher : les autres y gagnent de ne pas voir un homme maussade, et l'on en est quitte pour rêver quelquefois des choses tristes ou désagréables, par exemple qu'on a des pantoufles trop courtes, etc., etc.

Tous mes amis non savants me disent que je reviendrai de mon voyage fort savant sans doute, mais tout à fait éteint, écrasé par les pierres et les bêtes avec lesquelles ma pensée aura vécu très-intimement pendant plusieurs années. Si cela est, mon bon ami, gare au *fiasco* pour les deux ou trois volumes, peu ou point savants, auxquels vous m'avez promis de souscrire, et que je voudrais faire *amusants*, qualité trop méprisée.

Cependant, quand je vous dis que ce sont *tous* mes amis qui me font cette prédiction funeste, je dis trop ; il y en a deux ou trois qui prétendent le contraire. Mais ceux-là sont ceux qui m'aiment le plus, qui me connaissent le mieux, il est vrai, et les seuls qui aient vu quelques petits échantillons de mon savoir-faire prosaïque. Or, il est tout naturel que leur amitié très-tendre les abuse : nous verrons. S'ils ont tort, je ferai des sermons ; et, sur cette corde grave, j'espère moi-même prendre ma revanche. Je vous assure, mon bon ami, que je regrette au moins quatre fois l'an de n'être pas prêtre, de n'être pas missionnaire. Je n'en rencontre, je n'en entends jamais sans envier leur admirable position, la scène superbe où ils parlent, et sans être révolté de la bêtise avec laquelle

le font les plus renommés d'entre eux. Je n'excepte pas de ce jugement sévère les grandes notabilités défuntes. Au travers de ce que vous appelez ma médisance, laquelle n'est autre chose que l'estime exclusive de l'absolue probité, je vous proteste que je suis très-onctueux. Seulement, ce n'est pas mon état habituel, parce que l'onction n'est utile que tout à fait accidentellement.

Bonsoir, adieu, mon aimable ami; gardez quelque souvenir des moments que le hasard nous a permis de passer ensemble. Peut-être nous réunira-t-il encore. Je me féliciterais que ce fût dans une assemblée politique, parce que je suis assuré que nous y serions très-voisins. Nous autres qui n'avons pas de foi religieuse, il faut que notre tendresse d'âme s'épuise au profit de l'humanité : ce doit être là notre religion; et, à moins de talents extraordinaires qui vous donnent par la parole écrite une grande autorité sur votre siècle, c'est à exercer notre part d'action possible dans les affaires publiques que nous devons mettre notre ambition. Adieu, adieu.

III

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, entre Madère et Ténériffe, mercredi 10 septembre 1828.

Mon cher et excellent père, il y a eu hier, suivant la manière vulgaire de compter, quinze jours que je suis parti de Brest, *la Zélée* ayant appareillé le 26 août. Dès le

lendemain de notre départ, nous avons rencontré des vents contraires, qui depuis ont soufflé presque constamment, mais du moins sans violence, en sorte que, si nous avons fait peu de chemin, ç'a été du moins sans fatigue. Il va sans dire que ma santé ne s'est pas inquiétée, même un instant, du changement d'élément: et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un autre passager tout nouveau à la mer n'en a presque rien ressenti, et que les autres ont été à peine éprouvés. Il n'y a que le jeune médecin du bâtiment qui ait payé, quoique déjà familier avec la mer, le tribut accoutumé pendant la première semaine, et M. de Meslay qui a payé et payera pour tous. Je savais qu'il n'avait pas l'estomac marin, mais il est en ce genre *beyond all my expectations*. J'admire comment, avec cette nature si antipathique au tangage et au roulis, il a pu rester marin. Il y a plus de trente ans qu'à sa place j'aurais changé de métier.

Les vents contraires ne sont pas la seule cause de la lenteur de notre marche. Une bonne part doit en être rapportée au bâtiment; il est très-bon, très-solide, il se comporte, dit-on, très-bien à la mer; il a mille qualités toutes plus précieuses et plus estimables les unes que les autres, mais... il ne marche pas. Le capitaine lui-même est forcé d'en convenir, et il faut bien pour cela que la chose soit mille fois vraie. Après tout, que m'importe? Nous arriverons peut-être à Pondichéry un mois plus tard que je ne l'avais calculé? Eh bien, la première année de mon voyage, qui doit être évidemment la plus onéreuse, en sera un peu moins longue. C'est presque un profit. M. de Meslay vit, mange avec le capitaine, qui est un jeune lieutenant de vaisseau, dernièrement camarade de deux de ses officiers.

Ils ont eu la charité de prendre à leur table et de loger dans un buffet, loin du quartier des officiers, le préfet apostolique de Pondichéry. C'est un assez petit service qu'ils lui ont rendu, mais un très-grand à nous autres. Il eût été pour nous une gêne continuelle, et, quoique nous eussions fait pour être modestes, pour n'être pas marins, Dieu sait à quelles tribulations ses oreilles parmi nous l'eussent exposé.

Au quartier et à la table des officiers, nous sommes onze, dont cinq officiers tous plus jeunes que moi, à l'exception d'un pauvre vieil enseigne qui me paraît plein de mérite dans son métier, mais qui ne fait point de bruit, et demeurera nécessairement enseigne toute sa vie; — un jeune médecin de la marine, un commissaire, puis moi, M. de Sallabery, M. Goudot, et un jeune homme de la Rochelle, qui va dans l'Inde rejoindre un parent.

L'âge du capitaine, son grade peu élevé, la circonstance pour lui d'avoir été le camarade de plusieurs de ses officiers, et puis sa bonhommie, tout cela fait qu'il y a sans doute à notre bord moins d'étiquette gênante que sur un autre bâtiment de guerre. Je ne saurais désirer rien de mieux.

Au carré, ou quartier des officiers et passagers, je vis absolument sans tracas. Au dehors, je n'ai que de l'agrément. Nous nous accrochons chaque jour davantage, M. de Meslay et moi. Nous passons quelquefois des heures à nous promener sur le pont, causant *de omni re scibili*. Je le tenais pour homme d'esprit, mais il l'est plus que je ne pensais. Il est plein de faits, d'anecdoctes, et ne manque pas de mouvement dans la pensée; il a beaucoup de cri-

tique et de raison, et une rédaction de conversation des plus soignées, et tout à fait sans pesanteur. Je puis dire qu'il est ici une bonne fortune pour moi, et sûrement il me trouve aussi de quelque ressource.

Quelque indifférent que vous me sachiez à ces choses, comme la longueur du voyage les rend cette fois moins à dédaigner, je vous dirai que nous déjeunons et dînons fort bien. On fait du pain tous les jours; il est excellent. Le vin est assez bon, et nous avons des provisions de moutons, de cochons, de volailles, de légumes frais et secs qui nous laissent bien peu apercevoir que nous ne sommes pas à terre. Le dimanche et le jeudi sont fêtés comme au collége, et, ces jours-là, notre ordinaire s'améliore jusqu'à devenir recherché.

11 septembre.

Comme, après avoir mené M. de Meslay à Pondichéry, *la Zélée* ira faire de l'hydrographie sur la côte orientale d'Afrique, elle est pourvue de plusieurs montres marines, et les jeunes officiers, peu familiers encore avec les calculs où entraîne leur observation, ne laissent pas d'être occupés. Il y a peu de travail à bord, mais plus cependant que je ne l'aurais cru. Je suis rarement seul à lire ou à écrire sur le grand tapis vert de notre table à manger. Le soir, quand une jolie lampe suspendue mobilement au plafond rejette dessus sa lumière, notre petit appartement ressemble au plus joli cabinet d'étude. J'y fais de longues séances que je lève toujours satisfait, car j'y travaille avec plaisir et facilité. J'entremêle un peu mes lectures, pour me reposer des unes par les autres; elles sont toutes jetées comme

d'agréables broderies sur un fond uni et sérieux de persan. J'ai une excellente grammaire et un vocabulaire passable de cette langue, et c'est par elle que j'ai commencé. L'indoustani ne doit venir qu'après : on doit le savoir à moitié déjà quand on sait le persan. Avec ce que j'en aurai attrappé dans les livres, d'ici à mon arrivée dans l'Inde, je me flatte que je n'aurai pas besoin d'un temps fort long pour le parler mal et vite.

Il y a sur un bâtiment de guerre bien des bruits que l'on n'entend pas sur un navire de commerce; c'est à coups de sifflet horriblement aigus que se commandent les manœuvres; quelques-unes même, qui reviennent périodiquement plusieurs fois par jour, se font au son du tambour. Quand il fait beau temps, on fait dans l'après-midi l'exercice du canon, plus rarement celui du fusil. Tout cela m'était odieux pendant les premiers jours; maintenant, j'y suis si parfaitement accoutumé, qu'à peine m'en aperçois-je. Je ne sais si c'est que l'équipage est excellent, ou que les officiers sont très-indulgents, mais depuis quinze jours je n'ai pas encore vu punir un homme. Tous ceux qui ne sont pas de service rient et jouent ensemble. La vue de ces pauvres diables mal vêtus, et sans cesse réveillés, n'a ainsi rien d'attristant. On les nourrit bien d'ailleurs, pour les entretenir en santé et gaieté; chaque homme a par jour une bouteille de bon vin, et un repas avec de beau pain frais. Le jeune docteur ne sert à rien. Je vous dis ces choses, qui vous paraîtront peut-être oiseuses, parce que j'y attache de l'importance. Des figures tristes, des gens battus, m'attristeraient et me feraient prendre ma prison flottante en déplaisance.

Je vous avais écrit de Brest que nous relâcherions à Madère. Mais M. de Meslay a changé d'avis; l'incertitude de nos rapports avec le dom Miguel, et la crainte de rencontrer là des Brésiliens et des Portugais aux prises ensemble peut-être nous ont fait laisser cette île sur la droite, et c'est à Ténériffe que nous irons. Vous voyez que je n'y perds pas: avec son pic gigantesque et son volcan, Ténériffe est un des lieux du monde les plus intéressants. Si le temps aujourd'hui était parfaitement pur, nous en verrions déjà le sommet, car nous n'en sommes qu'à quarante-deux lieues. Nous y trouverons d'admirables raisins, des oranges et des citrons dont nous ferons bonne provision pour faire de la limonade jusqu'à Rio-de-Janeiro.

Si nous sommes circonspects avec ces canailles de Brésiliens et de Portugais, nous sommes fiers, je vous le promets, avec les pauvres navires marchands. Dimanche dernier, 7, sur le midi, comme j'étais à faire ma partie avec M. de Meslay, le capitaine vint lui dire qu'un bâtiment inconnu, qui marchait fort près de nous depuis le matin, s'en approchait davantage encore d'un air suspect, et qu'à tout hasard il allait faire le branle-bas de combat; en moins de cinq minutes, chaque homme se trouva armé d'un fusil, d'un sabre, d'un pistolet, d'une hache, le feu placé près des canons, chacun à son poste; et, au lieu d'attendre l'inconnu, nous virâmes de bord pour courir dessus. Il faisait gros temps, *la Zélée* se distingua et marcha cette fois. L'inconnu alors, qui au fait cinglait vers nous d'un air menaçant, tourna les talons; mais nous le poursuivîmes. Voyant que nous le gagnions de vitesse, il nous fit enfin la tardive politesse de hisser son pavillon,

couleurs anglaises ; nous, alors, hissâmes le nôtre et notre flamme (marque distinctive des bâtiments de guerre), en l'appuyant, comme on dit, d'un coup de canon à boulet, qui fit faire à ces gens de sérieuses réflexions. Ils amenèrent, et nous allâmes passer près d'eux. Ce n'était rien qu'un bâtiment anglais de Bristol, appelé *le Général-Wolf*. Notre capitaine voulut leur parler en anglais, mais c'était de sa part la plus singulière prétention. Faute d'une seule personne, sur dix officiers, capable d'en dire un mot, on me pria de prendre le porte-voix, et j'eus la gloire de dire à ces pauvres diables, très-effrayés, que, la première fois qu'ils se permettraient de virer sur nous sans pavillon, nous les coulerions à coups de canon. Je dois même vous dire, à la louange de ma modération, que je m'abstins de traduire dans le porte-voix les f..... et les b..... du capitaine, qui me les recommandait avec chaleur. C'eût été trop peu parlementaire.

Cette petite scène, toute nouvelle pour moi, cet appareil non simulé de combat, sans jambes cassées pour personne, m'intéressèrent beaucoup. Cependant je n'en comprends guère mieux un combat de mer.

Ceci, cher papa, devient du vrai bavardage, et il faut finir. Le ferai-je pourtant sans rien ajouter encore, sans vous dire combien de fois le jour, dans mes courts instants de solitude ou de désœuvrement, je me surprends pensant à vous, avec vous et Porphyre ? C'est sans tristesse. Je jouis bien plus de ces souvenirs de tendresse que je ne souffre de notre éloignement. Le temps va si vite, que j'envois déjà le terme ; et je m'attends bien à ce que vous me disiez dans cinq ans, quand je reviendrai : « Quoi ! déjà ! »

— et ce sera ce qu'il y aura de mieux à dire de part et d'autre.

Mes baromètres et mes autres instruments se portent à merveille. Vous les reverrez dans cinq ans. Tout dans mes malles et mes caisses était aussi arrivé à Brest à bon port. Depuis quatre jours que nous avons atteint la latitude de Cadix, j'ai adopté, pour ne les plus quitter, les vêtements de toile, car les vents nous apportent l'atmosphère échauffée des tropiques. C'est le climat que j'aime. Je me sens caressé par cet air chaud; et, quoique mon grand corps maigre ne se puisse guère comparer à un bouton de rose, je me sens épanouir.

Ce serait un grand hasard si, en arrivant à Sainte-Croix de Ténériffe, je trouvais un bâtiment partant immédiatement pour la France ou l'Angleterre : en tout cas, je serais prêt, comme vous le voyez, à en profiter; mais je compte bien avoir le temps de vous écrire de là un petit post-scriptum. Je me suis expédié cette première fois sans réserve; à l'avenir, je n'aurai plus qu'à vous entretenir des petits changements survenus dans mon état de situation.

Santa Crux de Ténériffe, mardi 16 septembre 1828,
en rade.

Nous avons abordé ici samedi matin, 13; nous en repartirons demain matin. Dans ce court intervalle, je n'ai pas laissé de courir assez pour voir bien des choses, et des gens aussi. C'est un grand événement ici qu'un bâtiment de guerre français; on nous a fait mille politesses. Hier, par exemple, nous avons passé la nuit au bal. J'ai

dansé une contredanse française avec une charmante Espagnole qui parlait anglais. C'étaient de riches négociants qui, il y a vingt ans, ont reçu M. Cordier en cette île. *On* a représenté la grande nation en noir de la tête aux pieds. Il y avait là bien des gens parlant anglais et français, en sorte que j'ai été grandement indemnisé par eux de la petite corvée de la danse. Je dis *corvée*, parce qu'il n'y a pas un mot à dire à ces belles figures espagnoles. Ce soir, nous récidiverons, et toute la ville y sera. A minuit, dans de grands manteaux noirs de toile cirée, on se retire; les canots du bord sont là qui nous attendent au bord du quai; on s'y jette avec adresse au risque de tomber dans la mer, qui est toujours très-houleuse ici, et, par la grâce de Dieu, on arrive à *la Zélée* mouillée en rade. Le retour à bord forme un étrange contraste avec la scène d'où l'on sort.

Nous faisons provision de citrons, d'oranges et de quelques fruits des tropiques qui se trouvent ici en abondance. — C'est que nous sommes destinés à demeurer quarante jours en mer avant d'arriver à Rio.

Adieu, mon cher père; je vous embrasse, ainsi que Porphyre, à qui sera adressée ma première lettre. Je me porte à merveille. Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Amitié à tous.

IV

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

En mer, à bord de *la Zélée*, lat. boréale 4°, long. occident. 22°, samedi soir, 11 octobre 1828.

Il est nuit, tout le monde dort autour de moi (à l'exception d'un officier et de la moitié des matelots, qui veillent sur le pont); je suis seul dans une chambre assez grande, élégante, assis devant une grande table couverte d'un tapis vert, et éclairée par une lampe suspendue au-dessus de son milieu; c'est l'heure où je travaille lorsque j'ai besoin de silence, d'isolement. Je venais pour écrire : c'eût été de la physique ; mais, au lieu du cahier que je cherchais dans mon portefeuille, le hasard, et un charmant hasard, m'a fait tirer du beau désordre qui y règne ta dernière lettre du mois de juillet. Je me suis mis à la relire, ma chère cousine, et je me suis félicité de l'avoir apportée de Paris pour y répondre à Brest si j'en avais le temps. Je l'ai fait, je me le rappelle ; mais j'ai dû le faire très-platement. Je me déplaisais extrêmement dans cette ville, incertain que j'étais toujours d'y coucher le lendemain, et craignant d'y être retenu un mois peut-être par les vents contraires.

Je crois, ma chère Zoé, que, pour différer beaucoup l'un et l'autre sur de très-graves questions, nous avons encore beaucoup de sentiments, d'affections en commun. Pour être plutôt matérialiste que spiritualiste, je ne fais cependant de la *matière*, de la réalité positive, qu'un cas

fort modéré; et j'accorde une immense importance en morale (c'est-à-dire dans l'art de chercher le bonheur) à ce dont bien des gens, un peu bornés ou très-secs, se moquent sous le nom de chimères. Les plaisirs de l'imagination ne sont pas moins réels que ceux des sens; ses peines ne sont pas moins cruelles que leurs douleurs. Ce n'est pas avec nos sens que nous jouissons, assurément : c'est avec ce que tu appelles notre âme, avec notre faculté de sentir, laquelle est excitée, modifiée d'une façon que nous appelons heureuse, par les modifications physiques de nos sens mis en rapport avec des objets extérieurs. Le plaisir et la douleur nous arrivent sans cesse par une autre route que celle-là; ils nous arrivent directement sans que nous puissions du moins apercevoir aucune modification de nos organes qui précède le sentiment que nous en éprouvons. — Il n'y a de certain dans tout cela qu'une seule chose, c'est la *sensation*. Elle est une dans la nature, quelle que soit la variété de ses objets, de ses moyens de naître, de ses causes. Mais trêve de métaphysique : d'autant plus que j'allais te révélant sans discrétion ces fameuses *Essences réelles*... Ce serait disposer du bien paternel, et le très-mal administrer sans doute. Si j'épouse dans l'Inde la fille de quelque nabab avec quelques millions, j'en lâcherai un à mon retour pour faire imprimer les deux cent quatre-vingts volumes de la facondé paternelle, et tu y verras ce que c'est que la sensation. Quoi qu'il en soit, ma chère amie, je t'estime fort heureuse d'entretenir ces persuasions par où nous différons. C'est un ordre de jouissances tout à fait indépendant de l'intérieur matériel de notre existence, et c'est par elles seulement

qu'on pourrait égaler le bonheur parmi les hommes, car celui qui résulte de la satisfaction des besoins physiques sera toujours nécessairement fort mal, fort injustement partagé.

Eh ! crois-tu donc que ces plaisirs sans réalité matérielle soient ignorés de ces hommes que tu appelles matérialistes? Les plus exclusifs d'entre eux ne sont-ils pas soumis aux lois de la sympathie? Qu'elle soit pour eux un résultat mécanique de leur organisation ou une faculté de l'âme, peu importe; c'est pour tous également un sentiment qui leur fait partager les affections des autres hommes, non-seulement celles dont ils voient les signes, mais toutes celles qu'ils connaissent sans le secours, sans l'impression physique de leurs sens. Il y a des athées qui ont un culte aussi, et un culte bien utile aux autres hommes, car c'est celui de l'humanité. J'en connais plus d'un. Ce sont des stoïciens pour eux-mêmes, et des anges de charité, d'indulgence, pour autrui.

Tu attribues à la physiologie des prétentions qu'elle n'a point. Ce ne sont pas des physiologistes qui ont prétendu expliquer les plus secrets mystères de l'intelligence: il n'y a que des métaphysiciens capables d'une telle impertinence. Ce qui est vrai, c'est que des médecins peu instruits ont cru pouvoir expliquer les fonctions de la vie organique par les simples lois de la physique et de la chimie. Mais cela même est impossible. Quelque admirable que soit la chimie depuis une dizaine d'années (et note bien qu'il n'y a pas en France six médecins, même parmi les jeunes, qui sachent jusqu'où cette science s'est élevée), elle est tout à fait insuffisante pour l'explication de ces

étranges phénomènes. Il y a en eux un je ne sais quoi, dont il est parfaitement permis à la raison elle-même de faire un principe immatériel et immortel.

Les philosophes français du siècle dernier et de celui-ci, qu'on a appelés sensualistes, et qu'on a très-généralement supposés matérialistes, je veux parler de Condillac, de Cabanis, de M. de Tracy, n'ont vu, il est vrai, dans l'insensibilité, dans l'intelligence de l'homme, qu'une des facultés de son organisation ; mais ils n'ont jamais dit que les seules lois de la matière inerte, que les seules lois de la physique et de la chimie, présidassent exclusivement à la vie organique. Au reste, ma chère amie, la vie du lichen informe qui croît sur tout ce qui lui offre un appui et quelque humidité, est physiologiquement tout aussi inexplicable que celle du plus parfait des animaux, de l'homme. Tout ce qui a vie est également incompréhensible. Il n'y a à cet égard ni plus ni moins : si tu nous donnes une âme, je voudrais que tu accordasses quelque chose de semblable aux autres animaux, qui, pour nous être si inférieurs, n'en possèdent pas moins plusieurs facultés intellectuelles et plusieurs modes de sensibilité qui nous sont communs. Sénèque, d'après Épicure, dont il partageait les principes philosophiques, expliquait la sensibilité des êtres organisés par l'*anima mundi* (l'âme du monde), comme tous les mouvements mécaniques des corps célestes ont été expliqués depuis par l'*attraction*. Cette *anima mundi* me plaît assez, précisément à cause de son vague et de son indétermination. J'y vois quelque chose qui ressemble à une raison, et qui n'est pas assez claire pour qu'on ne la rejette pas comme absurde, si on ne l'adopte pas tout d'abord comme vraie.

J'aurais pu t'adresser ce bavardage du coin de mon feu à Paris aussi bien que d'ici, et pourtant il n'y a rien de si peu ordinaire que le lieu où je me trouve. Nous sommes aujourd'hui (13 octobre) à deux pas de l'équateur, depuis près de cinquante jours à la mer, avec la perspective d'y demeurer encore un mois avant que d'arriver à Rio-de-Janeiro. Tu as lu les poésies de lord Byron : ainsi tu dois croire la mer merveilleusement belle. Pour moi, je n'en sens aucunement la poésie. Je vois tous les jours le soleil se lever et se coucher, et c'est sans admiration. Il n'éclaire qu'un horizon monotone et sans vie. Cela est plat. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la vie de couvent qu'on mène forcément à bord des navires. Je lis, j'écris, je travaille beaucoup; mais j'aimerais quelque société, et je trouve peu de ressource dans la compagnie des jeunes officiers du bord. Ce sont d'excellents jeunes gens, peu instruits, parfaitement doux et bienveillants d'ailleurs ; et, dans mes rapports avec eux, je trouve tout ce que je puis désirer, excepté de l'amusement. Je serais à cet égard absolument sevré, sans le gouverneur de Pondichéry, M. de Meslay, qui est un homme de beaucoup d'esprit. Nous sommes tout à fait en coquetterie l'un avec l'autre, quoique nous ayons peu d'infidélités à craindre ; car, excepté nous, on est peu aimable à bord et de peu de ressource. Tu diras, si tu veux, ma chère amie, que c'est là finir par un trait d'impertinence cramoisie; et tu aurais raison si tu étais une autre. Mais il me semble que nous nous connaissons assez bien pour nous dire l'un à l'autre, sans façon, sans fausse modestie, comme sans réticence, le bien et le mal que nous en pensons.

Chemin faisant pour venir jusqu'ici, nous avons relâché quatre jours à Ténériffe, et j'ai écrit de là à mon père : il aura été ainsi peu de temps privé de mes nouvelles. Ténériffe était pour moi un objet d'intérêt tout à fait neuf, car c'est un pays espagnol, et je n'en avais jamais vu. J'y ai fait une longue course à âne dans les montagnes (ne crois pas que ces ânes ressemblent aux nôtres); j'y ai rencontré des chameaux, commencement de couleur locale ; mais, le soir, au bal, chez un riche habitant de Santa-Crux qui avait invité tout l'état-major de *la Zélée*, j'avais des vêtements noirs comme à Paris, tous les hommes étaient vêtus comme moi, suivant les plus nouvelles modes de Londres et de Paris. Peu de femmes avaient dans leur parure quelque chose d'andalous ; au contraire, c'étaient des robes à gigot, on dansait des contredanses françaises sur des airs de Rossini les plus populaires à Paris, puis l'écarté dans une chambre voisine... Adieu la couleur locale ! Le monde entier tend à devenir d'une seule couleur, plate, un peu triste, fort vulgaire. Je m'en dépiterai bien des fois avant de revenir en Europe.

Adieu, ma chère Zoé ; écris-moi quand il te viendra à l'esprit que tu trouveras quelque plaisir à le faire ; ne t'inquiète point du lieu où tes lettres me trouveront, envoie-les seulement à mon père. Dis autour de toi, à tous les nôtres, que je conserve un souvenir plein de douceur des deux heures que j'ai passées à Barly.

Rio-de-Janeiro, où j'arrive.

V

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

En mer, lat. aust. 6°, long. occid. 29°, samedi 18 oct. 1828.

J'espère, mon cher Porphyre, qu'avant l'arrivée de cette future lettre, qui ne partira que de Rio, notre père aura reçu ma première, à lui adressée de Ténériffe, où nous sommes arrivés le 15 septembre et avons relâché jusqu'au 17. Un navire devait en partir incessamment pour Marseille, et le consul nous promit de profiter de cette occasion. — Vous aurez pu ainsi n'être pas deux mois sans avoir de moi signe de vie. Depuis notre départ de Ténériffe, jusqu'à ces derniers jours, notre navigation a été extrêmement contrariée par les calmes et les vents contraires. Les vents alizés, sur lesquels nous avions droit de compter pour nous mener jusqu'au voisinage de l'équateur, nous ont presque entièrement manqué, à la grande surprise des marins. L'année dernière, en allant à Saint-Domingue et en revenant, je les avais vus aussi peu exacts à leur poste ; en sorte que je me suis très-peu étonné cette fois de leur absence, d'autant plus que j'ai toujours eu peu de foi à la théorie par laquelle on a voulu expliquer leur constance ; autant eût-il valu dire, ce me semble, que c'est la raison pourquoi votre fille est muette. Au reste, je fais sur la pluie et le beau temps bien des petites observations qui dérangent un peu quelques idées de météorologie

admises précédemment sur la foi d'autrui, et qui m'avaient toujours paru peu satisfaisantes. C'est vers le dix-huitième degré nord que les calmes ont commencé. Le ciel alors est devenu habituellement couvert, chaque jour a amené quelque grains de pluie, suivis quelquefois d'une heure ou deux d'une petite bourrasque qui nous poussait de quelques milles; et c'est ainsi que nous avons atteint péniblement, lentement, le cinquième degré; là, nous avons drogué plusieurs jours, manœuvrant sans cesse pour ne rien gagner, jusqu'à lundi dernier, que les vents de sud-est, s'étant réveillés et nous prenant par le travers, nous ont en deux jours portés sous l'équateur, que nous avons traversé au galop : allure que nous avons gardé depuis nuit et jour, et qui nous conduira à Rio en onze jours, si nous pouvons nous y tenir tout ce temps. Avec un jeune capitaine de trente ans, tu devines que le passage de la ligne ne se fait pas sans toutes les cérémonies accoutumées. Un matelot (le plus mauvais sujet de tous, et de l'air le plus benoît) nous a dit la messe (une messe de sa façon) en surplis d'occasion, sur un autel de circonstance. Il a fait le prône le plus risible, puis les non initiés ont été gravement rasés avec un rasoir de bois de quatre pieds de long, et, entre les mains du père *La Ligne*, ils ont juré de ne point coucher avec la femme d'un matelot, et ils ont donné dix francs pour la peine. Cela fait, l'état-major, entre soi sur l'arrière, l'équipage sur le devant, se sont jeté pendant une heure des seaux d'eau à la figure; la pompe à incendie a même joué avec succès pour tremper au haut des mâts les fuyards qui s'étaient sauvés de la mêlée. Puis nous sommes tous descendus chez

nous changer de linge, et, en remontant sur le pont, nous avons trouvé toutes choses dans leur ordre accoutumé : la petite saturnale d'auparavant n'avait laissé aucune trace. — Le soir, le capitaine nous a donné à dîner avec toute la recherche possible ; nous avons mangé des petits pois, des perdreaux aux truffes, etc. M. de Meslay, un peu excité par le bruit et par les soi-disant crèmes de madame Anfoux, a chanté des chansons à boire, puis quelques-unes plus gaies de Béranger, et l'on a fini par les plus maritimes du monde. Le pauvre abbé, qui était près de moi, a failli se sauver par la claire-voie pour en éviter le refrain. Je conviens que je n'en avais jamais entendu de pareilles. L'équipage, qui, pendant ce temps-là (trois heures à table), avait reçu double ration et quelques autres douceurs (liquides), s'était mis en belle humeur ; on lui permit de venir danser sur le gaillard d'arrière; et, comme il n'y avait pas de musicien parmi les matelots, ils s'accompagnèrent avec la voix, sur des airs à porter le diable en terre, et sur des paroles à faire sortir tous ceux de l'enfer pour emporter le chœur. Le pauvre abbé alla se mettre en prières dans son petit réduit, sans pouvoir empêcher ces horreurs de parvenir jusqu'à lui. Un prêtre est un personnage impossible à bord. Aussi, malgré l'ordonnance qui en donne un à tous les vaisseaux et frégates, il n'y en a pas un d'embarqué. — Nul d'eux ne veut l'être; il faudrait qu'ils vécussent dans la cale pour n'être pas sans cesse témoins des plus belles impiétés.

La plupart des provisions de table que nous avions emportées de Brest se sont gâtées, on a dû les jeter à la mer. Notre ordinaire en est devenu très-royal. Nous vivons du

bœuf et du porc salé, des haricots et de la choucroute du roi. Tandis que tu manges sans doute du raisin à déjeuner ou à dîner, c'est un morceau de bœuf salé qui fait brusquement la clôture de mes repas. Mais tu as déjà du froid, de la pluie, et je jouis d'une température charmante. Je suis étonné combien elle est modérée, n'excédant pas moyennement 26° centigrades. Puis, à Rio, dans quinze jours peut-être, et peut-être auparavant, je me vengerai sur les oranges, les ananas, les babanes, les mangos et tous les fruits intertropicaux, que je n'aime pas moins que les nôtres et qui diffèrent bien plus les uns des autres. A Ténériffe, déjà nous avons trouvé des babanes, que, heureusement pour les amateurs, tout le monde n'aime pas. Le raisin de ce pays-là ressemble par sa grosseur à celui de la terre promise, mais il est loin de valoir le nôtre, même le plus modeste des environs de Paris. — Bonjour pour aujourd'hui, mon bon ami. Voilà assez de bavardage pour ne rien dire; il me semble que c'est comme si nous étions à vingt lieues seulement l'un de l'autre. Je cause seulement pour le plaisir de causer avec toi. Je réserve pour Rio ce peu de papier blanc qui me reste encore.

P.-S. — De Rio, où nous jetons l'ancre tandis qu'un bâtiment de commerce en part pour la France. En bonne santé. Tout allant bien. Nous sommes ici pour huit jours au moins, et j'écrirai avant de partir.

28 octobre 1828.

VI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Rio, à bord de *la Zélée*, en rade, 6 novembre 1828.

Je suis arrivé ici le 28 octobre. Le soir, même j'ai fait partir une lettre pour Porphyre, c'est-à-dire la première que je lui aie adressée depuis Brest. Du reste, mon cher père, il est au moins une heure du matin, je tombe de sommeil, de fatigue, quoique me portant à merveille, et je vous quitte pour m'aller coucher. Ceci est magnifique, je n'ai rien vu de si beau; mais nous partons après-demain et je suis accablé de soins de toute sorte. Envoyez l'incluse à Jules Taschereau. Je vous embrasse de tout mon cœur, et Porphyre.

Adieu, adieu.

14 novembre.

Il y a huit jours, sortant à midi, par le plus beau temps du monde, de la rade, qui est immense, nous avons accroché un navire marchand à l'ancre; je crois qu'en le voulant, moi, indigne, je n'aurais pas réussi à ce tour difficile. Il n'y a eu personne de blessé, mais force mâts, force côtes de navires rompues et enfoncées. Le contribuable français est là qui payera les avaries; on les répare depuis huit jours, et demain nous reprendrons la mer, remis à neuf et plus beaux que jamais. On s'est prodigieusement moqué de *la Zélée*, moi comme les autres. J'ai été, en outre, assez

aise de savoir par expérience ce que c'était qu'un abordage.

J'ai découvert ici depuis ces huit jours les trois fils Taunay. Il y en a un peintre et professeur de peinture à l'Académie impériale, un autre major de cavalerie dans l'armée impériale, et un troisième chancelier du consulat. — Ce soir, je vais voir une sorte d'animal extrêmement rare en Amérique : c'est un empereur. Je verrai par la même occasion *l'Italiana in Algeri*, car c'est à l'Opéra que j'irai jouir de la vue de cet habile palefrenier. Je n'ai même pour cela que le temps de m'habiller avant dîner, et je vous quitte sans plus de façons, en vous embrassant toutefois.

VII

A M. ACHILLE CHAPER, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, entre Rio-de-Janeiro et le cap de Bonne-Espérance, mercredi 10 décembre 1828.

Je n'attends pas que nous soyons arrivés au Cap pour vous écrire, mon bon ami, parce que j'ignore la durée du temps, probablement très-court, que nous y resterons, et que je n'y aurai de loisir que pour les pierres, les herbes, les choses, et, s'il se peut, pour les hommes de ce pays. D'ailleurs, que vous dirai-je de là que je ne puisse également vous dire d'ici? Voici que nous avons parcouru la moitié de la distance de la France dans l'Inde; mais il y a plus de trois mois et demi que nous sommes partis. Le bâtiment ne marche pas, nous avons eu fréquemment des

vents contraires et des calmes. A Rio-de-Janeiro, d'où nous venons maintenant, après avoir relâché d'abord à Ténériffe, nous avons fait, dans un premier appareillage pour en sortir, des avaries qui nous ont obligés d'y rentrer pour nous réparer, et nous y avons ainsi demeuré trois semaines au lieu d'une seule. Je me suis consolé de ce contretemps par l'occasion qu'il m'a fournie de connaitre quelque chose d'un pays que je ne reverrai pas, pour lequel la nature avait tout fait, et que les hommes ont gâté, ruiné irréparablement! Je vous ai parlé de Saint-Domingue, je ne vous en ai sans doute point fait un tableau brillant; eh bien, à mon avis, Saint-Domingue est plus près que le Brésil de la civilisation. J'ai vu ici, pour la première fois, l'esclavage des noirs sur une échelle immense former le régime de la société. J'ai vu en vingt jours arriver de la côte d'Afrique plusieurs bâtiments chargés de ces malheureux, couverts de maladies affreuses, entassés, confondus, parqués comme des animaux à leur débarquement; et, à côté de ces horreurs, le luxe recherché de la civilisation européenne. Les Portugais, de même que les Espagnols, n'ont pas pour eux le mépris, la répugnance physique dont peu d'Anglais et de Français savent se défendre. Ils n'ont pas inventé contre eux le système d'humiliations raffinées des colons de la Jamaïque et de nos Antilles; mais ils n'en sont pas moins des maîtres violents et impitoyables. Sous leur verge, les noirs vivent quelques années et meurent sans se reproduire. Il faut que les penchants de cette race malheureuse soient bien doux et bien innocents, bien timides, pour que les vengeances et les crimes ne soient pas plus communs à Rio qu'ils ne le sont. Les maîtres, avec

leur écorce européenne polie, élégante même, sont à beaucoup d'égards aussi dépravés par l'esclavage que les noirs abrutis. Je les ai vus avec leur clef d'or à l'habit, avec leurs plaques de diamants, leurs rubans, leurs titres, leur ignorance, leur lâcheté, leur improbité; j'ai été dégoûté. — J'ai cherché une classe moyenne, laborieuse, économe, honnête, respectable : il n'y en a pas. Au-dessous de la canaille dorée sur tranche, je n'ai trouvé que les noirs esclaves, ou les gens de couleur affranchis, propriétaires d'esclaves, et les pires de tous. Est-ce une nation que cela? et n'est-ce pas là le portrait de tous les nouveaux États indépendants, démembrés de l'Amérique espagnole? La race espagnole et portugaise n'est pas plus progressive dans le nouveau monde que dans l'ancien. Elle y possède la liberté de nom. Mais qu'est-ce que la liberté? est-ce donc un but ou un moyen? est-ce une chose qui puisse se suffire à elle-même? Vous verrez, mon ami, ce que deviendra l'Amérique intertropicale avec sa liberté; — ce qu'elle était auparavant, un pays sans habitants, sans richesses, parce qu'il est sans travail. Le travail et l'économie, voilà la grande affaire : et la liberté n'est précieuse qu'autant qu'on l'emploie à travailler et à épargner. On en fait un usage admirable aux États-Unis : c'est que la race anglaise, qui a peuplé tout le nord du nouveau monde, est éminemment industrieuse et ordonnée. Je vous ai dit comme elle nous écrasait par sa libre concurrence, nous autres Français. Que feront auprès d'eux dans le Mexique les Espagnols leurs voisins?

Le despotisme colonial extrêmement tempéré qui règne encore dans le Canada y gêne, dans le développement de

son industrie, dans sa tendance expansive, la population anglaise à laquelle il est imposé, et fait obstacle à son principe d'accroissement et de force. Au Brésil, ce que la forme monarchique du gouvernement a gardé d'oppressif et de vexatoire défend encore faiblement le pays contre un principe contraire de décadence et de faiblesse.

Il n'y a de travail au Brésil que par les noirs esclaves. Arrêtez la traite, abolissez l'esclavage, et il n'y a plus de travail du tout. Fusillez ou déposez l'empereur dom Pedro, démembrez cette monarchie entre plusieurs républiques confédérées ; l'anarchie naît partout, elle favorise des révoltes de noirs, et les blancs, sur beaucoup de points, sont massacrés. On ne peut se soustraire à cette alternative qu'en continuant l'ordre actuel de choses. Cela est désespérant.

Peut-être aurez-vous appris, avant de recevoir cette lettre, que Bolivar s'est fait roi : je le désire pour son pays. Nos amis crieront à la trahison ; on se repentira cruellement de l'avoir comparé à Washington, parce qu'il aura violé le nom d'une vaine et inutile liberté ; et l'on ne voudra pas comprendre qu'un chef despotique est mille fois préférable à l'épouvantable anarchie qui désole les nouvelles républiques américaines. La liberté est du luxe pour des gens qui manquent de pain et de toute police.

Je passe doucement le temps de ma longue traversée. La plus heureuse intelligence règne entre tous les habitants de cette prison flottante. Mais c'est bien vide, bien monotone. Je vis de prose depuis que je suis ici ; c'est le régime des marins, et force m'est de m'y plier. Croiriez-vous qu'il y ait quelque poésie dans la vie des ma-

rins? Oh! que vous vous tromperiez! Rien ne ressemble plus à un cloître qu'un bâtiment de guerre. Tous les jours s'y ressemblent également, chaque heure y ramène périodiquement les mêmes exercices. Nul souci de l'extérieur; et au dedans sécurité profonde sur le retour du déjeuner le matin, et du dîner le soir : on est sûr, quand la nuit vient, de trouver son lit fait, et, le lendemain, au réveil, du linge blanc pour changer. Cette uniformité pourrait encadrer une vie studieuse. Mais on s'en garde. La journée se traîne, se gaspille en paroles, en niaiseries.

Je mêle à mes lectures scientifiques l'étude du persan, que je ne trouve que difficile. Quant à l'agréable, il est fort restreint dans ma petite bibliothèque de voyage; il se réduit à trois petits volumes : Catulle, Tibulle et Properce, en latin; *Lalla Rookh*, de Thomas Moore, et *Tristram Shandy*; voilà tout. Mais *Tristram Shandy* est une pièce de résistance. J'aime infiniment Sterne. Son excentricité est ce qui me plaît. Ne sommes-nous pas faits ainsi? ne passons-nous pas ainsi, en un instant, et sans savoir pourquoi, d'une idée à une autre? Dans l'infinie variété de tons de son livre, je sais trouver toujours une page à l'unisson de la disposition actuelle de mon âme ou du caprice de mon esprit. Nul assurément n'a plus abusé que lui de l'ellipse, puisqu'il a laissé en blanc des chapitres entiers. Pour un sot, c'est une mystification complète, et qu'il ne trouvera point piquante, parce qu'elle est fort aisée; mais est-ce donc une énigme sans mot que cette page laissée en blanc? Pourquoi ne pas chercher à la remplir? Voilà pour moi, à bord surtout, l'immense mérite de Sterne, c'est que, lorsque j'en ai lu

vingt lignes en me promenant sur le pont, et que le navire vient à rouler, je puis mettre le livre dans ma poche et continuer ma promenade agréablement. J'ai matière à penser. Les jolis contes de Feramorr n'ont pas don de me plaire également; et, quant à mes trois anciens, ils ne viennent dans mon goût que fort après les modernes anglais.

Chaper, quelle révolution dans mon existence! Depuis six ans que nous nous connaissons, que nous nous aimons, que de vicissitudes dans notre vie! que de choses dites entre nous! Quelquefois, dans les rares instants où il m'est permis d'être seul, des images fantastiques de bonheur et de peine se montrent à moi dans la vague obscurité du passé; je ne sais si je songe ou si je suis éveillé; je demeure ébloui quelques instants, et, quand je rouvre les yeux, je m'aperçois que je ne faisais que me ressouvenir, en croyant rêver. Cependant, mon ami, la mémoire de ces impressions si pénétrantes, de ces impressions qui jadis firent frémir tout mon être, s'efface chaque jour. L'esprit seul a de la mémoire. Il se rappelle nettement les faits qu'il a connus, les idées qu'il a comprises. Il se les rappelle encore alors qu'il a cessé de les juger également. Le cœur n'a pas cette faculté; il n'a pas de mémoire; il ne connaît que ce qu'il sent actuellement. S'il croit se rappeler des sentiments passés, c'est qu'ils ne sont pas encore tout à fait éteints, et qu'il les éprouve encore. Ne pensez-vous pas ainsi?

Ne pensez-vous pas ainsi! Comme si nous n'étions pas à deux mille lieues l'un de l'autre! comme si je savais où et quand cette lettre vous trouvera! Et votre réponse donc!

puis-je l'attendre avant un an? Et où serai-je alors? O mon ami! quelle jeunesse traversée que la mienne! quelle vie errante! Ne croyez pas pourtant que je regrette d'être arrivé à ce terme où l'enchaînement des circonstances m'a conduit : je ne voudrais rien changer aux déterminations de ma vie depuis mon départ pour les États-Unis. Quelque sacrifice que j'aie fait en me séparant pour un temps si long de mon vieux père et de mes amis, la ferme espérance que j'ai de les revoir me le fait porter avec légèreté. Nous nous retrouverons, mon ami, jeunes encore, mais vieillis par l'agitation de nos jeunes années; nous nous retrouverons avec la force calme de la virilité. Il y aura plus de bonheur pour nous dans cet état tranquille! Je l'espère.

Il me sera bientôt difficile, sans doute, de vous faire parvenir de mes nouvelles. Mais vous saurez toujours désormais où me trouver, sinon sur la carte, du moins dans la vie. Vous remplirez aisément, par la pensée, les intervalles de la mienne que je pourrais vous laisser ignorer. Vous me voyez actuellement suivant une ligne droite : vous n'avez qu'à la prolonger pour me rencontrer.

Adieu, mon ami, soyez heureux!

Cap de Bonne-Espérance, dimanche 28 décembre 1828.

Nous sommes arrivés ici, il y a huit jours, par un temps superbe. Il a duré toute cette semaine que je viens d'y passer, commodément, agréablement établi à terre, dans un lieu admirable; environné de tant d'objets d'intérêt, que je ne sais où donner de la tête pour y faire face. J'en ai vu le plus possible, dans le plus de genres possibles.

Adieu, mon bon ami, car je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage.

VIII

A M. DE MARESTE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, 11 décembre 1828.

Il est très-vrai, mon bon ami, que, si je passais encore un an à la mer, j'éprouverais la terrible maladie dont notre ami le docteur de Stendhal m'a menacé ; car je me sens déjà bien paysan du Danube pour n'avoir encore navigué que pendant trois mois. Quoique je n'aie pas besoin d'un grand établissement pour travailler, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent ; un peu de tranquillité m'est nécessaire. Béranger peut compter sur douze balles de plomb dans la tête, si, à mon retour en France, on avait la fantaisie de faire de moi un *rey neto*[1]. Figurez-vous, mon cher de Mareste, qu'ils sont ici une cinquantaine au moins, officiers ou matelots, qui, du matin au soir, chantent à la fois, chacun dans le ton qui lui plaît et sans y demeurer fidèle, ce que nous autres libéraux nous appelons les *odes* de ce grand poëte. Cet abominable charivari, dont Béranger fournit la matière première, me le fait prendre en horreur.

Les jeunes officiers avec lesquels je vis ont été absorbés à seize ans, en sortant d'Angoulême, pour le service de la

[1] Un roi absolu.

monarchie constitutionnelle. On les a embarqués sans leur laisser même visiter leurs familles, et voici huit ou dix ans qu'ils naviguent sans avoir obtenu plus de quelques mois de congé. Cela fait d'assez bons marins, qui n'accrochent pas dans les rues, ne versent pas sur les bornes ni dans les fossés ; mais vous conviendrez que le procédé est mauvais pour faire des hommes aimables. Ils savent tous parfaitement prendre la hauteur du soleil à midi, mesurer la distance de cet astre à la lune, calculer méthodiquement leur point d'après ces observations et celles du chronomètre, toutes choses peu difficiles ; mais ils n'ont pas même les notions les plus superficielles d'astronomie, de mécanique, de physique générale. Nul, ici, ne savait nettement la différence d'un thermomètre et d'un baromètre. Plusieurs sont restés trois ans dans la Méditerranée, sans cesse en relâche dans le Levant, ou dans l'Archipel, ou en Italie ; d'autres ont passé un an dans la Chesapeak ; aucun ne sait un mot d'italien ou d'anglais. Cela est exorbitant, et je n'y suis pas encore accoutumé.

La plus parfaite intelligence règne ici du moins, et c'est beaucoup. Je fais avec eux une partie d'échecs, et je cause de la seule chose qu'ils savent, de leur métier. Cette curiosité de ma part les étonnait d'abord ; ils la satisfont avec bonne grâce sans la remarquer. Si vous avez bonne voix au chapitre, quand je reviendrai en France, faites-moi nommer, je vous prie, ministre de la marine : je vous promets d'en être un excellent.

La Zélée est un sabot qui ne marche pas. Vous le voyez par le peu de chemin que nous avons fait depuis le 26 août, que nous avons quitté Brest ; car nous n'avons depuis relâ-

ché que quatre jours à Ténériffe, et vingt et un à Rio-de-Janeiro, et nous ne sommes guère plus près du Cap maintenant que du Brésil. Ces traversées sont des enfantillages auprès du premier voyage que j'ai fait en hiver, de France aux États-Unis. Je dois croire que mon début à la mer a été des plus chauds, car j'ai vu se récrier quelquefois sur de petits coups de vent, qui étaient dans ce premier voyage mon ordinaire quotidien. Il résulte de là que je suis plus que jamais *Monsieur sans tempête;* si je ne vois à Bourbon un ouragan réduire en cannelle quelques navires, rien ne pourra me tirer de mon idée [1].

C'est l'abomination de la désolation que le Brésil : figurez-vous quelques centaines de vicomtes et de marquis, avec la clef d'or à l'habit, cinq ou six plaques en or, en argent, en diamants de toutes couleurs et grandeurs; ignorants, sans courage, servant tous au plaisir de l'empereur; et au-dessous de cela, point de tiers état respectable, rien qu'un petit peuple de détaillants, fripons, à peu près blancs; puis un nombre effroyable de noirs esclaves, à peu près nus, qui vivent quelques années, et meurent ordinairement sans se reproduire. On les fait travailler à coups de fouet; d'une petite portion de leur travail, on les nourrit, et on leur donne une ceinture ou une culotte; le reste sert à payer les voitures, les chemises de batiste, les bas de soie des trois cents marquis. Déposez dom Pedro, toutes les provinces se séparent en républiques fédératives, l'anarchie naît partout; bientôt viennent les révoltes des noirs, et il

[1] On verra Jacquemont revenir bien complétement de son opinion contre l'existence des tempêtes, et Bourbon lui offrira précisément un des plus horribles et des plus beaux spectacles de ce genre

n'y a plus au Brésil de domination européenne. Gardez l'empereur, mais abolissez la traite : il n'y a plus de travail, plus de revenu pour personne, il faut que tous délogent pour ne pas mourir de faim; et vous voyez arriver, dans les tripots de Paris, de Cadix et de Londres, trois cents fashionables avec leurs plaques et leurs clefs d'or. Il n'y a que le *statu quo* de possible. L'empereur, qui est très-sincèrement épris des théories constitutionnelles de M. Constant, est très-convaincu de cela, et il gouverne en conséquence. Il vit au jour le jour : « Après moi le déluge ! » Dom Miguel est fort aimé à Rio-de-Janeiro, parce que c'est lui qui a consommé la séparation du Brésil d'avec le Portugal.

Le peu de journaux politiques du pays est rédigé par des étrangers, généralement par des Français. L'empereur ne peut imposer à ses sujets, à ses *macaques*, comme il les appelle (car il leur dit souvent qu'ils ne sont que de mauvais singes), la liberté de la presse. Il la consacre dans la loi, mais les mœurs s'y opposent. Plusieurs journalistes, pour avoir dit des vérités, ont été assommés le soir dans les rues. Cela a dégoûté les autres; ils ne disent plus mot. D'ailleurs, aucun ne ferait ses frais.

Les scènes de violence sont fréquentes. J'ai failli recevoir un coup de pistolet tiré par un voleur qui échappait à des gens qui le poursuivaient. On le prit, on le garrotta, on le mena au garde, dans le vestibule de l'empereur. Là, on instruisit son affaire à la turque; les officiers et soldats de police agitaient la question s'il fallait le lâcher, ou le battre, ou le tuer. Les officiers regardaient, les mains derrière le dos, fumant leur cigare. On le battit tant, qu'on lui cassa un bras, et on le retint. Le même soir, je vis un noir

en battre un autre de telle façon qu'il le tua sur place. C'était le père qui tuait son fils, me dit-on. Celui-ci avait voulu l'assassiner; il ne fut point arrêté. D'ailleurs, la loi ne condamne presque jamais à mort, même les esclaves; et, quand, par hasard, il y a une exécution, c'est une consternation générale dans toute la ville. Les dévotes font dire des messes ce jour-là pour le salut du patient. Presque tous les crimes, presque tous les délits mènent indistinctement aux galères: elles sont affreuses. Figurez-vous que l'administration de la justice ne fait même pas de distribution régulière de vivres dans les prisons. Les prisonniers vivent d'aumônes seulement; quand elles n'arrivent pas, ils meurent de faim, si le chancelier ne leur envoie pas des bananes.

La marine brésilienne se compose de deux vaisseaux et de quelques belles frégates, qui portent des équipages étrangers assez bons, mais si mal commandés par des officiers indigènes, que la moindre division française, anglaise, américaine ou hollandaise n'en laisserait pas flotter une seule planche en quelques heures.

L'amiral Roussin, avec la menace de tout détruire, a obtenu du gouvernement la promesse qu'on restituerait tout ce qui avait été pris dans la Plata au commerce français. — Il faudra en venir aux voies de fait pour se faire payer cette petite indemnité.

Les Américains n'ont, depuis longtemps, à Rio qu'une corvette en station; cependant, on ne s'est jamais avisé avec eux de la moindre impolitesse. On ne les aime pas, mais on les craint. C'est qu'ils n'entendent pas raillerie, et que cette corvette a menacé jadis l'amiral brésilien dans la Plata de

le couler, lui et toute son escadre jusqu'au dernier homme, s'il osait visiter un bâtiment de sa nation forçant le blocus, qu'elle n'a jamais voulu reconnaître.

Il me semble, mon ami, que la France retourne rapidement vers la déconsidération dont elle *jouissait* à l'extérieur vers 1760, dans le temps de la jeunesse d'Alfieri. On se rit de nous partout; on ne ferait pas mieux, quand même nous ne dépenserions pas annuellement cinquante-huit millions pour notre marine et deux cents pour notre armée.

Nous soutenons grandement à Rio notre réputation de perruquiers et de maîtres de danse. La rue Vivienne du pays, qui s'appelle la rue d'*Ouvidor* (auditeur), est peuplée de modistes, de tailleurs et de coiffeurs de Paris. Ces modistes sont les c..... du plus haut ton. L'empereur se passe la fantaisie de presque toutes. On se figure ainsi à Rio, d'après une règle de trois fort trompeuse, sans doute, que les Français sont tous perruquiers, et les Françaises toutes c..... Je parlais anglais à cause de cela. Je prenais l'air roide et presque insolent, et l'on m'accueillait.

Il y a Rio un beau théâtre, où une détestable troupe italienne, avec un orchestre plus exécrable encore, écorche trois fois par semaine les ouvrages de Rossini. J'y ai vu *l'Italiana in Algeri*. La haute société s'y ennuyait par ton comme à Paris, et, je crois, mille fois davantage. Les fashionables qui habitent les environs de la ville arrivent à huit heures en chaise de poste. Le postillon dételle les deux mules, qui paissent pendant la représentation l'herbe râpée de la place; à onze heures, il les rattelle et se remet en selle, prêt à prendre son maître. L'empereur est toujours là,

car, outre les modistes de la rue d'*Ouvidor*, il se permet toutes les danseuses, comparses, comparses accessoires, du théâtre. Il ne les paye que selon leur mérite, c'est-à-dire dix ou vingt francs. Le ballet de Rio est dans le goût de celui de Brest ou de Draguignan. C'est la partie qui plaît le plus du spectacle.

Vous savez bien que je ne connais malheureusement Naples que par des tableaux et des panoramas; ainsi vous me récuserez sans doute pour juge de sa beauté. Mais la rade de Rio me paraît encore plus belle. La *forêt vierge* de M. de Clarac n'est pas assez fourrée : on y voit de l'air entre les arbres ; il n'en faudrait pas du tout. D'énormes plantes parasites, dont je vous épargne le nom savant, mais dont le feuillage ressemble au noble feuillage de l'ananas, et les fleurs à celle de l'iris, mais variées de mille couleurs, croissent sur les arbres comme le gui de chêne en notre pays. Des lianes de mille espèces grimpent et retombent sur les masses fleuries, les enlacent de mille façons. Si l'on voulait en arracher une, on emporterait à soi toute la forêt. Puis, aux environs de Naples, moi, botaniste, je ne trouve que soixante espèces d'arbres, grands ou petits, dont sept ou huit au plus sont communes. Autour de Rio, j'en compte mille fort communes : de là une variété prodigieuse de feuillages, de formes et de couleurs. La gravure de M. de Clarac ne dit pas ces riches détails.

Je compte, mon bon ami, que vous ne m'oublierez pas dans ma longue absence, et que vous me donnerez de loin des preuves de votre existence et de votre amitié. Je serai terriblement seul dans l'Inde ! Déjà les lettres de Paris me deviennent si précieuses ! Que sera-ce donc dans deux ans?

Vous savez que, malgré mon métier de savant un peu grave, il me reste assez de goût pour le futile : donnez-m'en ; c'est de cela surtout que je serai privé parmi les Anglais dans l'Inde.

Pour finir par la bonne bouche, je vous dirai que j'ai ici, prisonnier à bord comme moi, un homme fort spirituel et très-aimable : c'est le gouverneur de Pondichéry. Je l'avais connu à Saint-Domingue, chez mon frère l'Américain. Nous nous défendons ensemble de l'ennui. Il a vu quantité d'hommes et de choses, n'en a pas oublié, et me conte tout cela avec finesse et élégance. Celui-là n'a rien d'un marin, quoique capitaine de vaisseau. Je regretterai de le quitter à Pondichéry. Il m'a fait lire dernièrement l'excellent *Voyage de Simond en Angleterre*, que j'avais la barbarie de ne connaître que de nom. Je dis *amen* à presque toutes les pages de ce livre, un des plus amusants que je connaisse. M. Simond, dont assurément le baron de Stendhal fait cas, malgré son infirmité pour les arts, a joliment mis les tempêtes à leur place. Ç'a été un petit triomphe pour moi que ce passage de son livre.

Adieu, mon cher ami ; amitiés autour de vous à tous ceux que nous voyions ensemble. Mon métier de voyageur me desséchera peut-être un jour ; mais je suis encore très-sensible, et je ne vous aime pas moins tous de loin que de près.

Your for ever.

Fermée au cap de Bonne-Espérance, le 28 décembre. J'y suis arrivé le 20. Ce n'est rien moins que *l'Astro-*

labe[1] qui vous porte ceci. Je pars après-demain pour Bourbon.

All well.

IX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, 18 décembre 1828.

Je vous ai écrit une première fois de Ténériffe le 16 septembre, puis de Rio-de-Janeiro quelques lignes, le 6 novembre. Dans l'intervalle, et de Rio pareillement, j'avais écrit à Porphyre, le 28 octobre. Il y a longtemps, mon cher père, que vous avez dû savoir mon heureuse traversée de France aux Canaries, et de là vous aurez conclu pareillement, par une règle de trois, la suite heureuse de mon voyage sur mer. La lenteur de la marche de *la Zélée* le rendra fort long. Nous sommes aujourd'hui à quinze cents lieues du cap de Bonne-Espérance, et c'est notre quatre-vingt-dixième jour de navigation depuis Brest, savoir dix-neuf de Brest à Ténériffe, quarante et un de Ténériffe à Rio, et trente jours de Rio au point où nous sommes. Nous mettrons vingt-cinq jours ou un mois pour aller de là à Bourbon, et six semaines, sinon plus, pour attraper Pondichéry, car nous serons contrariés par la mousson de nord-est.

[1] *L'Astrolabe*, commandée par M. d'Urville, revenait de se livrer à des recherches, et de recueillir des renseignements sur le naufrage et la fin de la Pérouse.

Je mène à bord une vie un peu ennuyée, mais très-douce. Le dîner et le déjeuner ne ressemblent plus guère à ceux que nous avions en allant aux Canaries. Les légumes secs, la viande salée et le fromage servent d'entrées habituelles, d'entremets et de dessert. Tout cela est dur et coriace, de mauvaise mine. Cela serait un peu malsain si l'on en mangeait beaucoup; mais, comme cette cuisine, quoique très-épicée, stimule peu l'appétit, on ne mange que tout juste ce qu'il faut pour faire taire la faim, et l'on se porte mieux que dans la rue de l'Université, où l'homme, dans l'état de société, mange trop tous les jours. L'expérience que je fais ici depuis mon départ de Rio me confirme dans mon système à cet égard.

Nous avons depuis quinze jours la température fraîche du mois de septembre en notre pays. On a repris les habits de drap. Le matin, on jouit dans son lit du plaisir d'avoir chaud; du reste, beau temps, belle mer; nous cheminons lentement, mais sans fatigue. Les échecs tiennent debout sur la table, sans tomber : je préfère cette allure à une plus vive qui nous secouerait. C'est le pas relevé comparé au trot. M. de Meslay a eu la sottise d'attraper un catarrhe en partant de Rio, et le voilà seulement qui commence à guérir. Nous resterons au Cap quelques jours de plus, afin qu'il se refasse à terre. Moi-même, j'y vivrai, parce que, malgré l'extrême salubrité de la viande salée et des légumes secs, pris en petite quantité, j'ai besoin de me mettre au vert. Le Cap étant une ville anglaise et hollandaise d'origine, tous ses habitants, comme les gens de New-York, tiennent *boarding-house*. Il m'en coûtera une piastre et demie par jour; moyennant quoi, j'aurai le plaisir de m'étendre dans

un lit plus long et plus large que moi, entre des draps bien tendus. Il n'y a rien de tel que la misère pour rendre les gens délicats et voluptueux. Voyez Porphyre avec son édredon : s'il ne fût pas allé à Moscou, je suis persuadé qu'il s'en serait tenu comme nous autres à la triple couverture.

Absence totale d'événements à bord, même parfaite intelligence entre tous ses habitants. C'est un *rinforzando* de bienveillance réciproque. M. de Meslay est celui de tous dont j'ai le plus à me louer, parce que la bonne volonté des autres n'aboutit qu'à me rendre la vie douce, tandis que la sienne m'en rend fort agréables beaucoup d'instants. Le cercle des objets de nos conversations s'étend chaque jour : souvent nous faisons de petites découvertes qui nous rapprochent tout à coup. Ce sont des connaissances communes à l'un et à l'autre, ou des opinions identiques sur des choses que nous ne voyons pas comme le grand nombre.

Nous causons d'avenir, de Paris ; son lot est d'y vivre à son retour de l'Inde, avec sa petite fortune, ses économies et sa retraite d'officier général, qui ne lui peut manquer. Vous pensez aisément que nous avons dû causer des lieux par où nous passerons pour revenir à cet incomparable Paris ; quant à lui, sa route, c'est la mer ; mais, moi, c'est ma plus grande affaire ; c'est mon but que cette route même : ce n'est pas un moyen.

Après avoir abordé dans un premier appareillage, pour sortir de Rio, un bâtiment à l'ancre, dix jours plus tard réparés et appareillant de nouveau pour partir enfin tout de bon, nous fûmes cinq ou six minutes à portée de pis-

tolet de roches contre lesquelles le courant nous jetait, sans que le vent nous permît de nous en éloigner. Sans les mille écus qui sont dans ma malle, mes baromètres et autres objets irremplaçables, j'aurais vu la chose avec indifférence, car je me serais facilement sauvé à la nage. Les barques remplies de rameurs, qui nous remorquaient pour nous mettre hors de ce périlleux passage, redoublèrént de vigueur, et nous passâmes enfin, quittes pour la peur.

Nous avons eu, il y a quinze jours, un fort coup de vent qui a duré deux jours. Tout le monde s'est fort récrié ; cependant, ce n'était rien autre chose que notre ordinaire du Havre à New-York, sur *le Cadmus*, de remuante mémoire. C'est une bonne fortune pour moi que cette sévérité de mon premier voyage sur mer. Depuis ce temps-là, je ne puis trouver qu'il fasse mauvais temps.

Je relisais hier la lettre que vous m'écrivîtes à Brest ; elle commence par une rectification de l'orthographe d'une des miennes, où je vous avais dit : *Tout va de sire;* vous voulez un *c* au lieu d'une *s*. Je crois que vous vous trompez ; car aller de sire (ou de *cire* suivant vous) se dit en italien : *andare da signore*. Cette affaire va bien, ou va *de sire : questo affare va bene*, ou *va da signore;* à merveille, *da signore*, parce que les seigneurs sans doute font toutes choses merveilleusement. — Que dites-vous de mon analogie? Pour peu que vous alliez au siècle, vous me verrez devenir philologue, quand je serai vieux moi-même. Au fait, je ne reviendrai pas de l'Inde sans une jolie provision de persan et d'indoustani, et sans savoir parfaitement l'anglais. Ce sera savoir à moitié déjà le terrible al-

lemand, puisque je connaîtrai plus de la moitié de son vocabulaire.

De temps en temps, je passe deux heures à écrire tout ce qui me vient à l'idée. J'ai fait hier l'expérience de lire un petit cahier de prose fabriquée déjà depuis deux mois, et que j'avais oubliée : elle ne m'a pas constamment ennuyé; c'est beaucoup, car mon défaut n'est pas l'amour de mes œuvres. Dans l'Inde, j'écrirai tout, afin d'avoir à choisir au retour.

Au cap de Bonne-Espérance, dimanche 28 décembre 1828.

Nous sommes arrivés ici, il y a huit jours, par le plus beau temps du monde; il a duré toute la semaine; j'en ai grandement profité. Je demeure à terre, je mange des fruits, les fruits d'Europe, qui commencent à me devenir chers, et les fruits des tropiques, dont je ne me lasse pas. J'ai beaucoup marché, beaucoup questionné, regardé et vu. Deux jours après mon arrivée, M. d'Urville, que vous devez vous rappeler, mon cher père, qui venait autrefois m'apporter des plantes de la Grèce, et m'en demander d'ailleurs, est venu mouiller au Cap avec ses immenses trésors. Nous nous sommes vus sans cesse. Je viens de passer toute cette journée avec lui à son bord, sur *l'Astrolabe*, qu'il commande. C'est un homme capable, très-capable, et qui me revient beaucoup. J'ai vu le premier ici une des saintes ancres et les canons de la Pérouse, qu'il a extraits du fond de la mer, sur les récifs de Vanikoro, avec mille peines et mille dangers. Son vaisseau est tout délabré ; beaucoup de ses matelots tués ou morts. Mais, à ces dures conditions, il a réussi au delà de tous les

voyageurs marins. Il partira dans deux jours, comme nous, mais pour Toulon. Il vous portera cette lettre, que j'allais, sans lui, vous faire parvenir par M. Séguier. Je me porte à merveille, et me couche; car, à quatre heures, M. d'Urville doit venir demain frapper à ma porte pour aller regarder de très-près, sous le nez, le géant *Adamastor*. Hier, j'ai fait douze lieues à pied dans les montagnes, en quête de roches et de gisements. J'ai passé au Grand-Constance, où j'ai trouvé M. de Meslay, qui m'a présenté au propriétaire du célèbre vignoble de ce nom; et je me suis refait très-magnifiquement de mes douze lieues à pied, avec quelques petits verres les plus authentiques de ce rare *constance*, et une place dans la voiture de M. de Meslay, pour revenir tout platement par la grande route, n'ayant plus rien à faire dans les montagnes. Il ne fait que très-chaud, mais de l'air. Je me porte parfaitement bien.

Adieu, mon cher père, et Porphyre aussi.

J'ai reçu à mon arrivée votre lettre, contenant une page de Porphyre, deux lettres de M. de Humboldt, l'une pour moi et l'autre pour me recommander à lord Bentinck, et quelques phrases amphigouriques et aimables de Koreff.

A la place de lord Bentinck, je prendrais en guignon un homme qui lui apporterait à lire autant de lettres que j'en ai pour lui.

X

A MADAME LACUÉE, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, en mer, le 4 janvier 1829.

Madame,

Vous m'avez permis de vous écrire. Voici plus de quatre mois que j'ai quitté la France, et je n'ai pas encore profité de cette faveur. Elle m'est pourtant bien précieuse, car je la regarde comme la preuve de la persuasion où vous êtes de mon extrême respect et de mon bien sincère attachement. Mais, si vous saviez ce que c'est que la vie de la mer pour un homme qui aimerait autour de lui du calme, du silence, et qui ne peut se soustraire à un bruit et à un mouvement continuels ! Je puis assez bien occuper mon esprit au milieu du tumulte. Je travaille malgré lui, presque à main armée ; car il faut me défendre des agitations du navire, des questions oiseuses, des propos vides, du spectacle de gens ennuyés qui me content leurs doléances sans avoir le cœur de se créer des occupations. Mais, enfermée dans ce cadre odieux, ma pensée ne sait guère accueillir des souvenirs amis ; elle ne saurait jouir de leur visite : c'est comme en hiver, lorsque j'ai par négligence laissé mon feu s'éteindre, que ma chambre est froide et qu'un ami frileux entre pour passer une heure avec moi ; je suis préoccupé à l'instant de l'idée qu'il va avoir froid, qu'il sera mal, et je passe à me dépiter, à

regretter presque qu'il soit venu, tout le temps qu'il demeure avec moi. C'est aux sentiments tendres et affectueux que je dois les plus vifs plaisirs de ma vie. Dans l'immense éloignement où me voici déjà de l'Europe, ils me suivent : mais, pour en jouir, il me faudrait pouvoir être quelque temps seul à seul avec eux ; j'ai besoin de quelques instants pour reconstruire dans ma pensée votre maison dans Broadway, à gauche en montant, pour disposer dans leur beau désordre les fioles, les philtres, les creusets épars, avec votre ouvrage de broderie sur la table de votre salon, vous asseoir dans votre fauteuil au coin de ce magnifique feu de skuglkill-coal, toujours servant à quelque expérience chimique de monsieur votre père, et me plonger moi-même jusqu'au cou, avec notre sauvage de Stevenson, dans quelque bergère entre vous et M. Réal. Ce n'est que lorsque j'ai ainsi disposé les personnages sur la scène que je puis les faire parler, les faire agir ; alors, je les écoute, je leur parle à mon tour, et j'éprouve une illusion charmante. Voilà, madame, comment je jouis, dans l'absence, du souvenir de mes amis ; c'est en me retraçant, avec une vérité qui me trompe moi-même, les mille petites circonstances bien insignifiantes en apparence, et bien touchantes pourtant, de ces scènes de douce amitié, qui jadis furent pour moi de la réalité. En me mettant les poings dans les yeux pendant quelques minutes, je me rappelle ainsi les chutes de *Trentor;* peu à peu, j'ajoute aux masses de ce sévère paysage tous ses détails gracieux, qui renaissent successivement dans ma mémoire; je vois la couleur brune de ces eaux mugissantes, et ces torrents d'écume, et ces pins magnifiques suspendus sur les pré-

cipices, et ces herbes, et ces fleurs superbes qui croissent dans une rosée perpétuelle sur les bords des rochers. Toutes les sensations, toutes les idées que j'eus dans ces beaux lieux m'apparaissent de nouveau avec leur image; je cesse quelques instants de vivre en 1829, je ressaisis avec délices quelques moments de la vie passée; ce rêve est bien fugitif, mais, quand j'en sors, je me sens rafraîchi, rajeuni, attendri : quelquefois j'ai pleuré, mais c'étaient des larmes de bonheur.

J'ai passé trois semaines au Brésil dans un lieu admirable, à Rio-de-Janeiro; ce séjour, joint à celui que j'ai fait à Haïti et aux États-Unis, complète mon cours d'Amérique; je l'ai vue au nord, au sud et dans les îles. L'Afrique est aussi expédiée. J'ai commencé par l'île de Ténériffe, en partant de Brest, et il n'y a que cinq jours que j'ai quitté le cap de Bonne-Espérance, où nous sommes restés dix jours; je ne ferai plus d'autre relâche maintenant qu'à Bourbon, puis viendra l'Asie, où je cesserai d'aller si vite. Alors, à cette vie monotone et décousue, mais fort douce, du bord, succéderont les fatigues, les vicissitudes d'une vie errante remplie de travail; alors, du moins, je pourrai être seul : c'est pour moi une immense ressource, je ne m'ennuie pas avec moi-même.

Que de hasard dans la vie humaine ! Nous croyons disposer de nous-mêmes, et nous ne sommes que les jouets passifs de la destinée Qui m'eût dit, il y a vingt-six mois, que je verrais jamais l'Amérique? et, quand je mis le pied sur cette terre froide et brumeuse, dont le premier aspect me serrait le cœur, qui m'eût dit que je ne me la rappellerais pas un jour sans tendresse en l'associant à des

souvenirs amis? Depuis lors, il me semble qu'une impérieuse nécessité a enchaîné toutes les actions de ma vie; je n'avais pas le choix de faire ou de ne pas faire tout ce que j'ai fait depuis. C'est ainsi que j'ai vu Haïti, et que je suis revenu passer un été tout entier aux États-Unis, que j'ai vu Londres dernièrement, et que me voici courant le monde à bien plus grandes enjambées. Après cela, on se vante d'avoir une volonté.

J'espère bien, madame, que le printemps, qui s'approche de l'Europe, ne vous verra point repartir pour l'Amérique. La vie américaine est un désert pour nous autres Français, qui, doués d'un esprit plus vif, plus actif, plus inconstant peut-être, et d'une âme plus sensible ou plus impressionnable, avons besoin d'un échange plus répété d'idées et de sentiments. Votre beau fleuve vous restera cher dans vos souvenirs ; le cap Vincent, à mesure qu'il s'éloignera de vous dans le temps, s'embellira d'un charme tendre et poétique qu'il n'avait pas dans la réalité lorsque vous l'habitiez. Vous n'y étiez peut-être que contente ; et, en reportant votre pensée vers les jours que vous y avez passés, il vous semblera que vous y avez été heureuse; il y a toujours dans la réalité des choses, même les plus belles, quelques côtés vulgaires, quelques aspects communs ou même désagréables, que l'éloignement, soit dans le temps, soit dans l'espace, cache et fait oublier : on ne se rappelle que ce qui plaît, que ce qui touche; voilà du moins ce que j'éprouve ; c'est une heureuse disposition de notre nature. Nous reparlerons dans quatre ans, dans cinq ans peut-être, du Niagara, de ses chutes et de ses bords, sans préjudice des fioles et des alambics de M. Réal, dont je

serai toujours le serviteur très-dévoué et très-affectionné, dévoué pour elles, les fioles, et affectionné pour lui. Adieu madame; excusez le désordre affreux de ce long monologue, et permettez-moi de me dire sans plus de circonlocutions, pour finir, car aussi bien la place me manquerait pour en ajouter davantage, et c'est beaucoup, votre sincère ami.

En rade de Bourbon, où le mauvais temps ne permet pas de descendre, 29 janvier 1829.

Vous vouliez, madame, une fleur qui vînt de bien loin. Si vous trouvez que Rio-de-Janeiro ne soit pas trop près de Paris, agréez la petite horreur ci-incluse. Vous l'avez vue plusieurs fois sans doute au quai aux Fleurs, mais défigurée par la culture, et je ne sais si vous la reconnaîtrez ici avec son air sauvage. Son nom barbare ou savant est *mimosa pudica*: c'est la *sensitive*. J'aurais voulu vous envoyer une plus jolie fleur, mais je n'en trouve pas qui puisse se prêter au format d'une lettre.

XI

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, en mer, entre le cap de Bonne-Espérance et l'île Bourbon, lundi 12 janvier 1829.

Une des deux premières lettres que j'ai écrites depuis que j'ai quitté l'Europe était pour vous, cher ami; l'autre était pour mon père et mon frère à la fois: c'est que vous par-

tagiez avec eux mes dernières pensées quand je m'éloignais de notre pays. Depuis, dans les diverses relâches que j'ai faites successivement à Rio-de-Janeiro et au cap de Bonne-Espérance, je n'ai pas laissé échapper une occasion d'envoyer de mes nouvelles à ma famille, et par elle vous avez dû en savoir. C'est un des biens les plus précieux que je dois à mon voyage en Amérique, que cette connaissance plus intime qu'elle vous a fait faire avec des personnes qui me sont chères à tant de titres. Vous connaissez mieux, depuis ce temps-là, mon père et mon excellent frère Porphyre. En les connaissant mieux, vous avez dû les aimer davantage pour l'amour d'eux et de moi... de moi, qui leur dois tant, à l'un et à l'autre... et qui, loin d'eux, trouve tant de douceurs dans les tendres sentiments qu'ils me portent. Je ne veux point passer à Bourbon sans vous adresser de là quelques paroles de souvenir, et je m'y prends à l'avance. Je profite d'un jour de calme pour vous visiter de la pensée; mais je suis entouré d'étrangers, d'indifférents; je suis distrait par des bruits importuns; je ne puis m'isoler dans ce tumulte; et je ne sais quelle pudeur d'amitié retient mes épanchements secrets et me laisse devant ce papier le cœur gros, sans oser vous dire ces choses tendres qu'un tiers suffit à empêcher d'exprimer. Près de vous, souvent, j'ai éprouvé cet embarras quand nous n'étions pas seuls; alors, je ne savais que vous serrer la main en sortant; mais ce serrement de main disait tout, — et nous sommes à plus de deux mille lieues l'un de l'autre.

Je suis resté vingt jours à Rio-de-Janeiro. Un hasard heureux m'y a fait rencontrer des compatriotes d'un carac-

tère malheureusement trop rare chez la plupart des Français qui vont chercher fortune au dehors de leur pays. Je me suis lié promptement avec l'un d'eux, un des fils de Taunay le peintre, artiste comme son père, mais artiste philosophe. Lui et ses frères, dont la carrière est différente, établis depuis dix ans au Brésil, m'ont entretenu souvent d'une manière bien intéressante de ce que je désirais le plus connaître de ce pays, où le peu de durée de mon séjour ne me permettait pas d'étudier sérieusement les choses de la nature. Tout ce que les hommes y ont fait est détestable. Il n'y a pas de nation au Brésil ; la population de cet empire se compose de nègres esclaves qui meurent sans se reproduire et qu'il faut renouveler sans cesse, et de quelques centaines de Portugais décorés de titres et de rubans, vêtus, en dépit du climat, à la mode de Paris, mais d'une bassesse et d'une ignorance qu'on chercherait vainement en Europe, réunies dans le même individu. L'empereur, qui méprise sans déguisement ses sujets, et qui vaut cent fois mieux que les sommités de la naissance et de la richesse dont il est entouré, n'est cependant pas lui-même trop au-dessus des gens de sa cour : il excelle à mener à grandes guides dans les rues étroites et populeuses de Rio sans accrocher ni bornes ni passants ; il est grossier dans ses goûts, brutal souvent dans ses manières et ses propos, et cependant c'est un des hommes les plus distingués de son pays !

Le lien politique qui forme un seul État monarchique des diverses provinces de cet immense empire, est bien faible. Toute la politique de l'empereur consiste, lui-même le dit, à empêcher qu'il ne rompe avant sa mort. Comme

il ne donne aucune force extérieure aux territoires qu'il réunit (l'issue de la guerre avec Buenos-Ayres le prouve suffisamment), les provinces éloignées, celles du nord surtout, Bahia et Fernambouc, sont toujours prêtes à secouer le joug d'un pouvoir central dont le siége est à quatre ou cinq cents lieues, doublées au moins par le défaut de routes, et qui prétend les gouverner sans leur accorder aucune protection. Nous verrons donc infailliblement une nouvelle débâcle de républiques dans cette belle partie de l'Amérique méridionale. Elles n'iront pas loin, je pense; la matière première de quelque avenir manque absolument en elles. L'anarchie s'en emparera; bientôt, à sa suite, viendront les révoltes de noirs, les querelles atroces, l'extermination des blancs peut-être, conséquence forcée de l'émancipation violente des esclaves. Avec l'esclavage finira le travail. La misère dévorera les restes de la population.

L'abolition de la traite, qui, aux termes des traités, doit cesser dans un an, mais que la configuration des côtes du Brésil protégera toujours contre le zèle des croiseurs anglais, serait l'abolition de l'empire. J'ai vu de près à Rio cet horrible trafic, qui s'y fait sur une échelle immense. J'ai gardé de la vue de ces misères humaines un sentiment d'horreur qui s'efface avec peine dans mon esprit épouvanté. Cependant, qui veut la fin veut le moyen. Dites bien que l'esclavage des noirs est la condition *sine quâ non* de l'existence du Brésil, comme de la domination européenne dans toutes les terres de l'Amérique situées entre les tropiques, sans être fort élevées au-dessus du niveau de la mer.

Pour nous en particulier, si Cayenne et si Bourbon

éprouvent depuis quelques années un mouvement de prospérité, il est dû seulement à ce que la connivence des administrateurs de ces colonies, pour ne pas dire leur protection éclatante, y a laissé débarquer plus de cargaisons d'esclaves. Si j'étais à votre place, mon ami, dans la position que vous occupez, je voudrais la faire servir à la répression de ces crimes. Vous ne craignez pas les partis extrêmes dans le bien ; dites donc que le cri général de l'opinion accuse d'une connivence criminelle dans la traite l'administration de ces colonies. Dites que vous êtes convaincu qu'elles ne peuvent prospérer que par la traite ; qu'elles ne peuvent même se soutenir que par de continuelles importations de noirs, et que leur prospérité actuelle est la plus haute condamnation de leur administration. Si elle était loyale, si elle empêchait l'introduction des esclaves, le nombre en diminuerait progressivement, et ces colonies, au lieu de prospérer, tomberaient en décadence. La loi qui a prohibé la traite a condamné les îles à sucre à périr. Elles ne meurent pas ; loin de là, elles florissent : donc, la loi n'est pas exécutée.

Son exécution pourtant serait bien facile. On prétend l'assurer maintenant avec des croiseurs sur la côte d'Afrique et autour des lieux où les négriers cherchent à débarquer. Ce moyen est dispendieux et pitoyable. Supprimez toutes les croisières contre la traite, mais nommez dans chaque colonie un officier civil chargé d'établir l'état civil de tous les esclaves. Que tout propriétaire d'esclaves soit obligé à tenir un livre où ils soient tous inscrits, avec leur nom, leur signalement très-précis et leur filiation ; l'officier de l'état civil des noirs se transportera d'une ha-

bitation à une autre, sans être annoncé. A son arrivée, il fera ce que font dans notre armée nos sous-intendants militaires : il passera la revue des esclaves et se fera justifier de la possession de tous.— Appliquez aux délinquants qui posséderaient des esclaves dont ils ne pourraient justifier l'origine, les peines prononcées contre les complices des négriers : la traite cessera dès lors absolument, et, si même un négrier débarquait des noirs sur les terres d'un colon, vous verriez celui-ci empressé de le venir dénoncer à l'autorité, de peur que l'officier de l'état civil, arrivant sur son habitation dans ce temps-là même, ne le rendît responsable, et ne l'accusât de complicité.

Oui, il faut que les colonies périssent : la loi qui prohibe la traite l'a prononcé. Mais il faut qu'elles périssent lentement, il faut les laisser mourir d'épuisement ; d'abord pour éviter les scènes de carnage qui suivraient inévitablement l'émancipation prématurée des noirs, et ensuite afin de faire peser sur deux ou trois générations blanches la perte totale des biens possédés actuellement par les colons. Ces hommes sont peu intéressants sans doute ; cependant, l'humanité doit se réjouir qu'il y ait un moyen de ne leur retirer que graduellement une propriété inique. Quelque mal acquise que soit leur richesse, quelque peu légitime qu'elle soit aux yeux de l'humanité, la loi cependant qui les rend maîtres de la descendance de leurs esclaves actuels ne les condamne point à une ruine subite, mais à la décadence seulement. Elle laissera à leur famille le temps et les moyens de rentrer dans la société française.

En mer, près de Bourbon, 26 janvier.

Cette désolante question de l'esclavage revient sans cesse s'offrir à mon esprit. Si vous aviez vu comme moi des ventes d'esclaves à Rio, mon ami, vous en seriez tourmenté sans relâche !

C'est un bonheur que l'extension colossale de la puissance anglaise ; il y a sans doute bien des iniquités, bien d'odieux mensonges dans l'administration nationale et coloniale de ce gouvernement; mais il proscrit partout de grandes horreurs. La guerre qu'il fait à la traite en particulier est de bonne foi. Au cap de Bonne-Espérance, depuis qu'ils en sont maîtres, pas un esclave n'a été importé. Les ménagements qu'ils doivent à la fortune des colons hollandais, qui forment la très-grande majorité de la population de cette colonie, ne leur ont pas encore permis d'établir dans la loi coloniale des prévisions pour l'amortissement de l'esclavage, pour l'affranchissement des enfants des esclaves actuels; mais ils imposent à l'esclavage de telles charges, de telles conditions, que les esclaves deviennent trop dispendieux à entretenir pour payer avec profit à leur maître le prix qu'ils lui ont coûté. Leur travail devient ainsi trop cher pour être lucratif, et c'est leur intérêt qui amène les colons à ne pas regretter beaucoup cette horrible espèce de propriété.

Je me félicite entièrement, cher ami, du hasard qui me fait faire ce long voyage avec M. de Meslay. Il m'est d'une société très-agréable. Les vingt-cinq années qu'il a attrapées, depuis le temps où vous l'avez connu, n'ont pas donné

assurément plus de chaleur à son âme qu'elle n'en avait alors ; mais il a des sentiments de probité et de dignité personnelle qui le préserveraient d'agir contre sa conscience et qui, malheureusement, ne sont pas tellement communs qu'on ne leur doive encore de l'estime. Nous parlons peu des choses sur lesquelles nous sentons différemment ; il reste à notre conversation tous les sujets où l'esprit seul est intéressé, et nous ne nous taisons guère ensemble. Il sera, pour les succès de mon voyage, ce que sa position lui permettra ; mais il a bien peu de latitude pour agir avant l'approbation préalable du ministre de la marine. Mon espoir est dans le succès des démarches de M. Bertin de Vaux. A présent que les Chambres doivent être rassemblées, je me flatte que, par lui et par vous, cette affaire est arrangée.

Un hasard heureux m'a fait trouver au mouillage du Cap un bâtiment qui me portait des lettres de mon père à Bourbon ; dans le même paquet, il y en avait deux de M. de Humboldt, dont une me servira de sixième introduction auprès de lord Bentinck. Je tenais beaucoup à cette recommandation-là.

Une autre rencontre assez singulière que j'ai faite au Cap est celle d'un officier de marine de ma connaissance, d'Urville, qui y vint relâcher en même temps que nous, retournant en Europe après trois ans de recherches géographiques et physiques dans la Polynésie. Il va s'illustrer par ses travaux. Il m'a conté des nouvelles de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Zélande ; je lui ai dit celles de Paris, et cet échange s'est fait à notre mutuel agrément. Il y a une ville dans la terre de Diémen

où se publient trois journaux ; les chemins d'alentour sont *macadamés*; il y a des auberges où l'on peut dîner magnifiquement si l'on consent à payer une guinée ; des sociétés savantes et littéraires telles quelles; pas d'esclaves, et nous n'en savons pas le nom. Cette grande nation anglaise envahit tout l'univers.

Si notre voyage est très-long, il est du moins fort doux, ma santé ne souffre aucunement de ces longues traversées. J'écris peu parce que je ne puis presque jamais être seul; mais je me suis habitué à lire attentivement au milieu du bruit. J'ai une petite bibliothèque de livres de sciences que je n'aurai pas épuisés avant d'arriver à Pondichéry; il est probable que *la Zélée* me conduira de là à Calcutta, où je serai vraisemblablement au mois de mai ou de juin. J'y resterai trois ou quatre mois pour rompre la glace de l'indostani, auquel je me prépare efficacement par l'étude grammaticale du persan et pour prendre le vent du pays. J'aurai bien des hommes à voir, des collections à visiter, quelques bibliothèques à consulter avant de commencer mes recherches. Je veux profiter de tout ce qui aura été fait avant moi; je compte trouver beaucoup de matériaux incomplets, isolés que je réunirai, que je confronterai entre eux, et plus tard, avec le résultat de mes observations propres, pour en fixer la valeur et les employer avec profit; en quatre ans, que de choses pourrai-je faire !

Adieu, cher et excellent ami, adieu. Je vous quitte parce qu'on me consulte d'un côté sur un coup de trictrac, tandis qu'à l'autre oreille on me demande le sens d'un mot anglais, et que ces dérangements me sont odieux. Dans l'Inde, il m'arrivera rarement, sans doute, de vous écrire de lon-

gues lettres; mais, dans quelques lignes écrites au milieu de mes courses solitaires, vous trouverez plus de moi-même. Adieu; je vous embrasse bien tendrement.

Saint-Denis, île Bourbon, 1er février 1829.
Dimanche, dans la nuit.

Je suis ici pour trente-six heures; j'y ai trouvé, cher ami, votre lettre de Paray du 8 septembre, qui en contenait une de madame Victor et une autre de madame de Percy. Je vous dois de douces émotions dans un lieu plein d'un immense intérêt, mais d'un intérêt d'esprit seulement, et où l'âme ne sait où se reposer.

Le hasard m'a fait vivre douze heures avec des négriers. C'était à mon insu. Le hasard ensuite m'a fait accueillir avec la plus noble hospitalité par de très-riches habitants de cette colonie. Je suis dans une courte période de magnificence; dans quelques jours reviendront les privations de la vie du bord. Telle sera mon existence pendant plusieurs années : du luxe aujourd'hui, demain de la misère. Qu'importent ces choses à mon âge? Que d'aliments pour la pensée dans cette infinie variété des scènes de l'homme et de la nature!

Vous, mon ami, qui me connaissez, vous savez s'il y avait en moi de quoi jouir par des rêves... Ces souvenirs mélancoliques de temps et de lieux que vous me rappelez, où votre pensée demeure attachée dans ma mémoire, me font tressaillir. Ces images me font perdre de vue pendant quelques instants le temps présent, ma vie actuelle; je pénètre le passé, je le ressaisis : je me promène sur vos gazons, dans vos bruyères, sous vos bouleaux; j'erre sur le

bord de vos étangs, j'ai votre bras passé dans le mien. — L'étrangeté de la scène où je me trouve arrête l'illusion, la détruit, et je rentre dans ma vie actuelle, où ma pensée ne s'exerce que sur des objets positifs et absolus.

Je mesure, je compte, je calcule, j'estime les choses qui ne se prêtent qu'à des appréciations morales; le matin, c'est à la campagne, parmi les rochers, le compas dans la poche, un marteau à la main; le soir, je quitte ces vêtements de toile, je jette mon chapeau de paille, et je me résigne à l'habillement de drap noir pour voir *les lords* de ce pays. Ils sont spirituels généralement. J'apprends d'eux mille choses.

Adieu, mon cher ami. Il est fort tard, et je veux être sur pied au lever du soleil. Je suis seul dans un pavillon caché au milieu d'un jardin par des jasmins et des citronniers. L'odeur qu'ils exhalent dans ces nuits chaudes et humides passe au travers des persiennes et va m'endormir. Mais, comme Arimane vient toujours avec Oromase, les moustiques entrent avec ces parfums et luttent contre leur influence assoupissante. Je jouis et je souffre à la fois. Cela vaut mieux que de ne rien sentir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

XII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, en mer, lundi 12 janvier 1829.

Mon cher père, je vous ai écrit du cap de Bonne-Espérance mon n° 3, commencé en mer dans ma traversée du

Brésil au Cap, et fermé le 28 décembre sur la terre ferme d'Afrique. Cette lettre, que j'ai confiée à M. d'Urville, commandant de l'expédition de *l'Astrolabe*, pour vous l'acheminer de suite à son arrivée à Toulon, où il va désarmer son bâtiment, vous aura appris la continuation très-douce, mais fort lente, de notre voyage depuis Rio-de-Janeiro; l'agrément du court séjour que nous avons fait au cap de Bonne-Espérance, et l'heureux hasard par lequel j'ai reçu au Cap même le premier paquet que vous m'avez envoyé depuis mon départ. *Le Madagascar*, en relâche comme nous dans cette colonie, s'est empressé de le porter à M. de Meslay, sous le couvert de qui il m'était adressé. J'y ai trouvé votre n° 4, celui de Porphyre et les lettres de M. de Humboldt.

Nous avons quitté le cap de Bonne-Espérance le 30 décembre. J'avais employé la journée de la veille à faire avec d'Urville une dernière et magnifique excursion dans les montagnes qui dominent la ville, et je ne pus revenir à bord, en rade, que le matin même de notre appareillage. La complaisance des officiers, qui m'avaient promis un canot et des hommes pour me venir chercher à terre, moi et mon bagage de débarquement, m'a permis ainsi de jouir jusqu'au dernier moment des agréments et des commodités de la terre ferme. Les huit jours que j'y ai vécu m'ont rafraîchi, reposé singulièrement. Ce n'est pas cependant que j'y sois resté oisif à l'ombre; mais j'y ai bu du lait, dont je n'avais pas eu occasion de voir une goutte depuis Brest. J'y ai mangé des fruits, je m'y suis nourri d'aliments frais et succulents; le repas du soir me faisait oublier la fatigue de la journée, dont quelques heures de

sommeil, dans un lit immobile et plus grand que moi, ne me laissaient aucun sentiment le lendemain à mon réveil. Quand on peut réparer ainsi, on peut dépenser beaucoup sans s'appauvrir.

Je me suis retrouvé sans déplaisir sur ma prison flottante. Elle s'était peuplée, la veille de notre départ, d'une quantité d'habitants nouveaux dont la société est infiniment agréable. C'était une trentaine de gros moutons, que Porphyre certainement accuserait de sentir la laine; mais ici on n'épilogue pas. Nous avons aussi, c'est-à-dire nous avions deux cents volailles, puis une profusion de légumes, en sorte que, deux fois par jour, nous pouvons à la rigueur oublier que nous sommes à la mer. L'équipage tout entier participe à ces douceurs, dont la santé générale du bord se trouve à merveille. Pour nous autres, l'aristocratie de cette petite société, elles dureront jusqu'à l'île Bourbon.

Deux jours après notre départ, nous avons reçu devant le cap des Tempêtes, en le doublant, le coup de vent obligé par la tradition poétique. Il a noyé quelques-unes de nos poules, et c'est tout. Vous savez que décidément il n'y a pas de tempêtes. Plus je vais flottant, plus je me convaincs qu'elles ne sont qu'une heureuse fiction des poëtes: le mot est à peine connu des marins, et jamais ils ne s'en servent. Le maximum du genre, prosaïquement parlant, c'est-à-dire restant dans le vrai, c'est un très-fort coup de vent. Cela casse quelques mâts et ne noie personne. Ce n'est point terrible à voir; ce n'est que *vexigène* (engendreur de vexation), désagréable et laid. Le pittoresque est bien rare.

Cependant, nous en avons eu un petit échantillon trois jours

après notre soi-disant tempête. C'était le soir; la nuit était assez claire, mais sans lune. Il était neuf heures. Nous n'avions plus sur le pont que la moitié de l'équipage qui veille quand l'autre dort. Un navire que nous avions vu toute l'après-midi naviguer derrière nous, dans une direction un peu différente, et à deux lieues de distance, changea sa route pour courir sur nous, et l'avantage du vent lui permit de nous gagner rapidement. Cette manœuvre suspecte fit ordonnner le branle-bas de combat, qui se fit lestement et en silence. L'inconnu, arrivé derrière nous jusqu'à portée de la voix, nous hèla. On crut reconnaître de l'anglais. Le capitaine me pria de monter, pour écouter et répondre. Me voilà donc monté sur la dunette, l'oreille au vent, placé aux premières loges pour recevoir les coups de canon, s'il devait y en avoir. L'inconnu, dont nous ne pouvions apprécier la force dans la position où il se présentait à nous, mais que tous les officiers prétendaient être un bâtiment de guerre, nous demanda en anglais quel bâtiment était le nôtre; à quoi je répondis qu'il était bien impudent de nous faire une telle question, et qu'il eût à nous dire tout de suite qui il était lui-même. Il parla encore sans que nous pussions nous comprendre; mais sa manœuvre était de plus en plus hostile: on crut qu'il cherchait l'abordage. Aussitôt, un coup donné au gouvernail à propos nous plaçant de façon à tirer avec avantage sur lui, on lui envoya une bordée de boulets à mitraille; et immédiatement, tandis qu'on rechargeait toutes les pièces d'un bord, le navire manœuvrait de manière à ne pas faire attendre sa seconde bordée. Mais l'inconnu semblait s'être arrêté. Je remontai donc sur la dunette, et, là, muni d'un porte-voix gigantesque, le

seul qui soit de quelque utilité réelle, je lui ordonnai de mettre en panne et d'envoyer un officier à bord, sinon que nous allions continuer le feu. On n'entendit pas d'abord leur réponse, mais on les vit exécuter la manœuvre de soumission qui leur était ordonnée; et nous patientâmes, attendant leur canot qui ne venait pas. Comme on n'est pas bien endurant quand on a seize coups de canon tout prêts à jeter à la tête des gens sans autre peine que de dire *feu*, le capitaine et M. de Meslay, qui avaient cru au pirate et qui en voulaient à l'inconnu de l'émoi qu'il nous avait causé, me prièrent de lui réitérer la menace d'une destruction complète, s'il n'envoyait un canot à bord. Je sacrifiai donc mon larynx pour faire le stentor, et avec succès. Leur monde arriva bientôt. Je procédai chez le capitaine à l'interrogatoire du prisonnier, qui était de l'espèce la plus pacifique du monde, apparemment du moins. Cependant, le capitaine et M. de Meslay désirèrent qu'on visitât son bâtiment. Je signifiai donc la visite que nous allions faire. Un de nos canots fut descendu à la mer, qui était fort grosse, et le lieutenant de *la Zelée* fut chargé d'aller aborder l'inconnu pour le reconnaître avec détail. Mais, comme il ne parle pas anglais, on eut encore besoin de moi : je me prêtai de bonne grâce à la circonstance, qui me semblait, au reste, n'offrir aucun danger; car je croyais à la sincérité de la déposition de mon Anglais. Nous étions sur nos gardes cependant. Nos canotiers étaient armés. Nous avions sous nos pieds, dans le canot, une collection de pistolets tout chargés. L'officier et les quatre matelots de l'inconnu, qu'on avait retenus à bord pendant notre absence, étaient là d'ailleurs pour répondre de nous. Après

dix minutes d'efforts contre la vague, notre canot aborda l'étranger, que nous reconnûmes tout de suite n'être qu'un bâtiment marchand. Nous fûmes reçus avec la plus grande politesse par des gens de très-bonne mine, extrêmement effrayés. Le navire venait de Liverpool; il se rendait dans l'Inde avec des marchandises et trois passagers. Depuis son départ d'Europe, il n'avait communiqué avec personne; et, voyant un bâtiment si près de lui, il s'était détourné pour lui dire bonsoir en passant et échanger sa longitude avec la sienne. Il nous avait pris dans la nuit pour un navire marchand, et s'était approché sans crainte. Nos boulets lui avaient cassé une vergue, et un d'eux avait troué sa voile la plus basse, à cinq pieds au-dessus du pont. Personne n'avait été tué, heureusement.

La partie dure de notre expédition fut terminée en un instant. L'innocence du prévenu était évidente par sa faiblesse. Je fis semblant de lire l'expédition en douane et le passe-port de *la Nandy*, et je dis au capitaine qu'il n'était coupable que d'une extrême imprudence en accostant dans la nuit un bâtiment inconnu; que nous étions heureux d'ailleurs, puisqu'il en était ainsi, que personne n'eût été tué à son bord, et que nous allions retourner au nôtre et lui renvoyer ses hommes. Le pauvre diable convint en toute humilité de son tort, et nous fit mille excuses pour le coup de canon que nous lui avions tiré; puis il nous fut impossible de le quitter sans accepter à boire. Les passagers, qui avaient la meilleure façon, et pour lesquels notre arrivée avait été le gage de la fin de cette horrible musique, nous avaient accueillis avec une bienveillance véhémente. On nous fêtait, on nous caressait. Nous les eussions blessés

en refusant de laisser au moins déboucher une bouteille. Le maître d'hôtel *fut donc sonné, qui me demanda respectueusement ce que nous désirions.* Moi, d'un air dédaigneux: *A glass of champaigne!* Le bouchon sauta tout de suite au plafond, et nos verres furent remplis. Je recommandai bien à mon compagnon de ne faire qu'y mouiller ses lèvres, afin de faire croire à ces gens que nous en avions dans notre cale deux ou trois pieds du pareil. Je le prêchai d'exemple à cet égard, quoique leur champagne fût excellent et que je fusse très-altéré d'avoir tant crié. Sur quoi, nous levâmes la séance après une petite admonition que je fis au capitaine anglais, auquel ses passagers semblaient en vouloir beaucoup pour le danger que son imprudence leur avait fait courir. On nous redescendit dans notre canot avec mille précautions, en nous souhaitant toutes les prospérités possibles. Nous ne fûmes pas moins polis. A minuit, nous étions de retour à notre bord, où l'on était sans inquiétude sur nous. On congédia les cinq otages, qui passèrent sous le feu de mon éloquence anglaise, et nous poursuivîmes notre route.

Mais, dans le tumulte des apprêts du combat, un homme s'était blessé gravement; hier, il a fallu se déterminer à lui couper l'avant-bras; notre jeune docteur n'avait jamais fait plus d'opérations que moi : ç'a été une grande affaire pour lui. J'ai eu le plaisir de pouvoir y être très-utile en l'encourageant d'abord et l'assistant dans le moment critique. J'ai fait la ligature des artères. Vous direz à Jules Cloquet qu'au lieu d'en lier trois, la radiale, la cubitale et une interosseuse seulement, j'en ai lié cinq sans me presser plus que si j'eusse opéré sur un cadavre; et, si vous,

mon cher père, ou Porphyre, dites encore que Victor est *maladroit de ses mains*, je vous enverrai, sur papier timbré et signé de vingt témoins, le certificat du contraire. J'abonde tellement dans le sens des autres à cet égard, que je regrette pour le malade de n'avoir pas fait aussi moi-même l'amputation. Quoi que j'eusse fait pour donner du courage au docteur (qui est un bon jeune homme de vingt-trois ans, sachant assez bien la basse anatomie et la petite chirurgie, sans rien de plus), sa main tremblait au commencement de l'opération, et ce n'est qu'après quelques minutes qu'il fut remis complètement; mais le membre alors était amputé, et, je crois, assez mal. Dites Cloquet que j'aurais gardé un peu plus de peau pour recouvrir le moignon. — Je ne fermerai pas cette lettre à Bourbon sans vous dire le résultat de l'opération, et je vous dirai alors si j'aurais eu tort ou raison de garder plus de peau. Je compte fermement que Frédéric, lorsqu'il sera ministre de la marine, ce qu'il désire beaucoup, me nommera au moins chevalier de la Légion d'honneur pour les services que je vais rendant aux bâtiments du roi. Le prêtre que nous avons à bord a profité comme de raison, hier, du bras coupé de notre homme, pour l'aller embêter de salutaires pensées sur la vie et la mort. Mais, averti du coup de temps par M. de Meslay, qui avait vu le drôle filer sur la pointe du pied vers la porte des malades, je suis venu moi-même sans plus de bruit pour le prendre la main dans le sac, effrayant le pauvre diable; il a compris à demi-mot, et a filé son nœud dès qu'il m'a aperçu. J'ai recommandé aux amis du blessé de ne pas s'écarter de de son lit, et d'en tenir à distance le curé, comme ils l'ap-

pellent. S'il insiste, ils lui lâcheront une bonne bordée de *blagues*. Mon vocabulaire s'enrichit, comme vous le voyez, mon cher père, d'expressions fort choisies.

M. de Meslay est toujours plus aimable : il m'est d'une ressource immense. Sa conversation, pour être d'une grâce et d'une élégance extrêmes, n'en est pas moins solide de pensées et riche de faits. Notre trictrac nous met en révolution quelquefois, mais en froid jamais. Il est gai. Comme on est très-porté à trouver du mérite à ceux qui nous en trouvent à nous-mêmes, vous conclurez de là sans doute que M. de Meslay est sensible à ce que Ma Seigneurie peut avoir d'amabilité.

27 janvier, en mer, au matin.

Nous verrons l'île Bourbon dans l'après-midi, et très-probablement demain nous y descendrons. Malheureusement, ce ne sera point pour plus de six jours. Puis viendra enfin le commencement de la fin ; — mais elle sera longue et chaude, la fin !

La mer jusqu'à Rio-de-Janeiro m'avait un peu fatigué. Des Canaries surtout au Brésil, les salaisons m'avaient extrêmement échauffé : je dormais mal. Cette indisposition est entièrement passée : je me porte à merveille depuis le cap de Bonne-Espérance. On prétend que j'engraisse : peut-être cette apparence est-elle causée par mes barbiches que je laisse pousser depuis deux mois ; mais ce qui est certain, c'est que je me sens plein de vigueur.

Tout à bord continue à aller de *sire* ou de *cire*, comme vous le voudrez ; et c'est grand dommage que Domergue soit mort, car vous l'auriez consulté sur cette grande

question, en lui objectant, contre la *cire*, le *signore* des Italiens: *Tutte cose vano da signore. Signorilmente*, adverbe, s'emploie aussi, quoique rarement, dans le même sens.

Je réserve ce peu d'espace qui me reste pour Bourbon même. Bonjour, mon cher père. Porphyre aura ma première lettre. Je pense à vous deux sans tristesse, parce que je vois votre existence couler doucement. Nous sommes tous heureux d'être faits ainsi. L'amour que nous avons les uns pour les autres ne servirait qu'a notre malheur réciproque, si ce sentiment avait chez nous la forme qu'il a souvent. Nous sommes tous bien où nous sommes ; nous sommes satisfaits de notre position, quelle qu'elle soit. Il me semble que je jouis de loin de votre satisfaction, comme vous partagez mon contentement.

Quand je puis avoir une heure de silence et de solitude, je quitte aisément la terre qui est sous mes pieds, et je me transporte près de vous. Je perds l'idée de la distance énorme qui nous sépare. Sans doute, vous me faites aussi de pareilles visites : elles sont pleines de charme. — Adieu.

Bourbon, 3 février.

Je suis ici depuis trois jours dans la maison opulente, élégante, d'un riche colon de la connaissance de madame Ramond. Il y a un gendre de quarante-cinq ans, ancien officier de marine, aimable, spirituel, instruit. Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je dors peu, je mange bien, je travaille beaucoup, et je me plais extrêmement. J'apprends vingt choses à l'heure.

Adieu, mon cher père ; je vous embrasse avec Porphyre. — Cette lettre partira ce soir.

XIII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Quartier ou ville de Saint-Denis, île Bourbon,
mardi 10 février 1829.

Je t'écris, mon cher ami, au milieu de la consternation publique. Nous sommes, tu le sais, dans l'hivernage, l'été du pays. C'est la saison dangereuse, celle de ces pluies épouvantables et de ces ouragans qui désolent les îles situées entre les tropiques. Le temps depuis notre arrivée ici était toujours un peu menaçant : il était rare qu'une journée entière se passât sans un grain. Cependant, il s'était rasséréné. Dans les quatre derniers jours de la semaine passée, que j'avais employés à faire dans le nord-est de l'île une excursion pleine d'intérêt, je n'avais reçu sur les épaules qu'un grand orage. De retour ici depuis samedi soir, je regrettais un peu de n'avoir pas davantage prolongé mon petit voyage en apprenant que le départ de *la Zélée* était remis au mardi, ce jour même ; mais, hier, au lever du soleil, la mer devint furieuse ; un raz de marée, d'une violence inaccoutumée, vint déferler sur la plage et détruire les canots, les embarcations légères, qui y étaient amarrés. On fit aussitôt le signal d'appareillage subit aux navires mouillés sur la rade. Tous coupèrent leurs câbles, laissant une ou deux ancres à fond, et gagnèrent le large, profitant de la brise du sud-est qui soufflait heureusement avec assez de force, et sans laquelle ils eussent été tous jetés et démolis à la

côte. J'allai à deux lieues d'ici, à la campagne de mes hôtes, devant laquelle il y a aussi une petite rade où les navires d'Europe viennent charger du sucre. Ils avaient déjà tous appareillé à huit heures du matin.

La journée fut assez belle. Je la passai à galoper au milieu des cannes et des cultures diverses de l'habitation de M. Martin de Flacourt, mon hôte, dont le fils, homme de mon âge, me servait complaisamment de *cicerone*. Nous revînmes à quatre heures en ville pour y dîner; la mer, dont nous suivions les bords en voiture, de Sainte-Marie à Saint-Denis, avait peu augmenté depuis le matin. Cependant, elle avait fait refluer plusieurs petites rivières que notre cabriolet avait passées facilement le matin, et qui, le soir, avaient cessé d'être agréables à traverser de cette façon. Nous apprîmes en arrivant quelques accidents nouveaux. Un petit navire venant de Saint-Paul avait chaviré; huit noirs s'étaient noyés; *la Zélée*, en faisant le matin son appareillage, avait embarqué trois lames énormes, etc., etc. : il n'y avait à bord, au moment du signal d'appareillage, que deux officiers, le lieutenant en pied et un aspirant.

Le vent, qui n'avait été que vif et régulier dans le jour, souffla le soir par rafales, et la mer grossit encore. Elle démolit quelques ouvrages avancés qui servent à protéger le débarcadère. On craignait un ouragan et l'on tira à terre, aussi loin du bord qu'on le put, tous les objets qui y étaient amarrés ou abandonnés à leur poids. Il tomba des torrents d'eau.

A deux heures du matin, le coup de vent commença.

Comme depuis huit jours je n'ai guère cessé de galoper le jour, et de veiller, de causer, de mondaniser, ou d'é-

crire la nuit, j'avais un arriéré de sommeil à solder tel, que les secousses terribles des maisons furent perdues pour moi. Je me réveillai bravement comme si de rien n'eût été, quand, à six heures, le noir qui me sert entra dans ma chambre avec la tasse de café obligée du matin, et me tira par les pieds. Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le craquement et le tremblement de mon pavillon m'étourdirent un peu. Je fus lestement sur pied néanmoins. J'allai au port, à ce qu'on appelle le port. J'y trouvai la foule des habitants rassemblée pour contempler les désastres de la nuit et ceux de chaque lame de mer, de chaque rafale nouvelle. La jetée était emportée, on vidait à la hâte les magasins qu'elle protégeait. Un curieux indiscret reçut un galet dans la tête ; on l'emporta baigné de sang, couché dans un palanquin. A peine le remarqua-t-on : chacun songeait à son sucre, à son girofle, à son café, et se souciait peu de la peau de son prochain.

Le ciel est chargé de pluie. Elle tombe par torrents. Cependant, le vent augmente toujours, et la mer s'élève de plus en plus sur ses rivages. J'ai perdu, en ne restant pas à bord de *la Zélée*, l'occasion de voir ou du moins d'essuyer une tempête. On n'a jamais vu ici la mer si grosse, et il faut remonter jusqu'en 1806 pour se rappeler un aussi fort coup de vent. Cette année-là, il fut bien plus terrible : il y eut un ouragan de l'espèce de ceux dont l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* cote la vitesse à quarante-cinq mètres par seconde. Comme ce cas est prévu, on fait ici les maisons fort basses. Elles donnent ainsi peu de prise au vent. Il n'y en a encore aucune de jetée par terre ; cela viendra peut-être ; néanmoins je m'estime très

en sûreté dans mon joli pavillon. Mes hôtes, dont l'habitation principale a un étage au-dessus du rez-de-chaussée, ne craignent pas non plus d'être emmenés dans le jardin. Leur maison, il est vrai, est la plus belle de la ville, et j'en sais beaucoup où je ne me soucierais pas de coucher cette nuit. Toutes sont en bois, car il faut bien aussi penser aux tremblements de terre, mais il y a bois et bois. Celle de M. de Flacourt, ainsi que le pavillon où il m'a établi, est bâtie de pièces énormes d'un bois rouge, aussi beau et plus lourd, plus dure que l'acajou ; en sorte que je dis au vent : « Souffle, coquin, souffle donc! je t'en défie!

Bonjour, mon ami, car tout cela n'est pas une raison pour ne pas dîner et l'on m'avertit qu'il est trois heures. Adieu.

11 février.

Deux petites goëlettes, qu'on avait tirées sur le rivage pour les réparer, et qui gisaient à plus de trente pieds au-dessus de la mer, ont été soulevées par une lame, et portées sur le toit d'un magasin qu'elles ont enfoncé. Des canons ont été arrachés. Je suis retourné le soir sur la plage; elle était couverte de débris que les vagues emportaient quelquefois pour les y rejeter, des ancres, des bois, des roches énormes. Plusieurs maisons avaient été démolies; un quartier de la ville, menacé par les progrès de l'inondation, avait déserté. C'était le soir; le jour tombait, la nuit commençait effrayante; le vent soufflait avec la même fureur, et la pluie était épouvantable.

Cependant, le vent a cessé. La crise est passée. La mer, moins terrible qu'hier, ne peut rien ajouter aux maux

qu'elle a faits. On va les mesurer. Les bâtiments ne pourront pas revenir avant cinq ou six jours au mouillage. J'ignore comment ensuite on pourra les charger. Cette île a des côtes de fer. Les établissements de débarcadères ont été détruits, il faudra du temps pour les réparer. *La Zélée*, dont toutes les provisions étaient faites, et qui, d'ailleurs, comme bâtiment de l'État, passe avant tous les autres, pourra repartir la première; mais elle aura, comme les autres, ses ancres à retirer du mouillage. Nous sommes ici pour dix jours encore. Peut-être a-t-elle fait des avaries, et alors il faudra que nous allions à l'île de France pour qu'elle s'y répare.

Pour moi, individuellement, je me consolerais de ce retard si je pouvais parcourir l'île en attendant : mais on ne peut aller à une demi-lieue de la ville sans trouver un torrent impraticable. Les chemins sont des champs de boue; et le déluge de la pluie continue sans relâche.

Il y avait vingt bâtiments de commerce mouillés devant Saint-Denis ; un nombre au moins égal devait se trouver sur les autres rades de l'île. Plusieurs ont appareillé sans officiers à bord ; il y en aura certainement de perdus.

Comme c'est une justice à rendre aux bâtiments de guerre que, s'ils font plus d'avaries dans les rades que ceux du commerce, il leur arrive moins d'accidents graves en pleine mer, je regrette un peu de ne m'être pas trouvé à bord de *la Zélée* au moment où on lui fit le signal d'appareillage. Moi qui nie les tempêtes, j'aurais peut-être eu des raisons de changer d'opinion.

Si, par impossible, elle ne revenait pas, si elle périssait ! — Il faudrait bien me résigner à revenir en Europe, car je

n'ai apporté à terre qu'une petite malle avec un habit et six chemises. Mes lettres sont à bord, mon argent aussi, tous mes moyens de voyage dans l'Inde. Mais vraiment il n'y faut point penser.

Adieu ; je t'écrirai encore dans ma prison.

Lundi 18 février.

La Zélée est revenue, il y a trois jours, ayant perdu tous ses mâts de perroquet, une ancre, toutes ses embarcations, ayant une partie de ses bastingages arrachés, plusieurs sabords enfoncés, etc., etc. Elle a été presque noyée. Il y a eu trois pieds d'eau dans l'entre-pont, qu'on a dû faire écouler dans la cale pour les pomper. Il est probable que mes vêtements, restés à bord, seront endommagés ou perdus. Les vivres qu'on venait de faire ici le sont.

Malgré ces avaries, elle est repartie le lendemain de son arrivée pour croiser autour de l'île, afin d'assister les navires en détresse qu'elle pourrait rencontrer. Comme je n'ai aucun goût pour les horreurs, je n'ai aucun désir de me rembarquer dessus pendant cette courte croisière, où elle en verra sans doute. Deux équipages, se débattant contre la mort sur les débris de leurs navires, ont déjà été ramenés ici par des bâtiments de commerce, qui avaient navigué avec plus de bonheur. On sait, en outre, qu'il y a au moins dix navires au large démâtés de tous leurs mâts, sans vivres peut-être, et presque sans équipage. Le coup de vent s'est fait sentir aussi à l'île de France. Les bâtiments qui y étaient mouillés ont dû gagner la haute mer : on doit aussi les secourir.

Les deux seuls officiers qui fussent à bord de *la Zelée*

sont restés l'un et l'autre soixante heures sur le pont, sans dormir. Aucun homme n'a péri ; mais tous ont bien cru périr.

Les avaries de *la Zélée* ne compromettent point sa solidité. Quand elle sera revenue au mouillage, elle refera des vivres, achètera des embarcations aux bâtiments de commerce qui auront conservé les leurs, guindera ses perroquets de rechange, fermera ses plats-bords, et nous reprendrons la mer après trois ou quatre jours. Il ne sera pas nécessaire de relâcher à l'île de France. M. de Meslay l'enverra se refaire à Calcutta, où elle me mènera.

Le coup de vent du 10 février a causé plus de désastres que tous ceux dont les anciens de ce pays gardent le souvenir. Jamais on n'avait vu la mer si furieuse. M. de Meslay, qui a stationné fréquemment dans la mer classique des ouragans, aux Antilles, n'avait jamais rien vu de pareil. Le gendre de mon hôte, M. de Tromelin, qui est aussi un ancien officier de marine, m'a dit également qu'il n'avait jamais vu telle fête. Je suis favorisé.

Comme j'ai eu des inquiétudes très-sérieuses sur le sort de *la Zélée*, je suis tout consolé de la perte possible, vraisemblable même, de mon habit, de ma culotte et de ma veste noire. Mes lettres pour l'Inde étaient enveloppées soigneusement dans du parchemin, et, depuis un mois, retirées de mes malles, et placées dans le tiroir le plus élevé d'une commode qui ferme bien, dans la chambre du commis aux revues du bord. Il en aura eu soin en même temps que de ses propres papiers. Mes baromètres étaient dans la chambre du capitaine, que les deux officiers ont habitée dans leur campagne, parce qu'elle était la moins exposée

aux irruptions de la mer. Ainsi j'ai sur leur compte l'esprit en repos. Ceux de mes livres qui me sont les plus précieux, je sais qu'ils sont sauvés. Restent mes fusils à mouiller, qui l'auront été sans doute, car ils auront dû avoir un pied d'eau par-dessus la tête, quoique placés dans l'entre-pont. Relativement à mes craintes, ces pertes vraisemblables sont un bénéfice considérable.

Le vieux ciel, comme disent les vieux marins, le beau ciel bleu a reparu depuis quelques jours; la brise est douce, le soleil seul, dans la nature, se permet des excès. Mais cette excessive chaleur de Bourbon n'est point malsaine; elle n'est pas même débilitante. Samedi, j'ai fait dix lieues à pied dans les montagnes, quatre sur une mule rétive; j'ai reçu deux ondées; j'ai passé dix à douze ruisseaux ou torrents sans me déshabiller, et je suis rentré sans fatigue. Je voulais aller jusqu'à Saint-Paul; je n'en étais plus qu'à une demi-lieue, mais je fus arrêté par le torrent qu'on avait dit guéable depuis la veille, et que je trouvai épouvantable.

Je me plie très-doucement à la coutume de ce pays, qui est de prendre trois ou quatre tasses de café par jour. Je ne me défends que contre la bonne chère d'une maison opulente, celle de mes hôtes. L'homme, dans l'état de société, mange trop; tu connais là-dessus mon système, cher ami. Je m'y attache de plus en plus, par mon expérience personnelle et par l'observation des autres. Je me corrobore dans un saint amour de sobriété, qui, je n'en doute pas, me fera jouir dans l'Inde d'une santé parfaite, au milieu des hépatites, des fièvres, des hydropisies, des avanies sans nombre dont sont affligés les riches Anglais,

qui, sept cent vingt fois chaque année, commettent des excès de table.

Les esclaves ici, qui travaillent comme des chevaux, et qui ont pour la plupart l'extérieur de la santé avec la réalité très-certaine de la force, ne mangent que du riz et du maïs concassé, cuits ensemble dans l'eau. Tous les maîtres n'ajoutent pas chaque dimanche à leur ration un petit morceau de morue putréfiée. Or, nous autres blancs, qui ne faisons aucune dépense de force musculaire, nous mangeons cinq fois, dix fois peut-être plus de substances assimilables, alibiles qu'eux. Aussi nous digérons mal ce que nous mangeons, nous sommes maigres, ou bien nous sommes chargés d'une mauvaise graisse. Les noirs sont tous bien en chair ; je ne vois chez eux ni maigreur ni obésité.

Le café et le riz très-épicé, comme on le mange ici, et comme on le prépare aussi dans l'Inde, ne m'échauffent pas. Mon estomac et mon ventre ne se trouvent pas moins bien que ma tête de ce régime nouveau. Toutes ces parties de mon individu jouissent d'une liberté sage et modérée, constitutionnelle enfin. — Bonjour, mon ami. Voici l'heure du jour (huit heures et demie), où, de 26 ou 27 degrés, le thermomètre monte brusquement à 30 et 31. Je te quitte parce qu'on va fermer mes fenêtres qui sont toutes grandes ouvertes. Puis j'ai mon petit tour à faire au gouvernement chez M. de Meslay, en quête de nouvelles, puis le déjeuner. Toi, tu te chauffes sans doute en ce vilain mois de février; tu te boutonnes à cette heure pour te préparer au voyage du ministère; je te plains et m'estime heureux de suer quand je songe aux misères du froid.

24 février au matin.

La Zélée est de retour; elle appareillera demain; il faut que je m'embarque aujourd'hui. Je n'ai que le temps de t'embrasser. Mes livres et mes baromètres n'ont pas souffert.

Du reste, *la Zélée* n'a rien trouvé. Cependant, il y a encore vingt-trois bâtiments sur le sort desquels on a les plus grandes inquiétudes.

Adieu, mon ami; j'embrasse notre père avec toi.

XIV

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS [1].

Saint-Denis, île Bourbon, 24 février 1829.

J'ai reçu ici, chère madame, l'aimable billet que vous m'avez écrit de Paray, un mois après mon départ. Donnez-moi souvent, je vous prie, de vos nouvelles.

Que d'aspects divers, que de formes variées de l'existence humaine ne vois-je pas en cherchant des herbes et des pierres! Que d'aliments à la pensée dans les longs intervalles de la vie solitaire que je mènerai souvent, et où, par goût, je me recueille déjà quelquefois!

Que de belles choses vous auriez à peindre si vos yeux pouvaient voir ce que les miens regardent! On ne se lasse

[1] Cette lettre, et toutes celles qui portent la même adresse, ont été écrites par Jacquemont en anglais; madame Victor de Tracy a bien voulu les traduire.

point d'admirer la noble élégance et la magnificence de la nature sous les tropiques. Mais, dans mes moments de tristesse, je regrette la grâce touchante des bouleaux pleureurs de Paray, épars au milieu des bruyères fleuries; je ne puis me rappeler sans attendrissement ces longues prairies étroites, qui s'enfoncent et se perdent sous la verdure épaisse des bois. Tâchez que votre mari ne ravage pas, comme vous disiez, par son agriculture, tous vos entours pittoresques, afin que ma mémoire s'y reconnaisse à mon retour, et que je vous retrouve tous deux dans le même cadre.

Ce qui me plaît surtout dans ces souvenirs d'Europe, ce sont les figures de nos paysans. Ici, on ne voit que des noirs nus et abrutis: je ne puis m'y accoutumer.

Demain, je ne verrai plus ces scènes de misère; demain, je dirai adieu aux tableaux de l'esclavage. Mais n'est-ce pas lui que, sous un autre nom, je retrouverai dans l'Inde? Je l'ignore. Avant deux mois je le saurai, je vous le dirai.

Adieu; gardez-moi votre amitié. Je suis si loin déjà, que c'est presque, il me semble, comme si j'étais mort. Mais pour vous ce n'est pas une raison d'oublier. Adieu.

XV

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Pondichéry, le dimanche 26 avril 1829.

Il y a quinze jours que je suis arrivé ici, cher ami; demain, au point du jour, je remonterai sur *la Zélée*, qui

me mènera à Calcutta, où je serai dans une huitaine. Je vous écrirai de là longuement. Pour aujourd'hui, je n'ai que le temps de vous dire l'étonnement et l'intérêt excessif que me font éprouver toutes les choses que je vois dans ce vieux monde d'Asie. Les hommes ne me manquent pas non plus, et j'ai la douce satisfaction de me convaincre chaque jour nouvellement qu'il y a dans tous les lieux des hommes dignes d'être aimés [1]. En plusieurs fois une heure ou deux, je viens presque de me lier avec le procureur général de cette colonie; je ne l'avais jamais vu, je ne savais pas son nom; mais je l'ai entendu, le lendemain de notre arrivée, à l'installation de M. de Meslay, dire avec une émotion si vraie des choses si nobles et si belles, que je suis allé à lui sans présentation aucune, sans me faire connaître que par l'impression de mes sentiments si conformes aux siens; et ce n'est pas sans regret que je vais me séparer de lui en quittant ce lieu. La générosité de cet homme rendait incompatible avec ses principes la ligne que lui traçaient la prudence et la réserve de l'administration; et, privé de fortune, je l'ai vu faire le sacrifice de sa charge avec une indifférence que j'ai bien admirée. Il retourne en France; sans doute il deviendra un homme politique. Vous le rencontrerez peut-être; il s'appelle Moiroud [2].

[1] Jacquemont dit ailleurs : « Il y a entre les âmes tendres et généreuses de tous les pays une sorte de franc-maçonnerie naturelle et sainte qui les fait se deviner et se reconnaître tout de suite au travers des différences extérieures d'âge, de langage et de nationalité. »

[2] De retour en France, M. Moiroud, attaché au conseil d'État comme maître des requêtes, et à la faculté de droit de Paris comme professeur suppléant, a mis fin, en 1832, à une existence que des chagrins de cœur étaient venus lui faire envisager comme insupportable.

J'ai eu une autre bonne fortune, j'ai retrouvé ici un ancien camarade de collége qui m'a été utile. Il est ingénieur en chef des ponts et chaussées de ce petit pays, dont il m'a fait les honneurs. Je n'ai, d'ailleurs, qu'à me louer beaucoup de M. de Meslay, dont la maison est ici la mienne. Je n'ai pas trouvé de lettres de France; j'écris à Madras pour qu'on m'expédie à Calcuta celles qui pourraient y être arrivées déjà pour moi.

La chaleur est très-forte: hier, à la campagne, à l'ombre, le thermomètre marquait 31° Réaumur, et nous ne sommes qu'au printemps. Elle ne m'amollit pas.

Tous les Anglais sont malades du foie; c'est une maladie que les Français ignorent. Je sais ce qui la produit: quatre repas immodérés par jour, en voilà la cause. Je vivrai de riz, autant que possible: avec ce régime je n'ai à craindre que des fièvres intermittentes ; et j'ai avec moi un pot de quinine.

Adieu, mon cher ami. Oh! de combien de choses nous aurons à parler dans quatre ans! Adieu! je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

XVI

AU MÊME.

Calcutta, le 1er septembre 1829.

Cher ami, j'ignore si mes lettres auront été plus heureuses en voyage que les vôtres, mais je vous ai écrit de Ténériffe, de l'île Bourbon, de Pondichéry et de ce lieu,

peu de temps après mon arrivée; et depuis que j'ai quitté la France, je n'ai encore reçu qu'une seule lettre de vous, écrite de Paray, peu de jours avant mon départ de Brest. Elle m'est parvenue à Bourbon, pendant la relâche prolongée que j'y ai faite au mois de février dernier. Cependant, mon père, dont, après un bien long intervalle, je viens enfin de recevoir des nouvelles, me mande qu'il m'a envoyé d'autres lettres de vous. J'ai tout lieu de craindre qu'elles ne soient au fond du Gange avec bien d'autres, et cent chevaux arabes qu'un vaisseau de Madras amenait ici, il y a peu de temps, et qui a naufragé à l'embouchure de la rivière.

En vous annonçant mon arrivée ici, j'étais encore frappé de l'impression désagréable et presque horrible qu'avait produite sur moi ma navigation récente dans les bouches du Gange. Ce fleuve n'est, en diverses saisons de l'année, qu'une mer de boue, soulevée par des vents furieux, et traversée par des courants rapides. Quand la force des marées conspire avec leurs efforts, il n'y a pas d'ancre qui tienne, pas de câble qui ne rompe. Après avoir touché plusieurs fois sur des bancs, incapables de gouverner avec certitude dans les canaux étroits qui sont seuls navigables au milieu de cette immense surface d'eau, nous avions jeté les nôtres, et en moins d'une demi-heure nous avions tout perdu. L'ouragan de Bourbon avait arraché tous nos canots, et nous étions sans ressource pour risquer de regagner le bord, si notre vaisseau échoué sur un banc et battu par une mer affreuse venait à s'ouvrir. D'ailleurs, quel bord à gagner? L'île de Sangor! la plus basse, la plus hideuse de ce vaste Delta, la terre classique des tigres!

Cette situation critique se prolongea toute une nuit, que je passai à servir d'interprète entre le pilote anglais et les officiers. Mais il nous arriva ce qui est si fréquent : nous manquâmes d'y rester seulement, en sorte qu'après tout nous n'y restâmes pas plus que si nous n'y avions point passé.

Je suis maintenant réconcilié avec le fleuve sacré des Hindous. Je viens de vivre six semaines sur ses bords, dans un lieu charmant, le traversant chaque jour deux fois pour visiter le jardin botanique, en face duquel j'habitais chez les hôtes dont je me suis séparé ce matin.

L'accueil flatteur et bienveillant que j'ai trouvé à mon arrivée ne s'est point démenti. Les recommandations honorables que j'apportais m'ont ouvert toutes les maisons respectables. J'ai choisi celles où je pensais devoir être le plus libre pour me livrer sans partage à mes études ; telle avait été la prévoyance de mes amis, qu'il n'est pas un seul homme en ce pays, que j'y ai vu avec plaisir et profit, auquel je ne fusse adressé directement d'Europe.

On n'y vient pas pour vivre, pour jouir de la vie; on y vient, et cela est vrai dans toutes les positions sociales, pour gagner de quoi en jouir ailleurs. Il n'y a pas à Calcutta un seul *man of leisure*. Le gouverneur général est le plus chargé de besogne : le grand juge après lui ; après eux, l'avocat général, et ainsi de suite. Ce n'est guère que parmi cette espèce d'hommes qu'il y en a dont le goût pour l'étude sache trouver pour elle quelques moments de liberté au milieu des devoirs de leur état. Tout ce qui n'est pas très-distingué perd bientôt toute énergie et

tombe dans une lâche indolence. Immédiatement au-dessous de la plus haute société, vous trouvez le tuf le plus vulgaire et le plus commun. Cependant, il y a, pour un bien petit nombre d'Européens vraiment, des journaux sans nombre, politiques, littéraires; il y a des sociétés savantes, ou soi-disant telles, de toute dénomination, crâniologiques, phrénologiques, horticulturales, littéraires, médicales, werneriennes, que sais-je? dont les membres n'en doivent guère, pour la science ni pour l'appétit, aux réunions semblables des États-Unis. Je ne pouvais rester indécis entre les savants de cette espèce et des hommes infiniment distingués, mais livrés à des études tout à fait différentes des miennes. C'est ainsi, comme je vous l'ai mandé, que mon hôte a été d'abord l'avocat général du Bengale, M. Pearson, le seul homme de loi qui soit venu d'Angleterre avec une grande réputation acquise. C'est un homme de votre âge au moins, plein d'esprit et de gaieté, et libéral comme nous, ce qui veut dire radical en anglais. Je ne sais quelle confiance j'inspire à ces gens-ci; mais ils me parlent tout d'abord à cœur ouvert de choses qu'ils ont peur de se dire les uns aux autres, après des années de connaissance. Il y a dans leur esprit la présomption la plus favorable en faveur de la raison, du libéralisme et de l'indépendance des opinions d'un Français. A la campagne, où je viens de vivre six semaines chez un des juges, le chevalier Ryan, j'étais voisin, porte à porte, jardin à jardin plutôt, du *chief-justice*, homme du plus grand talent dans son métier difficile de juge anglais, du métier le plus grave assurément et du semblant le plus grave aussi; eh bien, il fut le premier à me prévenir que lady Ryan

était fort *stricte*, et que, malgré la bonne humeur et le défaut de *strictness* du chevalier, je pourrais trouver chez eux le dimanche bien morne ; en conséquence, il m'invita à me réfugier chez lui, ce jour-là, au moins pour dîner, aller promener ensemble, et faire le soir une partie d'échecs, tandis que sa femme faisait de la musique près de nous. Vous comprenez, mon ami, que j'apprenais bien des choses, dans ces charmantes soirées, d'un homme qui a rendu pendant huit ans la justice dans l'Inde, soit à Madras, soit au Bengale. Il a voulu que je visse juger criminellement des natifs ; et je lui dois l'honneur, ici réputé insigne, de m'être assis deux jours sur le *king's bench* avec la cour suprême.

Le parquet, vous le savez, n'est pas odieux en Angleterre comme il l'est en France. Mon hôte actuel, M. Pearson, qui en est le chef, est certainement, par la nature de ses fonctions, un des hommes les plus instruits du caractère des habitants ; et, des faits qu'il me rapporte, des opinions qu'il m'exprime, ainsi que des jugements de sir Ch. Grey, le *chief-justice*, j'apprends à connaître, des gens de cet étrange pays, mille choses intéressantes que l'observation ne saurait m'apprendre. C'est un être bien singulier que l'être *homme* dans l'Inde ! Tel qui, décidé à mourir, se jette au-devant d'un char sacré pour être écrasé sous ses roues, au moment d'être atteint par elles se relève et s'enfuit en criant, parce qu'un Européen, qui passait à cheval, court sur lui la cravache à la main : le plus grand mépris pour la mort, la plus grande indifférence, la plus grande insensibilité apparente à la douleur physique, et la plus excessive lâcheté ; des traits fréquents de cruauté atroce

avec des habitudes de charité; rien n'est si contradictoire, si bizarre, si insensé!

Mais l'homme qui fait peut-être le plus d'honneur à l'Europe en Asie, c'est celui qui la gouverne. Lord Bentinck, sur le trône du Grand Mogol, pense et agit comme un quaker de Pensylvanie. Vous devinez s'il manque de gens qui crient à la dissolution de l'empire et à la fin du monde, en voyant le maître temporaire de l'Asie se promener à cheval, en frac et sans escorte, et partir à la campagne avec son parasol sous le bras. Comme vous, mêlé longtemps dans des scènes de tumulte et de sang, comme vous, mon ami, il a gardé pure et vierge cette fleur d'humanité que les habitudes de la vie militaire flétrissent si souvent, ne laissant à la place que la bonhomie. Éprouvé aussi par le plus corrupteur des métiers, celui de diplomate, il est sorti de cette épreuve avec la pensée droite et le langage simple et sincère de Franklin, trouvant qu'il n'y a pas de finesse à paraître pire que l'on n'est. J'ai été son hôte en famille pendant une semaine à la campagne; et je me souviendrai toujours avec plaisir, avec attendrissement, des longs entretiens que j'ai eus avec lui dans ces soirées; il me semblait que je causais avec un ami comme vous; et, quand je songeais à l'immense pouvoir de cet excellent homme, je me réjouissais pour la cause de l'humanité.

Lady William est très-aimable et très-spirituelle. J'ai eu le plaisir de parler ma langue avec elle; il m'a été très-vif. Je ne sais comment elle découvrit que j'étais, comme tous les Français, fort tiède catholique et chrétien peu brûlant : et, comme elle est dévote, ou tâche de l'être, elle essaya de me convertir. Pour moi, je n'en vaux pas

mieux depuis, et je crains vraiment qu'elle ne soit encore un peu moins sûre de son fait qu'elle n'était auparavant. Cette divergence n'a pas été aux dépens de la bienveillance qu'elle était disposée à me témoigner.

Ainsi donc, du côté de l'agrément, rien ne m'a manqué ; et, quoique j'eusse éprouvé déjà la libéralité anglaise à l'égard des étrangers, j'ai trouvé ici bien plus que je n'osais espérer : vous voyez même que j'ai recueilli de ces frivoles succès, des avantages positifs et solides. J'avais remis à mon arrivée à Calcutta quelques études nécessaires pour entreprendre mon voyage, et pour lesquelles je comptais trouver ici bien plus de facilités qu'à Paris. J'ai été secondé de toute l'assistance possible : les murs de mon immense *sitting-room* sont couverts de cartes de toute espèce, géographiques, géologiques, et, dans mes migrations de la ville à la campagne et de la campagne à la ville, tout cela m'a suivi. J'ai lu, la plume à la main, tout ce qui a été publié à Calcutta, Madras et Bombay, obligé souvent de recourir à des recueils d'Angleterre où l'on a publié d'intéressants mémoires sur ce pays, acquérant ainsi une connaissance précise de tout ce qui a été dit sur lui, sous les rapports qui m'intéressent plus spécialement, et élevant le point d'où je partirai moi-même pour commencer mes recherches.

Au travers de cette compendieuse besogne, un érudit de Bénarès venait chaque jour, à la ville, passer une heure à m'enseigner l'indoustani. J'avais étudié à fond, pendant ma traversée, l'excellente grammaire persane de William Jones ; et ce m'a été une utile préparation pour l'indoustani, qui n'est, vous le savez, qu'une transaction entre la

langue des conquérants de l'Inde et celle des peuples conquis, un mélange méprisable, informe, de persan et de sanscrit. Je regrette d'être obligé de donner tant de temps à une telle étude; mais que pourrais-je faire si j'étais réduit à ne parler aux gens que par le secours d'un interprète? Ainsi donc, je ne m'y épargne point. C'est une étude difficile. Vous avez certainement, à Constantinople, essayé quelque peu de turc; vous connaissez le détestable système d'écriture des peuples mahométans de l'Asie, une sténographie, rien de plus, et si difficile à lire, que les natifs eux-mêmes ne peuvent jamais le faire avec volubilité. Puis le vocabulaire tout entier est nouveau pour nous, à l'exception de quelques mots sanscrits qui nous sont arrivés au travers du latin, du grec et de l'idiome germanique des Francs; ajoutez à ces difficultés celle d'entendre des sons nasaux qui diffèrent à peine d'un éternument manqué, et de former des sons gutturaux, empruntés de seconde main aux Arabes, qui exigent des gosiers de fer rouillé, desséchés par la soif: voilà l'indoustani. Et, quand vous avez, à force d'étude, vaincu ces difficultés, vous possédez un méprisable patois, sans littérature aucune, une langue de cour et de courtiers, de corps de garde, comme l'indique son nom (*urdù zabàn*, le langage des camps), qui ne vous sera d'aucune utilité, d'aucun agrément, hors du pays où on la parle.

Le Jardin botanique de Calcutta est un établissement immense, magnifique, où sont cultivés un très-grand nombre de végétaux de l'Inde anglaise, de quelques territoires voisins, et notamment ceux de ce Népaul, si curieux, dont les pentes, envoyant au golfe du Bengale et à celui de

Cambaye, dans la mer des Indes, les eaux qui dégouttent de leurs neiges perpétuelles, nourrissent une végétation si semblable en quelques points à celle des Alpes et du Caucase. Un botaniste danois, assez médiocre, qui passe ici pour le plus habile du monde, est le directeur de cet établissement, le mieux renté de tous les savants du monde, assurément. Absent pour une couple d'années, il a laissé son jardin à la garde d'un conseiller du gouvernement qui m'y a installé amicalement de la façon la plus propre à y travailler bien et vite. J'ai pu en six semaines y faire connaissance avec la foule du peuple végétant de l'Inde, rassemblé là en un petit espace. Une très-dispendieuse et très-complète bibliothèque botanique, annexée à l'habitation superbe du directeur absent, me servait de quartier général.

C'est dans ce bel endroit que je me suis graduellement accoutumé au soleil de ce pays. Sans doute il est puissant, sans doute il fait sortir des exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement séchée et remplie de cadavres d'insectes et de vers sans nombre; mais je crois qu'on exagère beaucoup le danger qu'il y a de s'y exposer. Quoique je m'estime avoir été prudent, je devrais cependant être mort, suivant la règle de l'opinion indienne. Il est vrai que, de l'aveu des médecins qui ont le plus d'expérience de ce climat, et auxquels j'accorde volontiers le plus d'habileté, ma constitution est merveilleusement adaptée à ses traits dominants. Je suis arrivé au temps des plus grandes chaleurs; elles n'ont cessé qu'avec le déluge de pluie qui dure encore, et dans les intervalles duquel la température s'élève extrêmement. C'est la saison la

plus malsaine. Ceux que ne visitent pas des accès de fièvre bien prononcés sont, pour la plupart, languissants, exténués. C'est un usage universel que de s'empoisonner avec du mercure, comme faisait Louis XIV, et toute la cour, comme de raison, avec de la casse et du jalap; et je n'ai pas éprouvé le plus léger ressentiment fiévreux. Je passe à dormir tranquillement, la nuit, le temps que d'autres, qui devraient y être habitués, passent à se récrier contre l'exorbitante chaleur; et, le matin, au petit jour, frais et reposé, je me coule à ma table parmi mes livres; ou bien, à la campagne, je m'échappe dehors, bien avant le lever du soleil, alors que les autres commencent à s'assoupir. Il y a dans ce bonheur quelque peu de bien joué assurément. La sobriété est mon secret; je l'indique à tout le monde, j'en montre le succès, mais on trouve le remède pire que le mal, et chacun autour de moi continue à faire ses trois repas, et s'abstient religieusement de tout mélange d'eau avec les vins les plus spiritueux d'Espagne et de Portugal. Puis, quand le soir amène quelque fraîcheur, on monte à cheval, et jeunes et vieux galopent pendant une heure, comme des automates, sans but; ils rentrent en nage chez eux, et, pour se préparer une nuit facile et légère, se mettent à table, où ils restent deux heures, et d'où ils ne se retirent que pour aller au lit. Il y a un très-grand fond de bêtise dans cette exhibition de *manliness* que les Anglais se croient obligés de faire; elle contraste bien ridiculement avec la multitude encombrante de recherches somptueuses nécessaires à leur confort.

Si j'avais les mêmes besoins ou les mêmes exigences, du moins, je devrais renoncer à mon entreprise, sûr de ne

réunir jamais les moyens de l'exécuter; s'il me fallait traîner en voyage tout ce que les Anglais portent avec eux, un lit, une table, un canapé, une cave, je pourrais à peine prétendre à former mon équipement; et, d'ailleurs, je ne saurais encadrer aucun travail vigoureux dans leur vie tout encombrée de soi-disant commodités matérielles, de soi-disant jouissances que je trouve les plus gênantes et les plus ennuyeuses du monde. A quelque simplicité (à quelque dénûment, diraient ces gens-ci) que je me réduise, il me faudra pourtant une suite dont le nombre nous semblerait en Europe assez magnifique. Mais les unités de travail d'intelligence et de force n'ont pas ici la même valeur que dans notre pays. Un bœuf pèse à peine trois cents livres, il en traîne deux cents, et il ne les traîne pas bien loin; en un jour, chaque serviteur ne fait que quelques heures du plus détestable service. Ils ont, comme tout le peuple dont ils font partie, cette force insurmontable qui est l'attribut de la faiblesse, l'inertie. Il faut plier devant cet obstacle, et se résigner, pour obtenir la plus faible action, à entretenir une troupe de ces misérables créatures.

Dans l'incertitude où j'étais, cher ami, du succès des démarches où vous vous employez pour moi, je me suis abstenu de commencer aucunes recherches qui pussent m'entraîner à des dépenses supérieures aux ressources desquelles seules j'étais assuré, les possédant en main. Cette réserve prudente n'était malheureusement que trop fondée, puisque au 1er avril de cette année, il n'y avait encore rien de décidé en ma faveur. Je viens d'écrire une longue lettre à cet égard au Jardin des Plantes, et en outre aux amis que j'y ai, à l'effet qu'on y avise aux moyens de me mettre à flot

d'une manière durable. Si, contre toutes mes espérances, il n'y avait encore rien de fait pour moi à l'époque où vous recevrez cette lettre, je vous prie, mon ami, de voir autour de vous tout ce qui pourrait devenir un moyen de succès, et je demande à votre amitié de faire tout ce que vous jugerez compatible avec votre position. Vous pourrez dire que ce serait pitié que de laisser perdre l'occasion précieuse dont je puis être l'instrument ; lié maintenant comme je le suis avec tous les hommes les plus puissants de ce pays, leur bienveillance, leur appui, me suivront, me faciliteront tous les moyens de voir et de connaître, et multiplieront singulièrement mes propres moyens d'action quand ceux-ci seront suffisants pour me permettre de commencer à agir.

Ce que j'ai fait jusqu'ici par prudence, par nécessité, j'aurais dû le faire en tout cas. C'était le véritable commencement de mon entreprise pour la rendre fructueuse : avant de me lancer au travers de cette immense contrée, il me fallait acquérir quelque connaissance des hommes et des choses. L'exiguïté de mes moyens ne m'a donc porté jusqu'ici aucun préjudice, mais elle me ferait échouer au port si elle se prolongeait.

Ne croyez pas, cher ami, que ces dures contrariétés, que cette anxiété de l'avenir, me prennent au dépourvu et m'affectent d'une manière fâcheuse. Non, en quittant l'Europe pour venir en ces contrées lointaines, je prévoyais des accidents, des obstacles, des malheurs ; je savais qu'il y a de tout cela dans la vie d'un voyageur : et pourtant je l'embrassais, parce que je savais qu'elle est aussi mêlée de plaisirs, d'émotions, de jouissances qu'une existence séden-

taire n'admet pas, et que je me flattais, avec du courage et de la persévérance, d'acquérir ici de quoi me faire, au retour, une place honorable dans le monde. Or, mon esprit, préoccupé quelquefois, sans doute péniblement, garde néanmoins une liberté habituelle qui me rend le travail facile et léger. Je me sens en pleine progression. On n'est pas malheureux avec ce sentiment.

En faisant valoir mes intérêts, vous pourrez avancer néanmoins que, si, par la plus stupide des parcimonies, l'on n'élevait pas à quinze mille francs la somme de mes traitements, on m'obligerait à renoncer à mon entreprise, et que l'on perdrait, au moment d'en recueillir le fruit, mais avant d'en avoir recueilli aucun, tout ce qu'elle a déjà coûté. Faire les choses à demi, ce n'est pas les faire.

Il me faut finir cette lettre déjà bien longue, car le temps me presse et je n'ai pas encore écrit à ma famille, que je sais être dans de justes sentiments à mon égard, faisant la part du bien et du mal dans ma situation, et confiante dans ma persévérance. Depuis trois jours, occupé à écrire en Europe, retourné de la pensée près de ce qui m'est cher, ce commerce m'a attendri. Je dois vous quitter, cher et excellent ami, pour réprimer une émotion prête à naître. Mais, croyez-le, jamais je n'ai si bien senti combien vous m'étiez cher; je n'ai jamais joui si délicieusement du plaisir d'être aimé. Que c'est peu de chose, auprès de notre amitié, que celle qui lie les hommes de ce pays qui se disent amis ! C'est des Anglais que je parle... et cependant je n'ai qu'à louer leur bienveillance ; elle est extrême pour moi. A ceux dont je suis le mieux connu, à ceux que j'estime le plus, je leur dis quelquefois qu'en bannissant de

leurs mœurs toute expression vive des sentiments tendres, ils se privent d'un des plus grands plaisirs qu'il y ait dans leur possession, et que beaucoup d'entre eux y ferment leur cœur tout à fait. Je dis cela, cher ami, à ceux que je sais devoir me dire oui, après un moment de silence pensif et de triste retour sur eux-mêmes.

Je m'étonne souvent comment je peux plaire à des hommes si différents de moi, dont la pensée se repose sur des objets si éloignés de ceux que visite la mienne quand je lui rends la liberté. Chez eux, on ne s'attend guère qu'à trouver du plomb dans la tête d'un homme qui va cassant les pierres sur sa route ; et, sauf un très-petit nombre d'exceptions dont ils méconnaissent la plus éclatante, la botanique n'est chez eux qu'une étude puérile et ridicule, un *non sense* fait pour rendre *non sensical* les gens qui s'y livrent ; enfin la révolution qui a tiré les hommes de science de leur cabinet pour les mêler au monde comme tous les autres, en France, est encore à faire en Angleterre, où ils en sont éloignés comme ils l'étaient jadis chez nous. On me sait un gré infini d'avoir lu quelques tragédies de Shakspeare, quelques poésies de Byron, quelques romans de Scott ; d'avoir vu et aimé quelques tableaux de Reynolds, et d'avoir entendu parler d'un certain Mozart et d'un certain Rossini qui fait aussi de très-belle musique. Il leur paraît étrange que je les questionne sur le commerce de ce pays, sur son administration intérieure et le mécanisme des diverses services publics que le gouvernement local y exécute. Cependant, ce désir de connaître n'est pour eux qu'agréable, puisqu'il met chacun à même de parler de la chose qu'il sait le mieux ; et parce qu'ainsi je fais sans pré-

méditation la guerre aux plates conversations de leurs longs dîners, ils me trouvent gai, ne s'apercevant pas que je ne fais que les exciter à s'intéresser eux-mêmes, tout en m'instruisant. La vérité est, cher ami, que, sans être triste, je ne suis pas plus gai que vous ne m'avez jamais vu; mais ce sérieux relatif est de la gaieté pour eux, dont la gravité est pour nous un silence morne et sombre.

Adieu... Que de sentiments, que d'idées se pressent en moi, pour arriver jusqu'à vous! mais je ne puis... Un jour je vous dirai ces choses, au retour.

J'ai écrit à M. de Broglie pour le remercier de la lettre d'introduction qu'il m'avait donnée près de lord Bentinck; marquez-lui-en ma reconnaissance lorsque vous en trouverez l'occasion.

Mon père et Porphyre vous diront où en sont mes affaires. Si vous désiriez la déposition directe d'un des professeurs du Jardin, j'y ai un ami de mon âge presque, qui est très-aimable, très-spirituel; vous pourriez lui écrire sans préambule pour vous concerter avec lui.

Vous parlerez de moi à votre famille, m'excusant, si je n'écris pas, sur le nombre et la variété de mes occupations.

Madame Victor a dû recevoir quelques lignes de Bourbon. Adieu, mon ami; je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

XVII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS [1]

Calcutta, le 3 septembre 1829.

Après être resté six mois sans nouvelles, il vient enfin de m'en arriver. Votre n° 3 m'est venu d'abord, mon cher père; le lendemain, j'ai reçu le n° 1 ; quant au n° 2, avec lequel devaient se trouver des lettres de M. Victor, de Dunoyer, de Mérimée, etc., etc., etc., il y a fort à parier qu'il est au fond du Gange avec cent chevaux arabes, qu'un vaisseau de Madras, récemment naufragé sur les brasses, amenait ici ; accident qui, vous le savez, a failli m'arriver, et qui est moins rare que je n'aurais cru. On a parlé beaucoup de tempêtes, il y a deux mois, dans le golfe du Bengale, et je puis craindre d'avoir fait encore d'autres pertes. J'espère que mes lettres auront été plus heureuses en voyage que les vôtres. N'en recevant pas, je n'avais point de goût à en écrire; et, sans regarder vers l'Europe, je m'imbibais des choses de l'Asie. Depuis que je vous ai écrit, les bontés du gouverneur général et de lady Bentinck ne se sont pas démenties. J'ai passé huit jours avec eux en famille à la campagne. Lady Bentinck, comme j'ai dû vous le dire dans ma

[1] Entre la précédente lettre à M. Jacquemont père et celle-ci, devrait s'en trouver une qui n'est pas parvenue, et dans laquelle Jacquemont rendait compte de son arrivée à Calcutta, et de la manière dont il y fut accueilli. Les détails qu'elle renfermait se trouvent du reste reproduits en partie dans la lettre qui suit immédiatement, et dans la lettre à M. Jacquemont père, du 26 août 1830.

première lettre, après bien peu de visites, est une personne extrêmement aimable et distinguée; mais elle est dévote, ou plutôt tâche de l'être. Grande dissidence entre nous ! il y en a quelques autres également fortes ; mais il est permis aux Français de ne pas croire... Bref, malgré ces petits torts nationaux, il reste que lady William continue d'être pour moi la plus aimable du monde, et que je suis toujours *welcomed* chez elle, quand je m'y présente. Elle est, comme je vous l'ai dit, la seconde personne que j'aie vue à Calcutta, et son mari la troisième; je lui fus présenté par elle, sans plus d'étiquette que s'ils eussent été ici dans une situation privée.

Je rentre à l'instant même de chez eux, vous ayant quitté pour leur faire une visite; car il y avait une quinzaine de jours que je ne les avais vus, ayant vécu six semaines à la compagne; il a fallu rester au *tiffin* (goûter) dont c'était l'heure, et c'est ce qui me laisse peu de temps pour vous écrire.

Lord William est un vieux militaire qui a une sainte horreur de la guerre, qui pense et parle droit; qui, sur le trône du Grand Mogol, ressemble passablement à un quaker pensylvanien. Vous pensez que ce caractère m'a séduit : je ne sais si c'est le respect sincère qu'il m'a inspiré qui le touche; mais il est plein de bonté pour moi.

A Barrackpoor, quand j'étais son hôte, et ici, à la ville, quand il y réside et quand je dîne chez lui, il se laisse faire volontiers prisonnier par moi, dans un coin du salon, pour y causer doucement toute la soirée; il me parle de l'Inde, je le paye en monnaie d'Amérique; et, quand dix heures et demie sonnent à la pendule, signal du *good night* gé-

néral, nous avons l'air de nous quitter également satisfaits l'un de l'autre.

Il a bien ri quand je lui ai dit les lenteurs que j'éprouvais l'an passé à Londres, près de la cour des directeurs, pour mon passe-port, et la défiance avec laquelle semblaient me regarder quelques vieilles perruques de ce pays-là. « Eh ! n'ai-je pas deux cent cinquante mille hommes à faire marcher contre vous? » me dit-il.

Il est libéral : on appelle cela *radical* en anglais, dénomination qui sonne plus mal aux oreilles de la bonne compagnie anglaise que celle de sans-culotte aux nôtres.

Je me suis rencontré avec lui à cet égard comme avec l'excellent M. de la Harpe, qu'il me rappelle souvent.

Si j'avais manqué de recommandations ici, les distinctions flatteuses que je recevais du gouverneur général m'eussent servi d'introduction partout; mais mon paquet était si bien fait, que, de tous les hommes que je vois ici avec plaisir et avec fruit, il n'y en a pas un pour lequel je n'eusse apporté une ou plusieurs lettres.

Socialement, ma position est donc la plus agréable que je pusse désirer. Je trouve dans le monde du plaisir pour ma vanité, de l'intérêt pour mon esprit; j'y apprends beaucoup de choses que l'observation directe ne saurait me montrer, et je me lie avec des hommes puissants, dont l'appui et la bienveillance ne peuvent que m'être matériellement utiles.

Madame Lebreton vous dira mes dernières marches; vous saurez que j'ai quitté mon hôte, M. Pearson, pour aller vivre à la campagne, tout à fait en face du Jardin botanique, chez un des trois juges, sir Edward Ryan. Il est

plus jeune que Porphyre, bon comme lui, et, malgré son métier de juge, très-amateur de science. Je l'ai rafraîchi, remis un peu au courant, et cela, le soir, en mettant les coudes sur la table, sans perdre de temps pour moi. Un bateau solide et élégant me menait chaque matin de l'autre côté du Gange au Jardin, où je restais à travailler tout le jour, assisté d'une admirable bibliothèque botanique; le soir, à dix heures, quand on se couchait à la maison, dont la mauvaise santé de lady Ryan rendait les habitudes silencieuses et tranquilles tout à fait favorables à l'étude, j'allais en voisin et sans cérémonie chez le grand juge de l'Inde, le chevalier Grey, causer, tout en faisant une partie d'échecs, de l'Inde, où il rend la justice depuis huit ans; tandis que sa femme, qui est la plus jolie et la plus gracieuse personne du monde, faisait de la musique près de nous; et cette aimable famille va encore accourcir ma lettre, car je dois aller dîner chez elle. Sir Charles Grey est peut-être la plus forte tête du pays. Sa place est très-considérable, il est le second en rang dans l'Inde. Nos atomes crochus se sont engrenés les uns dans les autres fort lestement. Je le trouve d'une extrême gaieté, et, ce qui me surprend le plus, c'est d'entendre toujours parler de sa glaciale gravité. Le fait est qu'un Français a bien plus de facilité à entrer dans l'amitié d'un Anglais, qu'un autre Anglais. Ils sont comme des corps électrisés semblablement, qui se repoussent. Nous sommes décidément bien plus aimables qu'eux, bien plus affectueux, et je vois tous ceux qui valent quelque chose être charmés de mes manières. Nul que moi, ici, ne s'en va le dimanche chez le *chief-justice* lui demander asile contre la dévotion de ses

compatriotes. Il est vrai que, devant moi, cet homme ose être sincère, et que, devant ses compatriotes, que, devant ses amis de sa nation, il l'oserait à peine.

J'ai entendu dire souvent à Frédéric qu'il fallait de la *stiffnees* (de la raideur) avec les Anglais pour s'en faire considérer. Cela est vrai pour les Anglais du commun, mais je suis très-convaincu que je ne plais ici que par le naturel parfait de ma manière ; je me montre tel que vous me connaissez : il n'y a que dans une nombreuse réunion, et alors nécessairement mêlée, que j'allonge le *speech* et me fais lourd à leur façon. Quand je suis sûr de mon petit auditoire, je parle par le plus court chemin, et m'épargne, ainsi qu'à lui, l'ennui du *speech*, que du reste j'ai perfectionné singulièrement.

L'un dans l'autre, ces gens que je vois, avec lesquels je vis, ont cent cinquante ou deux cent mille francs d'appointements qu'ils dépensent. Vous me demanderez comment je fais parmi eux. Oh! il me faut de l'adresse. Mais je suis voyageur, c'est une excuse pour ne rien dépenser. Il est bien rare que je loue une voiture ; je suis hébergé au plus grand complet, voituré par terre et par eau ; le gouverneur général m'a prêté un jour son yacht et son bateau à vapeur : or, la location du bateau seul m'eût coûté mille francs; puis je ne fais pas le faux brave, je ne me vante pas d'être riche. Les gens que je vois sont d'espèce à ne pas m'estimer moins pour cela Ils me connaissent maintenant ; j'ai politiqué avec quelques-uns, métaphysiqué avec d'autres, parlé avec tous de choses intimes. Je ne suis pas pour eux une connaissance superficielle de salon, je suis plus et mieux que cela. C'est sur de l'estime et de la considération que

se fonde la liberté que j'ai avec eux, et qui renverse absolument toute l'étiquette qui sépare d'eux les hommes de leur nation qui ne sont pas leurs intimes amis. Ma qualité d'étranger me sert en cela.

Après tout ceci, mon cher père, vous allez vous figurer votre grand garçon devenu une espèce de *dandy*, faisant la pluie et le beau temps au bout de l'Asie, et peut-être lorgnant quelque héritière déjà... Non, ce n'est pas cela, bien s'en faut; et je vais vous dire ce que j'ai fait d'autre part.

Dès mon arrivée, j'ai fait la découverte très-pressentie que six mille francs par an n'avaient pas le sens commun. J'ai écrit au Jardin ma conviction, en priant ces messieurs d'aviser aux moyens de faire ce qu'ils attendent de moi. Demeurant à la ville, j'ai voulu tirer le meilleur parti de ce séjour pour mon objet. La nécessité du langage s'est présentée d'abord. Cet ignoble patois d'indoustani, qui ne me servira jamais à rien quand je serai retourné en Europe, est difficile; de plus, ce n'est pas le langage du peuple ici. Je ne puis le parler à mes domestiques, dont deux, à quinze francs par mois, sont de stupides Bengalis, qui m'éventent, portent mes lettres, nettoient, brossent, etc., etc.; et le troisième, un *tamoul* de Madras, ne parle cette langue qu'imparfaitement, la mêlant à la sienne propre et au bengali; en sorte que ce n'est qu'avec mon *mounsihi*, ou pundit de Bénarès, que je puis étudier et pratiquer. Il serait affreux d'être dans la dépendance d'un domestique interprète en voyage : je sens ici ce que cela serait, ayant besoin de mon tamoul (il s'appelle Samy) pour me tirer d'affaires avec les Bengalis. Cet homme néanmoins me sera

utile parce qu'il est intelligent, et que, se disant chrétien, il pourra me donner un verre d'eau pour m'empêcher de crever, dans l'occasion, ce que les vrais Hindous ne feraient pas. Outre la nécessité de l'indoustani, j'ai trouvé celle de lire bon nombre d'in-quarto, publiés ici ou en Angleterre, sur ce pays-ci, afin de bien savoir d'abord tout ce qui a été dit sur lui, pour reculer le plus possible le point d'où je partirai dans mes propres recherches. Et je vous jure que j'ai expédié ainsi plus d'in-quarto que Frédéric, dans ses huit ans d'Haïti, n'a pu déchiffrer de quarteronnes. Les in-douze? nulles! ce sont d'affreuses créatures que les femelles de l'espèce homme en ce pays-ci. Je parle du peu que l'on voit. Sans doutes les gens riches ont dans ce petit format une bibliothèque mieux composée; mais ils ne prêtent pas leurs livres et ne les laissent pas même voir à leurs amis, à plus forte raison aux étrangers. En sorte que je n'ai eu absolument affaire qu'aux in-quarto de la société asiatique et de quelques connaissances, lesquels sont très-sérieux, à deux colonnes le plus souvent, petit texte : cela ne va pas vite; mais je ne m'y épargnais pas.

D'une quantité de mauvais mémoires de géologie, j'ai déduit passablement de bleu, de rouge, de jaune et de vert, à jeter sur une carte de l'Inde. Confrontant, corrigeant, rectifiant les uns par les autres ces témoignages suspects et incohérents, souvent j'ai pu voir les objets décrits, que l'on a pour moi tirés de la poussière; et ils m'en ont appris plus que n'en ont su par eux ceux qui les ont recueillis et décrits. Je gouvernais ainsi la pioche pendant une douzaine d'heures sans relâche, réveillant vingt fois mes éventeurs qui s'endormaient. C'était le soir, c'était je

ne sais quand, mais c'était toujours, il me semble, sans préjudice pour mon travail que je faisais ou recevais des visites. Je les retournais par un billet de deux lignes quand il m'eût coûté du temps pour les rendre, et ne me disais loisible qu'à l'heure du dîner, me donnant ainsi à prendre ou à laisser; et, ma foi! l'on me prenait. Je vous ai dit, d'ailleurs, comme j'avais choisi mes lieux. La soirée, qui était pour moi un délassement, un plaisir, était en même temps une étude nouvelle. Celles que je passais à la maison, chez M. Pearson, n'étaient pas les moins agréables, ni les moins instructives, sur l'Inde s'entend.

Je prenais langue et terre de la sorte. Je m'arrondissais chaque jour, préparant vigoureusement l'avenir, et de plus d'une façon, car mon ingénieuse économie (malgré mes trois domestiques qui en sont la plus admirable preuve) me permettait de ne pas dépenser cinq cents francs par mois : loin de là. Ainsi, à ce jour, je n'ai pas encore entamé mon crédit de six mille francs que j'aurais pu toucher au 1er janvier de cette année, et mon banquier me devra douze mille francs au 1er janvier 1830. Si j'avais voulu associer les moindres recherches pratiques d'histoire naturelle à ces études (la saison l'interdissait au Bengale), elles m'eussent fait perdre, pour ces études mêmes, une énorme quantité de temps; et, sur quelque petite échelle que j'eusse voulu les conduire, il m'eût fallu tout de suite un attirail que je ne pouvais entretenir avec cinq cents francs par mois.

J'ai dit cela au Muséum, avec les pourquoi et les comment. Là-dessus vint le chevalier Ryan, qui me dit qu'il serait bien heureux si je voulais devenir son hôte; il me

fit valoir la proximité du Jardin botanique, la commodité de son bateau pour m'y conduire à toute heure, le silence, la retraite de sa maison, etc., etc. Je demeurai chez M. Pearson jusqu'à ce que j'eusse fini la besogne dont j'étais alors occupé, et ensuite j'allai à cinq milles, sur le bord de la rivière, chez le chevalier. J'ai fait là aussi de mon mieux, ne venant à la ville que pour dîner quelquefois chez le gouverneur général, et deux fois pour voir un procès criminel contre les natifs, circonstance mémorable vraiment, où j'eus l'honneur de siéger avec les trois juges sur le *king's bench*, politesse extrême du grand juge, et qui m'a fait depuis prendre par la canaille de Calcutta, laquelle est assidue aux assises, pour une espèce de juge moi-même, et, me vaut partout des *salam* sur mon passage. J'avais emporté à *Garden-Reach*, chez sir Edward Ryan, d'autres livres à expédier ; et tout en m'aguerrissant, pendant mon séjour chez lui, à ce que le climat de l'Inde a de plus pernicieux, mes études bouquinantes s'associaient merveilleusement aux études botaniques, que je poussais avec vigueur au jardin de la Compagnie ; faisant en six semaines connaissance honnête avec le *multam sine nomine plebem* de la végétation indienne, rassemblée là en un petit espace, et m'épargnant bien de la peine et des pas inutiles dans mes courses futures. Je n'ai bien souvent déjeuné qu'à midi ; et, au milieu d'un luxe effroyable, tandis que les autres ne buvaient que du vin du Rhin à un louis la bouteille, j'ai fait bien des repas avec du riz et de l'eau sucrée, subordonnant mes heures à la convenance de mes études.

La nuit vient, mon cher père ; il faut vous quitter. Peut-

être demain, à mon réveil, apprendrai-je qu'un nouveau délai du vaisseau qui doit vous porter cette lettre me laisse encore quelques heures pour vous écrire: je le désire plus que je ne l'espère. J'ai écrit cent vingt pages de lettres depuis cinq jours.

Il y aura bientôt une nouvelle occasion directe pour la France, et je la saisirai. Vous apprendrez par mes lettres à madame Lebreton, à Victor de Tracy, à Dunoyer, bien des choses que je n'ai pas eu le temps de vous dire. Priez-les donc de vous communiquer ce qu'ils croient devoir vous intéresser. Soyez confiant dans ma persévérance et mon courage. Ma prudence vous est connue depuis que j'ai commencé à courir loin de vous ; ma santé excellente.

J'embrasse bien tendrement Porphyre. Oh ! il m'aime bien, mais je le lui rends. Adieu, mes chers amis ; adieu, il faut nous séparer. J'ai le cœur gros. Mais je reviens encore à vous pour vous dire d'être tranquilles, d'être heureux à cause de moi ; je suis plein de force, de vigueur, de ressources.

Les affaires d'argent s'arrangeront ; et, quand la nouvelle de l'augmentation de mes moyens me parviendra, ils se trouveront grossis de mes sages épargnes, et je serai à tous égards admirablement préparé à les mettre en action.

Les retards qui ont eu lieu jusqu'ici ne m'ont gêné en rien. J'aurais dû faire, en tout état de cause, ce par quoi la prudence m'a conseillé de commencer. Je n'ai pas pris d'inquiétude de l'avenir ; et, d'ailleurs, je m'attendais qu'il y en aurait dans la vie d'un voyageur : il y aura de la misère, des privations, je compte sur tout

cela, et, quand les maux viendront, ils ne me prendront pas au dépourvu. Mais il y a, d'autre part, de vifs plaisirs et des émotions profondes qui ne s'effaceront pas, et dont le souvenir fera le charme de ma vie. Adieu, car il est bien tard. Je vous quitte pour un plaisir : dîner dans un palais, au milieu d'un jardin ravissant, avec un homme gai, aimable, savant, spirituel, bienveillant pour moi, et une jolie femme, la seule qui parle français, avec lady Bentinck, sir Charles et lady Grey. Je serai fêté et presque caressé à la française.

Mais la scène sera à deux lieues, et je n'ai qu'une demi-heure. Adieu !

XVIII

A M. FRÉDÉRIC JACQUEMONT, A SAINT-DOMINGUE.

Calcutta, 5 novembre 1829.

Si j'ai bonne mémoire, mon cher Frédéric, je ne t'ai pas écrit depuis Rio-de-Janeiro... Je me trompe, car mon registre me rappelle que je t'ai écrit de Bourbon. Tu auras su de mes nouvelles par mon père et Porphyre. Laisse-moi cependant te continuer mon histoire en peu de mots. De Bourbon à Pondichéry, nous vînmes, suivant l'usage de gens qui ne marchent pas vite, en quarante jours sans accident. Je restai à Pondichéry l'hôte du nouveau gouverneur, avec lequel, chemin faisant, je m'étais lié d'amitié, quoique dix jours avant d'arriver nous eussions renoncé solennellement, par serment, à jamais jouer en-

semble au trictrac : et, quand je fus bien reposé, radoubé au dedans et au dehors par la bonne cuisine du roi d'Yvetot et les conforts de sa grande et belle maison, je vins ici par *la Zélée*, avec le gouverneur de Chandernagor, qui faisait l'intérim de Pondichéry en attendant M. de Meslay. Je trouvai à Pondichéry notre ancien camarade de collége Rabourdin, ingénieur des ponts et chaussées de la colonie. Nous nous vîmes beaucoup, ce me semble, avec un plaisir réciproque. Il fut, à cette occasion, beaucoup parlé de toi. Tu sais comme j'étais merveilleusement recommandé ici ; aucun Européen, je crois, ne s'était présenté avec une masse aussi respectable d'introductions.

Après avoir perdu tout ce qui nous restait d'ancres à l'embouchure du Gange, et failli échouer, périr peut-être, pendant toute une nuit, nous mouillâmes enfin devant ce qu'on appelle la cité des palais, qui n'est que la ville des grandes maisons. On me retint dans la première maison où je me présentai[1] ; c'était chez l'avocat général de cette résidence, un des trois ou quatre Européens qui gagnent le plus d'argent et en dépensent le plus en ce pays (quatre à cinq cent mille francs par an), et le plus distingué par ses profondes connaissances dans son métier d'avocat, et, hors de son métier, par son savoir encore et son esprit ; radical par-dessus le marché, bon et gai : je ne pouvais tomber mieux. La seconde personne que je vis fut lady William Bentinck. Une demi-heure après, sans étiquette ni cérémonie, ce fut elle qui me présenta,

[1] On trouvera le récit étendu de son arrivée à Calcutta dans la lettre du 26 août 1830, où il en rend compte de nouveau à son père, qui n'avait pas reçu sa première lettre.

séance tenante, à son mari, et il me fallut rester pour le *tiffin* (petit repas à une heure et demie) avec eux, puis promettre de revenir dîner le soir en famille. Le lendemain, en carrosse de louage, dans la ville, qui est immense, et les magnifiques campagnes d'alentour, je fis une quinzaine de visites, au moins, aux juges, aux conseillers, etc., etc., aux *great people*, les médecins, les négociants ; il y en a ici de très-riches. Les premiers jours se passèrent ainsi à prendre langue, connaître les figures, les noms et les gens eux-mêmes ; puis, quand j'eus reconnu et établi l'utilité ou l'agrément dont chacun pouvait m'être, je me mis à la besogne, c'est-à-dire que j'empruntai cartes, gravures, manuscrits, livres, etc., etc. Malgré l'extrême chaleur (c'était en mai, le mois le plus chaud de l'année), je commençais à travailler vigoureusement à une besogne en général fastidieuse, compulsant, annotant, etc., etc., m'imbibant matin et soir de ce que l'on a fait, afin d'aller au delà s'il se peut. Remarque, je te prie, qu'il n'y a pas de jeune cadet, et à plus forte raison de jeune *writer* [1] de la Compagnie qui ne roule cabriolet, et que je ne m'accordais cette faveur très-dispendieuse que fort accidentellement. Un modeste palanquin, ce qui est le *nec plus ultrà* de la modestie en ce pays, était mon seul équipage lorsque le carrosse de mon hôte n'était pas disponible. Vraiment je ne crois pas avoir l'esprit mieux fait qu'un autre, mais je n'ai pas souffert une seule fois, dans ma vanité, de ma pauvreté, car je suis pauvre, et très-pauvre. Que pouvais-je désirer de plus qu'on ne m'accor-

[1] Expéditionnaire.

dait en égards, en bienveillance, en distinctions flatteuses? Rien. Ma manière d'être, que j'ai laissée naturelle, que que je n'ai point raidie, comme il convient de le faire peut-être avec des Anglais de la classe commune, a eu le bonheur de plaire. J'ai parlé de toutes choses selon mon esprit et selon mon cœur; quelques-uns m'ont aimé peut-être à cause de cela; *tous* m'ont prodigué des marques de considération; aucun n'a été offensé. Bien rarement, je crois, un Français a eu des rapports aussi étendus et aussi universellement agréables avec des Anglais. J'ai oublié que je savais fort peu la langue; j'ai parlé comme un Français: on m'a su un gré infini de mon défaut de prétention et de ma simplicité vraie, *unaffected* [1]. Ma dignité académique de Londres ne m'a servi de rien, non plus que mon titre officiel de Paris; et il n'y a pas de modestie qui puisse m'empêcher de dire que c'est pour moi et à cause de moi, que l'on a été bienveillant et hospitalier. J'ai tâché de payer en argent comptant, en portant quelque intérêt, quelque diversion à la monotonie ennuyée de la vie anglaise, là où j'allais; causant enfin, lorsque je croyais les gens propres à goûter ce plaisir, peu connu des Anglais.

Le caractère de lord William Bentinck m'inspire un profond respect; sans doute je le lui laissai voir. C'est un vieux soldat qui exècre la guerre, un patriote sans arrière-pensée, quoique fils d'un duc d'Angleterre, et, quoique *Grand Mogol* lui-même pour le moment, un homme de bien comme je les aime, simple, ouvert; je fus séduit

[1] Sans affectation.

enfin ! Et, comme il n'y a pas de gens plus aimables que ceux qui nous aiment, lord William me témoigna une extrême bonté. J'ai passé plus d'une soirée à politiquer avec lui dans un coin retiré du salon de sa femme, et ce, comme je le fais avec deux ou trois amis de Paris. J'étais heureux de voir tant de puissance en des mains si pures.

Trois semaines après mon arrivée, je fus distrait des études où j'étais déjà bien engagé, par une invitation de milord et de milady pour aller à la campagne avec eux. Ils ont un palais sur les bords du Gange, à cinq lieues d'ici. A l'entour, dans un parc admirable, sont jetées, comme pour la plus grande gloire du pays, quelques grandes chaumières, au dedans desquelles se trouvent une suite d'appartements élégants. Je demeurai là huit jours avec un ami que je dois à lord William, un réfugié espagnol (le colonel Hezeta), homme de bien *quand même*, et malheureux, qui est venu se réfugier ici à l'abri de la puissance de son général, dont il est l'ami, car il servait jadis en Espagne sous lord William. C'est un caractère dans le genre de celui de Dunoyer, avec quelque ressemblance physique. Là, pendant huit jours, je fus comblé d'égards : il n'y eut de lady William Bentinck que pour moi. Elle voulut que je montasse avec elle pour la première fois sur un éléphant ; puis, pendant huit jours, elle n'eut d'autre compagnon de promenade que moi. Je passai plusieurs longues journées en tête à tête, causant du bon Dieu, elle pour, et moi contre ; de Mozart, de Rossini, de peinture de madame de Stael, du bonheur, du malheur ; à ce sujet, d'amour — ; de toutes choses enfin qui requièrent, sinon de l'intimité, du moins bien de la confiance et de l'estime

réciproques, surtout de la part d'une femme — anglaise — religieuse — sévère, avec un homme — jeune — garçon — et français. Nous ne parlâmes jamais de choses insignifiantes. Lady William Bentinck, qui a vécu beaucoup sur le continent à Paris, retrouvait le plaisir de causer avec un Français : et, comme elle est une personne fort spirituelle, elle avait grand plaisir à ce jeu, où elle excelle. Vraiment tout cela est très-étrange, et quelquefois me donne à penser que je suis passablement original. C'est ainsi quelquefois que les choses arrivaient à Yorick ; cependant, je me regarde, et ne me trouve aucune ressemblance avec ce héros sentimental.

La saison des pluies se déclara lorsque j'étais à Barrackpoor (à la campagne du gouverneur général), et la température se rafraîchit un peu. Je continuai à travailler à la ville, retourné chez mon hôte, l'avocat général M. Pearson, et bientôt je me rendis à l'invitation d'un des deux juges (150,000 francs par an, 36,000 francs de pension, la vie durant, après dix ans de service), qui demeure à une grande lieue de la ville, mais au-dessous, sur les bords du fleuve également, en face du plus magnifique jardin botanique du monde. Je demeurai six semaines chez lui, traversant tous les matins la rivière pour faire de la botanique ; maître et seigneur de ce jardin, dont le surintendant (un assez habile botaniste danois, 72,000 francs par an, logé dans une maison superbe, etc.) est en Angleterre. J'étais installé dans la magnifique bibliothèque que la Compagnie a achetée pour lui ; et, là, assisté de tous les moyens multiplicateurs du travail, j'étudiais les végétaux de l'Inde que j'avais recueillis dans

le jardin. Je m'y suis découvert un talent que je ne me connaissais pas, celui du dessin ! Étonné de réussir pour les plantes, je m'essayai avec des figures humaines, et ici ma surprise fut bien plus grande. Tu verras un jour tout cela. Chaque tête me coûte dix minutes ou un quart d'heure. J'en rapporterai quelques centaines. L'homme chez lequel je demeurais à *Garden-Reach*, malgré la gravité et l'importance de sa place, est un jeune homme de trente-six ans, marié à vingt ans ; il a dix enfants en Angleterre, il s'appelle sir Edward Ryan. Je tiens à ce que tu connaisses les gens auxquels je dois tant d'obligations. Il a quelque teinture des sciences physiques et naturelles. Je l'ai pris au mot de ses trente-six ans, non de son grave métier, et nous sommes devenus assez familiers pour vivre agréablement ensemble. Porte à porte vivait le *chief-justice* de l'Inde (200.000 francs par an, 52.000 francs après dix ans de service sa vie durant), gros homme de quarante-cinq ans, qui passe pour le plus grave de toute l'Inde, où il est le second en rang. et que j'ai trouvé le plus gai du monde. C'est d'ailleurs, avec M. Pearson dans son métier, et comme M. Pearson hors de son métier, la tête la plus large et la mieux meublée du pays. J'ai fait révolution chez lui, y introduisant l'usage des visites à toute aventure, le soir, après le dîner, à l'effet de causer, de jouer aux échecs, tandis que sa femme, une belle, gracieuse, spirituelle et bonne personne, faisait de la musique près de nous. Rien de si bizarre encore que mes rapports avec ceux-là. J'ai été choyé, caressé par eux en trio, et distingué toujours de la façon la plus flatteuse dans les jours d'apparat. Sir Charles Grey, cette perle des juges, est con-

sulté par le gouverneur général sur la politique du pays, quoique ses fonctions soient purement judiciaires. C'est l'homme qui voit l'Inde de plus haut. J'ai gagné beaucoup à le fréquenter. Il a osé me faire du café sur la table d'échecs; et moi, j'ai osé faire chanter à sa femme quelques airs italiens que j'ai entendus cent fois dits de la plus belle manière. C'était à l'heure où toute la population anglaise de Calcutta dormait dans son lit ou sur un sofa, que nous filions ainsi gaiement une couple d'heures. Jusqu'à sept heures du soir, j'avais travaillé comme un diable, et lui aussi. En revenant du Jardin, crotté, mouillé, souvent je trouvais un cheval tout bridé qui m'attendait; et, avant de me baigner, raser, etc., etc., je galopais une demi-heure ou trois quarts d'heure, visitant chaque jour un lieu nouveau, et regardant vivre de près ces êtres bizarres, les Indiens. C'était une vie bien remplie de travail, de jouissances physiques, de plaisirs nobles et d'activité corporelle. Ma santé s'en accommodait. J'ai appris là à marcher au soleil sans mourir; mais je dînais modérément, et ne buvais que du vin de Bordeaux, tandis que les plus sobres faisaient un ample mélange de xérès, bourgogne, claret, porto, champagne, et cela tous les jours. Je trouvais lady Grey si belle, quoiqu'elle ne le soit pas, que ce fut fort bien fait à M. Pearson de me rappeler, pour aller achever avec lui et sa famille la saison des pluies et des vacances en une autre campagne contiguë à Barrackpoor. Je menai là un maître de persan et d'indoustani, auquel je fis rudement gagner les cent francs qu'il me coûtait par mois. Il m'a mis en état, pour deux cents francs, de parler assez facilement, d'entendre pareillement, d'écrire également

(et de lire quelque peu l'écriture courante) le langage le plus répandu, l'indoustani, mélange de sanscrit, d'arabe et de persan. J'ai, pendant ce dernier séjour à la campagne, été faire une petite visite au gouverneur de Chandernagor, un ancien marin en retraite, excellent homme, avec lequel je suis venu de Pondichéry, sur *la Zélée*. Je n'étais qu'à trois lieues de Chandernagor.

Rien n'aurait manqué à ma satisfaction, et elle eût été complète, sans les maudites affaires d'argent. J'espérais recevoir sans cesse la nouvelle que la négociation entamée à mon départ était conclue, et que neuf mille francs de plus par an allaient m'échoir; je n'osais, avec les ressources exiguës actuellement à ma disposition, me lancer dans cette immense contrée. J'ai dû écrire, remontrer, insister, mais à Paris; et ce n'est que dans six mois que je puis espérer une réponse. Cependant, ma sévère économie m'avait fait vivre jusqu'ici sur les fonds que j'avais apportés de France, et je vais commencer avec le traitement de deux années, c'est-à-dire avec douze mille francs, peut-être avec quatorze mille, l'année qui vient. Quelque modestie *inusitée* que j'adopte en voyage, ce n'est pas assez pour aller bien loin, ni bien longtemps, quand on a la prévoyance d'ajouter à l'aller le retour; et j'ai dû, à raison de cette circonstance fâcheuse, modifier mon projet original. Si j'allais droit à Bombay maintenant, j'y arriverais avec trop peu d'argent pour m'y employer efficacement à mes recherches. Je vais donc, ménageant mes ressources, et conciliant la prudence pécuniaire avec la convenance d'exploration autant qu'elles peuvent s'accorder, aller d'ici au travers du pays, à Bénarès, de là à Agrah et Delhi,

en faisant quelques détours pour voir certaines roches, et pousser jusqu'aux plus hautes montagnes du monde. J'y monterai en avril, et j'y passerai l'été. De là, suivant la tournure que dans l'intervalle auront prise mes affaires pécuniaires, je m'abattrai l'hiver suivant à Bombay ; ou bien… ou bien… Vraiment, s'il n'y a à espérer d'amélioration de ce côté, je resterai aux montagnes tant qu'elles seront habitables pour un pauvre diable comme moi.

Dans huit jours, je vais commencer ce voyage de six cents lieues au nord-ouest. Une charrette de bambou, traînée par des bœufs, portera mon bagage. Un bœuf de transport sera chargé de la plus petite tente de l'Inde. Ton serviteur, voué aux chevaux blancs, chevauchera sur une vieille rosse de cette couleur qui ne lui coûte que mille francs (un bon cheval en coûte trois mille, trois mille cinq cents), à la tête de six domestiques, l'un portant un fusil, l'autre une outre avec de l'eau, l'autre la cuisine et l'office, l'autre le déjeuner du cheval, etc., sans compter les gens des bœufs.

Un capitaine d'infanterie anglaise en aurait vingt-cinq au lieu de six, savoir, en sus de moi : un pour la pipe, un pour la chaise percée dont jamais Anglais dans l'Inde ne se sépare, sept ou huit pour planter sa tente, laquelle serait très-grande, très-lourde, très-confortable, trois ou quatre pour la cuisine, blanchisseur, balayeur, etc. ; plus, un relai continuel de douze hommes pour porter un palanquin, dans lequel il s'étendrait lorsqu'il serait las d'aller à cheval. Ton pauvre Victor va faire quelque chose de neuf avec la misérable simplicité de son appareil ambulant ; mais tu sais, cher Frédéric, qu'il a de l'orgueil à sa

façon, et, si la misère lui permet néanmoins de s'évertuer sur les herbes, les pierres et les bêtes, il la portera légèrement. Il voyage d'ailleurs avec des lettres du gouverneur général de l'Inde, et c'est une petite satisfaction, en son lieu parfois très-utile, que n'ont pas beaucoup de colonels à cinquante-deux mille francs et de *civilian* à soixante mille, qui faisaient la foule là où il était et où il sera encore distingué. Je dis sera, car, précisément en même temps que moi, lord et lady William Bentinck, une grande partie de leur maison, et une partie des officiers du gouvernement, vont se mettre en route, à peu près par la même route, pour aller sur l'extrême frontière nord-ouest, près de quatre-vingts lieues nord de Delhi, passer l'été dans un climat analogue à celui de la Suisse, avec les mêmes fruits, et visiter chemin faisant leur empire. Lord William a précisément mille fois plus de monde que moi, ayant six mille serviteurs de toute espèce ; escorté en outre par un régiment d'infanterie, un de cavalerie et la compagnie des gardes du corps. Je le verrai au mois d'avril dans la maison de bois qu'il vient de se faire bâtir à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Moi, j'irai vivre un peu plus haut, à dix mille pieds au delà de tout établissement européen, mais dans des contrées très-pacifiques. Tu vas te demander sans doute comment un homme qui est assez ami avec le Grand Mogol, comme c'est mon cas, est réduit à voyager à la tête de six mendiants, sur une rosse fieffée, sans palanquin ni chaise percée ? Le voici : c'est que le Grand Mogol actuel a apporté des mesures d'économie très-rigoureuses, très-impopulaires, en ce pays, et qu'une sinécure, possible autrefois sous d'autres gouverneurs, ne l'est pas mainte-

nant. Si j'avais d'ailleurs quelque mission temporaire pour le gouvernement de l'Inde, en m'élevant à trente mille francs d'appointements pour quelques mois, je descendrais prodigieusement de position sociale. J'entrerais dans le rang, placé vers la queue; tandis que, dans ma pauvreté native, je suis quelque chose à part, de non classé par mon argent, et apte à me classer par ce que je puis avoir personnellement de bon ou d'aimable. Par la méthode vulgaire, celle des belles voitures, des grands dîners, des maisons exorbitantes, il me faudrait au moins cent cinquante mille francs par an, pour me tenir où je me suis placé avec mes six mille francs, et rester probablement au-dessous.

Parlons dangers. J'ai obtenu des états statistiques de l'armée, qui m'apprennent qu'il meurt annuellement 1 officier sur 31 1/2 dans l'armée de Madras, et 1 sur 28 dans l'armée du Bengale. C'est peu de chose, comme tu vois. Il est vrai qu'ils ne mènent pas la vie dure que je vais mener, qu'ils ne vont pas au soleil, etc.; mais par contre ils boivent une ou deux bouteilles de bière et une de vin par jour, sans parler du grog; et moi, je ne boirai que de l'eau mêlée avec quelque peu d'eau-de-vie européenne ou native. Je possède la seringue la mieux entretenue de l'Inde; c'est une chose que je cache : ma réputation de moralité souffrirait. C'est faute d'un lavement que les Anglais crèvent pour la plupart du temps. J'ai, de plus, ample provision de quinine contre les fièvres intermittentes et ce qu'il faut contre le choléra-morbus, qui est rare, très-rare, là où je vais. Les tigres disent rarement quelque chose aux gens qui ne leur parlent pas. Les ours pareillement. L'animal le plus redoutable est l'éléphant, mais il est excessivement rare là

par où je passerai. Après tout, je suis très-résolu à ne jamais parler à ces gens que dans le tuyau de l'oreille, et à ne tirer qu'à bout portant. A cheval, j'aurai toujours deux pistolets de calibre sous la main ; et mon *saïsse*, ou palefrenier, qui suit en courant à pied pendant six cents lieues, à raison de six, sept ou huit lieues par jour, et mon *grassyara*, ou coupeur d'herbes pour nourrir la rosse, me suivent comme des ombres, l'un avec ma carabine, l'autre avec mon fusil : tout cela fait cinq balles, qui pèsent ensemble un quarteron. Il a bien paru, par là, quelques voleurs ou brigands ; mais ils ont la bêtise de ne voler que leurs frères, que les natifs, qu'ils tuent sans remords pour quelques roupies, et je n'ai pu découvrir un seul cas d'Européen tué par eux. Les gens ici sont affreusement lâches, et les Anglais peu endurants : j'ai dû prendre à cet égard leur vilaine manière. Le service domestique est tellement divisé, chaque serviteur ne sert qu'à si peu de chose, que, dans l'objet spécial de son service, on exige de lui une exactitude presque militaire par des moyens de sévérité également militaires ; et cela est bien naturel vraiment. J'ai un homme qui n'a pas d'autre emploi que de m'apporter de l'eau ; il me le faut en voyage, parce que, bien qu'il y ait deux hommes attachés à ma cavalerie (consistant en la rosse susdite), elle mourrait de soif sans le porteur d'eau : l'homme qui coupe de l'herbe pour la nourrir, celui qui l'étrille et la selle, ne peuvent puiser de l'eau à une mare. Je ne donne à mon abreuvant, qui m'abreuve aussi moi-même, que dix francs par mois, cela est vrai ; mais, quand je trouve en défaut cet homme, qui n'a presque rien à faire au monde, tu sens quel coup de pied je suis

porté à lui allonger ; et c'est ainsi des autres. Croirais-tu que je n'ai que deux assiettes, et qu'il me faut en voyage un homme pour les laver? Aussi, si elles ne sont point propres, gare ! — Par un artifice inusité, j'ai cumulé sur une seule tête les attributions de cuisinier avec celles de serviteur à table... A table! comme si j'allais avoir une table ! Les sous-lieutenants anglais en voyage, dans leur tente, en ont une, et des chaises ; mais, moi, je mangerai sur mes genoux, ou debout.

J'ai eu assez régulièrement jusqu'ici des lettres de notre famille ; notre père m'assure, et tous les autres me confirment, qu'il est parfaitement bien de corps et d'esprit. Il a sur moi une sécurité que j'entretiens pareillement à l'égard de lui. Heureuse disposition de part et d'autre. Adieu, cher Frédéric ; adieu pour longtemps sans doute. Amitié à qui t'entoure, si tu es encore dans ton île, dont le souvenir m'attendrit quelquefois. J'ignore ce que je vais voir bientôt, mais ce n'est qu'en dehors du tropique que je m'attends à trouver dans l'Inde de grandes scènes. Ce seront des pics inaccessibles et des neiges éternelles, des masses de chênes, de pins, rien d'équinoxial. Depuis que j'ai quitté Haïti, j'ai vu de grandes choses entre les tropiques, Rio-de-Janeiro, qui est admirable, et Bourbon, qui n'est qu'une énorme montagne couronnée d'un volcan. Mais aux collines verdoyantes de Marquisant, à ce noble rempart de forêts de palmistes, qui s'élève au-dessus d'elles et sépare les deux mers, au cocotier dont la cime penchait sur la cour de ta modeste demeure, s'associent des souvenirs du cœur, qui me feront trouver toujours Saint-Domingue la plus belle chose du monde équatorial. Il y a une virginité d'admira-

tion que j'ai laissée là. Depuis, quand j'ai vu d'admirables choses, je les ai, il me semble, admirées froidement. Je n'ai pas été touché, attendri par elles! Adieu, cher ami : le diamètre tout entier de la terre nous sépare, mais mon cœur est avec toi.

Le 20. Je pars à l'instant.

XIX

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Calcutta, dimanche, 8 novembre 1829.

Mon cher Porphyre,

J'ai passé la saison des pluies à quinze milles au nord de Calcutta, à la campagne de M. Pearson, occupé principalement de l'étude de l'indoustani, que je parle, comprends et écris suffisamment. J'ai profité de quelques jours sans pluie pour faire une visite au microscopique gouverneur de Chandernagor, avec lequel j'étais venu, sur *la Zélée*, de Pondichéry, qu'il commandait par intérim en attendant M. de Meslay; c'est un homme très-serviable, et pour moi on ne peut plus obligeant.

Je me suis habitué à marcher, à être mouillé, à aller au soleil sans mourir incontinent, emmenant avec moi mon *mounschi*, ou maître, dont je tirais plus d'instruction en face des choses et des gens que devant une table à écrire. L'indoustani, tu le sais, n'est qu'un mélange grossier de persan, d'arabe et de sanscrit. Dans les parties de l'Inde

où le sanscrit fut jadis la langue vulgaire, il domine encore dans l'indoustani qu'on y parle actuellement; dans celles, au contraire, géographiquement rapprochées de l'Arabie et de la Perse, l'indoustani n'est presque qu'un persan très-corrompu. C'est ce genre de corruption que j'ai préféré, afin d'être intelligible à la fois, dans mon patois, pour les gens de l'Inde et ceux de la Perse, le cas y échéant.

Les nouvelles pécuniairement négatives que j'avais reçues successivement depuis mon arrivée au Bengale, m'ont donné beaucoup à penser pendant ma retraite studieuse à Tittaghur. J'ai fait en imagination la dépense de divers voyages, sans aucune des pompes de l'Orient, comme tu le penses facilement, et j'ai dû toujours rester chez moi en réalité.

Cependant, les pluies devenaient moins fréquentes : la belle saison, l'hiver approchait; il fallait songer à en profiter, et prendre un parti. Je me suis arrêté au seul projet exécutable avec les ressources dont je puis disposer; le voici :

Je vais dans quelques jours partir pour Bénarès; de là, sans délai, je monterai à Delhi, et de Delhi jusqu'aux frontières de l'empire, dans les plus hautes montagnes du monde.

J'y arriverai au mois d'avril ou de mai. Je louerai la maison, hutte ou cabane, chaumière peut-être, de quelque montagnard, dans un lieu élevé sans doute de dix ou douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dont les environs me paraîtront propres à former des collections; et j'y resterai, chez moi, jusqu'à l'hiver.

Alors j'en descendrai avec tout ce que j'aurai recueilli pendant l'été, et, suivant le crédit que j'aurai à Calcutta, je me rendrai à Bombay, ou tiendrai bon dans les montagnes, un peu plus bas, pour fouiller à fond une autre vallée, la saison suivante, si je crois devoir y trouver un intérêt suffisant.

Ainsi je serai venu dans l'Inde, j'aurai passé deux fois sous l'équateur, pour vivre parmi les neiges éternelles dans une hutte enfumée. Si, comme je l'espère, je trouve alentour des choses nouvelles, je ne me plaindrai pas de ce séjour.

Ces lieux étranges ont été parcourus par bien des Anglais, et j'ai raison de croire que leur végétation est assez bien connue, quoique, sans aucun doute, ils aient laissé à faire à qui y regardera de près. Ce que la plupart d'entre eux y ont considéré de préférence, c'est la géologie; mais ils avaient tous appris la géologie dans des livres, dans l'Inde même, et je n'ai point de foi à leurs déterminations.

Enfin, mon ami, si ce que je vais faire n'est pas ce qu'il y a de mieux à faire dans l'Inde, la faute n'en est pas à moi; et je vais commencer l'exécution de mon projet avec le sentiment de satisfaction que, de tous les possibles, s'il y en a seulement un autre possible, il est le meilleur.

Prends la carte, et suis-moi.

Monté sur un cheval blanc (je suis prédestiné aux chevaux blancs!), pistolets en bon ordre dans les fontes, etc., j'ouvrirai la marche, immédiatement suivi de deux pauvres diables qui me coûteront ensemble vingt-quatre ou trente francs par mois, et dont l'un, appelé *saïsse*, est proprement

le palefrenier, et l'autre *grassyara*, ou coupeur d'herbe, est chargé de la table de ma baridelle. L'un et l'autre auront un de mes fusils, chargés à balle ou à plomb suivant les occurrences. Quand je galoperai, ils courront, c'est l'usage.

Diversement groupés autour d'un char grossier fait de bambous et attelé de deux bœufs, sur lequel s'avancera lentement mon bagage, se promèneront le grand maître de ma garde-robe, *sirdar bèerah*, un *ketmatgar* ou serviteur à table et (par un cumul ingénieux) cuisinier en même temps, un *moussaltchi*, ou laveur d'assiettes (*nota benè* que j'ai deux assiettes), et un *bisti* ou porteur d'eau.

Outre le bouvier du char, un autre poussera jusqu'à Bénarès un bœuf de charge, portant la plus petite tente de l'Inde.

Je ferai six, sept, huit lieues par jour ; vivant de riz accommodé à la façon des natifs, de poules, de lait, et buvant de l'eau mêlée d'eau-de-vie de France, tant que j'en aurai ; jamais de pain. Je coucherai sous ma tente, sur une natte ou sur un cadre léger tendu de toile.

En trente-cinq ou quarante jours, je serai à Bénarès (il y a deux cents lieues d'ici), passant par Burdwan, Rogonautpoor et Sasseram.

A Bénarès, je me referai, moi et mes gens, chez quelque juge ou receveur général, et louerai des chameaux pour aller à Delhi par la rive droite de la Jumna, m'en écartant un peu pour voir une contrée intéressante, le Bundelkund, et passant à Mirzapoor, Kalinger, Agrah. Cela ira de sire. Les chameaux sont admirables, dit-on : ils se louent neuf roupies (vingt-trois francs) par mois, et sept roupies lors-

qu'on en prend plus de trois. On n'a à s'occuper ni de leur nourriture, ni de celle des gens qui les conduisent. C'est, au reste, de même pour toutes les espèces de serviteurs : on ne leur paye absolument que leurs gages; ils se tirent d'affaire comme ils peuvent ensuite. Un chameau porte trois cents et quatre cents livres. Ayant dès lors un animal plus fort pour porter une tente. j'aurai une tente meilleure, et le tout sera encore moins cher que les bœufs et le char d'ici à Bénarès. Mais, sur cette première partie de la route, il n'y a point de chameaux, et d'ailleurs il y a des maisons bâties, *entretenues* par le gouvernement, qui y entretient le toit et les quatre murs, où souvent je coucherai sur ma petite et ridicule tente, en guise de matelas. J'y serai mieux que dessous.

De Delhi au pied des montagnes, passant par une partie du territoire des Sikes, je continuerai avec les chameaux; puis, dans les montagnes, avec des mulets et des bœufs; puis enfin, les derniers jours, à dos d'homme.

Il y a une très-grande sûreté sur la route que je vais suivre ; aucun lieu particulièrement malsain à traverser. Les tigres et les ours, dont je ne puis, malgré la bonne volonté que j'en ai, nier absolument l'existence, sont peu communs, et ils disent rarement quelque chose aux gens qui ne leur disent rien. S'ils prenaient l'initiative, tu vois qu'à tout hasard j'ai toujours cinq balles toutes prêtes pour leur répondre, et je crois que, fermement résolu à ne tirer qu'à bout portant, leur rencontre n'est pas dangereuse.

Si d'ailleurs des circonstances imprévues me faisaient désirer une autre protection que celle de ma résolution,

j'aurais une escorte. Voici le passe-port que j'ai reçu hier à cet effet : notre père te le traduira :

« M. Victor Jacquemont, a native of France, engaged in scientific pursuits, being about to travel in Hindoostan, with the permission of the honorable court of Directors, and of the supreme government of India, it is the désire of the *governor general in council* that every necessary assistance and protection shall be afforded to him by the officers, and authorities of the British nation, and further that he shall receive from them any attentions they may have it in their power to offer. »

Ceci vaut mieux que le *prions de laisser passer et circuler librement, etc., etc.*

Mais, outre cette recommandation générale auprès des gens pour lesquels je n'en aurais aucune particulière, lady William Bentinck m'en fait faire maintenant bon nombre de cette espèce, et j'en aurai d'elle-même. Mon paquet de Londres, dont je n'ai pas épuisé la moitié à Calcutta, était peu de chose auprès de celui que je vais emporter d'ici. Je règle seulement demain avec mon banquier la manière dont je toucherai sur lui, chemin faisant, par des traites ; mais cela s'arrangera à ma satisfaction. Ce n'est que demain, pour payer ma haridelle, que j'entamerai mon crédit de 1829. J'ai atteint presque la fin de l'année, sans y toucher.

Remercie encore le colonel Lafosse pour la connaissance qu'il m'a permis de faire de son ami. Le colonel Fagan et moi, nous sommes comme deux amoureux contrariés. Une singulière succession de petits hasards a rompu vingt projets de rendez-vous. Nous ne nous sommes vus que rare-

ment, mais comme des gens qui savent qu'ils n'ont pas de temps à perdre et qu'ils seront bientôt séparés. Veuf, accablé d'affaires (il est major général de l'armée), malade, il vit seul, ne va nulle part, ne voit personne. Cependant, à quelque heure que je me montre, je suis fêté; nous causons de choses d'Europe, et il m'instruit de celles de ce pays. Il a beau être Irlandais de naissance et Anglais de nation, je l'appelle un Français comme moi, et plus Français que beaucoup, nés à Paris.

J'ai l'agréable conviction que le long usage que j'ai fait de l'hospitalité de M. Pearson n'a pas été indiscret. Il me fête de toutes manières. Quand les vaisseaux français arrivèrent dernièrement, il fit courir pendant deux jours pour trouver un pâté de Périgord; et, ce matin, il m'a fait violer à déjeuner ma sobriété asiatique, par la surprise d'un pâté de cailles truffées, que nous allons faire durer le moins possible, attendu qu'il est délicieux. En devenant familier autant qu'on peut le devenir avec des Anglais, je n'ai cessé de trouver chez lui les égards flatteurs avec lesquels il m'accueillit au premier jour. Maintenant je suis pour lui un compagnon dans la vie, je suis proprement sa seule société, comme il est la seule mienne quand je reste à dîner à la maison. En matière de billevesée, de politique théoriquement, et de goût littéraire, nous nous agréons merveilleusement, et il paraît prendre beaucoup de plaisir à notre heure de causerie de l'après-dîner, laquelle m'est très-profitable, car c'est un homme de grande science.

Une petite partie de sa science et de son talent, comme avocat, lui rapporte 400,000 francs par an, dont il mange

grandement 160,000 francs. Sa place d'avocat général ne lui en rapporte que 100,000.

Je ne pouvais, sous aucun rapport absolument, avoir ici un meilleur billet de logement. Que serais-je devenu, mon Dieu ! sans mes vingt jours à Londres ? Mais il m'en souvient . je ne m'y épargnai pas.

Adieu pour aujourd'hui, mon ami. Car je ne m'y épargne guère non plus aujourd'hui, te quittant pour essayer un cheval nouveau, qu'on vient de me proposer à l'instant, jeune, persan, sellé et bridé, pour 250 roupies (650 francs), quoique j'aie fait ce matin, sur et avec la haridelle blanche en question, une bien lourde chute, dont j'ai toute la poitrine endolorie. Adieu.

Lundi 9.

Je te fais assister à mon départ, t'écrivant au milieu de ses apprêts. J'ai rompu avec le cheval blanc, auquel je garde rancune pour le mal qu'il m'a fait, et c'est sur ma nouvelle connaissance d'hier soir, approuvée ce matin par un homme du métier, que je partirai. C'est un petit cheval rouge *auquel il ne manque rien*, et qui, pour me mener dans les hautes provinces, m'offre la garantie d'en être venu déjà une fois, puisqu'il y est né ; il a bon pas, et galope bien quand il en est requis. Je crois avoir fait là une excellente affaire. J'ai de plus, avec le cheval, le palefrenier, homme des hautes provinces, parlant un admirable indoustani, et qui connaît le moral et le physique de la bête, la soignant depuis un an, gaillard vigoureux, et joyeux de retourner avec moi dans son pays. Je compose à souhait ma petite escorte de gens habitués à servir des officiers et à être du-

rement traités, et je suis tellement modifié déjà par la contagion de l'exemple, que je ne souffrirai aucun relâchement de discipline. On se dégrade, on s'abrutit à vivre parmi des êtres si dégradés. Je comprends actuellement, et j'excuse la rudesse, j'allais dire la violence de Frédéric, et sa grande facilité d'allonger un coup de pied au derrière d'une image de Dieu : c'est une idée qui me vient déjà comme à lui.

Tes souvenirs, à toi, d'un autre temps et d'un autre lieu, sont venus très à propos pour repousser loin de moi toute idée de souffrance dans la longue marche que je vais entreprendre. Je suis dominé par le sentiment qui convient le mieux à ma position. Je me considère absolument comme un soldat en campagne, ici prenant le bien que je trouve, en jouissant vivement par l'idée anticipée du contraste; et bientôt couchant gaiement sur une natte, au froid, au chaud, à la pluie quelquefois, et nécessairement aussi, quoique j'aie deux serviteurs pour ma cuisine seulement, quelquefois sans dîner. Après tout, ma caravane, la plus misérable de toutes celles qui se seront jamais traînées dans l'Inde, sera magnifique, auprès de ton équipage en revenant de Minsk. Il me souvient, cher Porphyre, de tes lettres d'alors, comme si elles m'eussent été lues hier. C'est sur ton cas particulier (qui était alors celui d'un million de Français) que se sont formées mes idées de la guerre et de la vie militaire, et je ne suis pas moins que toi renversé des plaintes que tu as reçues de quelques-uns de nos guerriers en Grèce.

Je me souviendrai, dans mes mauvais jours, de ceux que tu passas jadis, gelé, affamé, ayant à peine plus

de vingt ans, et jamais je ne m'estimerai malheureux.

Les Anglais ont des habitudes d'opulence et des besoins factices sans nombre, qui les rendraient tels nécessairement dans les diverses situations où je vais me trouver. Je ne parle point par envie : non, c'est du fond de mon cœur que je méprise cette ignoble dépendance des choses. Je suis sûr, moi, de trouver, au contraire, quelquefois du charme dans la simplicité un peu antique, un peu biblique de ma caravane.

Il va sans dire que, dans les États de la domination, de la protection ou simplement de l'alliance anglaise, je garde l'habillement d'Europe ; il suffit pour faire d'un homme un peu blanc un *sâheb*, un seigneur.

Cependant, au costume européen, il est bon de faire en hiver, dans les hautes provinces, l'addition d'un châle et d'une ceinture. Les beaux, comme de raison, saisissent cette occasion de faire rouler les roupies pour s'envelopper de cachemires. Je m'estimerai assez magnifique avec une grosse étoffe de soie bien chaude, par-dessus une grande robe de chambre de nankin ; le tout, sur le cheval rouge ou bai susdit, surmonté d'une figure pâle avec des lunettes et un grand chapeau de paille couvert de taffetas noir, doit faire pour Mérimée le sujet d'un bon tableau.

Mon banquier, le correspondant de M. Delessert, est le plus obligeant du monde ; il m'a fait la meilleure leçon possible sur les questions de finances à mon usage. Je pourrai tirer sur lui à peu près partout sur ma route. Le cas des futurs contingents est prévu. Instruit de mes marches, il me préviendra tout de suite des augmentations de crédit qu'il pourra me faire.

De ma santé, je ne t'ai rien dit ; en voici le bulletin. Jamais le plus léger sentiment de fièvre ne m'a visité. J'ai dormi comme chez nous en hiver, lorsque l'excessive chaleur empêchait tout le monde de dormir autour de moi. J'ai peu d'appétit et mange peu. Je suis très-sujet aux rhumes de cerveau, que j'éviterai probablement avec un turban, mais ici la chose est impossible ; plus tard nous verrons. Quand je serai dans ma baraque ou sous ma tente, sans convenance d'hôtes à respecter, alors peut-être y viendrai-je. Notre père remarquera que c'est aux fosses nasales et aux sinus frontaux, *jamais* plus bas, que le rhume s'étend. Mon ancienne disposition aux maux de gorge semble entièrement effacée.

L'hygromètre est, suivant ma coutume en tout pays, à l'extrême sécheresse. Mais il y a des moyens que l'art ingénieux..., et l'on en use avec discernement. C'est, j'en suis convaincu, faute d'un lavement que beaucoup d'Anglais meurent en ce pays. Leurs médecins ne peuvent les y amener.

Bonjour, mon ami ; je te quitte pour aller dîner en tête à tête au petit couvert de mon aimable malade, le colonel Fagan.

Milord William vient de me prêter les journaux français qu'il a reçus de Bordeaux jusqu'au 17 juillet ; et je les ai lus rapidement avec intérêt. C'est le dernier point que j'aurai touché de la terre natale. Dans six jours, adieu aux choses de l'Europe. — Mais adieu. — On a fait du vin et de l'eau-de-vie sur les frontières du Thibet, et je mangerai des raisins l'automne qui vient ; en attendant, je n'aurai que des bananes et de mauvaises pêches.

Barrackpoor, samedi, 21 novembre.

A un armateur de vaisseau je puis dire, cher Porphyre, avec toute propriété, qu'enfin hier soir j'ai levé l'ancre. Tu sais combien de délais, de retards imprévus dans un armement, et la réunion de toutes les cironstances nécessaires au départ. Mais hier, sur les trois heures, voyant dans la rue mes chars chargés, et ma petite armée à l'entour, assez complète, j'ai donné l'ordre du départ. Marin, tu objecteras que c'était un vendredi ; mais que faire? si j'avais attendu, quelques-uns de mes gens eussent perdu leurs pères, leurs frères dans la nuit, obligés de rester aujourd'hui pour les enterrer ou les rôtir, suivant la coutume des Hindous. Bref, je serais retenu encore : et pour combien? Dieu le sait. A la nuit tombante, j'ai monté à cheval et j'ai rejoint sur la route, hors de la ville, ma troupe, que j'ai poussée jusqu'à cinq cosses. J'ai dix hommes avec moi, je crois qu'il y en a de bons parmi eux. De plus, le père de mon cuisinier me suit en amateur pour retourner chez lui. Le drôle finira par me coûter quatre roupies par mois, car je ne pourrai me passer d'un *tchokedar* ou gardien de nuit, et je serai forcé de lui conférer cette dignité, avec une pique de biset ou un sabre et un bouclier, selon qu'il sera plus économique. La pique est une affaire d'une demi-roupie, et je crains que l'autre attirail ne dépasse l'unité. Mes valets me coûtent cinquante roupies par mois environ, et, d'ici à Bénarès, les deux chars, quatre-vingts.

Les ingénieurs étant essentiellement *perruquiers* [1],

[1] On appelle de ce nom, dans l'artillerie, les officiers et administrateurs qui appliquent à leur usage personnel les objets et

l'un d'eux en ce pays, qui préside au matériel des arsenaux, m'en a, je crois, donné une aux frais de l'honorable Compagnie, sous le prétexte qu'elle n'était pas neuve, parce qu'on l'avait piquée un instant pour la montrer; il m'a fait délivrer pour cent dix roupies (prix de la classe deuxième, *vieilles tentes réparables*) une jolie petite tente de montagne que je trouve, en conscience, parfaitement neuve.

En me disant adieu hier, comme je montais à cheval, M. Pearson m'a dit qu'il me considérait comme un membre de sa famille, et que, si quelque événement imprévu me ramenait à Calcutta, je ne devais pas y avoir d'autre maison que la sienne.

Je suis plein de force, de résignation, content de me voir en route et de le devoir à ma prudence. Adieu, mon ami, adieu : je t'aime de tout mon cœur.

XX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Calcutta, 10 novembre 1829.

Pour les amis de la couleur locale, voici, mon cher et excellent père, qui sent passablement son Asie. Regardez la tranche de ce papier chinois et prodigieusement économique, et dites si ce n'est pas là de la couleur locale pour de bon [1] ! J'ai enfin le plaisir de répondre à une lettre

matériaux faisant partie des ateliers de construction de l'État.

[1] Cette lettre, comme plusieurs autres, est écrite sur papier de Chine, à tranches roses. Jacquemont l'appelle *économique* à cause de

écrite en réponse à la première des miennes, partie de ce côté du cap de Bonne-Espérance. Vous craigniez alors que mon heureux début parmi nos compatriotes de Bourbon ne se soutînt pas parmi des hommes d'une autre nation. Mais depuis longtemps vous savez, probablement sans le comprendre plus que moi, que la terre anglaise de l'Inde m'a accueilli avec un *crescendo* d'égards flatteurs et de noble hospitalité. Aux gens que je trouve aimables, je traduis littéralement ma pensée française : c'est pour eux quelque chose d'inusité, de nouveau, qui les réveille, et souvent les pique au jeu de la réplique. Au public, *at large*, je délivre de petits *speeches* proprement arrondis, sentencieux ; et, comme je suis loin de parler purement l'anglais, il se trouve bien, malgré moi, dans mon langage, des gallicismes qui sortent mes *truismes* de la classe à laquelle ils appartiennent réellement, pour les élever quelquefois à la dignité des *truths* ou vérités profondes et nouvelles. La partie orale des libations étant supprimée en ce pays, je n'ai eu aucune occasion de me former davantage à ce genre d'éloquence, dans lequel je débutai si heureusement à Londres, l'an passé.

Vous allez me gronder, mais je dois vous avouer que je n'ai pas adressé la parole à trois jeunes filles. Elles sont, à tous égards, les plus nulles du monde. D'ailleurs, je les ai trouvées sottes en tout pays.

Je suis loin, depuis longtemps, des quatre tasses de café de Bourbon. Sous ce nom, par un abus exorbitant de langage, les Anglais injectent dans leur estomac le même

son petit format, qui permet de faire moins longues les lettres de pure politesse.

nombre de tasses d'eau chaude et de lait, quelque peu sali de poussière de charbon. Il est censé que c'est du moka. Mais je m'accommode à merveille de ces changements de régime, n'en étant pas plus bête, il me semble, pour ne plus prendre de café réel.

Mon épître à Porphyre vous instruira de ma marche pour la campagne que je vais commencer [1]. Avec mes deux années de traitement à dépenser en une seule, je puis, tout bien calculé, entreprendre le voyage des montagnes, mais point d'autres. J'attendrai là, travaillant vigoureusement autour de moi, que l'horizon, comme disent les journaux, s'éclaircisse, avant de tracer mes marches ultérieures.

De Bénarès, de Delhi et de Simlah, où j'espère rencontrer milord William Bentinck dans les montagnes, je vous écrirai; mais, cahotées au travers de l'Inde, mes lettres ne vous parviendront que très-irrégulièrement sans doute; et ensuite, bloqué loin des Européens dans quelque solitude de l'Himalaya, je serai nécessairement plusieurs mois sans vous écrire. Mettez alors en pratique vos justes théories de sécurité. Après tout, les gens ne sont ni de verre pour casser, ni de beurre pour fondre au soleil; il ne meurt annuellement dans l'armée du Bengale qu'un officier sur vingt-huit, et un sur trente et un et demi dans l'armée de Madras; et ils font tout ce qu'ils peuvent pour mourir. Quelle est donc la chance contre moi? Un soixantième peut-être? Ne serait-ce pas de même à Paris?

Si vous entendez dire que Rundjet-Singh a envahi les

[1] Voir la lettre précédente

frontières de la Compagnie, félicitez-vous de l'occasion qu'il m'aura donnée de voir en passant une guerre asiatique ; ou si l'Himalaya s'enfonce au niveau des plaines du Bengale (ce qui n'est pas plus probable qu'une invasion de Rundjet-Singh), souvenez-vous de l'ouragan de Bourbon, et félicitez-vous des coupes de terrains, jonctions de roches, etc., etc., que cet accident me permettra de voir.

Vendredi à onze heures du soir, à Calcutta,
15 novembre 1829.

A quatre heures du matin, je suis sorti à cheval, et je ne suis rentré qu'à huit heures ; et je n'avais pas fait moins de vingt milles. Ces jours sont les derniers que je passe en ce lieu, et je n'en dois pas perdre un instant.

J'étais avant neuf heures sur la route de *Garden-Reach*, où je devais employer la matinée à faire des visites d'adieu, et dîner le soir chez le *chief-justice*, le chevalier Grey. Je déjeunai chez sir Ch. Metcalfe, un des deux membres du Conseil, cet homme obligeant qui, pendant mon séjour chez sir Ed. Ryan, avait mis le Jardin botanique à ma disposition. Il m'enverra demain une lettre pour son frère, collecteur et magistrat à Delhi, où lui-même a été si longtemps résident ; rien de plus à propos.

Ceux de ses voisins, auxquels je ne devais que de simples politesses et quelques dîners, furent lestement expédiés. Il me tardait d'arriver chez lady Ryan, qui m'a fait plus que des politesses. Il y avait six semaines que je ne l'avais vue ; nous nous sommes retrouvés comme d'anciens amis. Cependant, il me fallait traverser le Gange pour prendre congé du Jardin botanique, et y terminer quelques arran-

gements. Je trouvai le jardinier malade, et incapable de m'aider à cette besogne, que, sans lui, je ne pouvais faire. C'est un jour de délai; je serai forcé d'y retourner lundi, accompagné du chef des jardiniers natifs, un grand brahmane de la plus belle figure et plein d'intelligence. J'employai, à parcourir en tous sens cet immense et magnifique établissement, le temps que la malencontreuse maladie de l'Anglais laissait à ma disposition. Cette fois, je n'eus pas besoin d'interprète avec lui. Il parut bien surpris de ma récente acquisition d'indoustani.

Ayant repassé la rivière, et fait chez le chevalier Ryan un troisième changement de décoration, noir autant qu'on peut l'être des débris du demi-naufrage de *la Zélée*, qui font encore honneur au tailleur de Porphyre, j'allai chez sir Charles Grey. Nous dînâmes à trois d'une manière bien peu anglaise. Les Anglais de cette trempe, j'en puis dire autant de mon hôte à la ville, ne s'habituent jamais entièrement à l'insipidité de leur système de vie national. Mon départ et mon voyage furent l'unique sujet de la plus aimable causerie. A de telles gens, je contai gaiement l'exiguïté de ma tente et la simplicité antique projetée de ma cuisine pendant mon long pèlerinage; sur quoi sir Charles, qui mange ici cent mille écus par an, dit qu'on ne pouvait mieux faire; et que, n'était-il juge et marié, il m'accompagnerait volontiers à ces conditions inusitées, dures peut-être, mais pittoresques et propres à l'étude. Comme les femmes anglaises suivent plus que les nôtres la fortune de leur mari, lady Grey regretta de n'être pas du voyage.

Or, vous saurez, mon cher père, que j'ai toujours été

singulièrement disposé à trouver lady Grey et belle, et gracieuse, et aimable. Moi donnant le branle, nous nous mîmes à nous attendrir, et à chercher les moyens d'ôter à mon départ cette mélancolique solennité. Il fut alors arrêté que, si lord William Bentinck est, comme il paraît très-vraisemblable, empêché de faire son voyage aux montagnes cette année, sir Charles Grey profitera des préparatifs faits pour lui, et se coulera dans son bateau à vapeur aussi loin et aussi vite que possible, afin d'arriver avant les chaleurs à Simlah, où il habitera la seule maison confortable du cantonnement, celle qu'on vient de faire tout exprès pour le gouverneur général.

Cela ressemble pas mal à un château en Espagne ; mais à table que faire de mieux ? et, après tout, pourquoi pas ? le *chief-justice* n'est qu'utile, il n'est pas nécessaire. On le blâmera un peu de se donner à lui-même un congé d'un an, sans aucune apparence de prétexte que son bon plaisir ; mais personne ne peut l'en empêcher : l'élévation de sa place, qui le fait marcher immédiatement après le gouverneur général, le rend, dans cette situation, sur son *bench*, bien autrement maître et indépendant que le gouverneur général ne l'est sur son trône révocable. L'immense considération dont il jouit d'ailleurs, à raison de ses grands talents et de son activité, lui permet ce que nul autre ne pourrait s'accorder. En ce cas, je coucherai dans un bon lit, une couple de nuits au moins, à Simlah.

Je comptais achever doucement et très-solitaire, comme nous l'avions commencée, cette dernière soirée. Mais lady Grey avait promis d'assister à un spectacle d'amateurs à la ville, et nous y allâmes tous trois ensemble. Il fut,

comme de raison, très-ennuyeux, et nous passâmes le temps à causer, comme nous l'eussions pu faire dans son salon. Elle était bien belle ce soir ; et, en pensant aux bêtes qui faisaient foule autour de nous, j'avais la faiblesse de me réjouir de sa beauté. Le matin, ces bêtes galopent sur de magnifiques chevaux arabes, tandis que je trottine en robe de chambre à peu près, sans bottes et sans fouet, sur mon vigoureux mais humble bidet de Perse. Pour ce, ils me méprisent un peu assurément ; mais, le soir, vous les voyez faire leur entrée avec quelque hibou plumé sur le poing, et c'est alors que je prends ma revanche, amenant de la sorte la belle lady Grey. Sans le hasard heureux de ces amitiés aristocratiques, la place ici pour moi n'eût pas été tenable ; et, grâce à elles, nul n'a pu être comblé de plus d'égards ni de plus de distinctions. Bonsoir, mon cher père; concluez de ce chapitre, si vous voulez : *That I am perhaps a too great admirer of the fore told lady, and that it is hightime for me to depart with the occasions of meeting her often.*

Barrackpoor, 21 novembre 1829.

The time is past, those days are gone. Had I waited till evening I could write you fastuously from my camp of...

POLTAGATE.

J'ai quitté hier soir Calcutta, avec mes bœufs et mon monde. Il y avait des traînards derrière, entre autres malheureusement le cuisinier ; mais le cas était prévu, et j'ai fait face avec deux biscuits et un verre d'eau *subalkoholisée* à l'appétit que j'avais gagné en faisant à cheval cinq *cosses* (cinq petites lieues).

Il a été inutile de jouer de la tente : un *bungalow* du gouvernement se trouvait là.

Oh ! la belle chose qu'une auberge d'Europe ! J'ai meublé une chambre avec mon lit de camp, l'appareil barbificateur auquel est annexé le département médical, le sont ensemble dans une boite à herboriser, fusils, pistolets, dans un coin derrière ma tête. J'ai donné le mot d'ordre, *vigilance*, *responsabilité*, *prison*, et ordonné le départ au lendemain pour quatre heures.

A quatre et demie j'étais en marche. Tout va moins de guingois que je ne craignais. Les traînards rejoignent. Je viens de jouir de l'agréable vue de mon cuisinier; et celui de mon bidet de Perse, qu'on n'a pas vu, est plutôt sur le devant que sur le derrière ; cela étant, je le trouverai tantôt au bord de la rivière, que je traverserai pour aller piquer ma tente près de Chandernagor, où je dinerai demain chez notre gouverneur. Je laisserai là cette lettre et plusieurs autres.

Me voici donc arrouté. Ce soir, mon éducation de voyageur indien sera complète, en me mettant au lit (c'est-à-dire me jetant tout habillé sur un cadre de rotin sous ma petite tente, avec un pilau dans le ventre). Ajoutez qu'il fait un joli temps, doux et couvert : vêtu de toile, c'est la perfection. La nuit, je m'enveloppe de couvertures comme une momie d'Égypte.

On m'offre ici, station militaire de la présidence sous les ordres particuliers du gouverneur général, une garde de sipahis, sans que je la demande. Comme mon palfrenier et l'aide de camp de mon cuisinier, gaillard dont j'espère faire un joli sujet et un empailleur, marchent de-

vant moi chacun avec un fusil, que j'ai des pistolets dans mes fontes, et qu'avec un jonc on mettrait en déroute tous les voleurs de grands chemins du Bengale, je décline l'inutile honneur de la garde, malgré la bonne mine qu'elle donnerait à mon entrée à Chandernagor, demain. Je me porte très-bien. Adieu, mon cher père, adieu cette fois pour de bon. Je vous écrirai dans cinq semaines, de Bénarès.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

XXI

AU MÊME.

Camp de Hinguelisse, sur les bords de la Sône. Lat. 24° 55', longit. (à l'est de Greenwich) 84° 10'; à 340 milles au N. O. de Calcutta, 90 milles E. S. E. de Bénarès. Jeudi 24 novembre 1829.

Cette fois, mon cher père, ce n'est plus d'un petit coin de l'Europe, transporté au delà des mers, que je vous écris; c'est de l'Inde. Je ne parle plus anglais; je ne mange plus de pain; je ne couche plus dans des maisons. Quel changement entre cette vie étrange et mon existence à Calcutta, parmi les recherches de tout genre de l'opulence européenne, entée sur le luxe de l'Asie! Il y a à peine plus d'un mois que je me suis fait Arabe, et il me semble déjà que je n'ai pu naître ailleurs que sous une tente. Empruntez un Atlas d'Arowsmith, ou indifféremment la carte du major Rennel : et partez avec moi de Calcutta, le 20 novembre au soir.

Je vous ai mandé de Barrackpoor, où je m'arrêtai le lendemain matin, l'absence totale d'événements de ma première marche. J'arrivai le second jour à Chandernagor, ayant traversé l'Hougli. Je trouvai mon couvert mis et mon lit fait en parmanence chez notre bon gouverneur, le même qui fit jadis la guerre avec ses trente-deux sipahis (N. B. sans cartouches) à M. Duvaucel. Il a une trentaine d'années de plus que moi; mais, au moment de quitter l'Europe, je me sentis rapproché de lui par la masse des opinions et des sentiments que partagent les hommes d'un même pays, sans avoir pour cela de ressemblance propre et individuelle. Toutefois je tins ferme contre son insistance, et ne m'arrêtai chez lui qu'une nuit, pour reposer mes gens et mes bêtes de la précipitation et du désordre du départ. Je ne les envoyai, le 22, qu'à Hougli, cinq milles au nord de Chandernagor, au bord de la rivière du même nom. Tous les traînards avaient rejoint; et ceux que le zèle avait emportés dès le premier jour au delà de mon premier gîte avaient été rejoints le lendemain sur les bords du fleuve.

A Hougli, je trouvai mon bagage parqué autour d'un joli bungalow, mon lit fait, et mon premier pilau servi dans une petite chambre nue, mais fort propre. J'allais donner l'assaut à ma petite montagne de riz, quand un *djémadar*, sorte d'huissier natif, serviteur élevé en rang, me fut dépêché d'une maison voisine, celle du collecteur. Je compris qu'il désirait savoir qui j'étais, et lui envoyai mon passe-port de milord Bentinck. Nouveau message à l'instant, pour m'inviter à dîner et à coucher : je refuse sous le prétexte de longue barbe. Alors le maître d'hôtel

du collecteur m'est dépêché avec une demi-douzaine de cuisiniers, tables, chaises, casseroles, broches, etc., pour aider les miens (ainsi supposait le collecteur) à faire mon dîner. A ce trait, je crus devoir répondre par une visite; et, n'ayant qu'un jardin à traverser, j'allai remercier mon obligeant voisin, n'acceptant de ses offres qu'une chaise et une table. Le soir, il m'envoya des gardes pour veiller la nuit autour de mon petit parc, et un *tchouprassi*, espèce de messager armé, utile à un voyageur, comme les défunts janissaires en Turquie. L'homme, porteur du billet le plus poli, avait ordre de m'accompagner jusqu'à Burdwan, 45 milles au nord-ouest.

C'était une notable addition à ma caravane, à la tête de laquelle j'arrivai sans encombre le jeudi matin dans cette ville. Elle est le chef-lieu d'une *civile station*. Il y a là huit Anglais, qui jugent, taxent, gouvernent, en un mot, un million quatre cent mille Indiens; y compris un radjah sur le papier, le plus riche particulier de l'Inde.

J'avais une lettre pour le plus pauvre de ces huit Anglais, l'officier du génie chargé des routes. Je fis là une bien autre fortune encore qu'à Calcutta. Vous dire pourquoi, comment; en vérité, je ne saurais. Le capitaine Vetch est Écossais, religieux, etc ; de plus, il pourrait à la rigueur être mon père ; sa femme, beaucoup plus jeune que lui, austère presbytérienne : sont-ce là, je vous le demande, d'heureux hasards pour la sympathie? Cependant, ils m'ont écrit depuis *con amore :* vous seriez touché, si vous voyiez leur lettre. Bref, introduit par mon hôte aux sept autres Européens, un grand dîner fut organisé sans délai pour le lendemain chez le colonel du régiment pro-

vincial. Je devais un jour de repos à mes gens, et j'en avais besoin moi-même pour rajuster mon attirail avant de me jeter à corps perdu dans les *jungles*. Le capitaine Vetch m'ayant parlé de la convenance d'une garde dans ces districts que ne fréquente aucun Européen, j'en fis la demande au magistrat en lui envoyant mon passe-port. Il me fut renvoyé aussitôt avec cinq sipahis en grande tenue, cartouches dans la giberne, etc., lesquels étaient mis à mes ordres jusqu'à la première station militaire, Hazaroubag, quatre-vingts lieues de Burdwan.

Je n'ai donc, depuis Burdwan, voyagé qu'avec une escorte, et j'aurai cette garantie autour de moi, tant que je serai dans l'Inde : lord William ne m'avait pas dit le magique effet que produirait son firman. Ma petite garde, qu'il ne tiendra qu'à moi d'augmenter suivant les occurrences, ajoute peu de chose ici à ma sûreté personnelle, qui serait à peu près parfaite sans elle; mais elle m'ôte la crainte d'être volé. Quand je pars le matin à cheval, avec quelques-uns de mes gens et deux de mes sipahis, je suis sûr que mes chars arriveront derrière moi, et que mes domestiques ne les pilleront pas, s'enfuyant après la curée. Aucun obstacle ne les arrêtera : s'ils s'embourbent dans des fondrières, s'ils s'engravent dans le lit d'un torrent, si les bœufs restent au bas d'une montagne, incapables de la franchir, mon sergent avec ses habits rouges saura trouver des bras pour aider à la besogne. Où serais-je aujourd'hui sans eux ? Sans doute noyé dans la boue de quelque rivière près de Burdwan. J'éprouve depuis un mois les douceurs du pouvoir absolu : c'est vraiment une chose bien commode. Il va sans dire que j'en fais l'usage le plus

tempéré, et vous savez que, sous un Marc-Aurèle, cette plus simple de toutes les formes de gouvernement est en même temps la meilleure.

Quand mon bagage arrive au lieu que j'ai marqué pour camper, mon généralisme, de l'air le plus formidable et le plus raide, vient me dire que tout est en bon ordre; puis il presse la petite opération de la tente. A la nuit, il entre chez moi prendre l'ordre du lendemain, et pour m'informer qu'il a posé sa sentinelle à ma porte de toile. Pistolets et fusils dorment en conséquence dans leurs fontes et leurs enveloppes, à moins que le voisinage ne soit très-fertile en tigres; auquel cas j'ai toujours tout prêt, sous la main, de quoi faire au moins bien du bruit. Vous savez comme Porphyre y a pourvu.

Mais reprenons la carte. De Burdwan, je marchai sept jours au nord-ouest sur la rive gauche de la Dammhoudœurr, appelée Dammoodah, Downa, etc... par messieurs les géographes (ce qui peut être au reste la prononciation exacte de son nom en d'autres parties de son cours), passant par Manncour, Dignagur : c'est là que je rencontrerai les jungles (prononcez *djonguèle*). — J'avoue que je fus très-désappointé. Je m'étais figuré une forêt épaisse, impénétrable, offrant toute la richesse de formes et de couleurs de la végétation des tropiques, hérissée d'arbres épineux, enlacés d'arbrisseaux sarmenteux, de plantes grimpantes montant jusqu'aux sommets des plus grands arbres, et en retombant avec grâce comme des cascades de fleurs : à Rio-de-Janeiro et à Saint-Domingue, j'avais vu les traits épars de ce tableau. Loin de là, ici je me trouvai parmi des bois plus monotones encore que ceux de l'Eu-

rope : dessous, quelques maigres arbrisseaux ; et, au lieu du rugissement des tigres dans l'éloignement, le bruit de la hache du bûcheron.

Depuis, j'ai vu des scènes moins éloignées de celles que mon imagination m'avait peintes. J'ai fait cent lieues sur une route que ne traverse aucun sentier, bordée, fermée, murée, à droite et à gauche, par les forêts ou les landes désertes au travers desquelles elle a été ouverte. J'ai pénétré dans ces solitudes en marchant dans le lit desséché de quelques torrents : elles ne sont que gracieuses. Les tigres, — il faut bien y croire, puisque j'en ai vu et touché un, tué six heures après mon passage sur la route, à Hazaroubag, et le lendemain un léopard de même cru ; puis mon hôte anglais aux mines de Rannigandje, sur les bords de la Dammoodah, porte sur la figure dix-sept cicatrices, marques d'une égratignure de l'un d'eux. Mais, incrédule par nature, j'y croirai davantage quand j'aurai vu seulement l'ombre de la queue d'un vivant. Vous verrez qu'après avoir voyagé dans l'Inde comme nul ne le fait, je reviendrai à Paris pour en voir au Jardin des Plantes. Ne craignez pas cependant que mon incrédulité m'expose à aucun danger, en ce monde-ci du moins : je suis toujours sur mes gardes, et ne vais jamais à pied sans un fusil, ni seul dans ces reconnaissances.

Une recommandation du propriétaire des mines de Rannigandje (bord de la Dammoodah, douze lieues à l'est de Rogonautpoor) à l'agent subalterne qui en surveille les travaux, me fit le maître de sa maison. Après avoir couché sept jours habillé sur une natte tendue, je trouvai fort doux le toucher de draps sur ma peau nue, dans un lit. Je

restai à Rannigandje trente-six heures, dont treize dans la boue et l'eau froide jusqu'aux genoux, à une centaine de pieds sous terre, marteau, boussole, réactifs et corde mesurée sous la main. C'est la seule mine de houille exploitée dans l'Inde, et je ne me suis épargné aucune peine pour la connaître géologiquement et industriellement. Nul doute que la treizième partie des *hardships*, ou misères de cette reconnaissance, ne m'eût donné à Calcutta une bonne fluxion de poitrine pour le moins ; mais je savais et vous savez, par une expérience que voici déjà vieille d'une dizaine d'années, que ma constitution se modifie singulièrement en voyage, pour se fortifier et passer fièrement au-dessus d'une foule de choses qui seraient des obstacles graves pour elle, si elles se présentaient au milieu d'une vie douce et régulière. A Calcutta, je m'enrhumais sans cesse pour un changement de température de trois ou quatre degrés : maintenant, à trois heures, le thermomètre est à 30° 1/2 dans ma tente, qu'aucun arbre n'abrite du soleil ; demain au matin, à trois ou quatre heures, le froid viendra comme tous les jours me tirer par les pieds sous trois couvertures, et la température se sera abaissée de 22° : cependant, je ne m'enrhume pas.

De Rannigandje à Rogonautpoor, où j'ai rejoint ce qu'on appelle une grande route (le *new military road*), j'ai fait deux jours et demi de marche, au travers des sables de la Dammoodah, rude besogne pour mes bœufs, aidés de cinquante assistants plus ou moins bénévoles, invités à pousser à la roue. Puis la désolation de la désolation ! au delà de la rivière, pas de chemin ; il faut voyager au milieu des broussailles, saisir quelquefois l'opportunité d'une ravine.

Bénis soient les sipahis ! il y avait de quoi casser bras, jambes et têtes aux bêtes et aux gens ; c'est un miracle que ma lanterne seule y ait péri. Les enfants de quelques pauvres hameaux perdus au milieu de ces forêts n'avaient jamais vu d'Européens ; et ils m'ont rendu l'ennui que j'ai dû donner, il y a vingt ans, à quelques pauvres diables de Turcs que je suivais dans la rue et regardais avidement sous le nez, comme les polissons de mon âge.

Depuis Rogonautpoor, quoique les ingénieurs aient fait preuve de peu d'habileté, néanmoins la route est toujours bonne pour un cavalier ; et mes bœufs et mes chars, éprouvés comme devant, y roulent glorieusement. Des relais de porteurs sont stationnés sur cette ligne pour porter les voyageurs qui courent la poste en palanquin ; j'en ai rencontré deux depuis seize jours. Il y a également des bungalows pour les recevoir, ainsi que ceux qui voyagent comme moi, par marches Ils sont éloignés les uns des autres de la distance des bœufs, chameaux, éléphants et domestiques à pied, peuvent faire en un jour, cinq, six, sept et huit lieues, suivant les difficultés du-chemin. On trouve dans ces bungalows deux chambres fort propres, deux couchettes, deux tables, six chaises : deux familles à la rigueur s'y peuvent loger. Trois domestiques sont attachés par l'administration des postes au service de chacun d'eux, utiles surtout à ceux qui vont en palanquin, seuls de leur personne. Je trouvai celui de Rogonautpoor occupé par un collecteur en voyage, avec sa femme et un jeune enfant. Il a un éléphant, huit chars semblables au mien, deux cabriolets et un char particulier pour son enfant, deux palanquins, six chevaux de selle et de voiture ;

et, pour se transporter d'un bungalow à l'autre, soixante à quatre-vingts porteurs, indépendamment d'une soixantaine au moins de domestiques de sa maison. Il s'habille, se rhabille, se rhabille encore, déjeune, tiffine, dîne, et le soir prend son thé exactement comme à Calcutta, sans en rien rabattre ; cristaux, porcelaines sont dépaquetés, empaquetés du matin au soir, argenterie brillante, linge blanc quatre fois le jour, etc., etc., etc...

J'apparus au milieu de cette magnificence avec une barbe de dix jours, et de la boue un pied au-dessus de mon genou, requérant poliment la moitié de la maison à laquelle j'avais droit, et dont il avait disposé intégralement, ne s'attendant à aucune visite. Le couvert, qui semblait mis pour une demi-douzaine de personnes, fut tout de suite enlevé sur mon refus d'y prendre place, et transporté dans l'autre chambre. J'attendis dans la mienne, avec force pierres et forces plantes, que mon pilau arrivât. Ayant dépêché un billet à mon inconnu pour lui offrir un lit dans ma chambre pour lui ou quelque gentleman de sa partie, il me vint remercier en disant qu'il était seul avec sa femme, et demeura longtemps à causer, extrêmement intrigué par la différence de mon habit et de mon langage. Je m'amusai à l'augmenter en lui parlant de toutes les puissances de Calcutta, comme quelqu'un de qui elles sont parfaitement connues, et des sujets les plus généraux de conversation, de politique et de littérature. Ensuite, le trouvant bon diable tout à fait, je lui dis qui j'étais, et nous entrâmes en communauté d'arrangements. Il allait comme moi à Bénarès, chaque jour d'un bungalow à l'autre, et je le gênais extrêmement en arrivant chaque soir au même

gîte que lui : le jour il m'affamait, ses gens ne laissant pas un verre de lait disponible à deux lieues de distance, et le soir je venais lui prendre la moitié du logement. Il m'offrit de s'arrêter un jour, et de ne marcher qu'après moi. Je préférai faire double journée, et le devancer, en gagnant du temps sans lui en faire perdre. Ainsi, après nous être vus une couple de jours, ce qu'il me fallait pour connaître le style dans lequel ces messieurs voyagent, je l'ai laissé derrière moi ; et, quoiqu'il me suivît de fort près, je n'en ai plus entendu parler depuis.

Mais, trouvant ensuite que ma petite tente était mieux éclairée le soir avec une bougie, et beaucoup plus gaie que le bungalow ; que j'étais aussi plus commodément dessous, avec mes gens couchés autour et mon cheval à la porte, qu'entre quatre murs tout nus et aussi froids que ma toile, je suis retourné au désert, et je campe et camperai au nez et à la barbe de tous les bungalows, chanderies, séraïs, caravanseraïs de l'Inde. Sur cette route d'ailleurs, la seule où ils soient décents, réservés pour les seigneurs européens, leur usage n'est pas gratuit, il s'en faut. La Compagnie vous demande deux roupies par jour, cinq francs ; et vous ne pouvez donner moins d'une roupie aux domestiques qu'elle y entretient. Ce n'est point une objection, ce n'est pas même l'objet d'une remarque pour les Anglais, payés tous magnifiquement par elle ; mais dix louis de plus ou de moins, de Calcutta à Bénarès, sont pour moi fort dignes de considération ; c'est presque la moitié de ce que m'aura coûté ce voyage.

Le soir.

De Rogonautpoor marchant à l'ouest nord-ouest, je rentrai dans les forêts, éclaircies quelque peu autour de ce lieu, et je traversai de nouveau la Dammoodah, près de Goméah. Pendant huit jours, je voyageai sur un plateau élevé de quatre à cinq cents mètres dont j'ai nivelé divers points, montant, descendant sans cesse, traversant chaque jour plusieurs larges torrents, campant la nuit dans le voisinage de quelques huttes.

Hazaroubag, qui n'est guère qu'un village, est une petite résidence politique. La station anglaise s'y compose d'un résident, de fondation colonel du régiment provincial, d'un officier subalterne et d'un médecin. J'avais une lettre pour celui-ci, chez lequel je m'arrêtai vingt-quatre heures. Un billet avec les compliments d'usage, appuyé de mon passeport, fut tout de suite envoyé au résident et retourné avec une escorte fraîche que j'avais demandée pour relever mes gens de Burdwan, et une invitation à dîner. Les deux maisons se touchant, je fis une visite dans le jour, qui me fut rendue avant l'heure du dîner. Mon amphitryon était le reste d'un homme bien élégant, bien spirituel et bien aimable, détruit, non abruti, par la boisson.

Reparti d'Hazaroubag le 17, après un jour de repos dont mes gens avaient grand besoin, me voici lancé sur Bénarès, où j'arrivai le 31 décembre ou le 1er janvier, marchant cent lieues sans m'arrêter un jour.

Il me faut les compter : les montagnes sont si loin ! prè de quatre cents lieues encore ! et les *hotwinds* à leur pied sont si terribles ! Quelquefois ils commencent à souffler

aux premiers jours de mars, d'avril seulement en d'autres années. Vous avez lu le *Voyage de Bernier à Cachemire* avec le padischah Aureng-Zeyb. Vous souvenez-vous de ses souffrances, lorsqu'il fut atteint dans les plaines de Lahore par le renversement de la mousson du printemps? Il me faut quitter Delhi le 1er mars au plus tard : il est malheureux que je n'aie pu partir dix jours plus tôt de Calcutta : mais vous avez vu mes perplexités et les embarras qui m'ont arrêté et m'y ont retenu jusqu'au 20 novembre.

Le détour que j'ai fait pour voir les houillères du district de Burdwan, porte à deux cents lieues la distance que je viens de parcourir. J'en ai fait plus de la moitié à pied, le reste à cheval. Je pars à quatre, cinq, six heures du matin, selon les phases de la lune et la nature du pays. J'arrive à midi, deux, trois, quelquefois quatre heures du soir seulement, au terme de ma journée, que je passe tout entière au soleil comme un natif. Je mange au clair de la lune, avant de monter à cheval, une tasse de riz au lait très-sucré et cuit la veille, mets un biscuit dans ma poche, et, lesté de la sorte, j'accepte comme une bonne fortune, mais sans en dépendre aucunement, toutes les tasses de lait que mon cuisinier, envoyé devant avec un sipahi, réussit à me trouver sur le chemin. Je dîne quand je suis prêt, et quand le dîner l'est en même temps que moi ; sinon il attend en dépit de l'heure. L'uniformité de mes aliments compense heureusement l'irrégularité des heures de mes repas. Je mange invariablement un poulet cuit avec une livre de riz, force *ghy*, ou beurre natif, détestablement rance, mais auquel je suis merveilleusement habitué, et quelques épices, suivant la mode du pays, mais

très-peu : c'est le dîner d'un musulman à douze cents francs de rente. Je bois deux grands verres d'eau avec quelques gouttes d'eau-de-vie, quelquefois de l'eau pure. Le tout ensemble, y compris les bénéfices illégitimes du *khansama* (car je n'ai d'autre cuisinier que mon maître d'hôtel), coûte une cinquantaine de francs par mois, dont la moitié est volée. J'oubliais fort mal à propos, car à l'instant même j'en bois une grande tasse, que le soir quelquefois je prends du thé. Quand il fait froid, je le trouve fort agréable, ou pour me tenir éveillé, quand j'ai beaucoup à travailler et bonne envie de dormir.

Après tout, quoi qu'il y ait à dire contre la paresse, la stupidité et la *mendacité* des domestiques de ce pays, leur service est bien commode et bien peu cher. J'ai, pour douze francs par mois, un palefrenier qui tient mon cheval sellé et bridé à l'heure commandée la veille au soir pour le départ. Cet homme me suit comme mon ombre ; il court quand je galope, c'est la règle. Si je descends, il est là pour mener le cheval par la bride, ou attendre suivant mon signe : or, je monte et descends dix fois, cinquante fois, dans la journée. L'autre serviteur, attaché au cheval, le *grassyara*, a pris les devants ; et je le trouve au lieu marqué pour la halte du soir, avec une botte d'herbes, ou de feuilles, ou de racines qu'il a arrachées pour la nourriture de l'animal. En portant les gages de ces deux hommes au budget de ma cavalerie, son entretien me coûte quarante à quarante-cinq francs par mois.

Les récoltes de tous genres, que je vas faisant sur la route, exigent des soins dans lesquels je dois être secondé de quelques domestiques ; mais ce genre de service n'est

compris dans aucun des précédents de la domesticité indienne. Aussi, quand j'ai dit à mon porteur d'eau de mettre son outre sur un des chars pendant le jour, et de marcher près de moi avec un grand carton sous le bras, pour sécher des plantes, il m'a dit que ce n'était pas son affaire : et cela, d'un ton très-suffisant. Je n'ai pas hésité à lui donner sur-le-champ un grand coup de pied au derrière ; sans quoi, un autre m'allait dire que ce n'était pas son emploi de porter mon fusil, un autre mon marteau, etc., etc. J'ai bien soin de ne rien commander qui soit défendu par les lois religieuses : après cela, j'exige impérieusement, hors de la spécialité d'un chacun, tous les services qu'il me peut rendre. J'espère que la majorité de mes gens aura le temps de s'habituer à cette petite révolution avant que d'arriver à Bénarès, et que je n'aurai à faire dans cette ville qu'un petit nombre de remplacements avantageux. Je craignais, en quittant Calcutta, d'être planté là bientôt sur la route par des gens payés d'avance ; pas un ne s'en est avisé. Avec mon escorte, désormais ils n'oseraient ; et c'est moi, d'ailleurs, qui suis leur débiteur à présent.

Je m'endurcis au froid comme à la chaleur. J'ai couvert, il est vrai, tout mon corps de flanelle ; mais par-dessus je ne porte que des habits de toile ou de coton, comme en été à Calcutta. Ennuyé d'ôter sans cesse mes bas pour traverser des torrents, je n'en porte plus que la nuit pour dormir. Par-dessus mes vêtements du jour, je mets aussi le soir pour coucher un second gilet de flanelle très-grosse et très ample, que je garde dans la matinée sur la route, jusqu'à ce que le soleil me le rende incommode : mais il y a

des jours où le vent est si vif, que je ne le quitte pas. Mon chapeau, fait à Pondichéry de feuilles de dattier, et recouvert de soie noire, est plus brillant que jamais. Le matin, je l'enfonce comme un bonnet sur mes oreilles, et le trouve bien chaud. Il prend toutes les formes que je veux : c'est une admirable invention de ma façon, léger, imperméable, solide, etc., etc.

Le 25 décembre, sur l'autre rive de la Sône.

C'est une mer de sable, qui n'a pas moins d'une lieue de largeur ; et mes chars ont mis quatre heures à la passer. Pour animer ce désert, la Providence tenait en réserve deux éléphants et une trentaine de chameaux, qu'elle a fait défiler lentement à l'encontre de ma caravane. Je vais, forçant de marche, pousser ce soir jusqu'à Sasseram, antique cité indienne.

Pas un arbre pour m'abriter. Je vous écris sous un soleil brûlant ; et tout à l'heure je trouvais glacée l'eau de la rivière ; mais je profite du moment où mon cheval déjeune. C'est un repas qu'il fait rarement, soumis aux hasards qui décident des heures de son maître. Il tient bon pourtant contre le jeûne pendant le jour, et le froid pendant la nuit ; et, comme il ne me semble pas que depuis cinq semaines il ait dépéri, il n'y a pas de raison pour qu'il ne me porte au bout du monde. Le drôle justifie passablement la réputation de méchanceté de ceux de sa couleur, alezan s'il en fut jamais. Quelquefois il me jette à terre : c'est lorsque je suis assez bête pour disputer avec une bête sans raison. Je me promets toujours en tombant d'imiter à l'avenir Figaro, qui le cédait aux sots au lieu de

disputer avec eux; et puis, quand l'occasion se présente, j'oublie mes plans de sagesse, et le veux faire passer près de ce qui l'inquiète; et alors conflit, ruades et vingt autres tours pendables, dont l'écuyer Porphyre vous détaillera la nomenclature. Nous nous arrangeons toutefois à l'amiable, comme il suit : un jour il cède, et le lendemain je cède, moi, *à la pente qui m'entraîne*... Nonobstant ces rébellions, qui sont du reste assez rares, je vais lisant, dormant, et étudiant mes plantes à la loupe, tout en cheminant sur mon palefroi, et m'applaudis fort de mon achat.

Mon vocabulaire indoustani s'accroît chaque jour. Loin d'empêcher mes gens de parler près de moi, je les y invite pour rompre mon oreille à ces inflexions, si différentes de celles des langues européennes pour qui a de l'oreille. Je cause avec eux et avec les soldats de mon escorte. Je cherche à pénétrer leur existence, leurs sentiments, leurs idées. Je m'imbibe de l'Inde, au lieu d'y mettre le bout du doigt comme font beaucoup d'Anglais qui prétendent l'étudier. Sous ce rapport, mon escorte me sera toujours très-utile. Les gens de ma petite caravane, serviteurs et soldats, ne sont pas le sujet d'observations le moins intéressant que je rencontre sur la route. Les Anglais excitent surtout les hautes castes au service militaire. Parmi mes cinq hommes d'Hazaroubag, j'ai deux brahmanes, et les autres sont radjpouts; mon sergent de Burdwan était brahmane aussi.

J'ai renoncé à comprendre quoi que ce soit à la théogonie hindoue. Je suis persuadé qu'elle a toujours été un inintelligible galimatias pour les Européens qui ont pré-

tendu l'expliquer, Bernier, sir William Jones, etc... La subordination des castes me paraît impossible à faire. Je m'y suis essayé avec ma petite habileté classifiante de naturaliste; et je me suis convaincu qu'il n'y a pas de coïncidence exacte entre celles d'une partie de l'Inde et celles qui portent le même nom dans d'autres contrées bizarres. Impossible d'établir entre elles ce que nous autres botanistes appelons une synonymie critique. A mon retour en Europe, je chercherai à m'instruire mieux de ce qui me sera accessible en ce genre, sans la connaissance du sanscrit. Vous avez lu sûrement le *Théâtre hindou* de M. Wilson : ce sera une nouveauté pour moi. J'ai vu le livre tous les jours à Calcutta, l'auteur très-souvent, et n'ai trouvé de loisir que pour son excellente préface. Wilson a la place de M. Darcet à la Monnaie, et plusieurs autres, toutes sans besogne, mais fort rétribuées. C'est le mieux pensionné des gens de lettres assurément; d'ailleurs, le premier sanscritiste du monde actuellement; de plus, homme d'esprit et de goût. Il ressemble prodigieusement au grand Frédéric de Prusse.

Ma solitude est loin de me peser. Je suis très-assuré de passer sans tristesse mes six mois de retraite aux montagnes, sans voir un seul Européen. Des pensées pleines de douceur et de tendresse emplissent tous les instants de ma vie que l'étude n'occupe pas. Il y a des périodes du passé qui me semblent des songes. Je ne puis croire quelquefois que je sois celui qui ait fait ceci, ait été là... Je doute par moment de mon identité, et suis près de soupçonner, en ce pays de la transmigration des âmes, que celle de quelque autre a mis la mienne à la porte. La

source de l'enthousiasme est épuisée, et, quand le froid me tient éveillé sous mes couvertures, je contemple le monde, non en acteur, mais en spectateur critique et désintéressé de ses scènes diverses. Je ne *sens* plus les choses du passé: je me les rappelle seulement, et juge ainsi ce qui fut jadis en moi, comme ce qui est en dehors.

L'admiration des beautés de la nature a aussi sa virginité que la jouissance flétrit bientôt. Saint-Domingue sera éternellement pour moi le beau idéal de la nature équinoxiale: je ne puis me retracer sans attendrissement les premières scènes des tropiques devant lesquelles le hasard me jeta. Peut-être cette profonde impression qu'elles firent sur moi dépendait-elle de la disposition de mon âme ; et, s'il m'était donné de les revoir, peut-être n'y trouverais-je pas leurs beautés si touchantes. Je l'ai écrit à Frédéric. C'est aussi pour l'amour de lui que j'aime le coin du monde qu'il habite.

M. de Humboldt a été heureux dans la description de cette première impression des scènes de l'équateur: un physicien aussi doit être plus sensible, lorsque l'étude des détails de la nature ne lui ferme pas les yeux, à son ensemble. Vous conclurez avec raison de ce soliloque que je ne noircis pas mon papier de prose poétique. J'écris beaucoup sur tous les tons, sans effort, selon la disposition de mon esprit, l'état de mon estomac et la qualité de ma plume: personne n'est tout sublime, tout digne, tout gai et riant. Après une description géologique vient une page confidentielle que nul autre que moi ne doit relire. Je craindrais de mentir si j'écrivais autrement. Adieu, mon cher père; adieu jusqu'à la ville sainte. Dites à mes amis

que leur souvenir me suit et charme bien des instants de ma vie solitaire, mais que je n'ai pas le temps de leur écrire tout ce que j'ai pour eux, dans mon cœur, de sentiments de tendresse. Je ne vous dis pas d'être tranquille sur moi, parce que je me flatte que l'éloquence des deux cents lieues que je viens de faire si heureusement, rend inutile de ma part toute prière de ce genre près de vous. Adieu ; portez-vous aussi bien que moi ; et que Porphyre aussi m'imite. Je voudrais pouvoir vous envoyer du soleil que j'ai de trop pendant le jour, pour un peu de la chaleur des maisons d'Europe au matin. Consultez M. Azaïs, en passant, sur la possibilité de cet échange.

31 décembre 1829.

Ce dernier jour de l'année, je suis arrivé dans la cité sainte. J'y apportais une introduction de milord Bentinck, une de mon ami de Burdwan pour un radjah fort riche dont j'aurai demain la visite, etc., — et deux du major général de l'armée, l'ami du colonel Lafosse, mon ami aussi, le plus aimable des hommes, pour deux de ses excellents camarades. Le premier qui m'a vu m'a retenu, mis en possession de sa maison, et j'ai trouvé après mon déjeuner un éléphant à ma porte pour faire mes autres visites. Puis le directeur de la Monnaie, que j'allai voir le premier sur ma montagne mouvante, un homme que je connaissais par correspondance, le plus spirituel de l'Inde, n'a pas voulu me laisser aller seul, et a prétendu me présenter à chacun. L'éléphant a été renvoyé à la maison, où son dos sera à mes ordres exclusivement pour la courte durée de mon séjour ici; et c'est dans le carrosse du *spi-*

rited mint master, et avec lui, que j'ai fait ma tournée visitante. Il m'attendait comme son hôte et avait fait provision, pour me recevoir, de lettres de vous et de Porphyre, d'une lettre de Taschereau, une lettre de M. Victor pour me recommander un docteur***, une autre de madame Lebreton, une longue de miss Pearson, une de sir Charles Metcalfe, etc., etc., le tout envoyé ici à mon adresse, poste restante, par l'obligeant gouverneur de Chandernagor, qui les avait pêchées, les unes à Pondichéry, les autres à Calcutta, et venues sous son couvert officiellement, port franc, pour m'attendre ici. J'ai tout lu et relu. Ajoutez que j'avais fait cinq lieues à cheval pendant la nuit, pour arriver à la ville sainte au lever du soleil, et je l'ai traversée à pied, admirablement favorisé par la plus belle matinée de Provence au mois de mai. Je ne sais où donner du cœur ni de la tête. J'ai souri en lisant vos craintes sur l'accueil que je recevrais en ce pays. Non, nous ne ferions en France pour aucun étranger ce que l'on fait ici pour moi. Le ruisseau de Londres s'est grossi à Calcutta en une rivière, que voici une mer tout à l'heure. La moitié des lettres que je laisse sur la route m'en vaut un nombre quadruple: il me faudra un chameau de plus pour suffire à cette progression géométrique. Pardonnez le mauvais goût de ces figures au soleil de l'Orient.

Je vous reviendrai, mon cher père, avant de quitter ce lieu : je vous laisse pour aujourd'hui. Hier soir, j'ai coupé ma barbe, une barbe de quinze jours. Je ressemblais à Robinson Crusoe, et ne dînais guère plus magnifiquement que lui sous ma tente. Aujourd'hui, des bas de soie noirs comme pour aller au bal à Paris ou à Londres. Je vais

dîner avec une douzaine d'Européens qui gouvernent une partie de l'empire britannique. Leurs femmes seront habillées selon les modes de Paris, d'il y a six mois. Ce ne sont pas de vulgaires nawâbs, caractère qui n'existe plus que dans les comédies des théâtres du boulevard à Londres. J'aurai le soir une conversation solide et élégante; on combinera les moyens de me faire voir le plus possible des merveilles de la ville, dans le peu de jours que j'y dois rester. Croyez à mon étoile. Il y a certainement dans cette continuité de succès autre chose que du bien joué: c'est un enchaînement de hasards heureux, qui ont cessé, par leur répétition, d'être des hasards. Mais surtout, que je n'aie jamais dû souffrir devant les autres de ma pauvreté, c'est là le miracle!

Le 1er janvier 1830.

Mille de nos compatriotes qui viendraient en ce pays avec le double et le triple de ce que j'y apportai d'argent, ne pourraient probablement parvenir à se faire voir nulle part, Que voulez-vous! Mon hôte ici, capitaine d'infanterie faisant les fonctions de sous-intendant militaire, a cinquante mille francs par an: et, vous le savez, tout est monté à ce ton. Par une faveur unique, j'ai obtenu dispense de richesse; et ma misère relative n'a été, au contraire, qu'une source de jouissances d'amour-propre. Quelques-unes de mes connaissances, les plus amicales, ne l'ignoraient pas, et elles s'y accommodaient de leur mieux. J'ai dû bien rarement louer une voiture pour aller dîner chez le grand juge de l'Inde; quand je n'étais pas son voisin de porte à porte à *Garden-Reach*, il me demandait mon heure et me

venait chercher. Le peuple de sots, qui voyait ces attentions, me supposait sans doute des vertus mystérieuses, plus dignes d'estime que la vulgaire possession d'un cabriolet, et y croyait sur parole.

Les filles sans argent, qui n'ont pas réussi à se marier en Angleterre, arrivent ici par cargaison pour se vendre, en tout bien tout honneur, comme de raison, aux jeunes officiers civils et militaires, qui reçoivent, avec leur brevet et l'assurance d'une fortune suffisante pour deux, l'ordre d'aller être riches tout seuls dans quelque village à deux cents lieues de Calcutta, gouvernant la surface de plusieurs départements français. Ceux dont la place est très-lucrative prennent une femme dans la société de Calcutta, comme ils prennent une fille dans la rue : il est bien entendu que le petit nombre de familles qui formaient celle où je vivais, font exception à cette règle. C'est matrimonialement le pire des pays pour un homme de ma sorte.

Il y a encore dans l'Inde d'énormes revenus, mais il ne s'y fait plus guère de fortunes immenses. Les filles de ceux qui s'y enrichissent sont élevées dans de telles habitudes de luxe, qu'elles ne sont mariables qu'à des collecteurs ou autres gens de cette espèce. Puis les Anglais, qui sont les gens les plus matrimoniaux du monde, font des enfants par douzaines; et il n'y a pas de fortune qui résiste à la division par un quotient aussi chrétien. Enfin les jeunes personnes des classes les plus polies, et à la fois les plus opulentes que j'aie eu occasion de rencontrer, sont plus insignifiantes encore qu'en tout autre pays. Elles ont peur de la petite, bien petite raison d'une femme mariée de vingt-quatre ans, comme des glaces du pôle. Ce n'est

pas qu'elles soient gaies pourtant ; mais les quelques idées sérieuses que le mariage fait toujours entrer de force dans la tête la plus vide, épouvantent la nullité absolue de celles auxquelles n'est pas encore venu l'esprit.

Je n'ai connu que miss Pearson digne de l'estime et de la considération d'un homme sensé. La pauvre jeune fille, que j'avais laissée très-malade, à mon départ de Calcutta, m'écrit ici qu'elle se meurt : c'est en Angleterre que je vais devoir lui adresser la lettre que je lui avais écrite en voyage. Les médecins l'y renvoient sans attendre ; sa mère l'accompagne. Je crains que ma lettre n'arrive trop tard. Mais, quoi qu'il arrive, et quand le hasard nous réunirait encore sous le même toit, nous ne serons jamais l'un à l'autre que ce que nous sommes actuellement. Bien que d'une raison au-dessus de ses vingt ans, et d'un tour d'esprit très-sérieux, elle ne semblait pas s'apercevoir que je fusse encore un jeune homme ; et quelquefois elle me parlait de choses de sentiment, comme elle aurait pu faire à quelque vieil ami de son père ou d'elle.

Il m'en coûte, mon cher père, de jeter à bas tous vos châteaux en Espagne. Mais, si je vous laissais bâtir sans trouble, vous finiriez par y croire, comme au fameux système élevé sur les ruines de tous les autres (style d'*Essences réelles*), et me feriez mauvaise mine au retour, n'étais-je suivi de la famille du roi Priam.

Que vos lettres m'ont charmé ! elles ont effacé la surprise et l'humeur que m'avait données, au débotté dans la ville sainte, la nouvelle du ministère la Bourdonnaie, Mangin et consorts. Je ne puis répondre à ces neuf pages qui en valent cinquante, car ma lettre serait sans fin. Votre

tendresse se fait pour moi des illusions que je ne puis partager, mais dont je suis bien touché. Ce m'est un grand bonheur que votre confiance en ma fermeté. Quoi qu'il puisse m'arriver de contraire, vous me saurez pourvu d'une arme de résistance, qui est en moi dans un principe bizarre de satisfaction intérieure, dans une simplicité de goûts qui n'est pas de mon temps ni de mon éducation, dans une sorte d'orgueil sauvage qui me consolera aux mauvais jours, s'il en vient. Il y a mille degrés de malheur au-dessus de la possibilité desquels je me suis désormais placé.

Je n'ai pas laissé d'écrire à peu près à un chacun pendant les derniers temps de mon séjour à Calcutta. Il me faut abandonner maintenant cette correspondance, où s'évaporerait ce que je dois conserver pour moi. Adieu, mon cher père ; ma première sera de Delhi, dans deux mois. Je vous embrasse, et Porphyre, et l'éternellement absent Frédéric, de tout mon cœur : c'est tout ce que je peux faire pour eux aujourd'hui.

XXII

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Camp de Monir, lundi 28 décembre 1829.

Ne cherche pas sur la carte, ma chère Zoé, le lieu d'où ton cousin t'écrit. C'est simplement un bouquet d'arbres près d'un misérable hameau. Je puis me passer de leur abri, moi qui ai une tente pour coucher dessous ; mais il

est bien nécessaire à mes gens qui dorment autour à la belle étoile. Quoique à peine en dehors du 30ᵉ de latitude, la sérénité du ciel, et le vent du nord qui précipite dans les plaines de l'Hindoustan l'air glacé des cimes de l'Himalaya, rendent les nuits bien froides; moi-même, sous mon double toit de toile, vêtu plus chaudement que le jour et enveloppé de trois couvertures, je me réveille souvent tout transi. Cependant, à midi, la chaleur monte souvent à 30°.

Je viens, en quarante jours, de faire deux cents lieues sans m'apercevoir que je manque de rien. Je mange à quatre heures du matin une demi-livre de riz cuit avec du sucre dans du lait; je bois du lait sur ma route quand mes gens réussissent à en trouver; quelquefois, pour m'en procurer un verre, je vois cent vaches mises en réquisition; et le zèle de mon cuisinier mettrait le feu au village pour le faire chauffer si je ne le préférais froid. Campé à deux, trois, quatre ou cinq heures du soir, je dîne alors invariablement avec une poule, poulet, coq, etc., un oiseau quelconque cuit en pilau dans une livre de riz; je bois un ou deux grands verres d'eau, souvent très-mauvaise, et me jette sur mon canapé de jonc quand le sommeil me ferme les yeux devant mon papier.

Sorti du Bengale, sorti du pays où l'eau des rivières ne peut trouver une pente pour couler à la mer, et stagne et emplit l'atmosphère de vapeurs malfaisantes, je ne me méfie plus du soleil, et m'y expose comme les natifs, je vais plus à pied qu'à cheval, et, détourné par mille objets du chemin, fais chaque jour le double de la distance que mon lourd bagage parcourt. Dans les reconnaissances, je ne suis ni désarmé ni seul, j'ai fait de quatre de mes gens

plus lestes que les autres une avant-garde qui me suit comme mon ombre. Cependant, je me sens chaque jour plein d'une force nouvelle. Aucun Anglais ne s'est jamais avisé de vivre comme moi, et c'est pourquoi sont morts ceux qui ont essayé de s'exposer aux mêmes influences physiques. Ils rient de mon lait, de mon eau sucrée, de mes deux repas séparés par un intervalle moyen de treize heures, de mon abstinence des boissons spiritueuses ; ils se signeraient (n'étaient-ils hérétiques, qui traitent de superstition le saint signe de la croix) s'ils savaient que, malgré toutes mes abstinences, je me trouve souvent obligé, pour éviter les gastro-entérites... (allons, comment dire ?). Bref, tu comprends, je ne suis pas hydrophobe comme eux ; et moi, je me moque d'eux quand on les enterre, confits au vin de champagne ou conservés à l'eau-de-vie et au mercure, que leurs médecins leur administrent par demi-livre.

A Bénarès, où j'arriverai dans trois jours, je substituerai une demi-douzaine de chameaux à mes chars, et ma caravane en sera un peu plus pittoresque. Je t'assure cependant qu'elle ne laisse pas de l'être dès à présen[illegible] qui lui donne un air un peu européen, mais infinim[illegible] respectable, ce sont les habits rouges d'une petite escorte de sipahis, que je renouvelle toutes les soixante ou quatre-vingts lieues, et garderai près de moi tant que je serai dans l'Inde. Elle me fait le maître absolu des lieux où je passe, et ajoute beaucoup, sinon à ma sûreté, du moins à ma sécurité. Mon généralissime est un sergent de la plus haute distinction, qui se roidit comme un pieu à la position du soldat sans armes du plus loin qu'il me voit, et mène mi-

litairement tout mon monde. C'est un brahmane, s'il te plaît ; et celui que j'avais auparavant était brahmane pareillement. Une sentinelle veille la nuit à la garde de mon petit camp, relevée de deux en deux heures, qui me réveille quelquefois par un coup de fusil tiré à quelque rôdeur de figure suspecte. Dans les cent lieues de forêts désertes que je viens de traverser, nonobstant cette garde extérieure, j'avais toujours la nuit sous la main de quoi faire au moins bien du bruit aux oreilles des tigres, en cas de leur visite ; mais je n'en ai pas vu.

Menant de front plusieurs genres de recherches, livré, au travers des études et des soins mécaniques qu'elles exigent de moi, à celle de la langue du pays, la seule que je parle actuellement ; chargé d'une correspondance obligée avec plusieurs de mes nouveaux amis du Bengale, mes longues journées solitaires coulent bien rapidement ; mon isolement des Européens ne me pèse pas. Tu sais que, de Bénarès, je vais, au travers du Bundelkund (province montueuse entre la Nerbuddah et la Jumna) à Agrah, Delhi, et de là aux montagnes de l'Himalaya, pour passer l'été cinq ou six mois dans un lieu élevé au-dessus de la mer presque autant que le sommet du mont Blanc, où je resterai tout le temps sans voir un homme de ma couleur. Par la courte expérience que je viens de faire, depuis que j'ai quitté Calcutta, pour me faire Arabe, je sais que cette longue retraite studieuse, entièrement séparé des hommes et des choses de l'Europe, ne me sera point pénible.

Quelle différence, ma chère amie, avec l'existence que je menais à Calcutta, où je passais dans les plaisirs nobles et sérieux, mais les plus recherchés de la civilisation euro-

péenne, les loisirs que me laissait l'étude ! J'ai parlé de politique avec mes opinions démocratiques; de religion, quand on m'y a provoqué, avec mon scepticisme et mon incrédulité ; de toutes choses, enfin, selon la vérité de mon cœur ou l'erreur de mon jugement, et j'ai eu le bonheur de plaire également à tout ce que j'ai rencontré de gens dont la distinction me faisait désirer l'estime et la bienveillanc

Aujourd'hui, dans le désert, je ne puis me rappeler ces jours sans un sentiment de tendresse. Quoi qu'il m'arrive en ce pays, il y a des hommes dans l'amitié desquels je suis sûr de ne pas mourir.

Elle me suit et me protége puissamment dans mon long pèlerinage. Le major général de l'armée, un homme dont je ne me suis séparé que le cœur gros et la larme à l'œil, et qui avait senti pour moi la sympathie qui m'attirait vers lui, m'a donné de nombreuses lettres d'introduction (vingt-quatre) pour ceux de ses amis ou de ses camarades stationnés sur ma route projetée. Chacun, à Calcutta, a grossi ce paquet; et milord Bentinck y a fait la magnifique addition de neuf lettres privées. Il m'avait fait auparavant un passe-port d'une forme inusitée, et tellement protectrice, tellement amicale, qu'il rendait inutiles sans doute ses recommandations personnelles, et que j'éprouve de l'embarras à le montrer, car c'est une sommation officielle, faite par le gouverneur général à tous les officiers civils et militaires de l'Inde, de m'héberger de leur mieux à mon passage dans leur résidence. Pour aucun Anglais on n'eût fait autant : c'est comme à Londres. Il y a certainement de l'orgueil national dans ce luxe de bienveillance à l'é-

gard d'un étranger ; mais il est d'une noble espèce : j'en jouis, moi, comme individu et comme Français.

L'homme aimable avec qui j'ai eu l'avantage de partager pendant six mois les ennuis de la mer me mande de son royaume indien d'Yvetot qu'il ne manquera pas de griser de son meilleur vin tous les Anglais qui viendront frapper à sa porte, à Pondichéry, et cela à mon intention. A la grande distance où je suis de l'extrémité méridionale de l'Inde, il m'est agréable encore de trouver sur la carte un petit coin de terre amie.

Adieu, ma chère Zoé ; le sommeil, en t'écrivant, ne vient pas me fermer les yeux ; mais il est onze heures du soir, et j'ai donné l'ordre du départ pour demain à quatre heures ; il faut clore cette journée. Si tu attendais de moi une lettre piquante de voyageur, tu auras été désappointée, car je ne t'ai pas dit un mot des hommes, ni de leurs monuments, ni des scènes de la nature dans les contrées que je vais parcourant ; mais je t'ai parlé de choses plus près de moi, et je me flatte que ton amitié verra la preuve de la mienne dans les naïves confessions de mon amour-propre. C'est une faiblesse que je veux bien t'avouer, mais ne la confie qu'à ceux dont tu me sais aimé autant que de toi-même.

Je suis, d'ailleurs, trop occupé d'études diverses et de recherches trop positives pour voir en relief l'intérêt pittoresque des choses. Ce n'est pas que l'examen minutieux et critique des productions et des phénomènes de la nature ferme mes yeux devant le tableau de leur ensemble ; mais la source du charme, du ravissement que j'éprouvais jadis devant leurs beautés les plus simples est tarie. C'est avec

mon esprit désormais, c'est avec mon goût que je regarde complaisamment un paysage, un groupe gracieux. Cependant, je verrai au printemps les plus hautes montagnes du monde ; je vais passer un été, la moitié d'une année, parmi leurs scènes de neiges et de glaces éternelles. Peut-être leur grandeur désolée trouvera-t-elle ma sensibilité plus vive. Ce serait une triste faculté que je me trouverais, mais moins triste pourtant que l'insensibilité.

Adieu, Zoé ; j'ignore quand je t'écrirai, et crains de ne pouvoir le faire que bien rarement ; mais je penserai souvent à toi sur mon cheval de Perse ; c'est tout ce que je peux faire de plus oriental pour toi.

XXIII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Camp à Sonniput, entre Delhi et Paniput, 15 mars 1830.

Votre lettre du 29 juin 1829, après avoir fait dans l'Inde des voyages devant lesquels pâliront toujours les miens, m'est parvenue il y a quelques jours à Delhi. Vous sentirez aisément, cher ami, le plaisir qu'elle m'a fait quand je vous aurai dit que, depuis deux mois et demi, je n'avais aucune intelligence d'Europe. A Bénarès, quelques lignes de vous m'avaient été envoyées de Calcutta par un jeune médecin, auquel j'ai dû faire la réponse la plus négative sur les avantages que pourrait lui offrir la pratique de son art dans cette ville. Il n'y a qu'un Français à Calcutta, et qui se porte

fort bien. Ce n'est pas là ce qu'il faut au docteur ***. Quant aux Anglais, qui en général se portent fort mal, il n'est pas ce qu'il leur faut. Ils veulent un médecin de leur nation, de qui ils soient certains d'être compris, et qui ne craigne pas de les tuer, suivant la mode de la science en leur pays, à force de calomel, d'opium, etc., etc.

Je n'ai pas vu les journaux européens postérieurs aux premiers jours de septembre; en sorte que je sais tout juste le changement de ministère [1], thème sur lequel d'autres peut-être feraient des variations assez sombres, mais qui me paraît plus ridicule que dangereux. Je me rappelle un temps où ces messieurs auraient pu risquer des coups d'État; mais aujourd'hui ils ont plus d'intérêt que qui que ce soit à l'observation de la loi, et ils n'oseront pas se mettre hors d'elle en se mettant au-dessus. — L'esprit de salon qui prévaut à la Chambre et domine nos grandes notabilités parlementaires ne m'avait jamais fait concevoir de doutes sur vos succès à la tribune, pourvu que vous n'en fussiez pas rappelé trop tôt, comme il vous arriva la première fois. Les sentiments auxquels vous parlez existent dans le cœur de tous les hommes bien nés; le bon sens est une chose que la nature aussi a faite commune, et, en s'adressant, comme vous le faites, à ces principes d'émotion et d'action, vous ne pouvez manquer d'exercer une influence qui ira croissant toujours. Le public libéral aimait fort peu les remontrances de ses meilleurs amis; il n'entendait pas être blâmé ni même contredit, et tel qui méritait de lui crédit et reconnaissance n'en reçut qu'un affront

[1] Le cabinet qui fut remplacé par MM. de Polignac, etc.

après avoir été en prison d'abord pour lui. Voyez ! Courier eût-il été plus heureux ? J'en doute. Cependant, voici que vos succès font, dans le style de vos *capables* et honorables amis, un *précédent*, ou, en français, un antécédent subversif du culte de la popularité, lequel n'est pas une des moins ignobles formes de la servilité. Vous ouvrirez la porte à d'autres ; c'est ce qu'il nous faut, — des hommes nouveaux ! que faire de bon avec de vieux pécheurs *capables* à la façon du baron *** et autres de la même école, aujourd'hui nos amis? Je les vois d'ici vous estimer (je l'espère pour eux), mais sourire à votre manque de tactique parlementaire, et, quand la faveur publique vous accueille, se dépiter et se plaindre de ce que vous gâtez le métier, en prouvant qu'il n'y faut pas tant de finesse pour réussir. Dites, cher ami, n'est-ce pas ainsi? Je me prends à rire à cette idée, sans respect pour Mahomet, dans la mosquée qui me sert de demeure aujourd'hui. Dites-moi ce que disent de vous les gens de Moulins et du voisinage[1]. Ceux-là qui vous ont vu à l'œuvre, faisant la guerre sans métaphore aux bruyères, aux marais, aux fièvres intermittentes, à la clavelée, etc., en un mot, aux causes du mal moral et du mal physique, ne vous apprécient-ils pas unanimement? Si, en répondant à ces lignes, vous ajoutiez à la chronique que je vous demande le nombre de vos moutons à Paray, celui de vos charrues, la surface et l'espèce de votre emblavure, le charme vaporeux du lointain me ferait trouver délicieuses ces choses de vous et de notre pays.

[1] M. de Tracy était député de l'Allier.

Quant à moi je n'ose rien vous dire de celui-ci : depuis quatre mois que j'ai quitté Calcutta avec une tente et dix bœufs, j'ai fait environ quatorze cents milles (six cents lieues) ; et, dans ce long voyage, tant d'objets nouveaux se sont offerts à mon observation, mon esprit et mon imagination se sont exercés sur tant de sujets divers, que, sous peine de vous écrire un volume, je dois ne pas commencer. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai eu que des motifs de satisfaction. Dans les vicissitudes d'une vie un peu aventureuse, et certainement la plus pittoresque qui se *vive* dans l'Inde, j'ai eu de bons jours, et pas de mauvais. Les nombreuses et puissantes relations que j'avais formées à Calcutta, et dont quelques-unes étaient devenues véritablement amicales, font de moi dans les provinces éloignées de la capitale un homme du pays, et des mieux informés. Accueilli sur l'étiquette du sac, parce que j'apporte toujours les plus honorables recommandations, je suis fêté bientôt après pour moi-même, parce que je me trouve muni d'articles d'échange avec un chacun. Je m'instruis beaucoup dans ces relâches en des lieux européanisés, en faisant parler le juge de la condition morale des millions d'Hindous et de musulmans qui vivent sous sa loi, le collecteur des taxes, du système très-varié de la propriété territoriale et du produit de la terre, chacun enfin de la chose qu'il sait le mieux ; et, si je rencontre quelque habile *persian scholar*, homme de sens critique, je cherche à rectifier par ses lumières les connaissances que j'ai puisées à des sources nationales suspectes.

La variété de mes études et celle de mes exercices, tantôt à cheval, plus souvent à pied, quelquefois sur un

éléphant ou dans une litière, ne me laisse éprouver de fatigue d'aucune espèce. Je n'ai jamais joui d'une santé plus égale : ma diète brahmanique combat les effets funestes du climat.

Après Saint-Domingue et Rio-de-Janeiro, la magnificence de la nature au Bengale est d'une fatigante monotonie. Les immenses forêts montagneuses du Bohar, que j'ai traversées entre la Dammoodah et le Gange, ont plus de variété, mais déjà la magnificence du tropique a disparu. Je n'en retrouve aucun trait dans les montagnes du Boghelkund et du Bundelkund, où j'ai péniblement voyagé pendant le mois de janvier. Les plaines de cette dernière province et le Doàb, ou l'immense delta qui sépare le Gange de la Jumna, n'ont point de caractère propre tranché. Mais, en repassant la Jumna devant Agrah, et marchant depuis vers le nord-nord-ouest dans la direction du désert qui borde la rive gauche de l'Indus, l'aspect du pays est fortement déterminé par sa configuration et la végétation qui le couvre. C'est presque la Perse; du sel ou du salpêtre dans un sol sablonneux, de la poussière dans l'atmosphère, la végétation rabougrie, épineuse, etc. — Sans me détourner de la route qui m'est tracée par mes recherches d'histoire naturelle, j'ai vu les villes les plus célèbres de l'Inde, Sasseram, Bénarès, Mirzapoor, Kalinger, Kalpi, Agrah, Muttrah, Bindrabund, Delhi... Bénarès et Delhi en sont les deux grandes capitales hindoues et musulmanes, et dans l'une et dans l'autre j'ai été promené avec une admirable complaisance par les hommes les plus instruits. Pour que je visse tout ce que l'on peut voir à Delhi, le résident politique manifesta à l'ombre impériale

que le gouvernement anglais y pensionne magnifiquement le désir de me présenter à Sa Majesté, et le vieil empereur tint un *durbar*, mercredi dernier, pour cette cérémonie. Vous-même, cher ami, avez sans doute été à Constantinople la victime de cette mascarade honorifique, et savez ce qu'il faut de vertu pour ne pas rire à sa propre figure, si on a le malheur de la rencontrer dans une glace. Du reste, je fus fait *sâheb bâhâdour*, ou seigneur victorieux à la guerre, ce que j'estime autant que baron. Pour une centaine de louis, j'aurais pu être l'étoile de la lumière, ou la lumière du siècle, ou l'abîme de la science, etc.

La petite troupe de Mohammed Abder Rhazy vit sur les quatre millions de pension du maître, et vit de riz cuit à l'eau et de titres superbes.

J'irai camper demain à Paniput, champ de bataille où tant de fois le sort de l'Inde a changé. De là, j'entrerai dans le pays des Sikes indépendants, et marcherai à Khytul, où je serai joint par plusieurs personnes obligeantes qui veulent bien organiser pour moi une grande chasse au lion. C'est ce que je ne pourrai jamais voir avec mon *galloway* (bidet), mes huit serviteurs, ma petite escorte et mes bœufs; mais le camp de mes aimables chasseurs, que je traîne avec mon propre établissement qui s'y perd, se compose d'une douzaine de forts chevaux arabes, de quatre éléphants que sept autres vont rejoindre, d'une multitude de chameaux et d'une centaine de domestiques ou de cavaliers. De Khytul, ils me conduiront au pied des montagnes, jusqu'au lieu où le Gange en débouche dans les plaines. Le chef de cette point trop petite expédition est à peu près vice-roi de ces provinces, sous le titre d'ad-

joint au résident de Delhi; c'est le compagnon le plus désirable pour moi. — Les Anglais sont si riches, qu'il n'y a point d'obstacles pour eux; j'en trouverai partout sur le premier et le deuxième étage des montagnes. Ils sont allés jusque sur l'autre pente de l'Himalaya, et y ont bâti deux maisons, dont je compte occuper une pendant trois ou quatre mois. Chemin faisant, j'aurai occasion de faire de belles recherches géologiques dans l'épaisseur de la chaîne centrale de l'Himalaya ouverte par la rivière Sutledje. Un séjour de plusieurs mois dans la haute vallée de ce fleuve, sur l'autre pente des montagnes, dans un site élevé de dix mille pieds environ au-dessus de la mer, doit offrir à mes collections d'histoire naturelle des objets, sinon très-variés, du moins très-nouveaux. Je pousserai mes excursions jusqu'à la frontière chinoise. Un de mes amis de Calcutta, officier du génie, est allé faire de la géographie jusque-là, il y a onze ans, et, depuis, des curieux y ont suivi ses traces. Mais je serai, je pense, le premier de mon métier qui y aura fait un voyage. Les indications de M. Moorcroft sur l'histoire naturelle du lac Mansarower sont si vagues, qu'elles ne sont d'aucun prix pour la science, désormais plus exigeante. Cher ami, je me promets bien des résultats de ce voyage dans l'Himalaya. Le froid, que je supporte mal, m'y prépare sans doute bien des souffrances; mais je suis sans merci pour mon corps, en tant que les peines où je l'expose ne peuvent altérer radicalement ma santé. J'écris beaucoup; cependant, je trouve que je ne le fais pas assez : mais le temps me manque, quoique je n'en perde pas. Depuis Bénarès, j'ai fait avec mon cheval un arrangement merveilleux ; il me laisse lire sur lui le long de la

route, moyennant que je ne le contrarie pas dans ses caprices. Les classiques de l'équitation me siffleraient à outrance s'ils me voyaient. Les magnifiques Anglais, qui, sur l'article cheval, sont à tous égards d'une roideur extrême, trouvent cette allure un peu négligée ; mais, comme ils savent le prix du temps, pour un voyageur de mon espèce surtout, mon caractère *as a gentleman* n'en souffre pas.

Camp à Haberi, 19 mars.

Pour me reposer de quatorze lieues faites d'une traite ce matin, et d'une journée laborieuse sous ma tente, à 32 degrés de chaleur, je viens de me donner, à cette heure où l'on respire, le plaisir de relire votre lettre. Cher ami, je l'ai souvent pensé, ce que vous me dites, qu'il n'est pas si difficile de parler à des hommes d'une chaire ou d'une tribune. Quand le premier trouble d'une situation nouvelle est dissipé, celle-là n'est-elle pas faite, au contraire, pour inspirer le talent? Il y a une certaine perfection littéraire qui est déplacée en ces deux endroits, c'est celle que les auditeurs ne peuvent manquer de remarquer et d'admirer. Ces discours-là, on les entend et on les juge exactement comme une composition, comme un exercice littéraire : énorme bévue de ceux qui les font ! Les prédicateurs anglais que j'ai entendus, bons ou mauvais, prononcent si admirablement le *th* qu'ils me font l'effet de maîtres d'anglais donnant une leçon. Le débit le plus pur n'est pas le meilleur, s'il n'est pas le plus expressif. — Bonsoir. A cette heure, vous lisez sans doute des budgets au coin de votre feu, dans votre petite chambre. Mon ami, nous nous y reverrons.

Fermée chez les Sikes, à Khytul, sans une minute pour ajouter un mot.

Le 22 mars.

XXIV

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Delhi, 10 mars 1830.

Mon cher père,

Parti le 6 janvier de Bénarès, je suivis la rive gauche du Gange jusqu'en face de Mirzapoor, où je traversai le fleuve; et, muni de pervanas (firmans, passe-ports locaux) du magistrat de Mirzapoor (auquel lord William Bentinck m'avait recommandé) pour les radjahs indépendants du Boghelkund et du Bundelkund, je m'écartai de la route directe des montagnes de l'Himalaya et me jetai dans ces provinces, où je savais devoir trouver beaucoup d'intérêt minéralogique et géologique. — Je passai à Rewah (O.-S.-O. de Bénarès), où je reçus un message poli du radjah. De là, à Panna, lieu célèbre par des mines de diamants, et, après avoir erré sur le haut du plateau du Bundelkund pendant une quinzaine de jours, j'en redescendis à grand'peine au-dessus d'Adjigdur, résidence d'un autre radjah. Là, je dus donner quelque repos à mes gens et à mes bêtes, exténués par de longues marches au travers des montagnes. Un heureux hasard me fit trouver, dans cette courte station obligée, des objets pleins d'intérêt. Rentré dans les plaines, à Kalinger, il ne m'est plus arrivé depuis d'être séparé de

mon bagage, et de bivaquer, à jeun, parmi des sauvages curieux, comme je dus le faire plusieurs fois dans les montagnes ; ma petite tente m'a toujours suivi depuis le 1er février. A Bondah, station civile et militaire, chef-lieu du Bundelkund anglais, je refis mon équipage, renvoyai mon escorte de Mirzapoor, et, équipé de neuf, je repris, après vingt-quatre heures seulement de halte, la route des hautes provinces. Je passai à Hammerpoor, au confluent de la *Betwah et de la Jumna, de là à Kalpi, sur la rive droite* de cette dernière rivière, que je traversai là pour entrer dans le Doâb, pays situé entre les deux rivières (Doâb, *duo aqua*, en sanscrit), la Jumna et le Gange.

L'hiver avait fini le 1er février à Bondah. Les nuits avaient cessé d'être fraiches. Les jours devinrent très-chauds. Je continuai cependant à voyager de jour, confiant dans mon régime, que j'avais graduellement amené à la simplicité native. De violents orages me déconcertèrent quelque peu dans le Doâb. Porphyre sait ce que c'est que la pluie quand on n'a point de maison pour s'abriter. De loin en loin, une vieille mosquée, un temple hindou, me servirent de refuge ; mais le plus souvent je n'eus qu'un arbre pour abri, et quelquefois un arbre dépouillé de son feuillage.

J'arrivai à Agrah le samedi 20 février. C'était la première grande ville musulmane que je voyais ; elle est pleine des souvenirs de la grandeur récente de la famille de Timour. J'y restai trois jours, jours de repos pour mon équipage, qui en avait grand besoin, jours de fatigue extrême pour moi ; à travers les soins que je donnais à mes collections, je lassais trois chevaux dans un jour.

L'hospitalité anglaise en général est admirable. Des hommes accablés de besogne ont été mes guides autour des stations où j'ai séjourné ; non-seulement ils m'ont prêté leurs éléphants, leurs voitures, leurs chevaux, mais c'est avec eux toujours que j'ai couru au travers des ruines. Il en est plusieurs auxquels je me suis véritablement attaché, et dont le souvenir me sera toujours extrêmement doux. Les nombreuses et admirables recommandations dont je suis muni par lord William Bentinck pour ses proconsuls civils, par le major général de l'armée, le colonel Fagan, pour ses camarades et ses amis, en lesquels se sont résolues celles de ces lettres que j'ai eu occasion d'employer déjà, me valent partout la réception la plus flatteuse ; et il faut que je sois tombé bien malheureusement pour ne pas être convaincu, le soir, que c'est pour moi-même qu'on me fait tant d'accueil. Je sens et pense à ma manière, et l'exprime naïvement dans un langage que l'on dit toujours correct, quelquefois inusité, étrange, et souvent pittoresque. Cette manière d'être oblige immédiatement la roideur anglaise à se détendre. Je fais de *bonnes gens*, des Français, de tous les Anglais avec lesquels je reste vingt-quatre heures.

Muttrah et Bindrabund sont deux grandes villes hindoues isolées au milieu d'une contrée toute musulmane. Je les vis l'une et l'autre en venant d'Agrah ici.

Delhi enfin, Delhi est la terre la plus hospitalière de l'Inde. Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin ? J'ai manqué d'être *la lumière du monde*, ou *la sagesse de l'État*, ou *l'ornement du pays*, etc. ; mais, heureusement, j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci. Vous allez

rire. Le Grand Mogol, Schâh-Mohammed-Akber-Rhazy-padischâh, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un durbar (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le résident avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khélat*, ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre ; et, affublé comme Taddeo en kaïmakan (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plait, qu'il descend en ligne directe de Timour, ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son vizir, une couple d'ornements en pierreries. Je tins mon sérieux superbement durant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glaces dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Perron, son gardien jadis, quand il était prisonnier des Mahrattes, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces, sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes, et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-

heure, il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité !

Il va sans dire que j'ai trouvé Schâh-Mohammed-Akber-Rhazy-padischâh un vieillard vénérable et le plus adorable des princes. Mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche et l'expression d'un homme qui a été longtemps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône, et le consolent, par une pension annuelle de quatre millions de francs, de la perte du pouvoir. Ne contez pas cette histoire à mes amis, messieurs de la couleur locale, et vous les verrez trouver, au carnaval de 1833 ou 1834, que mon déguisement oriental est des plus mal imités : alors, je leur dirai quel est cet habit soi-disant mal imité. Le résident traduisit : Victor Jacquemont, voyageur naturaliste, etc., etc., par *misteur Jâkmont sâheb bâhâdour;* ce qui signifie : M. Jacquemont, seigneur victorieux à la guerre ! C'est ainsi que le grand maître des cérémonies me proclama.

Ce seigneur victorieux dans les batailles s'occupe ici de tout autre chose que de la guerre. Il empoisonne d'arsenic et de mercure les collections qu'il a formées durant les cinq à six cents lieues qu'il vient de faire ; il les emballe pour les laisser ici pendant son voyage dans l'Himalaya. La variété des situations ne manque pas dans ma vie errante. Ici, je ne sors pas en voiture, en palanquin ou sur un éléphant, sans une brillante escorte de cavalerie; c'est une politesse de mon hôte. J'habite seul une maison

somptueuse, environnée de superbes jardins. Si je dîne dehors, c'est chez le général ou un autre grand seigneur, et je ne déchois pas. Cependant, il est probable que je passerai trois mois de l'été dans une hutte enfumée, d'une saleté horrible, de l'autre côté de l'Himalaya, et, d'ici là, car c'est bien haut et bien loin encore, Dieu sait par où je passerai Quoi qu'il arrive, pensez que, dans mes vicissitudes passées, de Calcutta à Delhi, je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition, et (circonstance prosaïque, mais du premier ordre) que j'ai eu l'admirable talent de rester au-dessous de mon budget des dépenses.

Samedi prochain, 15, je reprendrai ma vie solitaire et perambulante. J'irai camper à cinquante lieues d'ici, vers le nord-ouest, dans le pays des Sikes, près d'une ville appelée Kythul. Le premier secrétaire d'ambassade (*first assistant to the resident*) arrivera le 20 à mon camp avec un immense appareil d'hommes, de chevaux et d'éléphants; et, joignant nos inégales fortunes, nous *marcherons* ensemble vers l'est jusqu'au lieu où le Gange débouche des montagnes. L'objet de mon futur compagnon est de chasser des sangliers et des tigres. Pour se donner ce plaisir, il va dépenser en un mois ou six semaines, une dizaine de mille francs, mais il en a soixante par an; garçon d'ailleurs de mon âge environ, et destiné par ses talents à une haute fortune en ce pays. J'aurai un partner des plus instructifs sur les choses du pays, et l'occasion de voir et de partager des exercices qui tourneront tout naturellement au profit de mes collections. M. Trevelyan se prétend infiniment flatté que je veuille bien lui permettre d'être mon compagnon. Ces gens me rendront fat,

si vous ne trouvez pas que la chose soit déjà faite. Cependant, je ne les prends pas en traître; je ne leur dis pas que je suis riche, que je suis noble; je ne mets pas mieux ma cravate qu'à Paris; mon habit n'est pas à la mode, et, après deux ans presque d'existence, huit mois de navigation et quinze jours de submersion dans l'ouragan de Bourbon, il est des plus fanés. Malgré cela, il n'est pas de distinctions qu'ils ne me prodiguent.

N'ayez pas peur des Sikes: ce sont de subtils voleurs, mais on ne me laisse pas aller chez eux sans une forte escorte. M. Trevelyan joignant sa petite armée à la mienne, nous voyagerons en conquérants. Quant aux dangers de la chasse aux tigres et aux lions, j'ai fait souvent cette question: « *D.* Combien de *gentlemen* anglais ont été mangés à la chasse depuis M. Hastings? — *R.* Pas un. »

Paniput, 17 mars.

Je vous écris aujourd'hui du champ de bataille célèbre où tant de fois le sort de l'Inde fut décidé.

Vous riez peut-être de cette célébrité, qui vous est nouvelle: Paniput ou Lilliput, pour vous peut-être, mon cher père, c'est tout un; mais il faut que vous changiez là-dessus et vous fassiez un peu Indien pour l'amour de moi. D'Eckstein[1] n'est-il pas là pour vous instruire? Je voudrais vous donner à l'histoire de ce pays une introduction moins sublime; mais je ne connais que Mill, et ses cinq énormes

[1] *Le Catholique*, publication mensuelle que rédigeait alors M. le baron d'Eckstein, renfermait souvent des articles sur la littérature et la religion des Hindous.

volumes vous effrayeront justement. Ah çà ! vous croirez *en moi* du moins, si vous ne me croyez pas !

Les Delhiens, dont vous devez être amoureux, m'ont conduit à deux journées de marche de chez eux. J'ai hurlé de bonne grâce avec ces loups, c'est-à-dire que je me suis montré aussi indifférent qu'eux aux fortunes de ma tête et de mes membres, en courant avec eux après des sangliers. Par hasard, je ne suis pas tombé, ce qui tient seulement à ce qu'on m'avait donné le meilleur arabe de toute notre cavalerie. Les chutes de cheval viennent immédiatement après l'hépatite chronique et avant le choléra-morbus dans la hiérarchie des causes de mort en ce pays. Quelques jambes cassées, quelques épaules fracassées, sont tellement dans la règle d'une chasse indienne, qu'il ne s'en fait pas sans un chirurgien. Quant aux lions et aux tigres, c'est (pour les *gentlemen* s'entend) un jeu des plus innocents, attendu qu'on ne les chasse pas à cheval, mais à éléphant seulement. Chaque chasseur est juché, comme un témoin devant une cour de justice anglaise, dans une caisse fort élevée, attachée sur l'animal. Il a un petit parc d'artillerie près de lui, savoir : une couple de fusils et une paire de pistolets. Il arrive quelquefois, quoique cela soit très-rare, que le tigre, poussé aux abois, saute sur la tête de l'éléphant ; mais cela ne nous regarde pas, nous autres : c'est l'affaire du conducteur (*mohaotte*), qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidents. En cas de mort, celui-ci a du moins la satisfaction d'une vengeance complète, car l'éléphant ne joue pas nonchalamment de la clarinette avec sa trompe quand il se sent coiffé d'un tigre ; il le travaille de son mieux, et le chas-

seur l'achève d'une balle à bout portant. Le *mohaotte* est, vous le voyez, une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable est derrière vous, dont l'office est de porter un parasol au-dessus de votre tête. Sa condition est pire encore que celle du *mohaotte;* lorsque l'éléphant, effrayé, fuit devant le tigre qui le charge et s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être alors mangé à la place du *gentleman*. L'Inde est l'utopie de l'ordre social à l'usage des gens comme il faut; en Europe, les pauvres portent les riches sur les épaules, mais c'est par métaphore seulement; ici, c'est sans figure. Au lieu des travailleurs et des mangeurs, ou des gouvernés et des gouvernants, distinctions subtiles de la politique européenne, il n'y a dans l'Inde que des *portés* et des *porteurs:* c'est plus clair.

Sur ce ton, je n'en finirais pas: je reviens donc au *moi*. La veille de mon départ de Delhi, le 12, un paquet m'arriva, revenant de Loodianah sur les bords du Sutledje, aux avant-postes de Rundjet-Singh. Il contenait une lettre de Porphyre (29 juillet 1829), un billet de vous, trop court pour compter, et une lettre de Victor de Tracy. Le tout était arrivé par la marine au bon gouverneur de Chandernagor, qui ne s'épargne aucune peine pour saisir mon bien où il le trouve. Il vous fera tenir celle-ci par la même voie, et aussi une autre d'hier, au Jardin des Plantes.

Un évêque catholique réside à Agrah. Quoique je ne susse pas même son nom, j'étais tellement à la mode, que je n'hésitai pas à lui écrire un billet bien poli en italien pour lui demander la faveur de le voir. Confondu de la politesse archiitalienne de sa réponse, je courus tout de suite

à *son palais*. Ce palais épiscopal est une petite mosquée en ruine que le gouvernement lui a abandonnée. Il y vit bien pauvrement. Je le trouvai dînant à midi avec un superbe appétit en face du plus maigre dîner ; d'ailleurs, frais, dispos, joyeux, gras à lard, la plus belle figure, la plus superbe barbe grise que j'aie jamais vue. Les Anglais, qui ne peuvent croire qu'un si pauvre prêtre soit un *bishop*, se contentent de l'appeler *padri*, mot portugais estropié qui s'applique en indoustani à toute espèce de prêtre chrétien ou musulman, et le *monsignore* que je lui donnai parut le délecter d'autant plus que j'avais un compagnon anglais dans ma visite. Le bonhomme, sans embarras et sans orgueil, nous pressa fort de partager son dîner, et, sur notre refus, il nous fallut du moins trinquer avec lui. Il avoua que son vin ne valait rien, et dit que celui de son village en Toscane coûtait cinquante fois moins et valait cent fois mieux. Je lui demandai l'étendue de son diocèse, le nombre de ses ouailles... *La caldaja*, me dit-il, *è molto grande ; ma... la carne molto poca*. Comme, en parlant ainsi, il poursuivait avec sa fourchette de fer les débris d'une mince fricassée perdus dans un énorme plat d'étain, je trouvai dans sa réponse un à-propos que sa pantomime italienne rendait plus expressif, et qui me fit partir d'un éclat de rire. L'Anglais, qui, par parenthèse, était Écossais et puritain, me demanda : *What is it?* voyant l'évêque rire d'aussi bon cœur que moi du hasard de sa métaphore ; je la lui expliquai. Il ne rit point ; et, quand nous fûmes sortis, il me dit qu'il était bien messéant, à un prêtre surtout, de parler ainsi des âmes chrétiennes.

Je n'ai plus de chance de trouver le chevalier Grey cet été dans les montagnes. Il vient de courir pendant deux mois, en palanquin, dans les provinces où je suis maintenant, et il a vu des montagnes ce que la neige ne couvrait pas; ce sera tout pour lui. Lady Grey, pendant ce temps, est restée seule à s'ennuyer à Calcutta, où elle n'a point, comme son mari, le passe-temps de juger les gens. Je me suis trouvé annoncé à Agrah, à Muttrah et à Delhi par sir Ch. Grey; il m'a servi de fourrier. Les journaux de Calcutta, que lord William laisse aussi libres qu'en Angleterre, ont terriblement tympanisé mon grand juge pour cette petite gratification qu'il vient de donner à sa curiosité. J'avais une telle disposition à devenir *too great an admirer of lady G.*, qu'il vaut peut-être mieux que nos beaux projets du mois de novembre dernier se soient réduits à cette pointe du chevalier.

Vers le 1er avril, je serai à Hurdwar, petite ville située sur les bords du Gange, à la sortie des montagnes. C'est l'époque d'une foire célèbre qui s'y tient tous les ans, et où je verrai des Chinois, des Thibétains, des Tartares, des Cachemiriens, des Usbecks, des Afghans, des Persans, etc. J'y achèterai des vêtements chauds pour moi et mes domestiques. J'y verrai trois ou quatre gens dont j'ai besoin, et, comme article de luxe, la vieille *begum* Sumrou, qui faisait la guerre, il y a plus de soixante ans, aux Mahrattes, avec la meilleure cavalerie de l'Inde à cette époque. On ne sait trop d'où elle vient : cependant, on la regarde généralement comme une esclave amenée de Perse ou de Géorgie. Je n'aurai pas à regretter de n'avoir pas vu sa principauté de Sirdhana, où je ne serais allé que pour elle. Le résident

de Delhi m'a donné des lettres à son adresse. Elle fut mariée, il y a quelque soixante ans, à un aventurier italien au service de Schâh-Alem, et passe depuis lors, je ne sais pourquoi, pour chrétienne et catholique. Ne serait-ce pas pour moi un beau parti, si je devais hériter de sa souveraineté? J'y songerai d'ici à Hurdwar.

J'entrerai dans l'Himalaya par la vallée de Dhoon, au-dessus de Hurdwar et de Saharunpoor : Dheïra en est le chef-lieu. Un major Young y *règne* sous le titre d'adjoint ou résident de Delhi et de commandant des milices montagnardes. De là, j'irai à Sabathoo, lieu semblable, chef-lieu d'un établissement pareil, et où je porte également pour son chef des lettres sans nombre, dont deux de crédit. De Sabathoo, je monterai à Kotgerk, sur le deuxième étage de l'Himalaya, près du Sutledje; puis, de là, soit par un sentier suspendu au-dessus des bords escarpés de cette rivière, soit par un col au travers des neiges éternelles de la chaîne centrale, je passerai de l'autre côté de celle-ci dans un petit pays appelé Kaunawar, politiquement indépendant de la Chine, mais qui, par sa position géographique au nord de l'Himalaya, par son climat, appartient au Thibet. Comme une conséquence de ces conditions, ses productions doivent être à peu près les mêmes, et la plupart inconnues, sinon très-variées, ce que ses hivers hyperboréens rendent invraisemblable. Le capitaine Herbert, qui découvrit la route de ce pays en 1819, est le seul homme instruit qui l'ait visité. Il n'a fait qu'y courir en géographe, avec un cercle repétiteur et un chronomètre. Depuis, quelques curieux y sont allés à vide et y ont bâti deux maisons, dont j'espère occuper une. Si des premiers venus

s'en étaient emparés pour cette année avant moi, je me bâtirais une hutte ou une baraque, ou composerais avec un villageois pour lui louer la sienne. Voilà, mon cher père, quel sera mon séjour pendant quatre mois, je suppose. J'habiterai à neuf ou dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un pays dont les étés sont ceux de Hongrie, et les hivers ceux de Laponie. Cependant, les nuits seront toujours froides : des neiges éternelles fermeront de toutes parts mon horizon. La principauté de Kannawar est indépendante des Anglais ; mais j'aurai la même sécurité dans ces montagnes qu'à Delhi ou à Calcutta. La dernière autorité anglaise réside à Kotgerk. Toutes mes lettres m'y seront adressées, et le commandant de Kotgerk me les fera passer par un exprès en Kannawar.

En attendant que j'aille geler si haut, le printemps que voici venir me cuit dans les plaines. Fort heureusement que je traîne avec moi à Kythul le camp de mes amis de Delhi. Ils ont des tentes immenses, doubles, quadruples, que j'échelonne sur la route devant moi, de manière à trouver un abri quand j'arrive au gîte, à dix ou onze heures du matin. Je vous quitte (il est dix heures) pour aller coucher sous la mienne, celle d'où je vous écris ; elle sera levée à l'instant, décomposée en toutes ses parties, roulée, chargée sur des chameaux, et prendra les devants à minuit : ne me mettant en route qu'à quatre heures du matin, je la trouverai tendue demain quand j'arriverai. Bonsoir ; il vente fort. O la belle chose que des maisons ! Si vous saviez combien il est désagréable d'être pris au filet, dans son lit, sous la tente que le vent a renversée ! Adieu.

Fermé à Kythul, chez les Sikes. Le 22 mars.

XXV

AL SIGNOR CORDIER, IN CHANDERNAGOR [1].

Paniput, 17 marzo 1830.

Carissimo signor mio,

Ho ricevuto pochi giorni fa, in Delhi, il suo amabile biglietto del primo di febbrajo, che avea molto viaggiato nelle provincie superiori prima di trovarmi, essendo stato a Loodianah, sul margine del Sutledje, davanti all amico Rundjet-Singh; — e la ringrazio moltissimo per la sua affettuosa rimembranza. Ho continuato di essere felicissimo nel mio viaggio; le montagne di Bundelkund ch' io ho visitate, passando in Rewah, Nagoung, Lohargong, Pannah, Ajighur, e Kallinger, le trovai molto interessanti per le mie ricerche geologiche, ma un pochino selvaggie ed aspre. Ho

Panipût, 17 mars 1830.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu, il y a peu de jours, à Delhi, votre aimable billet du 1er février : il avait beaucoup voyagé dans les provinces supérieures avant de me rencontrer ; il était allé à Loodianah, sur le bord du Sutledje, en face des possessions de l'ami Rundjet-Singh. Je vous remercie beaucoup de votre affectueux souvenir. J'ai continué à être très-heureux dans mon voyage. J'ai visité les montagnes du Bundelkund, en passant à Rewah, Nagoung, Lohargung, Pannah, Adjighur et Kallinger ; je les ai trouvées fort intéressantes sous le rapport de mes recherches géologiques, mais un tant soit peu sauvages. J'ai

spesso coricato sul seno della nostra (durissima, umida e fredda) madre, la terra, e non l'amo di più per questo favore. Intanto la mia salute è sempre ottima. Io divenni da subito innamorato colle ruine di Agrah, e poi molto di più con Delhi. Ho pagato i miei rispetti al nostro vescovo nella prima di quelle città, signor Antonino. Egli è alto così di me, cinque volte più largo; la più bella barba ch' io ho mai veduta; un superbo, dolce, papale portamento. Quando io andai a visitarlo, egli sedea a pranzo, un poverino pranzo davvero; ma buono appetito, non bisogna un cuoco francese. Il vescovo faceva una guerra senza pietà ad alcuni pochi e piccioli pesci che, benchè fritti, fuggivano davanti alla sua forchetta, ed io mi tenni appena di ridere quando il sacro pescatore da chi io avea chieduto quanto grande era il suo vescovato, mi rispose · « La caldaja mia è molto grande: ma la carne! .. molto poca...» parlando così del suo spirituale imperio e dei pochi cattolici sparsi di qua e di là.

souvent couché sur le sein de notre dure, humide et froide mère, la terre; et je ne l'en aime pas davantage pour cette faveur. Cependant, ma santé est toujours excellente. Je suis devenu subitement épris des ruines d'Agrah, et depuis je l'ai été davantage encore de Delhi. J'ai présenté mes respects à notre évêque, frère Antonin, dans la première de ces villes. Il est grand comme moi, et cinq fois plus large, la plus belle barbe que j'aie jamais vue, une prestance superbe, affectueuse et papale. Quand je suis allé le visiter, il était à table et prenait son dîner, un pauvre dîner, en vérité; mais bon appétit n'a pas besoin d'un cuisinier français. L'évêque faisait une guerre sans pitié à quelques rares et chétifs poissons qui, quoique frits, fuyaient devant sa fourchette. J'eus peine à m'empêcher de rire quand le saint pêcheur, à qui j'avais demandé quelle était l'importance de son diocèse, me répondit : « La marmite est grande, mais la chère... est bien maigre! » parlant ainsi de son empire spirituel et du petit nombre de catholiques disséminés sur sa surface.

Non posso più parlare nè scrivere questa leggiadra favella, ch' io parlava un dì tanto facilmente, avendo per maestro una tanto bellina signorina. Adesso parole inglesi, indostane ed italiane si presentano insieme sotto alla mia penna, e le mischio senza di avvedermene. Io divengo ogni giorno innamorato di più degl' Inglesi. Le lettere d' introduzione di lord W. B. e quelle dell' amico mio Fagan, il maggiore generale dell' armata, e cinquanta-quattro altre di persone così rispettate, mi procurano dappertutto la più grande ospitalità. Il residente in Delhi mi propose di veder la corte dell' imperatore; ed avendo richiesto della S. M. il favore di tenere un durbar per l'occasione, io ebbi l'onore d' essere introdotto davanti a lie, il 10° di questo mese. S. M. si degnò di onorarmi con un chelat. Io fui dunque vestito alla turca in grande cerimonia sopra de' miei abiti neri; il visir prese molte pene per fare un turbante col mio cappello, e quando, fatto così un Turco, io ritornai davanti

Je ne puis plus parler ni écrire cette gracieuse langue, que jadis je parlais si facilement, lorsque j'avais pour maître une si charmante dame. Maintenant, les mots anglais, indoustanis et italiens se présentent en même temps sous ma plume, et je les mêle sans m'en douter. Je deviens de jour en jour plus amoureux des Anglais. Les lettres d'introduction de lord William Bentinck et de mon ami Fagan, major général de l'armée, et cinquante-quatre autres lettres de personnes également respectables, me procurent partout la meilleure hospitalité. Le résident à Delhi me proposa de voir la cour de l'empereur; et, ayant sollicité de Sa Majesté la faveur d'avoir un durbar pour l'occasion, j'eus l'honneur d'être introduit auprès d'elle, le 10 de ce mois. Sa Majesté daigna m'honorer d'un khelat. Je fus donc costumé à la turque par-dessus mes habits noirs; le vizir prit beaucoup de peine pour faire un turban avec mon chapeau, et, quand, devenu Turc par ce moyen, je retournai devant l'empereur, il daigna attacher à mon chapeau, désormais devenu turban, deux fleurons de faux diamants.

all' imperatore, si degnò di legare al mio oramai turbanesco cappello due fiori di false gemme : Schâh Mohammed-Akber-Rhazy-padischâh è un vecchio uomo di una buona sembianza, e, dicono tutti, di una buona natura. Il governo inglese li dà 16 lacchi ogni anno, per far niente. Che bel posto ! Per la rappresentazione di questa farza imperiale, il signor residente ed io avevamo indostane scarpe, che noi lasciammo alla porta della stanza dove sedea l'imperatore, e noi marciammo sull' imperiale tappeto colle nostre scarpe di Europa. Dopo della farza, quando in visitai il palazzo, i giardini, ec., ec., col mio onorificio abito, che faceva di me una molto risibile mascherata, ma ch' io non potea lasciare senza mancare alla cortesia, nell' interiore del palazzo, le mie indostane scarpe mi rincrescevano moltissimo, che io le perdeva ad ogni passo.

Ho lasciato in Delhi tutte le mie collezioni, ed io vado nel paese di Kannawar, sull' altra parte delle montagne

Schâh-Mohammed-Akber-Rhazy-padischâh est un vieillard de bonne mine, et, au dire de tous, d'une bonne nature. Le gouvernement anglais lui donne seize laks par an pour ne rien faire. Quel bon poste ! Pour la représentation de cette farce impériale, M. le résident et moi, nous avions des chaussures indiennes, que nous laissâmes à la porte de la salle de réception de l'empereur, et nous marchâmes sur le tapis impérial avec nos chaussures européennes. Après la farce, quand je visitai le palais, les jardins, etc., etc., avec mon costume d'honneur, qui faisait de moi une mascarade fort risible, mais que je ne pouvais quitter dans l'intérieur du palais, sans manquer à la courtoisie, mes chaussures indiennes me gênaient beaucoup, et je les perdais à chaque pas.

J'ai laissé à Delhi toutes mes collections, et je vais dans le pays de Kannawar, sur l'autre versant des monts Himalaya. Je serai probablement seul pendant quatre ou cinq mois. J'espère que vous voudrez bien, comme par le passé, m'adresser à Delhi toutes les lettres que

Himalaya. Probabilmente io saro solo per 4 o 5 mesi. Io spero che gli piacerà, come dal passato, di mandarmi in Delhi tutte le lettere ch' ella riceverà per me — not, *waiting his arrival*, but, *care of T. T. Metcalfe, esq.*, ec., ec., il quale, essendo una specie di vicer è delle provincie del Norte, me le manderà nelle montagne.

Ho scritto l' altro giorno al gran maestro delle poste, the honorable J. Elliot, in Calcutta, pregandolo officialmente di fare perquisizioni in Madras ed in Bombay per trovare, se far si puo, le lettere che m'aspettano probabilmente in queste città : e di mandarmele in Delhi. Ma ecco che io penso che sarebbe molto meglio se ella potesse averle dal signor Elliot, e mandarmele sotto del suo franco coperto. Ella mi risparmiera cosii una notabile spesa. Sarà senza dubbio qualche imbroglio in Londra in respetto alle sue lettere,— che, sperando di riceverne tante per l'Inghilterra, non sono sicuro di averne avuto una sola. Io prego dun-

vous aurez reçues pour moi, non *pour attendre mon arrivée,* mais *aux soins de T. T. Metcalfe, esq.*, etc., etc., lequel, étant une espèce de vice-roi des provinces du Nord, me les enverra dans les montagnes.

J'ai écrit l'autre jour au grand maître des postes, l'honorable J. Elliot, à Calcutta, en le priant officiellement de faire des perquisitions à Madras et à Bombay pour trouver, si faire se peut, les lettres qui probablement m'attendent dans ces villes, et de me les envoyer à Delhi. Mais voilà que je pense qu'il serait bien mieux que vous pussiez les avoir de M. Elliot, et me les envoyer sous votre couvert franc. Vous m'épargneriez ainsi une dépense notable.

Il y aura eu sans doute à Londres quelque imbroglio au sujet de mes lettres; j'espérais en recevoir beaucoup par l'Angleterre, et je ne crois pas en avoir encore eu une seule par cette voie. Je vous prie d'envoyer en France, par ceux de nos bâtiments que vous jugerez les meilleurs, les lettres ci-incluses. Je vous serai bien obligé de me rappeler, à l'occasion, à M. Troyer, et aussi d'écrire à notre cher gou-

que d'inviare in Francia per i nostri bastimenti, che ella penserà i migliori, quelle ch' io racchiudo qui. Io le sono tanto obbligato per rimembrarmi, nall' occasione, al signor Troyer, ed anche per scrivere al nostro caro governatore in Pondichery ch' io sperava di trovare in Delhi qualche righe di lui e che mi rincresce affatto della sua pigrizia.

Su questa piccola e tanto poco donnesca carta, bruciata adesso in uno chimico esperimento ch'io biso gnava di fare in tempo, io temo di scrivere il nome d'una donna. Intanto, io spero que la signora sua consorte si degnerà di considerare ch' io non sono a casa, ma alla guerra, e che gli piacerà di scusare l'*abito* de' miei rispettosi omaggj. Quanto alei, conoscendo per esperienza che cosa è la guerra, son sicuro che, malgrado la sporchina carta, ella mi crederà sempre,

Il suo divotiss° ed umiliss° serv°.

Fermé le 22 mars, à Kythul, chez les Sikes indépendants.

verneur à Pondichéry que j'espérais trouver quelques lignes de lui à Delhi, et que j'ai à me plaindre de sa paresse.

Sur ce petit papier, si peu galant et brûlé tout à l'heure dans une expérience chimique qu'il m'a fallu faire sans retard, je crains d'écrire le nom d'une dame. Toutefois, j'espère que madame votre épouse voudra bien considérer que je ne suis pas chez moi, mais à la guerre, et qu'elle daignera excuser *la tenue* de mes hommages respectueux. Quant à vous, qui savez par expérience ce que c'est que la guerre, je suis sûr que, malgré mon barbouillage, vous me croirez toujours votre très-dévoué et très-humble serviteur, etc.

XXVI

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp de *Cursali*, au sommet de la vallée de la Jumna, sous ses sources, à 2,615 mètres au-dessus de Calcutta, 15 mai 1830.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mon bon ami : cependant, je ne puis croire mon registre, qui, après *Chandernagor, le 21 novembre* 1829, *une longue lettre à Porphyre*, n° 2, se tient coi sur toi. Si réellement je ne t'ai pas écrit depuis, j'ai si souvent pensé à toi, tu m'as fait si souvent compagnie dans ma solitude, que j'éprouve entièrement l'illusion d'avoir été le plus fidèle des correspondants. Ma dernière lettre à notre père, n° 10, écrite à Delhi, a voyagé avec moi jusqu'à Kythul, dans le pays des Sikes indépendants, au nord-ouest des possessions anglaises, jusqu'au 22 mars, jour auquel elle s'est acheminée vers Delhi, et, de là, vers Calcutta, commençant son long et aventureux voyage dans la giberne d'un cavalier sike, lancé en estafette tout exprès.

Le lendemain de ce jour-là, je montai à cheval, au lever du soleil, avec les aimables gens à la bonne fortune desquels la mienne assez mince se trouvait liée pour une quinzaine de jours, et nous galopâmes pendant trois jours à crever les chevaux. Il va sans dire que mon fidèle bidet persan, malgré sa modeste apparence, arriva plus frais que les superbes arabes de mes compagnons, tous payés

cinq ou six mille francs. Nous trouvâmes une autre suite de tentes piquées, et, devant notre camp, les dix-sept éléphants du radjah de Pattialah et ses quatre cents cavaliers rangés en bataille. Un élégant et simple déjeuner, servi à notre arrivée, sans en rabattre d'une fourchette inutile, fut lestement expédié; et, aussitôt après, nous montâmes chacun sur notre éléphant. On me fit la politesse de celui du radjah, avec son siége royal de velours et d'oripeau. Nous nous plaçâmes au centre de la chaine formée de la multitude de ces animaux, la plupart allant à vide, ou portant les ministres (*vakils*) des radjahs d'alentour, députés près de notre jeune ami, le sous résident de Delhi. Sur les ailes de cette ligne imposante, notre cavalerie se déploya, et, les deux tambours du radjah, placés au front, battant la marche royale, nous entrâmes dans le désert.

Ce sont des plaines immenses, sablonneuses, salées, couvertes d'arbrisseaux épineux, parsemées de grands arbres çà et là : ailleurs, des steppes herbeux. Il n'y a point d'obstacles pour les éléphants : ils arrachent laborieusement les arbres entre lesquels ils ne peuvent passer, et les branches qui atteindraient le chasseur qu'ils portent. Arrêtée par la forêt, notre cavalerie quelquefois était obligée de se replier, et elle passait après nous dans la large trouée que nous avions ouverte. Là où elle pouvait agir librement, elle se formait de part et d'autre en un demi-cercle, qui battait à une grande distance tout l'espace d'alentour, et jetait sous le front des éléphants tout le gibier de la plaine. Entre six que nous étions, nous tuâmes par centaines des lièvres et des perdrix. Une hyène et plusieurs sangliers passant sous notre feu furent blessés, *en terme de chasseur*, car nos

cavaliers lancés à leur poursuite ne purent les atteindre. Nous vîmes des troupeaux d'antilopes et de nilgauts, mais sans pouvoir les approcher à portée de la carabine. Des *lions*, pas l'ombre d'un seul. Mais nous espérâmes pour le lendemain, et revînmes, à la chute du jour, à notre camp : j'étais ravi de l'étrangeté de cette scène nouvelle. J'avais plus vu de l'Orient ce jour-là que depuis un an que j'étais arrivé dans l'Inde.

Bain, toilette au retour : le bain, c'est une outre d'eau froide qu'un serviteur vous vide, en la faisant jaillir avec force, sur la poitrine et les épaules ; la toilette, les plus légers vêtements de coton; puis le dîner dans une tente immense, illuminée comme une salle de bal. Les bouteilles tombaient devant nous, comme, dans le jour, les lièvres et les perdrix. J'étais, seul indigne, à l'une et à l'autre fête : cependant, j'y faisais de mon mieux. L'eau était prohibée, exclue : les têtes faibles, les peureux buvaient du bordeaux en place ; il ne compte pas comme vin. Le champagne lui-même n'est considéré que comme une agréable moyenne proportionnelle entre l'eau et le vin : ce nom est réservé aux vins d'Espagne et de Portugal. La partie solide du dîner, à l'égal de la liquide pour la recherche et la perfection. Et, pour que rien ne manquât à la soirée, qui dura jusqu'à minuit, au dessert, des comédiens persans, des mimes entrèrent, dont les prodigieux travestissements nous obligèrent à quitter la table et à nous jeter à plat dos sur le tapis, pour rire avec moins de danger. Ceux-là congédiés, des danseuses firent leur entrée : elles chantent et dansent alternativement. Rien de si monotone que leur danse, si ce n'est leur chant. Celui-ci n'est pas sans art ; et

l'on dit que les éclats de voix qui percent par intervalles au travers d'un faible murmure plaintif qu'on entend à peine, plaisent d'une manière particulière à ceux qui ont oublié la mesure et la mélodie de la musique européenne. Je ne suis pas encore assez Indien pour cela; mais leur danse est déjà, pour moi, la plus gracieuse et la plus séduisante du monde. Les entrechats et les pirouettes de l'Opéra me semblent comme des gambades de sauvages de la mer du Sud et le stupide trépignement des nègres; au reste, c'est dans le nord de l'Hindoustan que ces nautchgirls sont le plus célèbres.

Le lendemain, à cinq heures, le maître d'hôtel m'éveilla, comme la veille, avec une grande tasse claire et brûlante de café moka, fait exprès pour *notre ami le Français*. Lestés de leur tasse de thé, *mes amis anglais* m'attendaient, à cheval déjà. Nous galopâmes à dix lieues en avant, et trouvâmes, comme la veille, toutes choses et toutes gens prêtes à notre arrivée. Nos éléphants, dans la nuit, avaient porté l'autre suite de tentes, l'autre équipage de cuisine, etc., etc. Tout notre camp avait marché à la fraîcheur; et, reposés et repus, nous trouvâmes après le déjeuner le même ordre de bataille que la veille. Nous chassâmes tout le jour avec le même appareil, et recommençâmes le jour d'après, et continuâmes ainsi pendant une huitaine de jours. Enfin, quand nous eûmes battu tous les buissons de la contrée, épuisé, ruiné le peu de villages qui y sont dispersés, et mis sur les dents la cavalerie sike, nous revînmes chez nous, emmenant seulement une troupe de cavaliers et tous les éléphants qui devaient servir à chasser au tigre, vers la base des montagnes. La bande joyeuse et magnifique

m'accompagna jusqu'à Saharunpoor, petite ville où le gouvernement entretient un misérable Jardin botanique. Son directeur, le médecin de la station, devait m'être très-utile. Je préparai chez lui mon nouvel équipage de voyage, laissai mon lourd bagage et les collections formées depuis Delhi, sous sa garde, et, n'emportant que le plus strict nécessaire, je dis adieu aux plaines, le 12 avril, deux jours après le renversement de la mousson et l'établissement des vents du sud-ouest, chauds de 35° le jour et de 33° ou 34° la nuit. Je montai jusqu'à Dheïra dans le Dhoon, avec des chars et des bœufs. Là, je les congédiai; je renvoyai à Saharunpoor, à l'écurie de mon botaniste, mon pauvre poney (les Anglais ont cinq ou six mots excellents et polis contre notre unique et ignoble *bidet*, que je ne puis me résoudre davantage à appliquer à ma monture). Je me munis, en sa place, d'un long et solide bambou; et, après avoir soigneusement visité le premier étage des montagnes, tandis qu'à mon camp, des vanniers, des bourreliers et toute sorte d'ouvriers faisaient les apprêts de mon voyage à des lieux où des hommes seuls peuvent passer, je montai sur le second gradin de l'Himalaya, le 24 avril. On n'y a jamais vu de voyageur avec un aussi simple appareil. Trente-cinq porteurs me suffisent, dépense de près de quatre cents francs par mois : il est vrai que j'ai pu réduire à cinq le nombre de mes domestiques, en y ajoutant même un jardinier. J'ai, en outre, une escorte de cinq soldats gorkhas, commandés par un havildar de choix, qui s'entend merveilleusement à faire marcher mon monde : ainsi, je fais le quarante-sixième. Tu trouveras que c'est là un train royal. Cependant, j'ai tous les jours un bien mau-

vais dîner, heureux qu'il n'ait pas encore manqué jusqu'ici : du riz bouilli, un quartier de chevreau insipide et coriace, et l'eau du torrent voisin. Je ne bois d'eau-de-vie qu'à la pointe du jour pour me réchauffer; quelques gouttes me suffisent. Je couche sur un lit bien dur, sans matelas. Ma tente est bien légère : le vent glacé qui, la nuit, tombe des cimes neigées, souffle au travers, entre par rafales par-dessous, et me gèle dans mes habits et mes couvertures. Des tempêtes d'une violence et d'une continuité tout à fait inconnues auparavant dans les montagnes à cette époque de l'année, m'y assaillirent dès le lendemain du jour où j'y montai. Cette veine d'adversité n'est pas épuisée : chaque jour, à midi, amène un petit orage de grêle et de pluie. A Dheïra, le tonnerre fracassa l'arbre sous lequel ma petite tente était tendue. Deux de mes gens y étaient avec moi, et tous deux furent paralysés quelques instants, dans le côté gauche. Sur les cimes de Mossouri, qui dominent la vallée de Dheïra, l'espace autour de moi fut jonché des éclats d'une roche foudroyée, tandis que, l'oreille basse et transi de froid et d'humidité, je faisais mon soucieux et mince repas. Il semble vraiment qu'on me vise de là-haut. Les deux premiers coups n'ont pas touché; mais gare au troisième !

L'influence de l'élévation efface entièrement, ici, celle de la latitude, 31°, sur le climat et ses productions. Je suis campé sous un bois d'abricotiers sauvages, qui commencent seulement à feuiller. Le tapis de ma tente est, sans métaphore, émaillé de fleurs. Ce sont des fraisiers, qui se trouvent partout ici parmi les gazons. Le vent m'apporte la fumée du grand feu autour duquel dorment, ou

sommeillent plutôt, mes montagnards; son odeur est agréable : c'est un cèdre qu'ils brûlent ou un pin. La plupart des arbres de nos forêts, ou des espèces si voisines qu'un botaniste seul en aperçoit la différence, dominent dans la zone moyenne de l'Himalaya, associés à quelques autres qui nous sont étrangers, mais qui ne laissent pas que d'avoir leurs représentants dans les plaines de l'Amérique septentrionale.

Ma vue s'est certainement raccourcie depuis un an : je ne quitte plus mes lunettes que pour lire ou pour écrire; et, avec les lunettes même, je ne vois pas assez loin pour me servir de ma carabine. La portée de mon fusil est toute celle de mes yeux. J'ai donc laissé ma carabine à Saharunpoor. Tu dois faire compliment à ton camarade de Saint-Étienne : ses armes sont excellentes.

Mais, dans l'inventaire de ma personne, c'est le seul déficit que je sente. Une année de séjour dans les plaines n'avait pas entamé ma constitution. Je retrouve dans les montagnes mes jambes des Alpes. Je souffre du froid, comme j'ai été quelquefois incommodé de la chaleur; mais ces excès contraires n'influent que sur mon humeur, sans atteindre ma santé. Ma police d'assurance contre le choléra, la dyssenterie et la fièvre des jungles (les trois grandes maladies de l'Inde) ne me quitte pas, et je compte bien ne l'ouvrir qu'à Paris, sans jamais être obligé de la produire jusque-là : c'est une petite boîte qui renferme les remèdes violents à opposer à une attaque, avec une excellente instruction, un petit traité sur leur usage, que voulut bien faire pour moi le médecin le plus habile de Calcutta. Quand je me rappelle ses attentions, je ne puis

que me retracer la suite non interrompue de procédés bienveillants et d'égards flatteurs que je n'ai cessé de recevoir depuis mon arrivée en ce pays. Souvent ils m'ont presque attendri par leur cordialité vraie ; sous ce rapport, rien ne m'a manqué ; vieux et jeunes, grands et petits, me comblent. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que ma fortune ne s'est pas démentie, même près des *fashionables*. Quoique je vienne de faire sept à huit cent lieues à cheval, sans fouet et sans éperons, les officiers du plus *dashing* (brillant, extravagant) corps de l'armée anglaise, où le major, pour devenir lieutenant-colonel, paye deux cent quarante mille francs, etc., etc., me sont frères ; et, quand je redescendrai des montagnes au mois d'octobre ou de novembre, je trouverai un relais de chevaux préparé par leurs soins, pour m'amener en un jour à franc étrier de Saharunpoor à Mirsut, sept jours de marche, sans aucune espèce d'intérêt (cinquante lieues).

Il est tard, il faut te dire bonsoir, cher ami ! bonsoir et adieu pour quelque temps. Demain, je monte aux sources de la Jumna ; elles sont, je crois, à deux mille mètres au-dessus de ce lieu, le dernier habité de la vallée. Cela fait six mille pieds ou douze mille marches d'escalier, cent cinquante fois la hauteur du nôtre. Adieu donc, adieu.

Camp de Ranna, 20 mai.

Encore sous des abricotiers, mon ami, mais à deux journées de marche au-dessous de ma dernière station ; et, quoique la hauteur de celle-ci excède encore deux mille mètres, cependant le soleil est bien chaud, à cette heure,

où j'arrive épuisé de fatigue, malade du changement de régime auquel dans les hautes montagnes la nécessité m'a forcé. Depuis six mois, la base fondamentale de mon déjeuner (si mon mince repas du matin mérite ce beau nom) et de mon dîner, c'était du riz. Ici, il n'y a plus que du blé et de l'orge. Je me croyais bien pourvu de mon avoine accoutumée, et, comme je suis très-peu désireux de mettre le nez dans le repaire d'iniquités (je veux dire le panier de ma bouche) de mon cuisinier, je crus l'imbécile sur parole : puis il se trouva que bientôt la disette de riz se déclara. Mais mon havildar gorkha, mon lieutenant général, à force de violer le domicile du peu de gens qu'il y a en cette haute vallée, trouva quelques paniers de pommes de terre. Grand régal là-dessus, quoique je les mangeasse au sel, comme Bonaparte les artichauts. Mais, si tu as ton Paul-Louis Courier présent à la mémoire, tu te souviendras que celui qu'on n'appelait pas encore le duc de... je ne sais quoi, s'écria : « O grand homme... ! admirable en tout... ! » Quoique je sois ici un très-grand seigneur, relativement, personne ne me fit le compliment ; et le passage du sec au vert eut pour moi la funeste influence que tu ressentais, il y a quelque dix-huit ans, sur les bords du Niémen, allant à pied par précaution, et menant ton cheval par la bride.

Cependant, le temps était superbe, et, au pied des hautes cimes où j'étais campé, c'était une circonstance trop précieuse pour n'en pas profiter aussitôt. J'y fis deux ascensions, à un jour d'intervalle ; arrêté dans la première par la superstition et surtout par la stupide pusillanimité de mes gens, bien au-dessous du point que je m'étais proposé

d'atteindre, elle m'aurait fait manquer pareillement le but de ma deuxième expédition, si, aux promesses d'encouragement à me suivre, je n'avais ajouté la menace d'un châtiment pour qui refuserait de marcher ; un seul, mon jardinier, m'était resté fidèle, le plus stupide et le plus craintif des Hindous. Le reste de la bande, accroupie au soleil sur une roche qui perçait le manteau de neige sur laquelle nous marchions depuis deux heures, était parfaitement mutinée et appelait mon pauvre jardinier. Je n'attendis pas que sa fidélité succombât, et, quoi qu'il en coûte de gravir, sur des neiges molles, quelques centaines de pieds au-dessus d'un certain niveau, où la rareté de l'air rend la respiration précipitée et pénible et épuise au bout de trente pas, je sacrifiai mon avance; et, fléchissant légèrement les genoux, renversant le corps en arrière, appuyé de mes deux mains sur mon long et solide bambou, qui modérait ma vitesse au besoin, quand je lui faisais sillonner plus profondément la neige, je me lançai comme une pierre sur le roc de la révolte, où le bambou joua un autre rôle. Le traître dont j'avais reconnu la voix, appelant mon jardinier, paya pour tous, et très-cher. La moindre faiblesse de ma part, une demi-mesure eût été la plus dangereuse des mesures; le coupable étant d'ailleurs le plus agile, le plus robuste et le plus malintentionné de tous habituellement, je le pris de si haut sur ses épaules, dès le début, que, l'eût-il voulu, il n'eût pu rien répondre. Comme ces pauvres diables, malgré leur pénible et humble condition, sont d'une caste élevée, militaire par essence, j'ignorais vraiment comment les autres prendraient cette leçon. Tout *radjpouts*, tout montagnards qu'ils sont, ils la prirent en

vrais Hindous, c'est-à-dire en joignant les mains et demandant grâce. Le battu, remis de l'étourdissement, prit la tête de la file, tenant le bout d'une longue corde que tous les autres prirent à la main comme une rampe, de peur qu'il n'y eût des crevasses sous la neige; attaché de la sorte avec mon aide de camp botanique, je marchai sur le flanc de la colonne, en vrai chien de berger, métier pénible en de tels lieux, épuisant tous les tropes de ma rhétorique *indoustanie* pour stimuler les esprits défaillants. N'eût-ce été pour la neige, il n'y a pas un de ces gens qui, chargé d'un poids de cent livres, ne pût faire, dans les plus détestables sentiers des montagnes, trois fois plus de chemin que moi dans le même temps; mais ces déserts de neige sont pour eux une chose inaccoutumée. Sortis des chemins dont ils ont l'habitude, et dont elle leur cache entièrement le danger souvent fatal d'un faux pas, leur instinct bestial de progression expire devant ces pentes neigées, qui ne requièrent nulle adresse et nul courage, car le danger d'une chute y est nul. Je tombai souvent et en fus quitte pour secouer mes habits. Je voulais déterminer la hauteur où toute végétation s'arrête : je la vis près d'expirer. Mais les délais de ma marche, et puis son extrême lenteur, m'obligèrent à songer au retour, avant que j'eusse atteint les dernières crêtes de rocher qui surgissaient au-dessus des neiges, et qui probablement sont la limite de la zone végétale. En revenant du pays de Kannawar (Kanaor), cette occasion ne pourra me manquer; mais j'aurais désiré fixer ce point en diverses parties de la chaîne centrale de l'Himalaya.

Ne blâme pas trop mes violences contre les gens de

mon équipage. Entre le marteau et l'enclume, entre le mépris et le servile respect, il n'y a point de position neutre possible. Tu ne bats point les gens qui ne t'appellent point *Seigneurie*, *Altesse*, *Majesté*. Or, c'est la règle, dans l'Inde que les natifs ne s'adressent que par ces titres (les mêmes qu'ils donnent à leurs radjahs, à leurs nawabs, à l'empereur de Delhi) au plus mince *english gentleman*. Un homme de mauvaise humeur m'ayant dit *vous*... au lieu de *Votre Altesse*, ce matin même sur la route, j'ai dû lui donner une leçon très-sévère de politesse. J'étais pleinement dans mon droit, comme le philanthrope parisien le serait de souffleter le rustre qui le tutoierait. Je dois être d'autant plus jaloux de l'étiquette que la simplicité de mon équipage, la vie dure que je mène, les privations et les fatigues que j'endure comme mes gens, mes vêtements d'étoffe commune, appropriés à ce genre de vie, tout en moi et autour de moi les invite à s'en départir. Aussi le *monseigneur* ne me suffit-il pas; il me faut de la *majesté*, ou pour le moins de l'*altesse*.

Tu rirais sans doute de Sa Majesté, si tu comparaissais devant elle, dans ses habits d'ours blanc, avec ses longues moustaches, ornement qui impose beaucoup aux gens à peine barbus de l'Himalaya. Heureusement, je n'ai pas de miroir pour trancher la question, et je me figure que le reflet roussâtre que j'aperçois sous mon nez, en baissant les yeux, n'est que l'effet d un faux jour.

A plus d'un égard fâcheux, mon cher Porphyre, mes petites infortunes suivent à une respectueuse distance tes misères de Moscou. L'horrible malpropreté des montagnards, contre laquelle je ne peux me défendre, est un des

maux auxquels je me résigne le plus difficilement; j'espère ne pas m'y habituer... L'orage vient de tempérer la chaleur. Une expérience de thérapeutique militaire m'a pleinement réussi. Une infusion brûlante de théière, à défaut de thé, édulcorée de partie égale d'eau-de-vie, m'a remis sur pied. On m'apporte un chevreau qui va rompre enfin ma diète brahmanique ; en style du *Constitutionnel*, les nuages qui couvraient, etc., etc., se dissipent et j'entrevois l'aurore d'un carick au feu, c'est-à-dire au poivre rouge, absolument immangeable pour un Parisien, quelque peu brûlant pour moi-même, et qui achèvera de me remettre en selle. J'étais sans cela démonté.

Ceci (honni soit qui mal y pense !) me rappelle un épisode pharmaceutique (en ce pays si modeste, je ne sais quel nom honnête lui donner) de mon voyage chez les Sikes. Un matin, je m'éveillai aux cris de : *au voleur !* Le jour à peine commençait à poindre d'une nuit sombre. Domestiques, soldats à pied et à cheval, aussitôt de courir. Un voleur s'était glissé dans ma tente, qui est fort petite, s'y faisant une large entrée avec son sabre, passant sous mon lit qui est très-bas, et volant au hasard parmi les objets étendus à terre tout autour. Mes pistolets, ma montre étaient presque sur sa route ; mais, troublé sans doute dans son opération par quelque bruit, par quelque fausse alarme, il n'eut pas le temps de choisir, et se sauva en emportant ce qu'il avait sous la main, ma poire à poudre et l'appareil barbificateur. Puis, inquiété dans sa fuite, il abandonna le moins précieux de son butin, le cuir à rasoirs, la savonnette, une fiole d'acide nitrique, etc. On me rapporta ces objets, épars sur le chemin du village voisin. Mais la res-

semblance de l'étain, au petit jour, fit croire à mon Sike qu'il avait dérobé quelque vase précieux, tandis qu'il n'avait que... Les plénipotentiaires des radjahs sikes se présentèrent aussitôt pour me demander la description et la valeur des objets volés, afin de les faire chercher partout et d'en restituer le prix, en cas de non-succès, aux dépens des francs tenanciers du lieu. Comme ils comprenaient mal ma description du plus regrettable, j'éclaircis la chose par un dessin de grandeur naturelle, et m'apprêtais à faire des copies de ce signalement pour les répandre parmi les inquisiteurs, quand mes amis anglais arrivèrent au bruit. Mon dessin les consterna ; ils rougirent jusqu'au blanc des yeux, et s'affligèrent sincèrement avec moi de ce que, ayant la malheureuse coutume d'entretenir une..., je ne misse pas plus de soin à le tenir secret. Je leur dis gravement qu'il y allait pour moi peut-être de la vie ou de la mort. « Ah ! la mort mille fois plutôt qu'un !... s'écrièrent-ils tous à la fois. — Nenni, répliquai-je, mille... plutôt qu'un mal de tête ! » Et, là-dessus, éloge sérieux et raisonné de cet admirable remède, et satire médicale du calomel, jalap et consorts, que les Anglais ont la folie de considérer comme ses vertueux équivalents. Mon *speech*, ma harangue fut sans doute éloquente ; car on écrivit aussitôt au radjah même, pour l'inviter à faire fouiller toutes les chaumières et à faire battre tous les buissons de son chétif empire pour retrouver l'objet dérobé, et à me l'envoyer sous bonne escorte, en quelque lieu que je puisse être, si l'on parvenait à le recouvrer. Je ne désespère pas de voir un parti de cavalerie sike me le rapporter à Paris, dans quelques années, sur un coussin de velours. En attendant, mes

amis anglais, raccommodés avec la raison de la chose, eurent la politesse de vaincre leurs scrupules et d'envoyer, en quête d'un remplaçant, des messagers aux directeurs d'hôpitaux militaires voisins, et ils réussirent à m'en procurer un, que je suppose être une antiquité vénérable, et le premier essai du genre. Notre père en rira, et toi aussi. Le bruit de cet accident m'a fait la plus parfaite réputation, non pas d'immoralité précisément, mais d'esprit fort passant au cynisme. Adieu, cher Porphyre ; j'étais tout triste en venant à toi, épuisé, malade, et voilà que le punch et ce bavardage avec toi m'ont ravivé, presque égayé. Je te quitte pour faire honneur à mes amis anglais susdits. Dans l'isolement de ma situation en ces lieux reculés, je sens l'inestimable prix de la santé, et je prends tous les soins que les circonstances me permettent. Repose-toi sur ma prudence, ma modération et mon adresse ; repose-toi aussi sur mon bonheur (car il y a autre chose que du bien-jouer), pour me voir revenir un jour sans le dommage d'un cheveu. Adieu !

Camp, dans une forêt, sous les cimes de Kédar-Kanta,
3,200 mètres d'élévation, 27 mai au soir.

Tu es mon souffre-douleurs, mon pauvre ami, puisque c'est toi qui entends mes doléances. Je me trouvais assez bien pour continuer ma marche, confiant que le retour à mon régime habituel achèverait promptement de me rétablir ; et, arrivé hier au sommet de la vallée du Buddiar, j'en quittai ce matin les plus hautes habitations, pour venir camper dans cette solitude, afin de gravir demain les cimes voisines, et passer de l'autre côté dans une vallée pa-

rallèle à celle-ci. J'arrivai épuisé de fatigue, après une marche de sept heures seulement. Cependant, j'avais recueilli ample matière au travail, et je m'y suis mis sans délai. D'ailleurs, mon lit est si dur, que je me repose autant sur ma chaise. Mais je fus saisi tout à coup de douleurs d'entrailles si atroces, que j'en eus presque le délire. Le lieu était mal choisi pour être malade. Derrière moi, les plus proches habitations sont à sept heures de marche ; devant, à deux journées ; et mes gens n'ont de provisions de bouche que le nécessaire pour franchir cet intervalle, de sorte qu'il faut avancer ou reculer, et pour quoi trouver? voilà le revers de la médaille. Du côté de la santé, c'est superbe, mais c'est bien laid du côté de la maladie : et puis il n'y a pas de femme qui ne tienne mieux que moi contre la souffrance aiguë. Je ne la connais guère que par des crampes fort rares, un accès de fièvre il y a huit ans, et ma rage d'aujourd'hui ; et toujours l'idée m'est venue d'en finir, pour me débarrasser du mal sur-le-champ. Diète sévère. Ce que seront les jambes demain, je l'ignore. Mais la nuit porte conseil. Elle est venue. Adieu donc; il fait si froid et si humide sous ma tente, que, par prudence, je te quitte pour mettre mes couvertures entre son atmosphère et moi. Les coquins de Sikes sont peut-être la cause de mon mal. Bonsoir. Oh ! que tu es heureux de vivre dans une maison !

Camp d'Adjâltah, 4 juin.

Vivant et très-vivant, je t'assure ! Si j'étais payé à six mille francs pour cela (et plût à Dieu que je le fusse !) je t'expliquerais, de la façon la plus satisfaisante, comment, par l'influence de l'air et des eaux, de malade que j'étais,

je suis revenu à la santé: mais le fait est que, sans avoir pris un seul jour de repos complet, me voilà le mieux enjambé de ma caravane. C'est le cas, car il n'y a pas de jour où je n'aie à monter ou à descendre douze à quinze cents mètres, sans compter les parenthèses. J'ai substitué le lait à l'eau pour boisson; et j'en bois sans sourciller deux bouteilles le soir à mon dîner. C'est une sorte de contre-poison pour l'essence de feu que forme la sauce enragée de mon sempiternel cari. Il m'en coûte trois sous de plus par jour et un peu d'arbitraire. J'envoie chercher les vaches à la montagne (note bien qu'aujourd'hui je suis campé à deux mille trois cents mètres; hier, j'étais à deux mille six cents, etc., etc.), et, devant la porte de ma tente, on en trait une douzaine pour obtenir cette mince quantité de lait. Je paye magnifiquement; trois sous, ai-je dit, ce qui est moitié plus de sa valeur; mais il faut qu'on se dépêche et que l'arrivée du lait coïncide avec le dernier coup de main de mon cuisinier. Rien n'est, au reste, si facile que l'arbitraire, quand on n'a qu'à dire comme M. de Foucauld: *Empoigne!*... Je l'imite avec un mot merveilleux du baragouin indoustani, devant lequel le *j'empoigne* pâlit : *Puccarau!* et mes sipahis gorkhas empoigneraient le diable et M. de Foucauld lui-même. Au reste, les gens, en ce pays, mettent un certain honneur à être empoignés. Ceux dont vous avez besoin ne bougent pas de chez eux, si vous ne leur dépêchez en bonne forme un soldat. L'utile chose que l'arbitraire! mais le vilain pays que celui où il est nécessaire! Je ne puis penser à notre pays sans éprouver un sentiment d'admiration et de tendresse.

Simlah, 22 juin 1830.

Je viens, cher ami, de lancer à notre père une telle bordée d'écriture, qu'à moins de sortir du sujet de mon individu, je me trouve au bout de mes nouvelles ; puisque enfin l'essentiel est dit, laisse-moi m'amuser : j'ai été assez maussade avec toi dans les pages précédentes.

Toi aussi, Porphyre, tu donnes donc dans les Afghans! et, de ce non content, tu donnes encore dans les Kabouliens, Kandahariens et autres godans de la façon de messieurs du *Courrier* et compagnie. Oh!... oh!... nul n'est prophète en son pays.

Ces deux héros, ces deux frères Mohammed-Khan et Purdill-Khan ne font pas plus d'effet à Delhi que le duc de Saxe-Schwérin, ou d'Anhalt-Kœthen, qui peuvent être aussi de très grands princes, mais incognito.

Sache que l'armée de la Compagnie se compose de trois cent mille hommes, dont trente mille de troupes royales anglaises; sept à huit mille de corps entièrement européens au service de la Compagnie, tels que l'artillerie presque tout entière ; qu'enfin l'armée native, commandée par de nombreux officiers et sous-officiers européens, disciplinée, instruite autant que l'armée royale, vêtue comme elle, se bat, à très-peu de chose près, comme elle, guidée par ses officiers, dans lesquels elle a la plus grande et la plus juste confiance ; que, dans un pays comme celui-ci, traversé de déserts, et où les provinces les plus riches, à l'exception du Bengale, qui est extrêmement loin d'Erzeroum, ne sauraient nourrir la plus petite armée, le moindre

corps de troupes, pour ne pas mourir de faim et souvent même de soif, doit traîner à sa suite un nombre immense d'éléphants, de chameaux, de charrettes; que la Compagnie a trois mille éléphants, quarante mille chameaux et du matériel de toute espèce à proportion; qu'elle est enfin toujours prête à entrer en campagne : et demande-toi si d'ici, de Simlah, à sept lieues de Rundjet-Singh, je n'ai pas raison de me moquer de lui indéfiniment et quand même, ainsi que de tous les Afghans, les Kandahariens, Kaboulìens, des frères Mohammed et Purdill, *héros*, et enfin de toutes les variétés de gueux, de brigands, de mendiants, tant à pied qu'à cheval, qui fleurissent sur la rive droite de l'Indus.

Si tu trouves un moyen honnête et non offensant de leur insinuer cet avis, dis à MM. du *Courrier* de croire difficilement aux héros, sorte d'animaux plus rares en ce pays-ci qu'ailleurs, et en général exotiques partout.

Si j'avais plus d'argent, j'irais à Cachemire, qui appartient à Rundjet-Singh. Le résident de Delhi, que je prierais de lui demander un passe-port, lui écrirait sur-le-champ à cet effet, et recevrait tout de suite le firman désiré. Il n'est peut-être pas regrettable que la prudence pécuniaire m'interdise un voyage aussi intéressant, parce que Rundjet-Singh peut mourir d'un jour à l'autre : il n'est pas jeune; et, au jour de sa mort, guerre, bataille entre ses deux fils, et certitude, pour le pacifique naturaliste, d'être pillé, sinon plus... comment dire cela?... les Sikes sont tellement Turcs à cet égard !

M. Allard est exactement le Soliman-bey de Rundjet-Singh. Il vient de temps en temps à Loodianah (sur les

bords du Sutledje) visiter les officiers anglais de cette station, établie hors des États de la Compagnie chez les Sikes indépendants, sur le territoire de mon ami le radjah de Pattialah, qui ne m'a pas encore renvoyé ma seringue. — Il est bien payé (une centaine de mille francs, comme un officier général de ce côté-ci du fleuve), mais à moitié prisonnier. Rundjet-Singh a grand soin de lui faire dépenser, chaque année, la totalité de ses appointements, afin de lui ôter tout désir de le quitter. Il suit la même politique à l'égard de ses autres officiers européens, auxquels il ne se fie qu'à demi. Un M. Mévius, Prussien, qui commandait un de ses régiments de cavalerie, ayant excité tout récemment une révolte dans son corps, par l'application du procédé allemand de la schlague à ses Sikes, fut obligé de s'enfuir dans la tente même du roi (Rundjet-Singh) pour échapper à la fureur de ses gens. Rundjet lui sauva la vie, mais refusa de le garder à son service : aigreur là-dessus exprimée de part et d'autre, et Rundjet à la fin, le congédiant, dit en jurant : « Allemands, Français, Anglais, ces b....-là ne font qu'un ! »

J'aurais dû laisser un blanc énorme pour le jurement, qui est très-court, mais si énergique en indoustani, qu'il vaut tout ce qu'une ligne en ce genre peut exprimer en français.

Le gouvernement anglais a tout intérêt à ce que Rundjet soit le maître chez lui. Avant l'établissement de son pouvoir, des partis de cavalerie passaient continuellement le Sutlejde et pillaient les Sikes indépendants de la rive gauche, amis et protégés de la Compagnie ; il fallait secourir ceux-ci, et, à moins de poursuivre de l'autre côté du fleuve les agresseurs mis en fuite, aucune satisfaction, au-

cune réparation possible, les petits princes du Pundjâb étant trop faibles pour être responsables des brigandages de leurs sujets. Si pareille chose arrivait maintenant, le résident politique à Delhi enverrait à Rundjet un mémoire d'apothicaire, pour obtenir tout de suite la valeur des récoltes, des bestiaux pillés, et, de plus, une proportion généreuse des coupables, à l'effet de les pendre en grande cérémonie. De leur pendaison, Rundjet se soucierait fort peu; mais les roupies à payer le chagrineraient fort, et il veille à ce que jamais pareille chose n'arrive. Elle est sans exemple depuis l'établissement de son autorité.

Quoique mon hôte soit justement l'agent politique qui exerce son contrôle sur les seuls États tartares et thibétains où s'étend le pouvoir anglais, nous n'avons jamais entendu parler du savant anonyme qui court le Thibet, avec une escorte de douze cents Cosaques ou autres canailles à cheval du même genre [1]. Les douze cents rosses de ces douze cents Cosaques seraient fort exposées à mourir de faim dans la partie du Thibet qui s'étend au pied de l'Himalaya, sur le revers du nord. Je ne suis pas sans quelque crainte quant aux moyens de nourrir l'unique rosse dont je compte me donner la douceur en Kannawar.

Mon artilleur, avec ses mille Gorkhas à pied, est tellement le maître en ces montagnes, qu'il est sans exemple depuis neuf ans, époque de son avénement, qu'on l'ait obligé de recourir à la force. Il dépose les rois d'alentour, quand ils tuent par trop leurs sujets. Il les enferme, les met à l'amende : il ne lui en coûte qu'un mot d'avis

[1] Jacquemont dément ici un article d'un journal français, sur lequel son frère l'avait interrogé.

au résident de Delhi, sous les ordres duquel il est placé politiquement. Le radjah hindou-tartare de Bissahir a grand soin de l'informer de tout ce qui se passe de l'autre côté des montagnes où il demeure, et j'ai lieu de croire que le savant en question, avec ses douze cents Cosaques, sera resté à quelques mois de marche de cette frontière.

Tu me parais assez rassuré sur les Afghans, et tu débutes par une réflexion de pâté fort plaisante, à laquelle je suis heureux de pouvoir répondre que j'ai la perspective de manger ici, dans quatre mois, un pâté de foies gras de Strasbourg, plus un pâté de foies gras du Périgord, lesquels n'en doivent pas aux pâtés de bécasses de Boulogne, dans leur plus beau temps. Les vaisseaux de Bordeaux en apportent, chaque année, quelques-uns à Calcutta, qui y arrivent aussi frais qu'à Paris, et ton confrère l'artilleur, mon hôte présentement, vient d'écrire à la capitale pour me régaler de l'un et de l'autre à notre revoir. Puisque nous en sommes aux pâtés, je te dirai que, sur les cimes de Mossouri, à mon entrée dans les montagnes de l'Himalaya, un autre artilleur, le général de celui-ci, un vieux garçon à cheveux blancs, que tu aimerais à la folie si tu le connaissais, m'a fait goûter, — goûter ! je dévorais ! — un pâté de lièvre truffé et une série de perdrix rouges du Périgord truffées. Leur procédé est fort simple, à tous deux. L'un, à raison de son grade élevé dans l'armée, l'autre, à raison de son emploi, ont une centaine de mille francs d'appointements, ce qui diminue singulièrement les distances et exerce sur toutes les bonnes choses d'Europe l'action d'une pompe aspirante, les élevant jusqu'à sept et huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Que n'es-tu

le capitaine d'artillerie aux pâtés de foies gras ! En ton absence, sache du moins, mon ami, que le perfide insulaire, ton confrère, a bu hier à ta santé avec moi, et (ne le dis pas à notre père ni à Taschereau) ce n'était pas avec du vin de Tours.

25 juin.

Je ferme ce paquet en t'annonçant que je pars après-demain pour le Kannawar. Adieu !

XXVII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Simla, Simlah, Semlah, Semla, *ad libitum*, 21 juin 1830.

Mes dernières lettres vous furent adressées, l'une de Bénarès, qualifiée d'énorme sur mon mémorandum ; la dernière, commencée à Delhi, fermée à Kythul, dans le pays des Sikes, le 22 mars. Porphyre recevra sous la même enveloppe que celle-ci une sorte de journal de ma marche depuis Kythul jusqu'au centre de l'Himalaya, qui me dispense presque de vous en parler.

Ce lieu est, comme le Mont-d'Or ou Bagnères, le rendez-vous des plus riches, des désœuvrés et des malades. L'officier chargé du service militaire, politique, judiciaire et financier de cette extrémité de l'empire anglais, acquise seulement depuis quinze ans, imagina, il y a neuf ans, de déserter son palais de la plaine pendant les chaleurs d'un

été terrible, et de venir camper avec ses tentes sous les ombrages des cèdres. Il était seul dans un désert; des amis vinrent l'y visiter. Le site, le climat, tout leur parut admirable. On appela quelques centaines de montagnards qui abattirent les arbres d'alentour, les équarrirent grossièrement, et qui, assistés d'ouvriers venus des plaines, construisirent en un mois une maison spacieuse. Chacun des invités en voulut avoir une pareillement ; il y en a maintenant plus de soixante, dispersées sur les cimes des montagnes ou sur leurs pentes. Un village considérable s'est élevé, comme par enchantement, au centre de l'espace qu'elles occupent ; des routes superbes ont été taillées dans le roc, et, à sept cents lieues de Calcutta et à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, le luxe de la capitale de l'Inde s'est établi, et la mode règne en tyran.

Porphyre a droit d'être jaloux de mon hôte. C'est un capitaine d'artillerie de son âge, ancien comme lui dans son grade, mais qui a cent mille francs d'appointements;

Qui commande un régiment de chasseurs montagnards, le meilleur corps de l'armée;

Qui fait les fonctions de receveur général;

Juge, avec la même indépendance que le Grand Turc, ses propres sujets, et, de plus, ceux des radjahs voisins, Hindous, Tartares, Thibétains; les met en prison, à l'amende, et les pend même, quand il le juge utile.

Ce premier de tous les capitaines d'artillerie du monde est un aimable garçon que les devoirs de sa véritable royauté occupent une heure après déjeuner, et qui passe le reste de son temps à me combler d'amitiés. Il m'attendait depuis un mois, des amis communs lui ayant écrit mon pro-

jet de visiter Simlah. Il passe pour le plus roide des dandys, le plus formaliste, le plus puant des princes de la terre. Rien de tout cela n'est à mon usage : il est impossible d'être plus *bon enfant*. Nous galopons une heure le matin, ou une couple d'heures, sur les routes superbes qu'il a construites ; joignant souvent quelque élégante cavalcade, où je retrouve mes connaissances de Calcutta. Déjeuner élégant et recherché au retour ; puis j'ai l'entière et libre disposition de ma journée et de celle de mon hôte, s'il me convient de le requérir pour voir des choses ou des gens. Au coucher du soleil, des chevaux frais sont devant la porte, et nous faisons un nouveau tour de promenade pour recruter les plus aimables, les plus gais des riches oisifs ou des soi-disant malades que nous y rencontrons. Ce sont des gens de l'espèce de mon hôte, garçons, militaires, mais militaires employés dans toute sorte de départements, les gens les plus intéressants de toute l'Inde pour moi. Nous nous mettons à table à sept heures et demie devant un dîner magnifique, et levons la séance à onze heures. Je bois du vin du Rhin, ou de Bordeaux, ou de Champagne seulement, et, au dessert, du malvoisie, les autres, alléguant la froidure du climat, s'en tiennent au porto, au madère et au xérès ; depuis sept jours, je ne me souviens pas d'avoir bu de l'eau. Cependant, jamais d'excès, mais tous les soirs grande gaieté ; je ne saurais vous dire combien cela me paraît charmant après la siccité, l'insipidité, la dureté, la brièveté de mes dîners solitaires pendant deux mois dans les montagnes. Et je n'ai pas seulement un arriéré à liquider, j'ai la perspective prochaine de quatre mois de misères semblables de l'autre côté de

l'Himalaya. Je me venge par anticipation. J'arrivai ici tellement épuisé de fatigues et des suites d'une indisposition opiniâtre, que je songeais à mettre à profit le temps de mon séjour pour me médicamenter; mais le cuisinier de mon hôte m'eut guéri en vingt-quatre heures.

Ne voyez-vous pas Simlah sur votre carte : un peu au nord du trente et unième degré de latitude, et un peu à l'est du soixante-dix-septième degré de longitude, à quelques lieues du Sutledje? N'est-il pas singulier de dîner en bas de soie dans un tel lieu, et d'y boire une bouteille de vin du Rhin et une autre de champagne chaque soirée, du café moka délicieux, et d'y recevoir tous les matins les journaux de Calcutta?

Le vizir du roi de Bissahir, qui est le plus gros des alliés de mon hôte, est précisément ici, et le capitaine Kennedy (c'est le nom de mon artilleur) nous a présentés l'un à l'autre, et je suis assuré de recevoir, de l'autre côté de l'Himalaya, toute sorte d'égards du radjah. Un de ses officiers me suivra partout, et j'emmènerai d'ici un couple de carabiniers gorkhas du régiment de mon hôte, les plus lestes et les plus adroits, et un de ses *tchouprassis* (sorte d'huissier ou de janissaire), qui a déjà visité cette contrée avec son maître, il y plusieurs années.

Les gens de ce côté-ci des montagnes ont une peur horrible de leurs voisins de la pente opposée. Il est peu aisé de se procurer des porteurs pour le bagage; et, constitutionnellement, il serait impossible de s'y faire suivre d'un seul domestique; mais le capitaine Kennedy m'a offert obligeamment de mettre en prison ceux des miens qui refuseraient de m'accompagner, et, quoiqu'ils assurent qu'ils

préfèrent être pendus de ce côté-ci des montagnes, à être libres en Kannawar, je compte, en profitant pour un ou deux d'entre eux de l'obligeance de mon hôte, décider aisément les autres à marcher. Ce que ces imbéciles redoutent, je l'ignore : mais ce n'est plus l'*Inde* de l'autre côté ; il n'y a plus de castes ; au lieu de brahmanes, ce sont des lamas... D'ailleurs, à ma suite du moins, sûreté complète. Le radjah de Bissahir sait très-bien que, s'il m'arrivait du mal, il s'en ressentirait, et il aura grand soin du *francis saheb, captânne Kindy sahebké doste;* ce qui veut dire, « le seigneur français, l'ami du grand général Kennedy ».

22 juin.

C'était hier le solstice, et les pluies périodiques que cette époque amène envahissent toutes les pentes méridionales de l'Himalaya, malgré leur éloignement du tropique. Il y a plusieurs jours dejà que ce fâcheux changement de temps s'est déclaré ; à peine vois-je clair assez pour écrire, tant les nuages humides où nous sommes perdus sont épais. Cependant, il me faudra marcher quinze jours avant d'atteindre les vallées thibétaines, où il ne pleut jamais. Ce sera le plus pénible de mon voyage.

Quelques lignes pour répondre à vos deux lettres. Je ne puis m'empêcher de sourire aux craintes que vous inspira la nouvelle d'une insurrection des troupes de la Compagnie, à l'époque où j'arrivai dans l'Inde. Que n'aurez-vous pas pensé quand vous aurez vu dans les journaux anglais l'affaire du *half-batta !* Vous aurez dû croire l'armée en pleine révolte, et lord Bentinck embarqué de force pour l'Europe

avec son conseil..., les natifs, profitant de la division des Européens, s'armant de toute part contre eux... Non! c'est pour moi le comble de l'inimaginable que cette monstrueuse ignorance où l'on est en Europe des choses de l'Asie : car une masse énorme de correspondances s'échange incessamment entre les deux pays ; la fluctuation des voyageurs entre eux n'est pas moindre; et enfin, quoique le gouvernement de l'Inde soit despotique en principe (et il doit l'être), il est de fait aussi libre qu'aucun autre en Europe. Aucune censure préventive exercée sur les feuilles périodiques, qui sont nombreuses : 1° *Calcutta John Bull;* 2° *Calcutta the Harkarah* (ce qui signifie en indoustani « le Messager »); *the East India Gazette ; the Government Gazette; Litterary Gazette*, etc., etc., etc., sans parler des journaux publiés en langue bengalie et indoustanie. Des rapports contradictoires de ces diverses feuilles, rien de si facile, il me semble, que de déduire le véritable état des choses : et toutes vont en Angleterre, et la masse du public anglais est aussi ignorante des choses de l'Inde que nous le sommes en France. Quelques-unes des petites coupures de journaux que vous m'avez envoyées pour m'apprendre que les Afghans avaient député une ambassade au général russe à Erzeroum, et que le roi de Lahore, Rundjet-Singh, penchait aussi aux Russes, ont égayé mes amis indiens. Ici, nous sommes précisément à une journée de marche de Rundjet-Singh, et, dans les beaux jours, nous découvrons une partie considérable de ses États : or, il nous est aussi souverainement indifférent que l'empereur du Japon. Ce que la Compagnie entretient de forces sur la frontière du nord-ouest, à Delhi, Kurnaul, Mirout, Agrah,

Muttrah, Loodianah, suffirait, sans aucun mouvement de troupes dans l'intérieur de l'Inde, à envahir tout le Pundjâb. Rundjet-Singh pourrait risquer une bataille derrière sa ligne actuelle de défense, le Sutledje, et ce serait une occasion précieuse qu'il donnerait aux Anglais de l'anéantir en une demi-heure. Quant aux Afghans, « nation belliqueuse, dit votre estimable journal, qui a tant de fois envahi l'Inde, et qui peut armer trente mille cavaliers, » c'est par trop fort ! les jours de Mahmoud-Ghiznevin et de Timour sont passés. Ils sont tres-inférieurs aux Sikes, et tout juste assez forts pour batailler de temps à autre avec Rundjet-Singh.

Ce dernier discipline sa *petite* armée à l'européenne, et presque tous ses officiers sont français. Leur chef est un M. Allard, dont on dit beaucoup de bien de ce côté-ci du Sutledje. Il y a un mois, trois jeunes officiers français, dont l'un est un jeune frère de M. Allard, passèrent ici, venant de Calcutta et se rendant chez Rundjet-Singh pour entrer à son service. Non-seulement le gouvernement local les a laissé passer et circuler librement, mais ils ont reçu beaucoup de politesses sur leur longue route. Lord William Bentinck regrette que les Russes aient été assez bêtes pour ne pas prendre Constantinople ; et, quand ils occuperaient tout l'empire des Turcs, il ne s'en croirait pas moins en sûreté à Calcutta, voire même à Delhi et à Simlah.

Pour entretenir sa petite armée (trente à quarante mille hommes) sur le pied européen, Rundjet est obligé d'écraser son pays d'impôts qui le ruinent : plusieurs de ses provinces appellent les Anglais, et je ne doute pas qu'un jour ou l'autre (mais non pas avant plusieurs années) la Com-

pagnie ne porte du Sutledje à l'Indus les limites de son empire. Il n'y a pas cent ans que le Pundjâb en a été démembré, après l'invasion de Nâdir-Schâh, et il en fait naturellement partie. La religion est presque la même ; le langage également diffère à peine. Le cours des saisons y est semblable. Mais les Anglais ne feront cette conquête qu'à la dernière extrémité. Tout ce qu'ils ont ajouté depuis cinquante ans à leur territoire, au delà du Bengale et du Bohar, au delà de l'empire que le colonel Clive avait formé, n'a fait que diminuer leurs revenus. Il n'est pas une des provinces acquises qui paye ses frais de gouvernement et d'occupation militaire. La présidence de Madras, prise en bloc, est annuellement en déficit. Bombay est plus loin encore de couvrir ses dépenses. Ce sont les revenus du Bengale et du Bohar, mais du Bengale surtout, qui, après avoir comblé le déficit des provinces du nord-ouest et de l'ouest, annexées récemment à la présidence de Calcutta, Bundelkund, Agrah, Delhi, etc., etc., mettent à flot les finances des deux États secondaires. Nous prenons en France pour une farce hypocrite l'excuse de *nécessité* alléguée par les Anglais pour le prodigieux agrandissement de leur empire d'Asie. Rien pourtant n'est si vrai, et il n'y a certainement jamais eu de gouvernement européen aussi fidèle à ses engagements que celui de la Compagnie.

Votre carte en quatre feuilles n'est pas la mienne ; mais je la connais : elle est fort bonne, et vous pourrez m'y suivre pas à pas, excepté dans les montagnes. Puisque vous aimez ce pays pour l'amour de moi, et désirez le connaître, rassemblez tout votre courage, et faites demander, à la bibliothèque de l'Institut ou à la Bibliothèque royale, les

cinq volumes in-8° de Mill (Mill, *History of India*). C'est sans aucune comparaison le meilleur livre. Peut-être les deux volumes in-4° du docteur Hébert, le feu évêque de Calcutta, vous amuseraient davantage, mais ils vous instruiraient fort mal : — *It is a regular milk and water.* — Ces parties du Deccan, laissées en blanc sur la carte, et qualifiées de *unexplored countries*, vous chagrinent. Vous craignez que je n'en aie à traverser. Rassurez-vous : si cela était, j'aurais soin d'emmener une forte escorte, et, d'ailleurs, le danger qu'on y court, c'est d'y mourir de faim, de soif et de fièvres ataxiques, bien plus que d'être attaqué par des partis de maraudeurs. Mais il n'y a aucun intérêt à les visiter. Ce sont des déserts sans eau, couverts de forêts misérables où sont dispersées, à de grandes distances, quelques huttes. — J'en ai vu un bon échantillon au commencement de mon voyage entre Rogonautpoor et Schirgotti. En maintes parties de l'Inde, il y a certitude de mort pour qui passe en ces lieux redoutables, de septembre en janvier, et le danger est le même pour les natifs que pour les Européens. Comptez sur ma prudence et ma complète soumission aux exigences des lieux et des saisons.

Les sociétés savantes ou littéraires des États-Unis n'en doivent guère à celles de l'Inde. Comme sociétés, celles-ci sont au-dessous de tout ce qui peut s'imaginer en fait d'ignorance, de niaiserie et de puérilité. Mais il y a de force dans chacune, dans celle de Calcutta surtout, quelques hommes de mérite; Horace Wilson, par exemple, le premier sanscritiste du monde, polyglotte, littéraire, poëte et savant tout à la fois. Lisez son *Théâtre hindou :* on ne peut manquer d'avoir ce livre à la Bibliothèque royale. J'écrivais

hier à mon ancien hôte, sir Edward Ryan, et à mon aimable voisin d'alors, sir Charles Grey, le grand juge de l'Inde; et, expliquant à celui-ci pourquoi je n'envoyais aucun mémoire à la Société asiatique de Calcutta, je concluais le chapitre de mes griefs contre elle par la circonstance même qu'il en est le président, sans avoir aucun titre à en être membre seulement, et comme la preuve que la Société est absurde. Le très-grand mérite du chevalier Grey trouvera son emploi dans la carrière politique. Ses courts loisirs sont pour les lettres européennes, et il fait, de l'histoire et des antiquités de ce pays, le même cas que vous. J'ai pour elles le même mépris. Le sanscrit ne mènera à rien qu'au sanscrit. Le mécanisme de ce langage est incroyablement compliqué, et néanmoins, dit-on, admirable. Mais c'est comme une de ces machines qui ne sortent pas des conservatoires et des muséums, plus ingénieuses qu'utiles. Elle n'a servi qu'à fabriquer de la théologie, de la métaphysique, de l'histoire mêlée de théologie, et autres billevesées du même genre; galimatias triple pour les faiseurs et pour les consommateurs, pour les consommateurs étrangers surtout, galimatias $\frac{1}{0}$. L'arabe n'est pas exempt de ces torts. Le mysticisme allégorique des Orientaux a pénétré jusque dans les notions élémentaires qu'ils ont acquises des sciences physiques et mathématiques; et la Trinité, traduite en bon français, n'est pas si claire, que l'interférence des mythes brahmaniques dans les mouvements planétaires et les principes de la physique n'en complique l'intelligence de singulières difficultés. *La mode du sanscrit et de l'orientalisme littéraire en général durera cependant*, parce que ceux [illegible]ront passé ou

perdu quinze ou vingt ans à apprendre l'arabe ou le sanscrit n'auront pas la candeur d'avouer qu'ils possèdent une science inutile. — D'Eckstein a, ma foi, bien raison de faire comme s'il les savait, et le galimatias qu'il vous donne, *se non è vero, è ben trovato.* Essayez du Schlegel, qui est honnête et consciencieux, et voyez s'il y a grande différence. Essayez du Cousin. L'absurde de Benarès et l'absurde d'Allemagne n'ont-ils pas un air de famille ?

Passons à votre seconde lettre. Reviennent vos Afghans, puis la guerre probable de l'Angleterre avec la Russie à l'occasion de ses desseins hostiles contre l'Inde, les séditions dans l'armée indienne ; tout cela est du haut comique à Simlah. — Les moustaches de Porphyre sont une nouvelle ; mais je me flatte que les miennes ne leur en doivent pas. C'est un ornement dont les ecclésiastiques presque seuls se dispensent dans le nord de l'Inde, et qui est particulièrement approprié au pays où je voyage présentement.

Je suis fort surpris que le Jardin n'ait pas reçu de lettre de moi au 9 novembre 1829, date de votre lettre, puisque j'ai écrit à ces messieurs du cap de Bonne-Espérance, le 27 décembre 1828, par le capitaine d'Urville, arrivé en France vers le mois de mars ou d'avril 1829. Je leur ai écrit aussi de Bourbon, après l'ouragan, et j'ai reçu déjà la nouvelle que d'autres lettres, écrites à la même époque et confiées au même navire, étaient arrivées en Europe. Ce qui ne m'étonne pas moins, c'est leur silence à mon égard. Je leur ai écrit de Kythul, et leur écris aujourd'hui que, mes crédits expirant à l'année 1831 inclusivement, s'il ne m'en arrive pas bientôt de nouveaux pour l'année

d'après, et de supplémentaires pour l'année présente, que je puisse reporter sur l'année prochaine, il me faudra, de Bombay, regagner l'Europe par la voie la plus courte et la moins dispendieuse. Quoi qu'il puisse arriver sur ces intérêts, n'en concevez rien de plus que de l'humeur. Mais n'ayez aucune crainte que je me laisse imprudemment échouer sur les rivages de l'Inde par la retraite imprévue du flot qui m'y a apporté. Rassuré à cet égard, je ne me laisse pas détourner de mes études présentes par l'inquiétude de l'avenir.

Qu'aviez-vous besoin du témoignage de V*** pour être convaincu de l'exorbitante absurdité d'un voyage scientifique dans l'Amérique équinoxiale, au Mexique particulièrement ? Il faut être nous, nous Français, pour ignorer si complétement les choses du dehors. M. de Humboldt a été bien heureux dans l'époque qu'il a choisie pour faire son grand voyage ! et le bouleversement social des contrées qu'il a visitées est une bonne fortune littéraire pour lui, puisqu'il éloigne de nouveaux observateurs et assure une sorte de monopole à ses ouvrages sur l'Amérique. Enfin il avait à décrire ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

A l'égard du pittoresque, l'Inde est bien pauvrement partagée. Serait-ce, me demandé-je quelquefois, que la source de l'admiration serait épuisée en moi ?... Mais j'ai admiré passionnément les scènes de la nature à Saint-Domingue, et depuis au Brésil... Le mal n'est pas en moi : la faute en est aux choses, au pays.

Les journaux anglais sont remplis des gémissements de toute l'Europe sur le froid excessif de l'hiver. Je m'en in-

quiète plus pour vous que des changements de ministère pour la prospérité de notre pays. Il me semble qu'il n'y a pas de gouvernement capable de faire beaucoup de mal en France désormais. L'association bretonne a été inventée, il y a deux cents ans à peu près, par Hampden. L'invention en ce genre restera aux Anglais. Son adoption chez nous me paraît, comme à vous, une révolution complète, si on y adhère fermement.

Une lettre de M. Jomard, traduite dans les journaux anglais, nous apprend que le pacha d'Égypte a profité des conseils de Courier au roi d'Espagne, et s'est donné l'amusement productif d'une petite marmite représentative. Mais je crains qu'il ne donne a nos amis libéraux le scandale de fusiller de temps à autre quelques députés de l'opposition, sauf à leur associer quelques rivaux de la contre-opposition, pour ne pas faire de jaloux. Il faut pourtant commencer ainsi ; et, jusqu'à ce que Bolivar, devenu roi ou resté président (peu importe le nom), ait le pouvoir d'agir de la sorte, chacun, selon sa convenance, tuera son voisin. Il faut limiter ce droit à un seul, et, quand il serait à moitié fou comme Christophe, l'ordre public gagnerait encore à la manière immodérée, souvent même absurde, suivant laquelle il l'exercerait.

Merci de la lettre de M. de Humboldt à M. Arago, et du rapport sur le travail de Beaumont.

Je laisse ici, chez mon artilleur-roi, toutes les collections que j'ai formées depuis mon entrée dans les montagnes ; et vais le quitter, dans une couple de jours, par Kotgerk, Rampoor, Sourann, cheminant le long des bords du Sutledje, dans une vallée la plus chaude de l'Inde. Je m'y

ferai porter à bras dans une sorte de fauteuil. A Sourann, résidence d'été du radjah de Bissahir, rentrant dans les montagnes, je congédierai mes porteurs, et probablement leur substituerai un *ghounte*, cheval de montagne d'une adresse et d'une force merveilleuses, quoique de petite taille. Ma suite sera réduite alors à une cinquantaine de personnes, dépense de sept à huit cents francs par mois, et ce n'est qu'en réduisant au plus strict nécessaire (et en vérité tout le nécessaire n'y est pas) mon bagage personnel que je puis marcher avec si peu de monde. Je reviendrai à l'automne par le Borounda-Pass, à travers et par-dessus la chaîne centrale de l'Himalaya, soit ici, soit directement à Sabathoo (Sabatou, Subatou), résidence d'hiver du capitaine Kennedy, s'il y est déjà redescendu, poussant mon bagage devant moi ; et de Sabathoo à Saharunpoor, hors des montagnes, où je referai mon établissement de voyage en plaine. J'y ai laissé une partie considérable de mon bagage et des collections. Le tout sera dirigé sur Delhi, où j'en ai fait un premier dépôt; et, quand je verrai mes chars partir de Saharunpoor, au lieu de marcher lentement près d'eux en serre-file, au travers d'une province parfaitement dépourvue d'intérêt, je galoperai en un jour jusqu'à Mirout, où je me referai, pendant quelques jours, des fatigues, des privations, des misères de tout genreque j'aurai éprouvées. Je ne connais pas Mirout ; mais j'y ai une foule de connaissances et presque d'amis. Peut-être aurai-je quelque loisir en Kannawar, et trouverai-je une occasion de vous écrire ; cependant, cela n'est pas probable. Attendez-vous donc à un long intervalle de silence après celle-ci. Quoi qu'il puisse durer, dites-vous que je

suis alors dans un pays aussi salubre que l'Europe, mangeant des pommes et des raisins, buvant du vin du cru (qui est exécrable), et enfin :

Sachez, sachez que les Tartares
Ne sont barbares
Qu'avec leurs ennemis.

Adieu, adieu. Je vous aime et vous embrasse de cœur.

XXVIII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya, 23 juin 1830.

Ma dernière lettre, mon cher ami, vous fut adressée de Kythul, le 22 mars, dans le pays des Sikes. J'y courus une quinzaine de jours après des lions, que nous allâmes chercher presque sur le bord du désert de Bikanir, et que nous ne vîmes même pas. Mais, dans ce court espace de temps, à défaut de lions, je vis plus de l'Orient que dans une année tout entière écoulée depuis mon arrivée dans l'Inde.

J'entrai le 12 avril dans les vallées inférieures de l'Himalaya, et, le 25, je montai sur les cimes de sa chaîne secondaire. Au travers du désordre extrême des montagnes, souvent très-élevées, qui couvrent un si large espace au sud de la ligne de ses neiges éternelles, je marchai jusqu'à celle-ci au-dessus des sources de la Jumna. J'approchai de celles du Gange. De là, par des sentiers les plus sinueux,

je vins ici, près des bords du Sutledje, mais à six mille pieds au-dessus de ses eaux.

Il y a deux mois que je vis parmi les scènes les plus âpres et les plus désolées du Nord ou des hautes Alpes, sous leur ciel sévère. J'ai eu bien des fatigues et des privations à souffrir, mais je m'en trouve suffisamment bien récompensé par l'intérêt de tout ce que j'ai vu. Il est entièrement scientifique. Le paysage est pauvre et monotone. Dans les plus hautes montagnes du monde, il y a nécessairement de la grandeur, mais cette grandeur est sans beauté.

Ma santé a un peu souffert de quelques privations, qui portaient sur les objets les plus nécessaires à la vie. La suite nombreuse dont je ne puis me passer dans une contrée inaccessible aux bêtes de somme, et où tout mon bagage doit être porté à dos d'homme, ne me permettait point de séjourner dans quelque village pour prendre le repos qui m'eût rétabli. Mes gens eussent promptement épuisé les ressources du hameau le plus considérable. Mais j'ai retrouvé ici l'abondance, le luxe et la richesse de la civilisation européenne. Après deux mois de misère et d'isolement absolu sans voir un seul Européen, je ne saurais vous dire tout ce que cette transition a de charmant. Ma santé est parfaitement rétablie ; elle m'est nécessaire pour le voyage que j'entreprends au travers des neiges éternelles de l'Himalaya, barrière qu'on regardait naguère comme insurmontable. Je vais passer l'été en Kannawar, pays hindou-tartare et thibétain tout à la fois, où j'échapperai aux pluies solstitiales, et qui a été à peine visité jusqu'ici. Le climat en est extrêmement rigoureux. La protection an-

glaise m'y accompagnera, et ne m'y laissera exposé à d'autres dangers que ceux qui résultent des choses. Ce n'est que dans quatre mois que je reviendrai dans l'Inde.

Accablé de soins divers par les apprêts de ce voyage, je dois me borner à ces lignes. Peut-être aurai-je quelque loisir sur les frontières de la Chine; et, si je trouve en même temps une occasion de vous faire passer une lettre dans l'Inde, vous en recevrez une plus longue. Les nouvelles d'Europe que j'ai trouvées ici, après en avoir été si longtemps privé, m'intéressent vivement: peut-être qu'elles en alarmeraient d'autres; mais j'ai une heureuse confiance dans la force du parti de la raison. Je ne crois pas qu'il y ait de gouvernement capable désormais de faire beaucoup de mal en France. Cependant, je voudrais bien que les journaux anglais me menassent jusqu'au dénoûment, annoncé pour le 2 mars; car la réunion des chambres doit en amener un.

Ma correspondance est devenue bien irrégulière, de Bénarès ici. Dans l'espace de cinq mois, je suis resté sans aucune nouvelle d'Europe, et je dois attendre le même temps avant que d'en pouvoir recevoir d'autres. Idée pénible! Adieu, mon ami! adieu! Écrivez-moi sans délai, afin que je trouve une lettre de vous en arrivant à Bombay, au printemps prochain. Je vous aime de tout mon cœur.

XXIX

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Simlah, 24 juin 1830.

Chère madame,

Quoique cet endroit (un désert inconnu il y a neuf ans) soit situé aux limites extrêmes de la domination britannique, à treize cents milles de Calcutta, et plus élevé au-dessus de la mer que le Saint-Bernard et le mont Cenis; bien que les chemins pour y arriver semblent impraticables, excepté pour des mulets et des hommes dévorés de curiosité ; malgré plusieurs journées de marche à travers mille difficultés ; en dépit de tout cela, vos compatriotes y viennent passer des mois entiers de l'été, pour fuir la chaleur de la plaine, qui est insupportable. Bravant la solitude sauvage et aride de ce désert, elles montent à cheval matin et soir, dans des costumes très-élégants, ayant des rubans, et sans qu'il manque une épingle à leur toilette : elles ne seraient pas autrement à Hyde-Park. Cela m'amuse quelquefois; dans d'autres moments, cela m'est odieux. C'est une dissonance, et vous savez combien est variable l'effet que produisent les contrastes sur notre nature.

Je viens de voyager pendant deux mois à travers des montagnes, sans rencontrer un seul Européen. J'y ai perdu ma petite provision d'anglais, et je crains que vous ne

trouviez dans ces lignes trop de mélange d'indoustani, pour que vous puissiez me comprendre couramment. A défaut du français, l'anglais plaît à mon oreille autant que ma propre langue, dont je ne me sers plus depuis longtemps que pour écrire : elle m'est devenue comme le latin.

Je vais passer un été très-froid. Je traverse une rangée de montagnes ornées de neige, pour arriver à celles qui sont les plus hautes du monde. Vous ririez bien de voir mon déguisement, et vous feriez de moi une caricature plus agréable encore que celle où vous représentiez ma longue figure sur les petites rosses du Bourbonnais, la bête et moi les cheveux flottants. Je ressemble à un ours blanc, enveloppé dans de grosses couvertures de laine, la tête enfoncée dans plusieurs bonnets de soie, les jambes cachées dans de grosses guêtres et le visage orné de deux très-longues moustaches. Cette dernière partie de mon costume est de toute rigueur; c'est le *dustour*, tyran bien autrement absolu dans cette partie du monde que n'est *fashion* en Angleterre. Ce puissant mot de persan est autant au-dessus de *fashion*, que celui-ci est au-dessus de *mode*. Les individus de mon escorte ont les figures idéales de bandits comme on en rêve. Nous n'avons rien à nous reprocher les uns aux autres.

J'ai traversé dernièrement d'étranges scènes de solitude aride et bizarre; et je me flatte d'en trouver d'un caractère plus curieux encore, quand j'arriverai sur les bords de la Tartarie chinoise. Quant au danger, le danger venant de la main de l'homme, il n'existe pas; car l'homme est si rare dans ces déserts, que mon escorte nombreuse me met

à l'abri d'un enlèvement, et me donne l'air d'un conquérant.

Après tant de chemins, de détours, de mers, de soleil brûlant de l'Inde, de neige de l'Himalaya, que trouverai-je, que verrai-je encore avant de retourner vers ma patrie?

Après tout cela, avec quelles délices je jouirai de cette vue si calme de Paray! avec quel doux sentiment de repos je me promènerai sur ces paisibles domaines! — Parfois je crois rêver: il me semble avoir déjà cent ans. — Quant à vous, vous ne vieillirez jamais. — Adieu. J'embrasse votre mari de toute mon âme.

God bless you both.

XXX

A M. ACHILLE CHAPER, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya, 25 juin 1830.

Il y a plus d'un an que je ne vous ai écrit, mon cher ami; et, si je m'en souviens, je ne vous adressai alors que quelques lignes, pour vous dire que j'étais enfin arrivé au terme de ma longue navigation, et que je recevais de tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'Inde par le rang, l'esprit, le savoir, un accueil qui confondait, par l'excès flatteur de sa bienveillance, toutes les espérances que j'avais conçues du noble orgueil des Anglais. Depuis, j'ai voulu souvent vous tracer ma vie errante, et vous confier les émotions

qu'excite en moi la vue de tant d'objets nouveaux, vous faire partager mes plaisirs, vous associer aux peines passagères qui les traversent, me rapprocher de vous... Mais j'avais trop à dire ; et, limité par le court espace de mes rares loisirs, j'ai trouvé plus commode de ne point écrire du tout que de le faire avec la gêne imposée par cette nécessité du temps. Dans vos voyages à Paris, vous avez vu, je pense, mon père quelquefois, et par lui vous m'avez su du moins vivant, et de plus content. J'ai vu Bénarès, Agrah, Delhi, et j'ai marché au nord-ouest de cette cité, jusqu'en dehors des possessions anglaises, dans le pays des Sikès, et ne me suis guère arrêté qu'au bord du désert de Bikanir. De là, revenant à l'est, je suis entré dans l'Himalaya le 12 avril ; j'ai visité les sources de la Jumna ; j'ai approché de celles du Gange, et me suis élevé bien au-dessus, sur les neiges éternelles de la chaîne colossale qui sépare l'Inde du Thibet. Cette dernière partie de mon voyage m'a tenu, pendant deux mois, éloigné de toute société européenne.

Sous ce ciel sévère des hautes Alpes, parmi leurs scènes les plus âpres et les plus désolées, votre souvenir est venu fréquemment s'offrir à ma pensée. Je me suis rappelé souvent ces manteaux de neige que vous m'apprîtes le premier à gravir, et la nudité des rocs qui les percent çà et là. Que de fois ne me suis-je pas attendri devant ces premiers tableaux de notre amitié, que mon imagination fait revivre avec tant de fraîcheur ! Hélas ! je suis seul ici ; au souvenir que je garderai de ces lieux étranges, aucun souvenir ami ne viendra s'associer pour les rendre chers ! Vivre seul ! être seul à sentir ! oh ! mon ami, ce n'est pas parce que je suis si loin de notre pays, perdu dans les déserts glacés

des plus hautes montagnes du monde, que mon isolement m'est pénible : ce vide cruel, peut-être le sentirais-je également au milieu des douceurs de la société européenne ; peut-être n'en souffrirais-je pas moins au milieu de son tumulte et de ses plaisirs; et je n'ai pas trente ans! Laissons cela.

Les formes de l'Himalaya, l'élévation progressive de la base des montagnes, entassées les unes au-dessus des autres, depuis les plaines de l'Hindoustan jusqu'aux crêtes de glace qui couvrent la ligne de leurs sommets les plus élevés, l'absence de plateaux, de vallées, d'escarpements déguisent singulièrement leur hauteur. J'ai campé plusieurs fois à 3,000 mètres d'élévation absolue, habituellement à 2,000; cependant, c'est toujours dans les lieux les plus bas ou les mieux abrités, près des hameaux, que je dois marquer mes haltes. Vous voyez donc quelle soustraction il faut faire de la hauteur absolue des montagnes, pour mesurer leur hauteur relative ou apparente. Celle-ci est encore énorme; mais, comme l'œil cherche vainement à opposer des lignes horizontales à des lignes verticales, et que les pentes, malgré leur forte inclinaison, ne s'élancent pas d'un seul jet, mais s'ajoutent les unes aux autres sur des plans successivement plus reculés, il n'est pas de lieu d'où l'on puisse voir les plus hautes cimes sous un très-grand angle visuel. Enfin, là où il y a de la grandeur, manquent la beauté et la grâce. Oh ! que les Alpes sont belles!

Les pentes indiennes de l'Himalaya que je viens de visiter sont assez bien connues. Mais il n'y a qu'un très-petit nombre de voyageurs qui aient passé du côté du Thibet, du moins avec les connaissances qui leur permissent d'é-

tudier cette contrée mystérieuse. Dans deux jours, mon cher ami, j'entreprendrai ce voyage. Les productions de la nature doivent être peu variées dans un pays si froid, mais je puis espérer qu'un grand nombre nous sont inconnues. Je compte aller jusqu'aux frontières de la Tartarie chinoise; l'admirable protection du gouvernement anglais m'y défendra jusque-là de tous les dangers qui pourraient venir des hommes, le radjah, demi-Hindou et demi-Tartare, qui possède les hautes vallées creusées à la base septentrionale de l'Himalaya, ayant aussi quelques États sur le penchant indien, qui le font dépendre absolument de la puissance anglaise Je suis, d'ailleurs, obligé de traîner une suite bien nombreuse, près de cinquante hommes; et c'est plutôt pour être le maître absolu dans mon camp que pour un autre objet, que j'emmène une escorte de sipahis gourkhas, dont j'ai éprouvé l'utilité dans ma première excursion. Il faudra, cher ami, que vous me donniez l'absolution de bien des menus actes arbitraires, sans lesquels tout ce que je fais ici serait impossible. Nous philosopherons, théoriserons quelque jour sur leur moralité. — Adieu; vous pensez aisément combien la multiplicité de mes recherches me donne d'occupation: je suis accablé de travail; mais la santé est restée parfaite, si ce n'est dans les neiges des sources de la Jumna, où le froid, la fatigue et de mauvais aliments la dérangèrent légèrement. Je suis revenu à ma vigueur accoutumée, et elle m'est bien nécessaire pour résister aux fatigues, aux privations, aux misères de tout genre que j'aurai à souffrir de l'autre côté de l'Himalaya. Je vous embrasse de tout mon cœur.

XXXI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Tchini, en Kannaor (Kannawar), 15 juillet 1830.

Quelques mots seulement, mon cher père, pour profiter d'une occasion qui ne se représentera sans doute pas pour moi d'ici à mon retour à Simlah. J'ai quitté ce lieu le 28 juin, comblé par mon hôte, le capitaine Kennedy, de plus d'attentions encore qu'il ne m'était arrivé d'en recevoir peut-être. Il avait admirablement préparé mon voyage en ce pays, et, quand j'arrivai à Sourann, résidence d'été du radjah de Bissahir, le radjah vint au plus vite me faire une visite et toute sorte d'offres de service. J'avais une traite sur son trésor, qu'il ne m'était pas commode de toucher à présent, et une autre sur un de ses sujets absent. Le montant de l'une et de l'autre me sera payé à vue au nom du radjah, partout où il me conviendra de le demander. Sa petite chancellerie a écrit à tous les chefs du haut pays et aux lamas de Ladak de complaire à tous mes désirs. J'espère donc pouvoir pénétrer jusque sur le plateau. Le radjah, en outre, m'a donné, comme avait fait le capitaine Kennedy, le plus élevé de ses serviteurs pour me servir d'interprète, et pour ordonner partout, au nom du maître, que personne ici ne contredit. Mon janissaire de Simlah a en outre sous ses ordres quelques soldats gourkhas, de sorte qu'entre les moyens de persuasion et de coercition, je suis

peu exposé à mourir de faim ou à demeurer arrêté au milieu de mon voyage, faute de gens pour porter mon bagage en avant.

Un conteur pourrait faire quelque chose de superbe de la visite du radjah, avec son éventail à la main, par un ouragan furieux qui menaçait de renverser ma tente, où je l'attendais ; de ses vizirs, — car c'est le nom indoustani et kanaori de ses ministres ; — de sa cour ; et de son peuple, convoqué pour crier : *Vive le roi!* à sa façon. Comme Louis XIV, en une autre occasion, je regrettai le poids de ma grandeur, qui ne me permettait pas de rendre au roi de Bissahir sa visite, car j'étais fort curieux de voir l'intérieur de ce qu'on appelle son palais ; mais Kennedy m'avait justement reproché de gâter ses alliés par cette excessive condescendance. C'était au radjah à venir dans toutes les pompes de sa royauté, et à se trouver honoré de ce que je voulusse bien lui accorder un siége devant moi, et lui serrer la main. Je n'aurais pu ni l'embrasser, ni lui retourner aucun présent, ni sa visite, sans déroger à la dignité.

Cependant, gardez-vous de croire, je vous en prie, que ce soit un bandit de la dernière espèce, dans une caverne, couvert de haillons d'écarlate, avec force poignards, pistolets et autres outils de mélodrame à sa ceinture. Le radjah de Bissahir est un roi légitime, qui règne *de sire* ou *de cire* sur un degré et demi de latitude, et deux ou trois degrés de longitude ; et, quoique la majeure partie de ses États soit ensevelie sous les neiges de l'Himalaya, que les neuf dixièmes du reste soient couverts de forêts, et le dixième restant de pâturages arides ou de rocs nus,

il a cent cinquante mille francs de revenu, sans pressurer ses sujets, qui sont les plus misérables du monde. Son *nazzer*, ou offrande, consistait en un sac de musc dans la peau de la bête, rareté indigène de ces montagnes, qui ne manque, je l'espère, ni de la couleur locale ni du parfum thibétain. La seule chose que je lui aie donné en retour, c'est une leçon de géographie, dont il avait grand besoin ; il laisse à ses vizirs le soin de la savoir, et passe son temps avec des esclaves cachemiriennes qu'il engraisse à l'épinette, et qui sont probablement peu jolies, parce que les Cachemiriennes, quoi qu'on en dise, ne le sont pas généralement

Le 11 juillet, je traversai le Sutledje, ou, si vous ne trouvez pas que ce soit assez beau, l'Hyphasis ; c'est sur sa rive droite, ou plus exactement à trois, quatre, et tantôt cinq mille pieds au-dessus de sa rive droite, que j'ai voyagé depuis. Le climat commence à différer beaucoup de celui du versant méridional des montagnes. Il ne fait qu'y venter et brumasser, tandis qu'il pleut à seaux de l'autre côté. Il y a des pommiers et des vignes dans les jardins, malheureusement sans pommes ni raisins en cette saison : ce sera pour mon retour. Bouddha commence à voler les nuages d'encens dont Brahma, sur la pente indienne de l'Himalaya, a la jouissance exclusive. On pratique les préceptes religieux de miss Francess Wright sur la promiscuité des sexes, car il y a polygamie comme dans l'Inde, et polyandrie tout à la fois ; et, cette dernière institution prévalant, il en résulte un excès de femelles qui se retirent dans des couvents, placés, pour la commodité mutuelle sans doute, à proximité des petites abbayes de lamas.

Je verrai bientôt à Kanum cet incroyable original Hongrois, M. Alexandre Csomo de Koros, dont vous avez sans doute entendu parler; il y vit depuis quatre ans sous le nom peu modeste de *Secander-beg*, c'est-à-dire Alexandre le Grand, habillé à l'orientale, et que voici prêt à jeter sa peau de mouton, son bonnet d'agneau noir, et à reprendre son nom, pour aller à Calcutta, et sans doute vous ennuyer du galimatias de l'Encyclopédie thibétaine, qu'il vient de traduire. Vous verrez que M. d'Eckstein y trouvera à redire ; et cependant M. Csomo est le seul Européen au monde qui comprenne cette langue. L'Encyclopédie thibétaine abonde en astrologie, théologie, alchimie, médecine, et autres billevesées de ce genre traduites sans doute du sanscrit à une époque reculée. Pour peu que M. Csomo nous la donne en allemand, et que d'allemand M. d'Eckstein la tourne en français, ce sera du galimatias à la quatrième puissance, expression dont Porphyre vous expliquera la longue portée, si votre algèbre ne va pas jusque-là.

Je me porte très-bien. Je trouverai du lait partout. J'ai du riz pour trois mois, du sucre pour le même temps, quarante-six livres de tabac de première qualité, que j'ai achetées à Rampoor pour faire des présents aux Tartares du Spiti (et qui m'ont coûté sept francs). Chemin faisant, quand il fait froid le matin, j'en fume dans un petit rouleau de papier les meilleures feuilles ; il est meilleur que celui que la régie vend quarante-six fois plus cher à Paris. J'ai un nouveau cuisinier depuis Simlah, intendant ou maître d'hôtel à la fois : caractère de fripon célèbre dans les hauts, mais qui me fait faire aussi bonne chère que le per

mettent les ressources des lieux, c'est-à-dire très-mauvaise seulement, mais pas au delà, amélioration immense dans ma maison, car son prédécesseur était un honnête homme, mais dont les œuvres défiaient le plus rude appétit. Les montagnes produisent ici de la rhubarbe, *bonheur céleste !* mais ce n'est pas tout : après trois mois de recherches, le radjah de Pattialah, — un de ceux que j'embrasserai et auxquels je rendrai visite, — quatre millions de revenus ! — cet admirable allié de la puissance anglaise, a écrit officiellement à mon ami l'ex-sous-résident de Delhi, promu depuis à l'agence politique de Kotah, qu'il avait retrouvé ma seringue. La nouvelle est dans les *Akbars* (gazette manuscrite de sa cour); il l'a renvoyée au résident de Delhi sous forte escorte ; elle est déposée au palais de la résidence, et l'on me demande officiellement des instructions, sur la manière soit de l'envoyer, soit de la conserver jusqu'à mon retour. On dirait que c'est un baromètre ou une machine pneumatique. Cependant, au haut de ces lettres est imprimé :

POLITICAL DEPARTMENT.

Je vous rapporterai donc la seringue la plus diplomatique et la plus historique qui ait jamais existé. Vous la laisserez à Porphyre, et elle passera de mâle en mâle ; si Porphyre ne se marie pas, il a des frères dignes de posséder un tel objet.

Il m'est revenu que les moustaches de Porphyre pourraient être plus fournies, et d'une teinte plus égale. Les miennes sont irréprochables, longues d'un pouce, épaisses

comme une queue de postillon et du roux le plus uniforme; on les admire extrêmement en Kannawar, mais je déplore cette beauté tous les matins, en mangeant ma bouillie.

Tandis que le résident politique à Luknow, aux appointements de deux cent mille francs par an, sue, étouffe dans son palais, je me chauffe au coin du feu, dans une mauvaise petite maison de mille à deux mille francs peut-être, qu'il a bâtie ici il y a deux ans, pour y passer quinze jours. Quel luxe qu'une maison, si petite, si mauvaise qu'elle soit!

Je suis extrêmement occupé, et ne séjournerai ici que pour liquider mon arriéré de besogne. Je termine cette lettre, ajoutant seulement qu'elle va partir avec mon n° 7 pour le Jardin des Plantes. Voici vingt-trois mois que j'ai quitté la France, et je n'ai pas encore reçu une ligne d'eux.

Adieu, mon cher père; n'ayez pas peur des révoltes des Birmans, ni des insurrections de l'armée, ni du grand choc prochain des intérêts en débat devant le parlement anglais; c'est toujours par les journaux anglais que nous apprenons que nous sommes ici sur un sol mouvant, car je vous assure qu'il n'en est pas de plus ferme. Quant aux seuls dangers réels, ceux du climat, que la trouvaille du radjah de Pattialah vous rassure. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que Porphyre.

Écrivez-moi comme ci-devant, et toujours par la marine. Adieu, adieu.

XXXII

A MADEMOISELLE NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS[1].

Au camp de Taschigung, sur les limites du Ladak et de la Tartarie chinoise, 24 août 1830.

Ma chère Zoé, je venais à peine d'envoyer un de mes serviteurs montagnards vers Simlah, qu'un Tartare arriva de Soonjnum, grand village lama du Kannawar, et m'apporta, parmi beaucoup d'autres, ta charmante lettre du 10 février. Pour te répondre convenablement, il faudrait un volume; et ce serait un délicieux passe-temps que d'écrire ce volume, si j'avais quelques jours à demeurer inoccupé dans un camp. Mais je suis accablé de travaux de tous genres. La botanique, la géologie, etc., etc., ne me laissent pas de relâche. — Il faut que j'aille, et je ne puis me permettre que peu de lignes. Si ta lettre m'eût rejoint hier avec un grand nombre d'autres, ces lignes chemineraient maintenant vers l'Inde. Mais à la distance où nous nous trouvons l'un de l'autre, quelques semaines plus tôt ou plus tard sont peu de chose.

Je reviens en ce moment d'une excursion à demi armée que j'ai faite dans le Céleste Empire, et que j'ai conduite de la manière la plus heureuse : car, sans être obligé de commettre aucune autre hostilité qu'un étalage d'arguments meurtriers, quand les Chinois faisaient mine de

[1] Cette lettre, écrite en anglais, a été traduite par mademoiselle de Saint-Paul.

quelque opposition, j'ai vu très-paisiblement l'objet de ma curiosité. J'ai eu à marcher cinq jours sans rencontrer aucun village, en traversant deux hautes chaînes de montagnes au-dessus de cinq mille cinq cents mètres, ou dix-huit mille pieds anglais (deux mille cinq cents pieds au-dessus du sommet du mont Blanc). Je dus aussi faire porter des provisions avec moi jusqu'à mon retour, et ma troupe montait à plus de soixante hommes. Quantité de plantes nouvelles et des restes organiques que j'ai trouvés à la hauteur énorme de cinq mille six cents mètres, ainsi qu'un grand nombre d'observations intéressantes, me payèrent amplement des peines et des fatigues de mon expédition. Maintenant, j'explore le Ladak, et vais visiter des montagnes où, d'après quelques rapports des montagnards, j'espère observer plusieurs phénomènes géologiques intéressants. J'ai traversé ce matin le Sutledje pour suivre de près le cours de l'Indus. Tous deux ici ne sont que de larges torrents, étant très-près de leur source. Le Sutledje s'échappe du célèbre lac de Mansarower, et l'Indus, ainsi que le Burrampootre, qui sont les deux plus grandes rivières de son voisinage immédiat.

Les Tartares des montagnes n'ont véritablement rien de la férocité qu'on leur attribue généralement; et, bien qu'il ne se trouve dans ma nombreuse suite que six hommes armés, le *francis saheb*, ou seigneur français, comme on m'appelle, en chasserait des milliers devant lui comme un troupeau. Ce sont, au contraire, des gens doux et paisibles, qui d'habitude se pressent autour de ma tente pour obtenir un peu de tabac, dont j'ai apporté de l'Inde plusieurs charges pour le leur distribuer. Quand leur extrême

curiosité devient gênante, un simple mot les disperse. Ils ne connaissent rien des manières serviles des Indiens ; et les progrès de notre corruption sont si rapides parmi ces derniers, qu'à Békœur, la ville chinoise que j'assiégeai, le commandant (*moukyar*), venant à moi pour se plaindre de cette violation du territoire de Sa Majesté *Très-Théïfique*, et s'avançant trop près de moi sans mettre pied à terre, je me sentis réellement si indigné de ce manque de respect, que, transporté de colère, je saisis le drôle par sa longue queue tressée et le précipitai à bas de son cheval.

La seconde personne du pluriel dont je suis obligé de me servir en t'écrivant ne résonne-t-elle pas d'une manière étrange à ton oreille, ma chère Zoé ? Ce langage m'est actuellement aussi familier que le nôtre; cependant je ne suis pas encore réconcilié avec la froideur du *you*. C'est, à mon avis, une grande infirmité dans la langue anglaise ; et cela me la rendra toujours désagréable à parler avec ceux à qui je suis habitué à m'adresser, dans notre langue, sous une forme plus tendre.

Voici venir mon dîner. — L'eau de la source (car je conserve avec soin pour les mauvais jours, les neiges, ma provision presque épuisée d'eau-de-vie de France, etc.) ; — des gâteaux très-grossiers, faits de farine d'avoine ou d'orge à peine écrasée; — des épinards, ou plutôt, en place de ce légume, des feuilles de sarrasin qui ont à peu près le même goût ; — des abricots, l'unique fruit de ces hautes régions, mais aussi petits que des cerises, et sans saveur ; — et, comme le fondement de tout le système, les os d'un feu gigot de mouton. — Ceci est un assez fidèle témoignage de l'habileté de mon cuisinier; car, pour

obtenir un si misérable dîner, il faut que j'entretienne un cuisinier et un aide de cuisine, proprement dit un marmiton, destiné à relaver les deux plats que je possède.

Comme ce serait une chose digne de damnation que de vous embrasser à la fin de cette lettre, je devrai, pour demeurer Anglais jusqu'à la fin, me dire, ma chère Zoé, votre très-affectionné cousin.

Qu'une lettre anglaise est une plate chose! Yorick avait bien raison : *They manage it much better in french.*

XXXIII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp de Nako, en Hangarang, 25 août 1830 (frontière du Ladak et de la Tartarie chinoise).

Ce papier de Delhi, plus botanique que littéraire, boit l'encre d'Europe; force m'est donc, mon cher Porphyre, de te mettre, au lieu de noir, du bleu sur le blanc. Le lieu d'où je t'écris est à vingt-cinq journées de marche en avant de la dernière station anglaise ; et c'est probablement un des lieux habités du globe les plus élevés. Son niveau est de quatre mille mètres. — Comme j'y montais hier des bords du Sutlejde, qui coule à mille mètres au-dessous, un Tartare du vizir de Soonjnum, plus alerte que moi à gravir des pentes presque verticales, me gagna de vitesse, et me remit un paquet, bien imperméable de graisse et de malpropreté, où je trouvai, parmi bien d'autres, des lettres de toi, de notre père, de madame de Percy et de

Zoé. D'Europe, c'est là tout; mais, de l'Inde et d'Afrique, il y en avait bien davantage. Je lus séance tenante celles de notre père, les tiennes, à un millier de pieds au-dessus, et ce n'est que ce matin que j'ai fini avec les africaines et les indiennes. Il est bizarre, que le jour d'avant, un autre courrier (courriers, qui, bien que Tartares, ne courent guère, mais s'aident des pieds et des mains à grimper sur les rochers, et, quand ils ont fait trente pas, soufflent et prennent leur vent pour en faire trente autres) ; il est singulier, dis-je, que, la veille, un autre messager ait également réussi à me trouver. Celui-là ne m'avait apporté que des lettres de l'Inde, mais un paquet bien fourni. Il en était quelques-unes auxquelles j'avais jugé convenable de répondre sans délai, et, hier matin, en levant mon camp de Namdjah, j'expédiai un de mes gens à Simlah (vingt-cinq marches) pour les remettre à Kennedy, chargé de les acheminer ultérieurement. L'une d'elles, ceci t'étonnera, était adressée à M. Allard, chevalier de la Légion d'honneur, le généralissime de Rundjet-Singh, radjah de Lahore; cet homme enfin qui paraissait faire tant peur aux directeurs de la Compagnie, à Londres, quand j'allai leur demander un passe-port. Je t'ai, de Simlah, transmis (peut-être étaient-ils adressés à notre père) quelques renseignements sur M. Allard, qui jouit parmi les officiers anglais de la plus honorable réputation. Dans le paquet d'avant-hier, je trouvai une lettre de lui, à moi adressée, et qu'il m'avait envoyée à Simlah. En voici copie puisqu'elle n'est pas longue :

« Lahore, 28 juillet 1830.

« Monsieur,

« J'ai appris par le docteur Murray l'arrivée à Simlah d'un voyageur français, distingué par ses connaissances et la mission dont il est chargé. Cette nouvelle me donne l'espérance qu'un vieil officier pourrait bien se trouver à même d'être utile à un de ses compatriotes, dans des contrées si éloignées de la mère patrie. C'est en conséquence que j'ai l'honneur de vous adresser la présente par un de mes harkaras (espèce de valets de pied ou chambellans, janissaires, comme tu voudras), pour vous offrir tout ce que ma position auprès du radjah de Lahore peut me fournir à vous être utile. Disposez de mes services, monsieur, avec la même franchise que je vous les offre ; ce sera le signe national. En attendant, recevez l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, » etc.

Cette offre cordiale d'un homme inconnu, qui me vient chercher au diable, sur la frontière de la Chine, me toucha, et je suis sûr d'y avoir répondu avec quelque effusion. Ma réponse est trop longue pour que je la transcrive, quoique j'en aie gardé copie. Mais voici la substance du point important. — « Visiter les plaines du Pundjâb (pays entre le Sutledje et l'Indus, où Rundjet-Singh est ferme sur ses étriers) ne me servirait pas à grand'chose ; mais, si M. Allard pouvait dominer la répugnance du radjah à laisser pénétrer des Européens dans le pays de Cachemire, et s'il réussissait à obtenir pour moi cette permission, en me garan-

tissant sûreté parfaite, je lui aurais l'obligation d'un très-grand service. Comme motif à faire valoir près du radjah pour me laisser voir les parties montueuses (Cachemire) de son empire, M. Allard pourra lui dire que mes recherches me mettent à même, plus que tout autre, de découvrir des masses minérales d'une exploitation avantageuse. »

Sa lettre est évidemment la preuve qu'il ne doute pas de pouvoir me faire arriver jusqu'à Lahore ; et, effectivement, il n'y a pas à en douter. Quoi qu'il puisse gagner au delà, je suis à peu près résolu à aller du moins lui faire une visite. Car enfin, sur les lieux, il est possible que je voie des moyens de tirer de Rundjet-Singh pied ou aile. Le possible est impossible à prévoir à cause de sa variété. Peut-être aussi est-il zéro. C'est ce que j'irai voir bien probablement à Lahore. Pour arriver à cette grande ville, où je serai l'hôte confortable du généralissime français, il n'y a que quinze jours de marche en plaine. Admis par le radjah, je ne puis manquer d'être mené à son durbar et d'accrocher en passant un bon cheval de Boukhara et un cachemire, au lieu de l'oripeau que m'a vendu comme un juif le Grand Mogol à Delhi. — En tout cas, je ne passerai pas le Sutledje (de l'Inde en Lahore, s'entend, car ici je le traverse tous les huit jours, hier encore) sans l'écrire à lord William Bentinck.

Je passe à tes deux lettres. Il est bien extraordinaire vraiment qu'au mois de février 1830, aucune de mes lettres de Calcutta, de mai, juin et novembre, ne vous fût parvenue ; mais enfin, mes amis, vous m'aviez promis de faire largement, dans votre sécurité, la part non de mes acci-

dents, mais de ceux de ma correspondance. Une lettre de moi à M. Victor de Tracy arrive à propos, après un temps infini, pour vous montrer les hasards auxquels elle est soumise. Vous avez, d'ailleurs, de mes nouvelles indirectes par de Mareste, du mois de juillet et d'août, à Calcutta, et vous persistez à vous inquiéter; cela me désole, quand je songe que des intervalles bien plus longs pourront s'écouler sans que vous entendiez aucunement parler de moi. Il faut, à moins que de nous condamner réciproquement à bien des peines, vous reposer sur ma fibre sèche et filandreuse, ma prudence; que dirai-je encore? ma dextérité, et savoir ne remplir que de choses heureuses pour moi les blancs de notre correspondance. C'est ainsi que j'ai toujours fait en pensant à vous. Je t'avouerai cependant, Porphyre, qu'il me tardait de savoir comment notre père avait gouverné le terrible hiver dont les journaux anglais m'avaient appris la rigueur inouïe.

Du Jardin, ni de ses habitants, pas un mot depuis l'aimable lettre que je reçus de Jussieu et de Cambessèdes à Calcutta. Si c'est à eux la faute, que le diable les emporte! D'Angleterre, pas un mot. Cependant, Sutton-Sharpe, et M. Séguier, et sir Alexandre Johnston ne peuvent manquer de m'avoir répondu. — Oui, s'ils ont reçu mes lettres; c'est enrageant! Je reviens aux tiennes : je tombe d'accord avec toi sur le nom que tu donnes à ton fanatisme musical; c'est tout à fait une petite folie. Tu aurais pu me dire qui te chantait et quoi l'on te chantait pour ton abonnement aux Bouffes. Cela m'a paru drôle au Thibet, où l'on chante aussi beaucoup (un ou deux habitants par lieue carrée), mais une seule chanson, de trois mots: *Oum mani padmei;*

ce qui veut dire, dans la langue savante, que nul des villageois ni de leurs lamas ne comprend : *Oh ! diamant nénufar !* — et mène les chanteurs tout droit dans le paradis de Bouddha. Moque-toi colossalement de *** en mon nom, et de ses accidents sur la terre et sur l'onde. Dis-lui qu'il m'arrive d'être plusieurs mois sans entendre un son de voix européen ; que mon dîner est de fondation détestable, et que je ne me plains pas. — A propos de dîner, j'ai trouvé le joint pour la santé parfaite : des épinards faits avec des feuilles de sarrasin produisent le résultat désirable ; des galettes grossières de froment à peine moulu, et dont le son reste en entier mêlé dans la farine, corroborent cette amélioration, moyennant laquelle je ne t'en dois à nul égard. C'est merveilleux : dans les mauvais jours, par exemple, quand je suis campé à seize mille pieds de hauteur, ou que j'ai dû traverser des montagnes à plus de dix-huit mille trois cents pieds, alors je fais paraître les os d'un ex-gigot de mouton fumé à l'écossaise, et que je finirai par manger ; car ils ne peuvent pas être plus durs que la chair qui y tenait jadis. Mais Kennedy me mande qu'il me traitera aux truffes tous les jours, à mon retour à Simlah. L'excursion dans laquelle j'ai dû monter quatre fois jusqu'à une si énorme hauteur (sept cents mètres au-dessus de la cime du mont Blanc) avait pour but des couches coquillières que je présumais et que je constatai effectivement s'y trouver ; elle m'a fourni en même temps bien des plantes nouvelles. Mais cinq journées de marche sans une habitation, et mes camps les plus bas à quatorze mille pieds, il me fallut emporter douze jours de vivres ; car la ville ou le village chinois, où il était très-incertain au début de mon

entreprise que je pusse aborder, devait, en tout cas, ne m'en fournir aucun pour le retour. Ma petite armée, car c'était véritablement un acte d'hostilité que je commettais contre Sa Majesté Théifiante de Pékin, dépassait soixante hommes, dont six combattants en me comptant. Je trouvai, par un bonheur rare, la vigilance chinoise en défaut sur la frontière; et l'arrivée inopinée de ma caravane en colonne serrée surprit tellement les gens de Békœur, qu'ils s'enfuirent à mon approche, au lieu de faire aucune opposition. Je campai paisiblement, dans une position choisie toutefois, et, le lendemain, je reçus dans ma petite tente la visite de l'officier chinois qui commande une guérite en pierre sèche, armée de deux canons en cuir, assez près de là. Il venait pour se plaindre : je le transformai en accusé, lui fis maintes questions, sans souffrir qu'il parlât autrement que pour y répondre, et le congédiai par un signe de tête, lui et ses estafiers, quand j'eus trouvé le fond de mon sac. J'avais pris à dessein et commandé à mes gens un air menaçant, afin que cette démonstration suffît. Les Békœurites n'avaient pas d'idée d'un fusil à deux coups, encore moins d'un fusil percutant.

L'effet de deux balles que j'avais envoyées coup sur coup dans un arbre voisin, quelques moments avant mon audience à l'officier chinois, devant plusieurs de ses acolytes, avait fait sur les sujets du Céleste Empire une impression merveilleuse. Je leur fis donner un peu de tabac, ce qui me fit aimer autant qu'ils me craignaient déjà. Un incident bizarre augmenta immensément leur respect pour le seigneur français. J'étais épuisé de fatigue, et cependant j'allais me remettre en marche. Je bus donc le

coup de l'étrier, remplissant d'eau-de-vie ma cuiller pour y faire fondre un morceau de sucre. Le sucre tenant bon, j'enflammai l'eau-de-vie, et, quand il eut fondu, soufflant sur ma cuiller, j'avalai cette cuillerée de punch. Les Békœurites, qui ne sont pas des artilleurs, crurent que je buvais du *feu*, et me prirent tant soit peu pour le diable. C'est ce jour-là que j'allai camper si haut, à 16,000 pieds. J'étais encore sur le territoire chinois, où je voulais déterminer le lendemain le gisement de quelques couches. Dans la nuit, quelques cavaliers vinrent s'embusquer près de mon camp. J'eus connaissance toutefois de leur venue et de leur petit nombre. Ne tenant d'eux aucun compte, je commençai ma reconnaissance au petit jour, suivi tout au plus de six domestiques. La cavalerie tartaro-chinoise se mit alors en mouvement, suivant mes pas, mais à une respectueuse distance. Je commandai à l'un d'eux d'approcher, et, le drôle le faisant sans mettre pied à terre pour me parler, je le saisis par la queue et le jetai à bas de son cheval. Voilà ce que c'est, mon ami, que d'avoir vécu un an dans l'Inde. On se trouve, mais très-sincèrement, insulté par tout procédé qui n'est pas servile. Ici, j'avais tort, car ce pauvre diable de Békœurite ignorait l'étiquette indienne. — Mais je ne vis qu'une chose, la couleur de sa peau; et, oubliant la différence des lieux, je pris son ignorance pour une hardiesse délibérée : *inde iræ*. Ses camarades avaient pris le galop et la fuite. Mon homme remonta à grand'peine sur son bidet et les rejoignit au plus vite.

Après dîner. — Me voici, malgré mes épais vêtements de laine, enveloppé encore de couvertures de la tête aux

pieds. C'est ainsi que je dois m'affubler tous les soirs, et encore souvent souffré-je du froid. Étrange climat ! il neige médiocrement en hiver, qui est sans dégel pendant quatre mois, ne pleut presque jamais, et vente un ouragan au plus sec, tous les jours à trois heures, qui dure fort avant dans la nuit. Je me réveille souvent bien avant le point du jour, gelé dans mes cinq couvertures.

Le bonhomme de vizir de Soonjnum, au paquet de lettres d'hier, avait joint un petit présent, un petit panier de mauvaises pommes, telles que la divine Providence les a faites. Grand régal à cette occasion. Mais les raisins seront mûrs quand je redescendrai à Soonjnum, lieu le plus élevé où la vigne prospère (10,000 pieds) : alors, régal à fond. Dans mon courrier indien de la veille se trouvaient des journaux, attention de l'artilleur Kennedy. J'y ai vu le discours d'ouverture de nos Chambres, rapproché d'un article du *Globe* intitulé *la France et les Bourbons en* 1830 ; article poursuivi criminellement, ajoute le journaliste anglais, avec beaucoup d'autres du même calibre, qui paraissent journellement dans les journaux libéraux. Je ne sais que penser de l'issue de ce gâchis. La question est-elle seulement de savoir qui des deux aura le plus peur et reculera ? Je voudrais qu'il en fût ainsi ; mais, en vérité, je ne sais trop qu'en penser.

En supposant, ce qui n'aura pas lieu, que le gouvernement direct du roi succédât dans l'Inde à celui de la Compagnie, ce changement se ferait sans la moindre secousse en Asie. Notre père paraît s'inquiéter de l'attitude que peuvent prendre les Mahrattes et les Afghans, etc., etc., (et autres canailles qui ne valent pas un coup de pied...)

dans cette *crise*. Qu'il sache donc que les soixante millions d'Indiens dont il s'effraye ignorent la différence du roi de *Valaïte* (Europe en masse, ou Angleterre, Amérique, etc., car ils sont peu géographes) à la Compagnie. Cette distinction subtile n'est, tant bien que mal, comprise que des classes supérieures (négociantes) de Calcutta, Madras et Bombay. Mais le paysan qui laboure, l'artisan qui travaille et le sipahi qui monte la garde, n'en ont pas la moindre idée. C'est de l'absurde que les idées que l'on se fait en France de ce pays-ci. L'*habileté gubernatrice* (Saint-Simon et sa séquelle du *Producteur* ont sans doute fait un meilleur mot pour exprimer cette idée) des Anglais est immense ; la nôtre, au contraire, est des plus médiocres ; et nous les croyons partant dans l'embarras, lorsque nous les voyons dans des circonstances où notre gaucherie se trouverait empêtrée. Notre père, aussi, regrette que je n'aie pas emporté tous les papiers qui pussent m'aider à constater ma qualité de Français, comme si c'était par des papiers, vraiment, qu'elle pût se prouver aux gens près desquels, dans son arrière-pensée, elle pourrait m'être utile ! comme s'ils savaient lire les caractères romains ! comme s'ils comprenaient un seul mot d'une seule langue européenne !... Mais qu'il se rassure : il peut aller jusqu'à la centaine, avant d'apprendre qu'on a fait dans l'Inde un massacre général des Anglais. Le froid redouble, mon cher Porphyre, et je ne me réchaufferais jamais sur mon grabat si je tardais davantage à m'y jeter. Je t'embrasse.

26 août.

Je reviens à toi, mon ami. Je viens d'écrire à notre père, et me décide à expédier un courrier (de la description ci-dessus) pour porter le tout à Simlah, d'où Kennedy l'acheminera à Calcutta — de là à Chandernagor — aux soins obligeants de M. Cordier, mon facteur pour l'Europe. J'aurai soin de t'écrire dès qu'il y aura quelque chose de décidé pour mon affaire de Lahore ; mais — pour l'amour de Dieu — s'il s'écoule six mois entre la réception de cette lettre et l'arrivée de la suivante, ne vous inquiétez pas, mes amis. Pour ta gouverne, à toi, Porphyre, ne me refuse pas ce modeste titre d'écuyer (*Esquire*), dont tu parais croire quelquefois que le F. R. A. S. [1] te dispense. Il n'est pas *ad libitum*, mais de rigueur. Le F. R. A. S. est facultatif.

Quand tu parles de l'excellente table des navires du commerce, je te dirais volontiers : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse. » Ne me rappelé-je pas la manière tout à fait hostile dont tu parlais des passagers, de leur appétit, etc., et des artifices nautiques d'un certain capitaine pour provoquer, au moment du dîner, des tempêtes, des accidents qui obligeaient à lever la séance avant l'assaut d'un certain pâté dont les commensaux de son navire n'avaient encore vu, en arrivant à Port-au-Prince, que les ouvrages extérieurs? Pâté de carton, — pâté de comédie, s'il en fut. Mais il est vrai que tous les armateurs ne sont pas des capi-

[1] *Fellow Royal Asiatic Society* : membre de la Société royale asiatique de Londres.

taines d'artillerie; et l'on dit que ceux de Bordeaux, dont les vaisseaux viennent à Calcutta, font les choses largement.

Mon crédit annuel de six mille francs expire à 1831 inclusivement. Au 1er novembre, en descendant des montagnes, je calcule qu'il m'en restera trois mille ou deux mille cinq cents, en tout huit mille cinq cents. C'est assez pour aller à Lahore (si j'en dois revenir sans plus de suite), et gagner de là Bombay, voire même Pondichéry, où, en arrivant, il me restera encore de quoi payer mon passage en Europe, sur un de ces excellents navires marchands, à bord desquels on fait si bonne chère. — Voilà, mon ami, ce que j'appelle caver au pis, c'est-à-dire calculant la chance où le Muséum aurait oublié de m'envoyer une prolongation de crédit.

Tu vendras une ou deux actions de *navire* pour payer le port de cette lettre, et notre père quelques volumes de ses *Essences* à quelque sot libraire, auquel Taschereau est spécialement chargé de recommander l'entreprise.

Adieu, cher ami; porte envie à mes moustaches, que voici vieilles de cinq mois et longues d'un pied, — du rouge le plus éclatant. Mon cigarite y prend feu, quand je fume quelques minutes, le matin, pour me réchauffer dans les mauvais jours. Adieu; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

XXXIV

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Camp de Nâkô, 26 août 1830. Long. 78° 40' de Greenwich; lat. 32°. Frontière de la Tartarie chinoise.

Mon cher père, écrire chaque soir à la dérobée une lettre en Europe ou dans l'Inde, pour liquider graduellement ma correspondance, préoccuperait ma pensée et la distrairait des horreurs de cet enfer de glace sur lesquelles elle doit s'endormir. Mais je tranche dans le vif et prends un jour entier de repos, afin d'en finir avec tous aujourd'hui et de ne plus penser à personne d'ici à mon retour à Simlah. C'est avec une magnifique plume de paon et de l'indigo broyé que je vous écris sur du papier indien; mieux vaudrait une plume d'oie, de la *petite vertu*, indélébile ou non, et du papier de ces chiens de chrétiens. Mais, que voulez-vous faire! les besoins des temps passés ont été tels en ce genre, que les nécessités de l'époque actuelle m'imposent ce misérable équipage épistolaire.

J'ai déjà bleui hier soir, pour Porphyre, dix à douze pieds courants de ce vilain papier, et je vous renvoie à maints articles de cet akhbar ou gazette, pour la réponse à plusieurs chapitres de vos lettres-volumes. En attendant qu'il y ait des sociétés d'assurance pour le contenu des lettres, j'ai tort peut-être de risquer de si larges pacotilles; mais, à la distance qui nous sépare, je ne saurais écrire

de simples billets. Ainsi donc, à la garde de Dieu celle-ci ! mais qu'il y veille !

Comme il me paraît que lui ou son substitut favori, la Providence, ont laissé se perdre mes premières de Calcutta, j'y reviens, et vous dirai que le sabot de S. M. T. C., qui me portait avec ma fortune, mouilla devant le fort William, le 5 mai 1829, et qu'après les saluts d'usage servis par l'artillerie de la susdite patache, je combinai pour le lendemain matin les plans de débarquement, exécutés ainsi qu'il suit :

Mon valet portugais de Pondichéry ayant fait approcher un palanquin du rivage, je dis adieu à *la Zélée*, habillé de noir, de la tête aux pieds ; et, me jetant dans la petite maison ambulante, je dis aux porteurs : *Pirsonn sahèbka ghœur mè*, sentence indoustanie que j'avais méditée depuis Pondichéry, et qui me fit déposer sans hésitation à la porte de M. Pearson, dont la magnifique maison était précisément la plus voisine de la rivière. Une espèce d'Eurybate, me précédant entre une double haie de serviteurs qui garnissaient un large escalier, m'introduisit dans un immense salon, où je trouvai trois femmes en grande parure, et un homme à cheveux gris en légers vêtements de coton, tous quatre occupés à se faire éventer par un système compliqué d'écrans. Mon nom inconnu, proclamé par le héraut, et l'apparition simultanée de ma grande figure noire, firent l'effet d'un coup de foudre ; mais l'excessive préoccupation où m'avait jeté tout ce que j'avais vu de nouveau, d'étrange, d'extraordinaire, depuis six minutes que j'étais débarqué, paralysait mortellement mon éloquence anglaise : au moment critique où le spectre

devait parler, il y eut une pause. J'aurais donné dix louis pour un verre de porto, qui eût mis quelque peu de vent dans mes voiles... Impossible de démarrer; mon début fut l'aveu candide de mon impuissance : « I spoke a few words of english formerly, sir; but I perceive I have forgotten the all : so help me! » Ainsi fit l'homme à cheveux gris, ainsi firent ses trois femmes, les deux jeunes surtout, et si bien que, l'instant d'après, je nageais dans l'anglais comme le petit poisson dans la rivière. Mes inconnus étaient M. Pearson, madame Pearson, leur fille et sa gouvernante ou amie. Je remis mes lettres d'introduction, sur l'effet desquelles je ne comptais pas avec une entière confiance, parce qu'elles étaient de seconde ou troisième main; mais elles me firent engager comme hôte, à la rupture du cachet. On demanda si c'étaient les seules que j'eusse apportées à Calcutta; question à laquelle je répondis par l'exhibition d'un monstrueux paquet qui déformait ma poche, et qui, chargé d'avance comme un feu d'artifice judicieux, débuta, quand on l'ouvrit, par quelques fusées perdues, le docteur***, ou le négociant***, ou le capitaine***, mais lança peu à peu le nom d'un juge, puis celui du grand juge, puis celui d'un membre du conseil, et se termina, pour le bouquet, par le nom de lady William Bentinck et celui du gouverneur général, cinq fois répété. Chacun rapprocha son fauteuil du mien, on m'accabla de questions et d'offres bienveillantes.

Onze heures sonnèrent; M. Pearson me dit : « C'est l'heure où je dois me rendre à la Cour suprême, et je regrette infiniment de ne pouvoir vous présenter chez les personnes que vous devez voir; mais ma fille va vous mettre au fait,

et ma voiture est à vos ordres. » Il me laissa là-dessus avec une rude poignée de main. Miss Pearson me dit que ma première visite devait être au palais; et, sans me prévenir elle écrivit devant moi et expédia sur-le-champ un billet à lady William Bentinck. La réponse, suivant l'étiquette, me fut directement adressée, et moins d'un quart d'heure après, par l'aide de camp de service, qui m'informait que lady William m'attendait. Je montai dans le carrosse de M. Pearson, chargé d'estafiers, de massiers, par devant et par derrière; et, reçu au palais par l'aide de camp, je fus conduit par lui dans le salon privé de lady William. C'est une femme de cinquante ans, qui a dû être assez belle, mais aujourd'hui sans prétention de jeunesse. Ma lettre pour elle était de lord Ashley, un des membres du gouvernement indien à Londres, que je n'avais rencontré qu'une fois au fameux dîner de la Société asiatique. Je confessai donc combien était léger le titre de recommandation que j'apportais; — à peine en fut-il question. Lady William avait découvert déjà que j'avais vu à Paris quelques-unes de ses connaissances. Nous causâmes une heure et demie d'une foule de choses, jusqu'au moment où son médecin, leur hôte et commensal, entra pour lui offrir le bras afin de passer à la salle à manger, où la collation était servie. Lady William expédia le docteur à son mari, pour l'informer qu'elle avait une nouvelle connaissance à lui présenter; et, quelques instants après, j'entrai dans la chambre à manger en lui donnant la main. Lord William Bentinck venait en même temps du côté opposé, avec les ministres et les deux membres du conseil, assemblé ce jour-là. Lady William fit sa présentation avec une amabilité parfaite; et

je m'assis à la droite du gouverneur général, qui lut rapidement ses cinq lettres pendant la collation, et m'introduisit, quand nous nous levâmes de table, à toutes les personnes qui s'y étaient réunies. Je reconduisis lady William chez elle, et ne la quittai qu'après avoir promis de venir dîner le soir à huit heures. Elle m'avait appris par cœur la famille sur laquelle ma bonne étoile était tombée.

Je trouvai, en revenant chez les Pearson, un peu surpris de la longueur de mon absence, les deux plus belles pièces de la maison disposées pour moi ; et, quand je m'y retirai pour me frotter les mains d'un si heureux début, une bande de valets m'y poursuivirent, armés d'écrans divers pour m'éventer. J'eus grand'peine à les éloigner. A cinq heures, M. Pearson, revenant de la Cour, vint me faire une longue visite ; il me dit la forme de son existence matérielle et domestique. Je lui contai mon histoire, dont le dernier incident, mon engagement pour le soir avec lady William, m'embarrassait un peu ; mais il parut plus satisfait de son acquisition nouvelle que fâché de la perdre quelques moments dès le premier jour : j'étais un hôte recherché. Il m'emmena à six heures pour monter en voiture avec sa femme et sa fille : c'est le délassement quotidien des habitants de Calcutta, pendant une heure, au coucher du soleil. On rentre pour se mettre à table aux flambeaux, après une nouvelle toilette. La mienne changée, la voiture de M. Pearson me conduisit au palais.

La société était réunie dans le salon de lady William, dont je fus encore le chevalier, et près de laquelle je m'assis à table, cette place étant, comme de raison, la première. Tout était royal et asiatique autour de nous ; le dîner, en-

tièrement français, exquis; des vins délicieux, servis comme en France, avec modération, mais par de grands valets à grande barbe, en longue robe blanche et en turban d'or et d'écarlate. Lord William but à ma santé, compliment que je retournai immédiatement, en portant celle de ma voisine, qui m'entretenait de mille choses agréables, et se plaisait à me servir de cicerone. Pour donner à l'appétit le temps de renaître pour le second service, un excellent orchestre allemand, conduit par un Italien, exécuta à diverses reprises, et avec une rare perfection, les plus belles symphonies de Mozart et de Rossini. La distance d'où venaient ces sons, la lumière incertaine qui régnait entre les colonnes des salles d'alentour, l'éclat brillant des flambeaux dont la table était illuminée, la beauté des fruits qui la couvraient avec profusion, le parfum des fleurs dont leurs pyramides étaient décorées, le champagne aussi peut-être, me firent trouver la musique admirable. J'éprouvai une sorte d'ivresse, mais ce n'était pas une ivresse stupide; je causais d'art, de littérature, de peinture, de musique, avec lady William, en français, tandis que je répondais, comme par un véritable *speech* anglais, aux questions de son mari sur la politique intérieure de la France. Je n'évitai pas de laisser paraître tout ce que mes opinions peuvent avoir de scandaleux, en employant toutefois, pour les exprimer, des formes de style modestes, dont un enfant de seize ans en Angleterre se croit dispensé. Retourné chez lady William pour prendre le café, dont j'avalai cinq ou six tasses sans m'en apercevoir, je m'y trouvai complimenté par un chacun, de manière à en perdre la tête. Vous pensez bien que je ne manquai pas d'engager le médecin, qui est jeune

encore, sur les nouveautés de la physiologie, car je n'avais eu aucune occasion de parler des choses de mon métier de naturaliste dans une conversation générale, et je désirais en montrer le caractère avant l'heure de me retirer.

Le lendemain, je lassai les deux chevaux de mon hôte pour faire le cercle de mes visites, qui ne put être achevé cependant que le jour d'après : j'en fis ce jour-là aux personnes que j'avais le plus particulièrement distinguées chez le gouverneur général, et pour lesquelles je n'avais pas apporté de lettres. Le reste, vous le savez. Quinze jours après, le gouverneur général alla habiter la campagne, et je fus de la partie. Lady William voulut que ce fût avec elle que je montasse pour la première fois sur un éléphant, et elle sembla se plaire assez à notre causerie sur le sommet de cette montagne ambulante, pour qu'elle n'eût jamais d'autre compagnon de promenade que moi, tant que nous demeurâmes à Barrackpoor. Le jour, je travaillais dans l'élégante chaumière où l'on m'avait installé, près du château. Quelquefois, après la collation, qui en réunissait tous les habitants à deux heures, et où je m'abstenais de paraître assez souvent, faute de vertu contre le pâté de foie gras, je passais avec lady William chez elle, où l'après-midi s'écoulait doucement à causer des antipodes, de la pluie et du beau temps. Le soir, après le dîner, quelquefois un peu de musique en petit comité ; mais j'avais coutume de monopoliser lord William au fond d'un canapé, dans le coin le plus reculé du salon. Il me parlait de l'Inde ; je lui parlais des États-Unis ; — puis, à dix heures et demie, signal du départ, je me retirais en emmenant par le bras l'ami qu'entre tant de connaissances bienveillantes, j'avais

acquis déjà, le colonel Hezeta. Souvent, avant de rentrer au pavillon que nous habitions ensemble, nous errions jusqu'au milieu de la nuit dans les allées immenses de ce beau parc de Barrackpoor. Il me racontait les deux révolutions qu'il a vues dans son pays, et dont la dernière l'a jeté dans celui-ci, sans autre ressource que la vieille amitié de lord William. C'est une chose étrange que la ressemblance d'Hezeta avec Dunoyer pour la forme de la pensée; et, quoiqu'il ait des traits espagnols fortement prononcés, cette ressemblance ne me frappait pas moins au physique... Voilà, mon cher père, comment s'écoulèrent les premiers jours de mon arrivée dans l'Inde. Pourquoi faut-il que j'aie à vous les raconter un an après qu'ils ont passé? L'inquiétude où la perte de mes premières lettres vous a laissé livré sur cette période de notre séparation, m'afflige extrêmement; vous m'aviez promis de ne remplir que de conjectures douces les intervalles prolongées que le hasard pourrait mettre et laisser en blanc dans ma correspondance. Que votre tendresse au moins me tienne à l'avenir votre promesse d'août 1828 !

Quel contraste que celui de ma vie à Calcutta avec l'isolement de ma position actuelle, les fatigues, les privations, les misères que j'éprouve ! Mais cette opposition n'est pas sans charme. Je mange mes croûtes souvent avec un extrême plaisir, à la fumée de mes souvenirs. L'avenir, d'ailleurs, me garde encore de bons jours !

Faut-il vous dire qu'au milieu du tourbillon, où j'étais alors emporté, ma vie était moins exempte de soucis qu'elle ne l'est maintenant, solitaire et indépendante dans toute son austérité? Je regardais avec avidité cette immense

contrée ouverte devant moi, et souvent je doutais avec amertume si l'accès ne m'en était pas fermé par ma pauvreté. Je contemple maintenant avec satisfaction ces distances que j'ai parcourues; et l'éloignement de Madras ou de Bombay n'ont rien qui me rende soucieux.

Ce qu'il y avait d'agréable et de doux dans ma vie alors m'est souvent rappelé, dans ces déserts mêmes, d'une manière qui me charme ou m'attendrit. Vous jouirez vous-même de tous les témoignages touchants de souvenirs qui me parviennent de si loin. Les Anglais, n'ayant rien qui ressemble à ce que nous appelons société, sont presque universellement dépourvus de cette facilité, que nous y apprenons, de causer avec grâce de riens, ou, sans pesanteur, de sujets sérieux. Nous nous donnons par là sur eux un immense avantage, quand nous savons les amener à une conversation quelque peu générale, dont le sujet nous est assez familier pour nous permettre d'y prendre graduellement la plus grande part et d'en régler la forme. C'est à cet artifice que je dois la plupart des succès que j'ai souvent obtenus dans ce qu'ils appellent leur *society*; il m'est commandé, comme à tout voyageur, comme à tout homme qui ne fait que passer, et n'a que quelques instants à se montrer pour se faire connaître. Quoique je n'aie pas réussi à parler leur langue comme eux entièrement, la nécessité de me servir de cet instrument étranger est loin, je le sais, de m'être désavantageuse. J'ai toute confiance pour bien dire, si j'ai pensé juste.

Faites savoir à qui il appartient d'entre les gens d'Europe, que je me trouve fort négligé d'eux. Si ceux d'Asie les imitaient, je n'aurais pas tant à écrire aujourd'hui.

Mais peut-être est-ce à la poste d'Angleterre que je dois m'en prendre. Ce que je reçois de lettres continue à me tomber, comme jadis aux Hébreux la manne dans le désert. Je ne vois pas les fils du prophète. En général, je suppose que c'est le bon gouverneur de Chandernagor qui joue ici le rôle de Moïse; puis, à Delhi, il y a de nouvelles adresses, ou des réunions opérées par mon vaguemestre, le juge ou roi de la ville, sous une seule enveloppe. Kennedy, à Simlah, broche sur ce mélange, y ajoute ordinairement du sien, ou de sa chasse pour moi, et le tout m'arrive comme des anchois confits au beurre ou à l'huile. C'est l'hydrophobie des Kanaoris et des Tartares, qui, leur faisant éviter soigneusement toute leur vie le contact de l'eau, amasse à leur surface des trésors du principe conservateur. Il pleuvrait en ce pays-ci, que mes lettres, je vous l'assure, ne craindraient pas de voyager en plein air dans la main des courriers.

Mais je n'en finirai jamais, si je ne me mets sérieusement à répondre à vos lettres. Sur la chance d'être dévoré tout vivant par des serpents qui avalent un bœuf sans sourciller, comme nous gobons un œuf, je crois inutile à présent de vous rassurer sur moi. Je n'ai pas encore vu un seul tigre, lion ou léopard, quoique j'en aie cherché pendant quinze jours chez les Sikes, assisté, dans mes perquisitions, de cinq compagnons qu'on dit adroits à les découvrir, d'une trentaine d'éléphants dressés à ce jeu, et de cinq à six cents cavaliers. Dans une nuit des plus noires, au pied de l'Himalaya, j'ai déchargé les deux coups de mon fusil dans des ténèbres où l'on supposait l'existence d'un léopard, pour expliquer la disparition d'une chèvre dans un trou-

peau parqué près de ma tente. Mon escorte fit feu avec moi, et il est probable qu'il y avait bien, cette fois-là, quelque chose comme tigre ou léopard sur le tapis, car le berger retrouva la chèvre au pied des escarpements, étranglée et déchirée. Il est très-vrai, comme vous l'a dit Malte-Brun, que les fakirs assassinent fort lestement dans l'occasion. Mais je ne suis pas de leur gibier. Ils ne tuent guère que les enfants, auxquels ils coupent les mains et les pieds, pour voler les bracelets de cuivre ou d'argent que les parents leur attachent aux bras et aux jambes. Dans le doute de leurs intentions, si j'en rencontrais plusieurs réunis, avec une figure suspecte, je débuterais par jeter sur le carreau deux de ces horribles bêtes; mais, depuis Calcutta jusqu'ici, il m'a suffi de quelques coups de pied au derrière pour éloigner les plus importuns de leur espèce; et je n'en verrai nulle part autant dans l'Inde que dans la région boisée, déserte et montueuse, que j'ai traversée d'abord, pour aller à Bénarès. Ils allaient à Jaguernautt.

Les mangos et les mangoustans n'ont rien de commun que la première syllabe de leur nom. Le mango s'accommode à peu près de tous les pays entre les tropiques, tandis que le mangoustan n'a pu guère être cultivé hors des Moluques, d'Ava et de la Cochinchine. Il y en a un arbre à Bourbon. Mes hôtes en cette île eurent l'attention d'envoyer un serviteur à douze lieues de chez eux, avec un billet au propriétaire de cette rareté, pour obtenir deux fruits pour moi : c'était justement la saison. Je les trouvai excellents, mais rien de plus; tandis qu'il arrive souvent aux mangos d'aller au delà de toutes les épithètes. Il est

mieux de n'en rien dire. Les communs sont exécrables. C'est un fruit que l'on adore ou que l'on abhorre, sans milieu. Le mangoustan, au contraire, dans une limite intermédiaire, plaît universellement. Les mangos sont très-communs à Haïti, où leur qualité ne varie qu'entre délicieux et mauvais. C'est à Bourbon, et à Calcutta surtout, que j'ai mangé ces mangos dont il n'y a pas un mot à dire. Dans le nord de l'Inde, à Bénarès déjà, où l'arbre végète encore très-vigoureusement, le fruit mûrit mal.

Le temps me manque entièrement pour entretenir la correspondance scientifique dont mes amis croiraient la publication occasionnelle utile à mes intérêts en ce genre. Quoique je ne m'y épargne guère, je me trouve déjà surchargé de besogne sans celle-là. Je reviendrai donc avec mon sac à vider tout entier. S'il y a des gens qui m'auront cru mort, eh bien, je ressusciterai pour eux[1]. En faisant mes amitiés à Cambessèdes, si vous avez occasion de le voir quelquefois, dites-lui cela, ou que Mérimée, à qui le même dire s'adresse, le lui fasse savoir. A défaut de l'ingrédient nécessaire, le temps, il y a une considération qui me refroidirait sans doute beaucoup pour ce genre de

[1] Jacquemont écrivait de même à M. Taschereau, le 11 avril 1831 : « Le loisir me manque, mon cher ami, pour vous envoyer soit des lettres, soit des mémoires qui puissent rappeler mon nom dans les journaux avec quelque distinction, et je crois qu'il vaut mieux s'abstenir de faire que mal faire. Mais je me flatte que ce temps perdu ne l'est qu'apparemment. Nous commencerons mon feu indien sur le respectable public, un peu plus tard, il est vrai. mais avec plus de munitions ; et, mieux nourri qu'il ne pourrait l'être à présent, peut-être fera-t-il plus d'effet. » — Voir, pour le texte complet de cette lettre, *Correspondance inédite*, t. II, p. 302.

travail : c'est le sort incertain de mes lettres, et la crainte de voir celles-là se perdre comme les autres, ou n'arriver que comme mars en carême. — Prenez aussi un procureur pour faire mes amitiés à Élie de Beaumont. Dites à Dunoyer et à M. Taboureau que les leurs, je les prends et les rends sans rien dire ; et ainsi à tous autres si près de nous.

Je n'ai pas ici le registre qui me dirait quel numéro je dois écrire au haut de cette lettre. Mais la dernière est d'il y a un mois, datée de Tchini en Kannawar, et celle d'avant, de Simlah, 20 juin ou environ. Écrivez-moi toujours par la Marine, puisque c'est une si bonne voie. M. Cordier (de Chandernagor) saura me trouver partout dans l'Inde, avec son port franc. Pondichéry ou Calcutta, c'est tout un. Il y a des siècles que je n'ai eu de nouvelles de M. Meslay. Adieu, mon cher père, je me porte admirablement bien. Adieu; continuez à gouverner, comme de passé, les années qui viennent; patience, sécurité, — et nous en aurons long à nous dire. Adieu ; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

P. S.—Par horreur du blanc, je reprends ma plume de paon pour bleuir ce qui me reste encore au-dessous.

J'ai vu à Kanum en Kannawar, M. Csomo de Koros — *Roümi* — ou *Secander-beg* (Alexandre le Grand), enfin cet original hongrois dont vous avez sûrement entendu parler; voyageant depuis dix ans en Asie sous un misérable travestissement, pour découvrir, par la comparaison des langues, la horde dont sa nation est un essaim.

Je vais maintenant en Ladak, pays tartare ou thibétain, tributaire à distance de la Chine. La borne projetée de mes courses est à sept marches d'ici, vers le nord. De là, je redescendrai en Kannawar et repasserai dans l'Inde par

le col de Bourando ou Bouroune (*Burunda-Pass* de votre carte, sans doute), au travers de ce que le public indien et européen appelle improprement la grande chaîne de l'Himalaya. *Burunda-Pass* excède à peine 15,000 pieds de hauteur ; ce sera un jeu pour moi, qui ai passé quatre fois 18,300 et 18,600 pieds. Kennedy me promet de venir de Simlah à ma rencontre sur la pente indienne des montagnes, et nous voyagerons ensemble quelques jours, pour qu'il me fasse connaître les petits princes montagnards soumis à son contrôle politique. Adieu.

XXXV

A M. ÉLIE DE BEAUMONT, INGÉNIEUR DES MINES, A PARIS.

Lari, dans le pays de Ladak, 9 septembre 1830.

Cher monsieur de Beaumont,

Je vois se former de loin, en Kannawar, un orage de besogne qui n'attend pour crever que mon retour en cette contrée. Je profite donc des derniers loisirs du désert pour vous écrire quelques lignes. Les géographes du coin du feu sont des bêtes, avec leur Tartarie indépendante. Les gens de ce pays payent tribut de quatre côtés ; et le radjah ou khan de Ladak, entre les Sikes de Cachemire et les Mantchoux de la Chine, est beaucoup moins à l'aise que le padischâh de Perse entre les Russes et les Anglais. Heureux, d'ailleurs, les géographes du coin du feu ! je voudrais être bête à cette douce condition.

J'ai trouvé assez piquant, le 21 novembre dernier, de m'éveiller sous une tente pour la première fois; mais, depuis dix mois que je n'ai pas d'autre demeure, j'ai appris ce que vaut une maison: mieux vaudrait une place sur le plancher de l'hôtellerie de *Cour-Mayor* que ma couche sans matelas, sous ma petite tente de montagne, que le vent glacé de la nuit menace de jeter à bas. Je ne me rappelle pas non plus sans quelque regret les bons dîners de M. Durr, à *l'Union*, de Bex. Ce n'est pas que, soumis au luxe asiatique, je n'aie un cuisinier et un sous-cuisinier ou marmiton, pour faire bonne chère. Mais, depuis cinq mois que je suis entré dans l'Himalaya, ces artistes, en combinant leurs talents, ne me servent quotidiennement qu'une pyramide de galettes grossières faites de farine avec tout le son. Or, puisqu'on se lasse à la fin, même de pâtés d'anguilles, il est permis d'être froid pour l'ordinaire de Ma Seigneurie, Altesse ou Majesté, comme on m'appelle. Mais c'est trop de doléances; et, comme ma santé jusqu'ici n'a pas souffert du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni des misères du genre ambulant, vous me connaissez assez pour croire que je les méprise cordialement. Vous aurez su par Adrien de Jussieu, Cambessèdes ou Prosper Mérimée, l'admirable accueil que j'ai trouvé à Calcutta. La saison où j'y arrivai et la nécessité d'apprendre l'abominable baragouin du pays m'y retinrent plusieurs mois, vivant successivement chez des gens dont les plus pauvres avaient cinquante mille écus à dépenser par an. La loi d'écoulement des roupies ne laissait pas de me donner par intervalles du souci, alors que j'étais si magnifiquement hébergé. Mais enfin, puisque je trouve assez d'eau pour flotter sans crainte

de m'engraver d'ici à Paris, je ne me plaindrai pas à vous de ces misères. Un homme isolé, inconnu, arrivant dans les circonstances où je débarquai à Calcutta, eût échoué sans ressource. C'est au kilogramme d'admirables lettres d'introduction dont j'étais muni que je dois entièrement la possibilité de vous écrire de Lari, à 600 lieues de Calcutta. Dans le grand nombre de figures nouvelles que j'ai vues dans l'Inde, il n'y en a pas de notre métier. Ce n'est pas que je ne me sois lié plus ou moins, pendant mon séjour à Calcutta, avec les habiles du genre, et, compulsant les *Asiatic Researches*, que je n'aie fait connaissance avec leurs devanciers. Mais, au local près, la Société asiatique de Calcutta et le Lycée d'histoire naturelle de New-York, dont je crois vous avoir conté une séance, ont la plus grande ressemblance. La géologie y est très à la mode. C'est une science très-cultivée pour apprendre à nommer scientifiquement les pierres qu'on trouve sur son chemin, et qu'on ramasse dans son palanquin lorsqu'on change de résidence ou de garnison. Ainsi, il y a du granite, du gneiss, du micaslate, du clayslate, du sandstone (qui est toujours du newred-sandstone) et du limestone (qui est invariablement du lias). Je crois que j'ai tout dit. Si M. Pentland avait trouvé au Pérou quelque montagne plus élevée que celles de l'Himalaya, je ne lui conseillerais pas de venir dans l'Inde : et, comme il est généralement admis que *that mighty range before which the Andes sink into inferiority is the eldest born of the creation*, je vous engage à vous en tenir, pour les phénomènes de gisement de cet *aîné de la création*, à ce que je vous en dirai quelque jour ; car votre beau travail sur l'âge relatif du soulèvement des monta-

gnes, dont je ne connais encore que l'aperçu rédigé par M. Arago dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, sera considéré dans l'Inde comme une insulte personnelle par les géologistes de Calcutta, leurs femmes, leurs enfants et les poupées des enfants. Je me garderai bien, à Bombay, de dire que j'ai pour vous de l'amitié. En Suisse, il y a une dizaine d'années, un savant zurichois prouva que l'histoire de Guillaume Tell était une histoire danoise du onzième siècle, et aux preuves qu'il allégua il fallut se rendre ; néanmoins *on le condamne à mort*, pour avoir détruit une croyance qui était un des biens les plus chers au peuple suisse. Contumax heureusement, le pauvre diable est maintenant professeur dans quelque université d'Allemagne. Toucher à l'antiquité de l'Himalaya n'est pas moins sacrilége dans l'Inde.

Quelques mots de ma route. De Calcutta à Bénarès, à peu près en ligne droite au travers des basses montagnes qui forment une chaîne très-régulière depuis le plateau du Bundelkund jusqu'à Radjemal, où elles se terminent par un petit massif escarpé au-dessus du Gange ; de Bénarès (Bénâresse) à Mirzapoor, et, de là, passé tout le mois de janvier en Bundelkund, sur le plateau et sur ses pentes, ou dans les plaines adjacentes. J'y ai déterminé un des gisements du diamant. Pour me rendre de là à Agrah par une route intéressante, il eût fallu passer par Goualior ; mais les circonstances matérielles de charrettes et d'escorte m'obligèrent à gagner la Jumna à Kalpi, et à filer de là par le Doâb, d'Agrah à Delhi, et de Delhi vers le désert de Bikanir, à l'O.-N.-O., dans le pays des Sikes. J'étais alors engagé dans une partie de

chasse, montée avec une amabilité parfaite à mon occasion.

C'était à la fin de mars ; les *hot winds* menaçaient chaque jour d'envahir sérieusement les plaines du nord de l'Inde. Quittant donc mes compagnons, je remontai sur mon fidèle Pégase pour gagner, à petites journées, comme j'étais venu de Calcutta à Delhi, le pied des montagnes. J'entrai dans l'Himalaya par la vallée de Dheïra, ou le Dhoon de Dheïra, communément appelé par les Anglais *the valley of the Dhoon*, ce qui, traduit en français de l'anglais et de l'indoustani, signifie la vallée de la vallée. C'est une vallée longitudinale, enclavée entre le pied de l'Himalaya proprement dit et le *terrain diluvial relevé*. J'y dis adieu au confort d'un voyageur indien dans les plaines, changeai mon cheval contre un bâton, mis mon bagage sur les épaules de trente-cinq montagnards, et je commençai la série de misères dont je vous ai ennuyé plus haut. Je suis allé aux sources de la Jumna et près de celles du Gange ; de là, je suis revenu vers l'ouest, à Simlah, station d'été près du Sutledje ; remontant le long des bords (ou sur les pentes des montagnes qui dominent les bords) du Sutledje, j'ai passé au nord de l'Himalaya dans le pays de Kannawar, dont le radjah est tributaire des Anglais. C'est le commencement du Thibet, pour le climat, les productions et la religion des habitants. Mes recherches m'ont entraîné deux fois du Kannawar dans les possessions chinoises; et dans la première de ces expéditions (car elles ne laissent pas d'être un peu militaires et invasives), j'ai eu à passer quatre fois des cols élevés de 5,500 mètres, et à camper à 5,000 mètres. Je reviens maintenant devers Ladak sans avoir vu le commencement de l'abaissement des montagnes. Le village

d'où je vous écris, situé sur les bords d'un affluent très-considérable du Sutledje, Spiti, est élevé d'environ 3,700 mètres. Il y a trois jours, j'étais campé près d'un village de Ladak, appelé Ghuyoumœul, élevé de 5,000 mètres. Sur le versant indien, je n'en ai pas vu au-dessus de 2,700 mètres. Les cultures s'arrêtent également, sur le versant méridional, à 2,000 mètres plus bas que sur les pentes thibétaines. La température n'est pas, dans le climat, la circonstance prédominante qui détermine ces différences. C'est surtout l'état du ciel qui les produit : couvert de nuages et chargé de pluies du côté de l'Inde, pur et dépourvu de toute humidité dès qu'on a franchi la cime de l'Himalaya. Ayant passé de ce côté par l'échancrure naturelle du Sutledje, je retournerai dans l'Inde par un des cols de la chaîne méridionale ou indienne. Leur élévation moyenne est de 15 à 16,000 pieds anglais, c'est-à-dire 3,000 pieds au-dessous du niveau moyen des passages au travers des branches qui couvrent le Thibet et la Tartarie. — De même que vous avez trouvé que toutes les Alpes sont loin d'être contemporaines, il me paraît aussi douteux que les chaînes thibétaines de l'Himalaya soient de la même époque (de soulèvement) que la chaîne méridionale. Je ne vous dirai pas la raison suffisante de ces doutes, parce que cette lettre n'aurait pas de fin, et que mon loisir a d'étroites limites.

Adieu, mon cher Beaumont. Je compte sur votre réponse à Bombay. Croyez à mon sincère attachement.

XXXVI

A M. CHARLES DUNOYER, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya, 25 octobre 1830.

J'ai bien du regret, mon ami, d'apprendre par votre lettre du 1er avril que j'en ai perdu une autre, antérieure de date, qui requérait une réponse spéciale. Peut-être, après avoir voyagé plusieurs fois d'Europe en Asie, me parviendra-t-elle à la fin ; et alors, ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à satisfaire vos désirs. Je n'ai aujourd'hui qu'à vous remercier tendrement de votre amical souvenir. Je vous ai sûrement expliqué pourquoi je ne suis pas allé vous embrasser en partant : malgré les jolies choses que dit Roméo sur le plaisir des adieux, je ne suis point du sentiment de Shakspeare. Il y a, dans toute séparation qui doit être un peu longue, un *peut être* si triste, que j'évite systématiquement la peine du dernier serrement de main. Voilà comment je puis paraître digne de mon père, qui, vous le savez, est un héros d'insensibilité stoïque, c'est-à-dire sur le papier. Il m'assure qu'il était le plus gai du monde, et sur moi le plus tranquille, alors qu'il n'avait reçu aucune lettre de moi depuis près d'une année, et que ses amis le croyaient fort tourmenté. Je voudrais qu'il eût dit vrai, sans dire autrement ; car, à l'énorme distance où je suis, non-seulement de l'Europe, mais de Calcutta et de Bombay, il n'y a rien de si chanceux que

l'arrivée de mes lettres. Ce qui devrait le rassurer à l'avenir, quels que fussent les intervalles de ma correspondance, c'est l'heureuse expérience que j'ai faite du climat de l'Inde, la connaissance que j'ai acquise des hommes, et en général mon intelligence du pays. Voici près d'un an que j'ai quitté Calcutta. J'ai fait, depuis, douze à quinze cents lieues à cheval et près de mille à pied. J'ai fait au Thibet, d'où je reviens, la guerre à l'empereur de la Chine, campé plusieurs fois plus haut que la cime du mont Blanc, et ne m'en porte que mieux ; mais c'est un cas particulier, qui ne prouve rien contre l'insalubrité de l'Inde. Il est vrai que les Anglais ajoutent beaucoup aux dangers du climat par leur défaut de sobriété. Excepte dans mes relâches à leurs établissements, je vis non-seulement comme un brahmane, mais comme un chartreux, n'ayant pas changé de sentiment sur le mérite relatif des in-4° et des in-12.

L'hydrophobie dans un peuple est une affreuse maladie. Dans mon voyage au Thibet, j'avais une petite garde de gourkhas ; elle m'eût suffi certainement à conquérir toute l'Asie centrale, si la fantaisie m'avait pris de me faire roi. Ces gens avaient coutume d'écarter brutalement les lamas et autres villageois tartares, que la curiosité de voir un homme blanc attirait autour de mon camp. Un jour qu'il faisait moins froid qu'à l'ordinaire, je me déshabillai pour prendre le bain à la mode indienne, c'est-à-dire en me faisant vider sur la tête et les épaules une outre pleine d'eau ; mais, aux éclaboussures de cette petite cascade, la foule des Thibétains pressée autour de moi s'enfuit épouvantée, et, depuis ce jour-là, je me suis toujours délivré de leurs importunités en mettant de faction, à la porte de ma

misérable petite tente, mon porteur d'eau ou bisti musulman, avec sa grande barbe noire qui était un objet d'admiration pour ces peuplades imberbes, et son outre bien remplie qui excitait leur terreur. Au lieu d'une vingtaine de gourkhas, c'est une demi-douzaine d'apothicaires seulement que je prendrais pour me faire grand khan de Tartarie. Vous pensez facilement que, roi d'un peuple si hydrophobe, je serais peu tenté d'user de tous les droits d'un prince asiatique, et me ferais lama, si je ne restais chartreux. Un trait bien singulier des mœurs thibétaines, que sûrement vous connaissez, c'est la pluralité des maris. Tous les frères nés d'une même mère n'ont qu'une femme en commun. Il n'arrive jamais que celle-ci ait pour un de ses époux une préférence qui trouble la paix de cette nombreuse famille : amour et jalousie, dans leurs formes les plus grossières, sont donc des sentiments inconnus à ce peuple. Cependant, le grand lama de Kanum, dont je vous montrerai quelque jour le portrait, a la mitre et la crosse épiscopales ; il est vêtu comme nos prélats : un connaisseur superficiel prendrait, à distance, sa messe thibétaine et bouddhiste pour une messe romaine du meilleur aloi. Il fait alors vingt génuflexions à divers intervalles, se tourne vers l'autel et vers le peuple tour à tour, agite une sonnette, boit dans un calice l'eau que lui verse un acolyte; il marronne des patenôtres sur le même air ; de tout point, c'est une ressemblance choquante. Mais les hommes d'une foi robuste n'y verront qu'une corruption du christianisme. Cependant, il est incontestable que le bouddhisme, confiné maintenant au nord de l'Himalaya, à l'est du Burrampootre et dans quelques îles de l'archipel Indien, a précédé dans l'Inde le

culte de Brahma. Il y existait encore partiellement à l'époque de l'invasion des premiers conquérants afghans, qui prouvèrent ici, comme les Espagnols en Amérique, que la persécution, malgré le proverbe, n'est pas un faible moyen de conversion religieuse. Une bibliothèque considérable est déposée dans le temple de Kanum, et j'y ai vu plusieurs livres de théologie imprimés au Thibet, composés d'un texte sanscrit avec une traduction interlinéaire thibétaine, et leur date n'est que de l'avant-dernier siècle. L'Église bouddhiste entretenait encore à cette époque quelques rapports amicaux avec celle de Brahma ; on gardait encore à Teschou-Lombou, à Taschigong et dans quelques autres grands monastères du Thibet, la connaissance de la langue sacrée de Bénarès. La foule des lamas ignore le sens de l'éjaculation dévote qu'ils profèrent du matin au soir :

Oum mani padmei oum !
Heu gemna lotus heu !

Mais, quoique composée de trois mots thibétains, elle est évidemment d'origine indienne et je le prouve *botaniquement*. Le *lotus* ou λωτὸς des Grecs, notre nénufar, est une plante particulière aux eaux tièdes ou tempérées de l'Inde et de l'Égypte. Il n'y en a aucune de son genre ni même de sa famille au Thibet. Enfin son extrême beauté et son abondance dans les bassins creusés près des temples indiens l'ont rendue célèbre dans les légendes indoues.

Assez de *billevesées*. Je doute fort de l'existence du plateau du Thibet. J'ai voyagé au nord jusqu'au 32e degré et 10 minutes de latitude. La chaîne neigée de l'Himalaya in-

dien était au sud bien loin derrière moi, et cependant le pays s'élevait sans cesse au-devant. J'avais dans ma caravane des gens qui avaient voyagé jusqu'à trois mois de marche au N. E., et à six mois de marche à l'E. du point le plus reculé jusqu'où j'avançai. Leurs rapports s'accordent trop pour n'être pas exacts. Ils représentent toutes les contrées qui me sont inconnues comme assez semblables à celles que j'ai visitées avec eux, c'est-à-dire hérissées de montagnes entassées sans ordre, ramifiées au hasard, et allongées en chaînes qui se croisent dans toute sorte de directions. L'Himalaya, dont les neiges éternelles s'aperçoivent des bords du Gange jusqu'à Bénarès, et qui forme pour les plaines de l'Inde un spectacle si plein de grandeur, n'est qu'une humble et modeste préface des Alpes thibétaines.

Ma nationalité française est loin de m'être ici désavantageuse : un Anglais n'aurait pu faire le voyage que *le seigneur français* vient de terminer si heureusement. Le gouvernement défend aux sujets anglais de toucher aux frontières chinoises, afin d'éviter le trouble des réclamations que pourraient exciter des violations de territoire. Libre de cette entrave, et justement persuadé que ma petite caravane marcherait dans ces déserts comme une armée conquérante, je m'y aventurai sans crainte. Plusieurs fois je trouvai des populations bien plus nombreuses qu'elle, rassemblées de tous les hameaux d'alentour pour arrêter mes progrès, tantôt sur la crête d'une montagne, tantôt dans un étroit défilé qu'un homme eût pu défendre contre des milliers ; ailleurs, sur le bord d'un torrent. Je n'hésitai jamais à pousser en avant, sans tenir aucun compte de leurs in-

jonctions, et je n'eus que très-rarement occasion de rudoyer quelques-unes de ces bonnes gens pour disperser leur foule étonnée. Jamais je n'ai vu en eux, malgré leur bonne contenance avant l'engagement, aucun signe de résistance à force ouverte ; mais ils essayèrent de m'affamer pour me forcer à reculer. Ils n'osèrent pas me refuser entièrement de me vendre des vivres ; mais ils y mirent un prix très-élevé, et plus j'avançai, plus ils l'augmentèrent. J'imaginai, à la fin, de prendre le parti que j'aurais dû adopter dès le premier jour : je dictai le prix moi-même très-généreusement, et signifiai que, si l'on ne s'y rendait pas, je pillerais le village et emmènerais les bestiaux : menace qui suffit à mon objet, et que je n'eus ensuite aucune occasion de renouveler.

D'une contrée si froide, je n'ai pu rapporter un très-grand nombre de productions organiques. Mes collections cependant ne laissent pas d'être considérables, et elles renferment un grand nombre d'objets nouveaux. L'excessive nudité des montagnes était favorable aux observations géologiques, et je ne crois pas m'abuser en mettant un prix assez élevé à celles que j'ai faites.

L'hospitalité anglaise à mon égard est vraiment admirable : il n'est pas d'attentions flatteuses dont elle ne me comble. Mais ici, particulièrement, j'ai eu le bonheur de former, en peu de jours, une connaissance tout à fait familière avec mon hôte, le roi des rois, comme Agamemnon jadis, car il gouverne absolument une quantité de petits princes montagnards ; et mon séjour à Simlah me laissera toujours des souvenirs infiniment agréables. J'avais été privé, pendant quatre mois, de toute société européenne ;

aucun de mes gens ne parle un mot d'anglais, ma langue adoptive, et je n'avais entendu, pendant toute la durée de mes marches solitaires, que le misérable patois montagnard indoustani.

J'ai trouvé ici avec votre lettre, mon cher Dunoyer, une quantité d'autres, parties du même point, mais toutes également vieilles de date; cependant, par des gazettes anglaises, j'ai appris des nouvelles d'Europe jusqu'au 1er juin. J'avais fait, en quittant Calcutta, mais très-secrètement, le vœu d'oublier les choses de ce pays-là, ou du moins de n'y pas penser, tant que je serais en celui-ci. Impossible! et voici que les journaux anglais ne me suffisent plus pour m'instruire suffisamment de nos affaires politiques. Je viens de conter ma peine à lord William Bentinck, qui est à 500 lieues d'ici et qui reçoit régulièrement plusieurs journaux français. Il aura l'extrême bonté de me les faire passer après les avoir lus. Quelquefois, je crains que le roi ne soit plus bête encore qu'il n'est poltron, et que le dénoûment de tout ceci ne soit une révolution. Si l'on nous forçait de venir aux coups, je sais très-bien qui resterait maître du terrain; mais je suis effrayé du nombre immense des honnêtes gens timides, toujours prêts à seconder passivement un mouvement de réaction. Il me semble que le système bâtard, imposé au ministère Martignac par la composition de la Chambre à cette époque, était assez rapide dans les améliorations législatives qu'il gagnait, pour nous permettre de patienter avec lui, en même temps qu'il faisait voter avec nous dans le parlement, et ralliait hors de là à notre parti le large ventre de la nation. J'attends avec une vive impatience les nouvelles du

3 juin. Qu'advient-il d'Alger, de la Grèce, dont la déclaration du prince Léopold ne permet décemment à aucun honnête homme d'accepter la couronne aux conditions prescrites par Wellington ? Qui sera régent en Angleterre? La réponse à tout cela, c'est qu'il y a 14 milles de Calcutta à Londres, et 1500 milles d'ici à Calcutta; que la poste dans l'Inde court à pied, et que les tigres quelquefois mangent les courriers.

Adieu, mon cher ami : en voilà bien plus que je ne vous en aurais écrit si j'avais lu le livre de M. Jullien (de Paris, notez bien !) sur *l'emploi du temps ;* car j'ai abusé de votre loisir, et m'en suis peu laissé pour répondre à une petite montagne de lettres venues de tous les coins du monde. Si vous trouvez que trop n'est pas assez, privez hardiment la postérité d'une page d'*Essences réelles*, et allez passer une heure avec mon père, qui vous en contera davantage. Expliquez, je vous en prie, mon stoïcisme à madame Dunoyer; et, si vous croyez qu'elle me le permette, ajoutez quelque dose d'amitié à l'expression de mes respects, que je la prie d'agréer. Quant à vous, mon cher Dunoyer, sans plus de façons, je vous embrasse de tout mon cœur.

XXXVII

A M. ÉLIE DE BEAUMONT, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya indien, 24 octobre 1830.

Tant de gens que je n'ai jamais vus auparavant m'appellent ou m'écrivent *my dear sir*, que je vous supprimerai désormais le *monsieur*, mon cher Beaumont, et je vous prie en grâce de faire en ma faveur la même réduction. Des gens de notre âge, avec de l'amitié l'un pour l'autre, doivent s'appeler tout bonnement par leur nom. Je n'ai aucune raison de vous traiter plus cérémonieusement que Charpentier ou Adrien de Jussieu, que je n'ai connus l'un et l'autre qu'après vous, et je ferai de même à l'avenir. Quand je retournerai en Europe, peut-être alors vous trouverai-je marié, vieilli de dix ans par ce seul fait ; et alors, ce serait une glace bien dure à rompre que celle de notre protocole passé. Brisons-la donc avant qu'elle s'épaississe, et rendez-moi du Jacquemont tout court pour le Beaumont que je vous donne.

L'hectare de barbouillage qui accompagnera ce billet vous prouvera que ma pensée vous avait prévenu. Ce n'est qu'à l'instant même que m'arrive votre lettre du 22 février dernier ; et il y a plus de six semaines que je vous ai écrit. Je comptais qu'à cette époque cette longue lettre devait être au moins à Calcutta ; mais je l'ai trouvée retenue ici par une méprise ; c'est grand bonheur qu'elle ne soit pas

perdue[1]. Elle répond par anticipation à quelques parties de la vôtre, sans me dispenser pourtant d'y revenir.

Il n'est bruit que de la gloire que vous venez d'acquérir par vos ingénieuses découvertes. Je m'estimerais heureux de rapporter quelques preuves de la justesse de vos vues ; et, malgré les éléphants sauvages, les tigres et, qui pis est, les fièvres pernicieuses dont les forêts qui couvrent le pied de l'Hîmalaya sont le séjour habituel, je vais les y aller recueillir. Quant aux bêtes, quoiqu'il y eût excès de scepticisme à ne pas y croire, je m'en inquiète peu ; et, quant au typhus des jungles, je me fie beaucoup à ma fibre sèche et filandreuse et à mon régime alimentaire pour m'en préserver. Dans quinze jours, j'aurai achevé cette reconnaissance, et peut-être trouverai-je à Saharunpoor quelque loisir pour indiquer ses résultats.

J'ai trouvé accumulées ici toutes mes collections faites depuis six mois dans l'Himalaya indien et thibétain, et je suis accablé des soins qu'exige leur conservation. J'ai en outre trouvé une petite montagne de correspondance européenne, formée ici pendant mon absence ; il me faut répondre de tous côtés, et c'est presque sans plaisir que je vous trace ces lignes, ahuri comme je le suis par la besogne.

Je suis charmé d'apprendre que vous voyez de temps à autre Mérimée ; j'ai pour lui une amitié extrême, qu'il vous inspirera également lorsque vous le connaîtrez comme je le connais. Il va sûrement se faisant une réputation abominable par ses hardiesses littéraires, tandis qu'au fond du cœur il est le meilleur garçon du monde. Vous êtes plus

[1] La lettre à la même adresse, du 9 septembre précédent, ne fut expédiée qu'avec celle-ci.

heureux : vos brillants succès contre l'obscurité des antiques révolutions du globe ne vous exposent pas à de fâcheuses interprétations. Il vaut mieux n'avoir à montrer au public que son esprit, et réserver son imagination pour ses amis ; c'est l'avantage de ceux qui cultivent les sciences.

Vous m'avez servi selon mes goûts avec votre aimable mosaïque. Sans doute, il y a du ridicule dans l'industrialisme de M. de Saint-Simon, parce que l'exposition en est exclusivement dogmatique, forme sans laquelle peut-être elle paraîtrait moins originale et borderait *le truisme*. Mais l'intérêt qu'elle excite, celui qu'éveillent ailleurs les doctrines de M. Owen, la *Méthode universelle* de M. Jacotot, toutes ces nouveautés spéculatives et pratiques occupent un trop grand nombre d'esprits pour ne pas préparer des changements considérables dans l'arrangement de la société. Dieu veuille que cette lente mais inévitable révolution ne soit pas prévenue, retardée, détournée de sa marche par les commotions vulgaires de la force brutale ! Je viens de parcourir les journaux anglais jusqu'au 16 juin : ils sont bien inquiétants sur l'avenir de la France. La question doit être décidée maintenant ; mais cinq mois s'écouleront avant que j'en apprenne la solution heureuse ou déplorable.

Adieu, mon cher Beaumont. Je suis honteux de ce bavardage décousu, et je termine au plus tôt. Merci de votre *santé* au vin de Champagne, chez Édon. Ce soir, je ferai un petit *speech* à mes hôtes anglais, et toute la compagnie se lèvera et boira sur ma motion : *absent friends !* Je penserai à vous en vidant mon verre.

XXXVIII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya indien, 27 octobre 1830.

Si vous aviez jamais été privé pendant quatre mois de toute société européenne, vous pourriez comprendre, mon cher ami, la joie que j'ai éprouvée à mon retour en ce lieu. Pour que rien n'y manquât, votre lettre du 12 mars m'y attendait avec plusieurs autres de ma famille, toutes satisfaisantes ; et, le lendemain de mon arrivée, j'y reçus un autre courrier d'amis en herbes et en pierres, etc., etc. : Élie de Beaumont, Adrien de Jussieu, etc., etc. Je ne suis pas encore bien remis du plaisir vulgaire chez nous de dormir sous un toit, de ne pas manger seul, d'entendre les sons d'une langue sœur, et de recevoir à la fois tant de douces et d'agréables nouvelles ; j'éprouve encore une sorte d'agitation nerveuse, qui me permet difficilement de rester la journée entière devant une table à écrire, et que la fatigue de mes longues marches au travers des montagnes pourrait seule calmer. Que ceci serve d'excuse au désordre de cette lettre !

J'ai réussi, malgré la jalousie du gouvernement chinois, à visiter quelques parties du Thibet, soumises à son autorité. Un médecin anglais, il y a quelques années, avait eu presque autant de succès dans une semblable entreprise ; mais il était privé des connaissances qui eussent pu la

rendre de quelque intérêt pour les sciences. M. Moorcroft, depuis, pénétra bien au delà du terme atteint par le docteur, son compatriote, et de celui où je dus m'arrêter, puisqu'il visita Leh, où il mourut sans doute empoisonné. Avant ce voyage qui lui fut fatal, M. Moorcroft en avait fait un autre dans une partie du Thibet également fermée aux étrangers par la police soupçonneuse des Chinois. Si vous avez lu le récit de son pèlerinage au lac sacré de Mansarower, vous aurez sans doute compris difficilement comment, pour satisfaire une vague curiosité, il s'exposa aux dangers d'un bizarre déguisement, et se résigna aux privations de tout genre qu'il lui imposa. M. Moorcroft visita Mansarower et les Kaïlas orientaux, sous le caractère emprunté d'un fakir muet par vœu. Dans sa dernière et malheureuse expédition, il avait pris le costume persan, et le trafic était l'objet ostensible de son voyage. Il pouvait questionner, mais avec réserve; sa curiosité l'entraîna : il démentit par elle son habit asiatique, et périt bientôt victime de son imprudence.

Je l'ai pris de bien plus haut avec l'empereur de la Chine: pour lui, je n'ai pas changé d'habit, ni ne me suis volontairement privé de tous les moyens d'observation sans lesquels mon voyage ne m'eût rien appris. J'ai dirigé ma caravane de manière à éviter, autant que possible, les rencontres fâcheuses ; et, lorsque je n'ai pu les prévenir, j'ai fait bonne contenance, parlé en maître, et commandé, aux gens rassemblés pour arrêter les progrès de ma marche, de se retirer aussitôt. Leur étonnement était extrême, et toujours ils se retiraient en murmurant. Vous penserez facilement, cher ami, que je n'aurais jamais risqué la me-

nace, si je n'avais eu la certitute morale qu'elle suffirait à m'ouvrir le chemin. Provoqués par une querelle de mots, peut-être ces Tartares auraient montré la détermination qu'inspire souvent la colère ; mais j'étais silencieux comme les déserts qui nous servaient de scène. C'était du ton le plus indifférent qu'à leurs injonctions de me retirer, mon interprète thibétain leur donnait, pour toute réponse, un ordre semblable. Je continuais d'avancer lentement au pas de mon cheval ou de mon yak, suivi de mes gens qui marchaient en troupe serrée, la plupart chargés de fardeaux, quelques-uns armés. Ma petite caravane avait une apparence de résolution impassible qui laissait les Tartares à la douceur, à la timidité naturelle de leur caractère; et jamais je ne rencontrai aucune résistance que du genre passif. Un jour, accompagné seulement de quelques serviteurs, tous sans armes, à l'exception de celui qui portait mon fusil, je tombai dans un parti de deux cents montagnards, tous lamas par le costume. Quoique j'eusse alors éprouvé bien des fois leur *circonspection*, j'avoue que je comptais avec quelque défiance le petit nombre des miens. Mon interprète était derrière ; aucun moyen de communiquer que du geste. J'en fis un très-impératif, et cette foule se retira du sentier; deux hommes seuls y restèrent, qui ne me laissaient aucun passage. Je poussai le premier sans rudesse, car un choc violent l'eût précipité sur des pentes trop roides pour s'y retenir; il se prit à quelques touffes d'herbe, et rejoignit la troupe plus docile. L'autre, qui était sans doute le Cid de la bande, ne bougea. Je l'écartai de même sans témoigner aucune colère, et mes serviteurs passèrent après moi sans obstacle. Voilà le simple récit de ma plus grande bataille.

Si je ne savais ce que vaut le métier de roi tartare, je doublerais ici le docteur Francia. J'entreprendrais volontiers avec une centaine de gourkhas la conquête de l'Asie centrale. Le nom de ces derniers est un terrible épouvantail, il est vrai, et ma grande figure blanche, quoiqu'elle n'ait rien de bien terrifique, paraissait bien redoutable aux paisibles lamas.

L'Himalaya indien a quelques termes de comparaison en Europe. Il est couvert de forêts dont les arbres ont un air de famille avec ceux des forêts alpines. Ce sont des pins, des sapins, des cèdres, des sycomores, des chênes, diversement associés les uns avec les autres, selon la hauteur des montagnes. Au-dessus de la limite des forêts, verdissent des pâturages entremêlés d'arbustes nains, de saules, de genévriers, et cette zone s'étend jusqu'à celle des neiges éternelles. Mais, vers le Thibet, la contrée tout entière est si élevée, que le fond des vallées excède le niveau où s'arrêtent les forêts sur les pentes méridionales de la chaîne. La végétation, réduite à quelques arbrisseaux rampants, épineux, rabougris, et à quelques herbes rares et desséchées, forme çà et là quelques taches noirâtres au bord des torrents; les pentes des montagnes ne sont couvertes que de leurs débris éboulés ; l'horizon immense n'offre qu'une scène uniforme de stérilité et de désolation, qui se termine de toutes parts à des cimes neigées.

Telle est l'étrange constitution du climat, que ces chaînes thibétaines, si leur hauteur n'excède pas 20,000 pieds, se dépouillent entièrement de neiges vers le milieu de l'été. J'ai campé plusieurs fois plus haut que le sommet du mont Blanc, au nord du 32e degré de latitude ; et, comme c'était

toujours le voisinage d'un ruisseau qui décidait de mes stations, chaque jour presque m'apportait l'occasion d'examiner à loisir les traces si rares d'une végétation si extraordinaire. A la même élévation, dans la chaîne méridionale de l'Himalaya, je n'eusse jamais été environné que de scènes de neiges.

Quoique mon attention fût dirigée principalement vers l'étude des phénomènes de la nature et l'observation de ses productions, je n'ai pas négligé celle de notre espèce, modifiée bizarrement, comme il devait être, par les circonstances si particulières du sol et du climat. Un des traits les plus singuliers des mœurs tartares et thibétaines, c'est sans doute la polyandrie. Quelque nombreux que soient des frères, ils n'ont jamais qu'une femme en commun; et c'est avec une confiance absolue dans la justesse des informations que j'ai recueillies, que je regarde le sentiment de la jalousie comme entièrement inconnu chez ce peuple étrange; elle ne trouble jamais la paix de ces populeux ménages. A peine pouvais-je me faire comprendre, quand je demandais si la préférence de la femme pour un de ses maris ne causait point quelquefois des querelles entre les frères. Voilà, certes, la plus ignoble des compensations pour la polygamie, qui prévaut dans tout le reste de l'Orient.

Les collections d'histoire naturelle que j'ai faites au nord de l'Himalaya ne pouvaient être extrêmement considérables ; le nombre des objets que j'en ai rapportés se trouve cependant surpasser mes espérances : il me semble que la plupart d'entre eux sont nouveaux.

Mes observations géologiques sur la ceinture méridionale

de cette grande chaîne confirment jusqu'ici les vues que M. de Beaumont a hasardées sur l'époque de son soulèvement. Mais, de même qu'il a prouvé jusqu'à l'évidence que certaines parties des Alpes se sont soulevées à diverses époques, l'Himalaya thibétain, selon mes observations, paraît aussi d'un autre âge (non de formation géognostique, mais de soulèvement) que l'Himalaya indien.

Quant à son âge de formation géognostique, les recherches dont j'ai été constamment occupé pour le déterminer m'ont conduit à la possession d'un nombre immense de faits, dont j'espère déduire une théorie très-simple et très-satisfaisante des terrains primordiaux.

Mes amis de mon métier me pressent de leur envoyer de temps à autre quelque mémoire, qu'ils puissent publier comme certificat d'existence. Je suis convaincu, comme eux, de l'avantage qui résulterait pour moi de telles publications, mais je manque absolument de loisir ; et, si je veux écrire quelques pages avec soin, quelques pages que je ne regretterais pas quelque jour d'avoir écrites, je sens aussitôt le besoin de livres qui ne sont pas près de moi. J'aime mieux passer pour mort que pour mourant, ce que l'on pourrait conclure de quelques travaux faibles ou négligés. Je ne puis me flatter de rapporter de mon voyage assez de matériaux pour *vivre sur l'Inde* pendant une trentaine d'années, comme M. de Humboldt l'a fait sur le sien en Amérique, et je le pourrais, que je ne le désirerais pas.

Me voici prêt à descendre dans les plaines ; mais sera-ce pour marcher vers le sud ou le nord ? Je l'ignore encore.

Je n'ai, entre nous, aucune raison d'être satisfait du Jardin des Plantes, d'où je n'ai pas encore reçu une seule

ligne depuis mon départ de Paris; et, à l'exception d'un très-petit nombre d'amis qui n'y peuvent rien pour moi, je connais l'égoïsme des autres membres de cette petite république. Je leur rends donc indifférence pour indifférence, et, si je trouve une occasion de me passer d'eux, je la saisirai avec joie.

Il est malheureux que je sois arrivé dans l'Inde à cette époque de réductions financières qui y rendent si impopulaire le gouvernement de lord William Bentinck. En toute autre circonstance, son intérêt pour moi n'aurait pas été stérile. N'ayant rien à espérer de ce côté, je vais, s'il est possible, tenter quelques chances favorables au delà du Sutledje.

Je m'abandonnerais très-volontiers à l'idée de passer trois ou quatre ans dans le Pundjâb, si je pouvais à la fois y poursuivre mes recherches dans une contrée jusqu'ici presque inaccessible aux Européens, et m'y préparer quelque indépendance pour le reste de mes jours. Quoique cela ne soit pas tout à fait impossible, mes espérances à cet égard sont bien frêles.

Je négocie maintenant avec le radjah Rundjet-Singh et le gouvernement de Calcutta, pour obtenir de ce dernier la permission de sortir de ses États par le Sutledje, et du radjah celle d'entrer dans les siens. Ce point gagné, il me faudra courir après Rundjet, — je ne sais où, car il fait la guerre aux Afghans révoltés sur le haut Indus; — lui faire une trentaine de révérences, lui donner quelques louis pour un habit turc, écarter les soupçons qu'il conçoit de tous les Européens, et devenir son Becquey ou son Saint-Cricq, ou quelque chose d'approchant.

Qu'il serait charmant de nous retrouver encore à Paris, lorsque vous aurez tant de bonnes choses nouvelles à m'y montrer, et que j'aurai, moi, tant de récits à vous faire ! Combien m'attacherais-je encore davantage à ce lieu solitaire et tranquille, si, retournant en France, je pouvais, libre de soins, y passer un hiver avec vous, y relisant mes journaux de voyage, et y préparant quelque ouvrage qui pût me tirer de l'obscurité !

Mille fois merci des détails de votre longue et bonne lettre. Je garde pour moi mes réflexions sur ces nouveautés, parce que la mienne serait sans fin.

Les extraits morcelés de nos journaux dans les gazettes anglaises, choisis sans discernement par les journalistes de Calcutta, et qui me parviennent ici après cette double épreuve, m'inquiètent beaucoup sur le dénoûment de la querelle absurde engagée en France. Avec un auguste imbécile de l'espèce du nôtre, il n'y a plus de probabilités pour se guider dans des conjectures sur l'avenir. — Tout est possible ; et le cercle des possibilités enferme de grands malheurs ! Je saurai dans une quinzaine de jours le résultat des premières opérations électorales, mais je le prévois aisément. Ce que je ne puis prévoir, c'est la conséquence d'une nouvelle majorité libérale dans la chambre des députés. — Adieu, mon ami. — Je veux détourner ma pensée de ces objets, qui l'attristent et qui l'irritent. Adieu ! écrivez-moi plus souvent, parlez à votre père de mon filial attachement pour lui, et rappelez-moi tendrement au reste de votre famille. Quelques mots encore... pour répondre à ce que vous me dites de vos enfants. N'y a-t-il pas dix ans que j'ai commencé à dire que Louise serait

bien belle un jour, et le même temps à peu près que j'ai pris pour Marie l'engagement qu'elle tient? Adieu encore; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

XXXIX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Simlah, dans l'Himalaya indien, 28 octobre 1830

Mon cher père, entre mes correspondants d'Europe, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique, voici déjà trente-quatre lettres que je viens d'écrire (dont quelques-unes vous reviendront); et je suis encore loin du compte, quoique je limite ma correspondance au plus strict nécessaire. Je voulais vous garder pour la fin, pour le dessert, mais je ne sais quand votre tour arriverait; ainsi donc, sans plus de préambule, je réponds à vos deux lettres, que j'ai trouvées ici à mon retour du Kannawar, le 13 de ce mois. C'est une grande affaire que de faire raison à six pages de votre fine écriture. Mais heureusement plusieurs de mes lettres, écrites depuis mon départ de Calcutta, ont dû vous satisfaire sur bien des points qui vous inquiétaient à la date de votre nº 13. Vous sifflez les éléphants sauvages, les tigres, les lions, les serpents, et vous vous souciez fort peu des blancs de votre carte, ou des *unexplored countries* que vous y trouvez quelquefois sur ma route, des in-12 (à l'égard desquels mon sentiment ne varie pas), etc., etc. — S'il était quelque autre danger dont votre tendresse

s'alarmât encore pour moi, dites à Porphyre qu'il vous montre à faire une *règle de trois*, et de mes succès contre les obstacles que *votre sécurité parfaite à mon égard* avait échelonnés sur mon chemin, concluez que je serai également heureux contre les difficultés futures.

Je reviens de bien loin. J'ai eu souvent bien froid. J'ai fait cent dix-huit bien mauvais dîners. Mais je me trouve amplement récompensé de toutes ces misères transhimalayennes, par les observations intéressantes et les vastes collections que j'ai pu faire dans une contrée tout à fait neuve. Les Tartares sont de fort bonnes gens. Il est vrai que, pour leur plaire, je me suis fait un peu païen à leur façon, et me suis mêlé sans scrupule à leur chorus national : *Oum mani, padmei oum !* et leur ai libéralement distribué une cinquantaine de livres de tabac, afin qu'ils fumassent avec moi le calumet de la paix. Vers Ladak cependant, ils essayèrent d'arrêter mes progrès par le prix excessif qu'ils mirent aux vivres dont ma caravane avait besoin. Les refuser tout à fait, comme ils auraient dû faire en fidèles sujets chinois, eût été me forcer à piller leurs villages pour les prendre de force, et leur circonspection les garda d'une telle mesure. Mais je considérai l'excessive cherté de leur consentement comme un refus, et réformai d'autorité leurs prix, en les laissant encore très-usuraires; j'ajoutai la menace formelle du pillage, si mon camp n'était pas bien approvisionné à ces conditions, et rien ne manqua.

Si je n'étais le fils d'un si grand philosophe, insensible par hérédité aux grandeurs de ce monde, je ne serais pas revenu à Simlah. Je serais resté en Tartarie, roi ou khan de quelques villages. Assisté de trois serviteurs, j'ai pris litté-

ralement le fort de Dankhar en Spiti, que vous trouverez quelque-part à cheval sur le 32e degré de latitude.

Sabathoo, 31 octobre 1830.

Enfin, si je n'étais candide, comme le baron de Stendhal m'appelle, le texte ne me manquerait pas pour bien des histoires. Je vous dirai seulement que je crois moins que jamais aux aventures, aux précipices, etc. J'avais coutume de répéter à madame Micoud : « On ne se tue pas ! » lorsque je formais avec Hippolyte Jaubert le projet de visiter les Alpes. Je n'en avais alors qu'une conviction de sentiment ; elle est d'expérience à présent et depuis longtemps. Le médecin anglais, qui a fait sans aucun fruit une partie du voyage que je viens de terminer si heureusement, a laissé dans le Sutledje, dans le Spiti et dans les neiges des cimes de l'Himalaya, une demi-douzaine de serviteurs, et il s'en vante un peu. Il dit avoir éprouvé lui-même des souffrances excessives, lorsqu'ils avaient à passer des cols très-élevés. J'ai campé, séjourné dans des lieux plus élevés que ceux où il ne faisait que passer, et n'ai rien ressenti de tout cela. Mais je buvais de l'eau, et lui de l'eau-de-vie. Pas un de mes gens (et j'en avais habituellement une cinquantaine) n'a été sérieusement malade dans cette expédition de plus de six mois ; pas une chute, aucun accident. J'ai appris à bord de *la Zélée*, d'immobile mémoire, le prix de la discipline, et j'en avais introduit, dans ma caravane, une, faite pour prévenir bien des malheurs ou pour y porter remède aussitôt. Mes gens comprirent bientôt que cette règle, qui leur semblait d'abord importune, était faite pour

leur sûreté, pour leur bien-être; et, à mon retour à Simlah, il n'en est aucun qui n'eût désiré rester avec moi. Les Anglais les traitent comme des chiens, comme des bêtes de somme, dont ces pauvres diables, il est vrai, font le métier. J'ai imité pendant quelques jours leur froide hauteur, et suis redevenu, après, bonhomme comme il est naturel. Je regretterai souvent mes montagnards. Sans doute que j'en emmènerai un ou deux avec moi dans les plaines. Quoique, depuis mon départ de Calcutta, je n'aie pas encore été volé pas mes serviteurs, et que j'aie encore deux de mes Bengalis, je n'ai pas plus de confiance en eux que le premier jour où je les engageai. Les montagnards sont comme le pauvre Lafleur, que Yorick prit à Montreuil en passant, pleins de bonne volonté, mais ne sachant rien faire. En ce pays, ce n'est pas une grande faute dans un domestique que de n'être propre à rien. Mon *pahari* n'aura d'autre besogne que de porter un fusil et de veiller à mon trésor impérial. Ce sera une sorte d'assurance qui me coûtera treize francs par mois.

Vous me demandez des détails sur mon *individu*. Qu'ajouterai-je à ceux que je vous ai donnés si souvent, depuis mon départ de Calcutta? Mes amis de Simlah me disent que je suis revenu un peu épaissi du Thibet et que j'en ai rapporté l'apparence d'une santé parfaite. J'en possède aussi la réalité. Je suis très-brun. J'ai de grandes moustaches d'une couleur affligeante; point de barbiche; de grands cheveux; un très-petit chapeau de paille de palmier, fait à Pondichéry, flexible et léger : tous les deux ou trois mois, on le recouvre d'une nouvelle chemise de soie noire; — pas une dent de moins: aucun déchet, ce me semble.

Revenu depuis hier dans le pays chaud, je suis vêtu de percale blanche, des pieds à la tête : le soir, pour dîner avec mon hôte, en tête à tête, malgré notre familiarité, toilette complète, bas de soie, et du noir partout, au lieu du blanc du matin. C'est ma formalité cérémonieuse et peut-être élégante du soir qui me permet de faire dans le jour comme il me convient. Mon tailleur de Paris a grand besoin que je lui donne un successeur ; c'est ce que je ferai bientôt, à Mirout. N'était la mauvaise honte de montrer mes mollets, qui ne sont pas aussi florissants que mes épaules, je renchérirais sur mon étiquette actuelle jusqu'à adopter la culotte ; mais je ne suis pas encore assez philosophe pour cela. Je me contenterai de substituer à mon frac noir un habit habillé. Les juges, à Calcutta, le portent souvent avec des pantalons : ainsi ferai-je ; — le tout sera d'une lourde étoffe chinoise de soie noire (et économique). — Pour courir les montagnes, j'ai de grossiers vêtements de laine blanche. J'ai rapporté du Thibet une étoffe de ce genre, douce et moelleuse comme du cachemire, et m'en fais habiller maintenant. On m'a fait aussi une robe de chambre, dans laquelle je ne désespère pas de faire de la métaphysique aussi dans mes vieux jours. — Quand il fait frais, je m'enveloppe le cou d'un grand châle de cachemire blanc, sans bordure, et conséquemment sans valeur. Le soir, pour ne pas geler dans ma tente, je fais rouler autour de mon corps, des pieds à la tête, douze aunes de ma superbe flanelle thibétaine (lesquelles douze aunes coûtent dix francs), et je ressemble alors pas mal à une momie. En marche, je ne porte jamais de bas. Et, le soir, si je puis tenir mes jambes chaudes, je

ne souffre jamais du froid aux pieds. C'était jadis chez moi une disposition certainement morbide ; elle est aussi complétement effacée que celle du mal de gorge. — Je déjeune invariablement avant de me mettre en marche. C'est le contraire de l'usage anglais ; mais c'est que leurs marches durent trois heures au plus et que les miennes souvent ne se terminent qu'à la chute du jour. Je pars donc à quatre ou cinq heures du matin, lesté pour quatorze et quinze heures, et mon repas est bien simple. C'est une grande tasse de lait de vache ou de buffle, de chèvre quand il ne se peut mieux, — avec quelques galettes de froment grossièrement moulu. Ces galettes sont ce que les natifs appellent leur pain (*rôti*). Depuis six mois que je les ai essayées, j'ai abandonné complétement le riz. Le plus pauvre sous-lieutenant traîne avec lui, en voyage, quelques moutons. Pour ne pas faire maigre à dîner, je n'ai que la chance bien incertaine d'un vieux coq ou d'une vieille poule. Mais je ne dors pas moins bien pour me coucher après la seule répétition de mon brahmanique déjeuner ; d'ailleurs, si je trouve du miel quelque part, j'en fais remplir mes bouteilles vides ; et c'est une assurance que je porte partout avec moi, à défaut de lait ou de poules : par exemple, lorsque je campe dans un désert.

Il me reste encore quatre petites bouteilles d'eau-de-vie, de vingt-quatre semblables que j'emportai de Calcutta, il y a un an ; mais le maître d'hôtel de Ma Majesté en a cassé — c'est-à-dire bu — environ six ou sept ; et j'en ai employé quatre ou cinq pour conserver divers objets d'histoire naturelle. Mais je viens de faire à Simlah une affaire admirable. Un homme y mourut, il y a quelques jours. Quand

il fut enterré, on vendit à l'encan sa maison et son mobilier. Ainsi le veut la loi. Mais il n'y avait point d'acheteurs, attendu qu'il ne restait presque plus personne dans les montagnes. J'achetai un panier de vin de Porto, que les connaisseurs déclarent le plus admirable qui soit dans l'Inde. Il me coûte exactement trois francs cinquante centimes la bouteille ; il en vaut quinze ou vingt. J'en boirai un petit verre à votré santé quand j'aurai à traverser des forêts malsaines, et cela ne nuira pas à la mienne. — De très-médiocre vin de Bordeaux coûtè à Calcutta dix francs la bouteille. Quand il arrive à Delhi, ce n'est plus que du vinaigre habituellement. Mon porto est d'étoffe à ne pas craindre cette conversion. Je tâcherai de vous en rapporter une bouteille pour griser Porphyre, et, le cas échéant, Frédéric, sans autres témoins. Ma cave désormais est en règle pour plus d'un an. — Bonnes nouvelles de ma cavalerie, que j'ai laissée à Saharunpoor au mois d'avril dernier. Mon hôte là, le docteur Royle, sous-wallick de profession, me mande que j'aurai peine à reconnaître mon poney. Heureusement que le sol est très-sablonneux autour de Saharunpoor, où se renouvellera la connaissance du cavalier et de sa monture ; car cette vigueur extraordinaire de mon ancien compagnon me promet plus d'une chute.

Le soir.

Quoique nous ne soyons pas plus de sept Européens en ce lieu, je reviens de l'enterrement. Le défunt était un un jeune officier, qui avait cinq ou six bonnes raisons pour mourir : le cerveau injecté, les poumons tuberculeux au

dernier degré, le foie dénaturé, le péritoine très-enflammé, etc., etc. Je sais cela pertinemment, car j'ai fait l'ouverture du corps, ce qui me paraît avoir gratifié beaucoup les vivants qui m'en avaient prié. Je n'évite pas de vous marquer cet événement du jour, parce que j'ai toujours la tête fraîche, n'éprouve jamais aucune douleur dans le foie ni les entrailles, et gravis en courant, sans m'essouffler, les pentes les plus longues et les plus roides : preuves que toutes les parties de mes poumons sont en bon ordre et fonctionnent parfaitement. A l'exception de quelques lieux redoutables où l'on ne saurait *passer*, en certaines saisons de l'année, sans s'exposer à une mort presque certaine, je ne crois pas que le climat de l'Inde soit aussi funeste en général qu'on se le représente. Vous me recommandez de faire la médecine pour moi : c'est un de mes soins habituels. Mon régime alimentaire est ordinairement si doux, que, lorsque je voyage ou séjourne en des lieux suspects, je puis, en le modifiant, obtenir des effets médicaux suffisants pour écarter les soupçons de fièvre intermittente que je pourrais concevoir. Un verre d'eau-de-vie le matin avant de sortir ; quelques épices le soir à dîner, et, avant de me coucher, quelque peu de soufre, ou de sucre, ou de résine, brûlé dans ma tente. J'y ajouterai désormais un *tchillom*, ou pipe de tabac à la mode orientale, adoptée par la très-grande majorité des Européens. Le tabac que l'on fume dans ce petit appareil est mêlé avec diverses espèces de fruits secs, des pommes surtout et quelque peu de conserve de roses : la fumée, traversant un vase plein d'eau, arrive à la bouche fraîche et dépouillée de toute âcreté. Toute autre manière de fumer est barbare, comparée à celle-là.

Mais c'est trop vous parler de ma personne, quoi que vous en désiriez savoir. L'ignorance qui prévaut en Angleterre sur les choses de l'Inde est inconcevable. Les journaux anglais, lorsqu'ils en parlent, ne sont guère moins absurdes que les nôtres. Ne croyez jamais de ce que vous y lirez. Je suis parfaitement instruit des rapports commerciaux et politiques de la factorerie anglaise à Canton avec le gouvernement chinois, et puis vous assurer que de longtemps il n'y aura de guerre de ce côté-là. Les deux autorités se boudent quelquefois, c'est à qui ne fera point le premier pas pour un accommodement; alors la factorerie ordonne à tous les vaissaaux anglais de s'éloigner; elle suspend ses immenses achats, et par contre-coup les rentrées de la douane chinoise. Et, comme un déficit dans les recettes coûterait la tête au vice-roi de Canton, c'est toujours lui qui doit revenir le premier, et céder le point contesté. Quant à des insurrections politiques en Chine, il n'y a rien de si commun, comme dans tout le reste de l'Orient. Une province se soulève, l'empereur y envoie des forces; ses troupes sont fort mauvaises et ne risquent guère de batailles; mais on passe le temps à s'observer, et toujours le gouvernement réussit à corrompre quelques-uns de ses ennemis, qui lui livrent leurs chefs. On leur coupe la tête à Pékin, et tout est dit. Mais il faut recommencer tout de suite dans une autre partie de l'Empire. Dans les principautés indiennes nominalement ou de fait indépendantes, c'est constamment le même jeu. Cherchez Belaspoor sur votre carte, tout près de Sabathoo, sur les bords du Sutledje. Le radjah, il y a huit jours, a pendu son vizir; il est venu ici maintenant, parce que ses sujets ont pris parti

pour le tuer : le radjah est venu réclamer l'assistance de Kennedy ; celui-ci fait une enquête qu'il soumet au résident de Delhi, lequel, sans en référer à Calcutta, condamnera sans doute le radjah à faire une pension à la famille du vizir, mis à mort sans raison, et l'engagera fortement à ne pas recommencer. Si les gens de Belaspoor persistaient à ne pas vouloir recevoir leur petit prince, Kennedy ferait marcher une ou deux compagnies de ses gourkhas, et tout rentrerait dans l'ordre aussitôt. — Nous faisons la guerre en Bikanir, sur la frontière de l'ouest, tout près d'ici, à 100 lieues. Quelques grands feudataires de cette chétive couronne ont refusé le tribut à leur prince légitime. Celui-ci a réclamé aussitôt l'assistance anglaise : et le résident de Delhi vient d'ordonner à trois régiments d'infanterie et à un de cavalerie de marcher en Bikanir. Il suffit de leur approche pour apaiser la rébellion. Les ducs et comtes du désert viendront composer avec le commandant de cette petite expédition. Ils payeront au radjah quelque chose de plus en forme d'amende, et défrayeront largement la dépense occasionnée au gouvernement anglais par les mouvements de ses troupes.

Les officiers anglais de l'armée indienne sont excessivement mécontents contre lord William et la cour des directeurs, à cause de la réduction faite récemment sur la solde. Il est possible qu'un régiment se révolte ouvertement. Il y a vingt ans qu'une sédition de ce genre, provoquée par la même cause, éclata dans la présidence de Madras ; le gouverneur fut presque embarqué de force et chassé : c'était à une époque critique. Si Rundjet-Singh alors eût passé le Sutledje, si les Mahrattes et le Bundelkund, qui n'étaient

pas encore soumis, eussent marché sur le Bengale, la puissance anglaise serait rentrée sans doute dans les limites conquises par lord Clives : — mais les révoltés de Madras aperçurent bientôt le danger, et rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir, à l'exception d'un ou deux régiments que les autres réduisirent sur-le-champ, et dont le gouvernement eut la faiblesse de ne pas fusiller un seul officier. Lord William serait plus sévère. On connaît son invincible fermeté. Il n'y a que quelques fous qui la braveront peut-être sans aucune chance de succès. — Tous les officiers cependant se sont donné le mot pour faire, dans leur correspondance avec l'Europe, une peinture exagérée de l'exaspération de l'armée (c'est-à-dire des officiers européens de l'armée, — car les soldats et sous-officiers, c'est-à-dire les Indiens, ne prennent pas la moindre part à cette querelle, dans laquelle ils sont pécuniairement désintéressés) et des dangers auxquels elle expose le gouvernement, afin d'intimider la cour des directeurs et d'obtenir la révocation des mesures d'économie mises à exécution par lord William ; mais celui-ci, vous le pensez bien, écrit aussi aux directeurs que ces dangers sont imaginaires, et qu'ils doivent tenir bon.

Lord William, en arrivant dans l'Inde, trouva que les dépenses du gouvernement excédaient d'un douzième, c'est-à-dire de cinquante millions de francs, ses recettes (six cents millions de francs). Il écrivit aussitôt à la cour des directeurs une lettre curieuse, qui vient d'être imprimée en Angleterre par ordre du Parlement : « La pire des mesures serait de continuer sur ce pied. Il faut élever les impôts de cinquante millions de francs, ou réduire

d'autant la dépense. Chacun de ces partis a de graves inconvénients ; mais le dernier est le moins mauvais, et je l'adopte. » Grande joie à cette occasion parmi les natifs, assurés de n'avoir rien de plus à payer ; grande colère chez les Européens. On voue au diable le *dutchmann* (lord William est d'origine hollandaise : son bisaïeul passa en Angleterre avec Guillaume, en 1688); on lui souhaite de se noyer dans le Gange ou de se casser le cou dans les montagnes, où il vient maintenant... Mais soyez bien certain qu'on ne l'embarquera point pour Londres.

Les gazettes de Calcutta m'apprennent que Ram-Mohum-Roy s'embarque pour Londres. C'est un brahmane du Bengale, le plus savant des Orientaux. Il sait le grec, le latin, l'arabe, l'hébreu, le sanscrit, et écrit admirablement en anglais. Il n'est pas chrétien, quoi qu'on en dise. C'est lui qui a converti à l'unitairianisme quelques habiles prêtres de l'Église épiscopale anglaise, qu'on lui avait détachés. Les honnêtes Anglais l'exècrent parce que, disent-ils, c'est un *affreux déiste*. Les Hindous du parti prêtre l'abominent pour la même raison. Si je le trouve à Paris, à mon retour, je vous l'amènerai pour le faire métaphysiquer avec vous. Je le voyais souvent à Calcutta.

Le gâchis politique de notre pays m'inquiète souvent : j'en attrape quelques bribes çà et là dans les journaux de Calcutta, extraits des extraits de journaux anglais, mais sans intelligence ni discernement. Malgré mon scepticisme, pour ne pas dire mon incrédulité habituelle, j'avoue que je regarde comme inévitable une révolution plus ou moins complète. Je sais bien quelle en sera l'issue, et je ne la redoute pas ; je m'effraye des malheurs passagers qui peut-

être y conduiront. — J'ai écrit dernièrement à lady William pour la prier de m'envoyer les journaux de France après que tout le monde les a lus chez elle : j'aurai *la Gazette de France*, *le Constitutionnel* et *le Courrier*.

L'arrivée du nouveau gouverneur à Bombay vous impatiente. Il est vrai qu'elle rend inutiles les nombreuses recommandations que j'avais emportées d'Europe pour le général Malcolm. J'en avais aussi pour les juges de cette présidence ; mais ils sont presque tous morts depuis deux ans, et leurs successeurs aussi. Cependant, il y en a un qui tient bon : c'est le *chief-justice*. Ami intime de Sutton Sharpe ; simple avocat à Bombay, il y a dix-huit mois. — J'ai, pour lui, de Sharpe, une lettre si admirable, que je ne puis douter d'en être parfaitement reçu. C'est, d'ailleurs, un jeune homme de trente-quatre ans et de notre école. Il me servira d'introducteur près de lord Clare, que personne ne connaît.

Adieu, mon cher père ; je vais maintenant vider mon compte avec Porphyre. Il sera long, et vous y trouverez tout ce qui manque ici. Amitiés à la ronde. Adieu... encore une fois ; je me porte admirablement bien, et passerai fièrement la trentaine qui vient. Je vous embrasse de tout mon cœur.

XL

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Sabathoo, 1er novembre 1830, Sobatoo, Sabatoo, Soubhatou, *ad libitum*.

Mon cher Porphyre,

Ma dernière était fort longue et en accompagnait une autre pour notre père, également étendue : toutes deux datées de Nâko en Hangarang, le 26 août. Elle répondait à deux lettres qui avaient miraculeusement réussi à me trouver au Thibet ou au diable, mais elle disait encore bien autre chose. De peur qu'elle ne soit perdue, je reviens sur une partie de son contenu ; sans quoi, celle-ci serait inintelligible [1]. Rundjet-Singh, roi de Lahore, a plusieurs officiers français à son service. Son généralissime est un M. Allard, jadis aide de camp de Brune, qui me semble s'être montré à plusieurs cours d'Asie pour y obtenir un commandement militaire. Il alla en Égypte, en Syrie, à Constantinople, à Téhéran ; et finalement vint à Lahore en 1822. Rundjet ne l'engagea qu'après avoir obtenu l'agrément du gouvernement anglais, car, aux termes des traités, il ne doit admettre aucun Européen dans son armée. Mais, la politique anglaise ayant changé considérablement depuis les temps où ce traité avait été fait, le cabinet de Cal-

[1] Cette lettre de Jacquemont à son frère est celle qu'on a lue, sous la date du 25 août 1830.

cutta répondit au radjah qu'il ne tenait aucunement à l'exécution de cet article. Il a, depuis cette époque, laissé voyager librement, de Calcutta à la frontière de Sutledje, plusieurs autres militaires français, notamment un jeune frère de M. Allard, dont l'objet avoué était de passer au service de Rundjet-Singh. Le gouvernement anglais voit sans jalousie ces essais de discipline et de civilisation européennes, quoique françaises, au delà du Sutledje, et les individus anglais paraissent très-bienveillants pour nos compatriotes dans le Pundjâb. De M. Allard surtout, je ne les ai jamais entendus parler qu'avec estime.

[*Jacquemont rapporte ici la lettre de M. Allard qu'on a lue précédemment, puis la sienne, et il ajoute :*]

Voici la réponse que je trouvai à Simlah, le 13 octobre dernier :

« Umbritsir [1], 27 septembre 1830.

« Monsieur,

« Votre réponse, que j'attendais avec la plus grande impatience, m'est parvenue à Umbritsir, où le radjah rassemble ordinairement ses troupes pour la fête du *desséré*. Lorsque j'eus l'honneur de vous adresser ma lettre, je me flattais que vous la recevriez avec plaisir ; mais j'étais loin de m'attendre qu'elle m'attirerait tant de choses obligeantes de votre part, que j'accueille avec reconnaissance, mais qui n'ajoutent rien au désir sincère que j'ai de vous

[1] Umbritzir ou Amaratser, Umretsir, Amretser, etc., est une grande ville, entre le Sutledje et Lahore ; c'est la ville sainte, la Rome des Sikes. (*Note de Jacquemont.*)

être utile. Heureux si je puis, par ma position dans ce royaume, vous faciliter les découvertes scientifiques que vous venez faire avec un courage vraiment étonnant [1], dans des contrées hérissées de tant d'écueils. Quoi qu'il en soit, ma bonne volonté, à laquelle se joindra celle de mon bon ami et frère d'armes, M. Ventura [2], qui n'est pas moins impatient que moi de faire votre connaissance, me donne la certitude de vous aplanir bien des difficultés, si vous vous décidez à passer le Sutledje.—Il est vrai que notre radjah ne voit pas avec plaisir que des Européens, venant du côté de l'Inde, visitent son royaume, notamment la province de Cachemire ; mais, si vous pouvez obtenir des lettres du gouverneur de Delhi pour Rundjet-Singh [3], ou même de M. le capitaine Wade [4], les premières difficultés se trouveront aplanies, et, pour ce qu'il resterait à faire, ce serait à nous à pourvoir à votre sûreté et à vos besoins ; ce sont là les conditions de dépenses nécessaires à un compatriote tel que M. Jacquemont, pour voyager dans le Pundjâb. — Lord William Bentinck et sir Charles Metcalfe ne vous ont pas induit en erreur, lorsqu'ils vous ont assuré que le voyage dans le pays de Kaboul était impraticable. En l'entreprenant, ce serait s'exposer à des périls presque certains.—J'adresse ma lettre au docteur Murray à Loodianah, qui aura la complaisance de la faire parvenir au capitaine

[1] Note du transcripteur : blague, blague! (*Note de Jacquemont.*)

[2] Ventura, officier italien au service de Rundjet, jadis dans nos armées. (*Note de Jacquemont.*)

[3] Rundjet, Rundjet-Singh, le radjah, le maradjah, — même et unique personne : le roi de Lahore. (*Note de Jacquemont.*)

[4] Agent politique à Loodianah, subordonné au gouverneur ou résident à Delhi. (*Note de Jacquemont.*)

Kennedy, pour vous être remises. J'espère qu'elle vous parviendra bientôt et qu'elle vous engagera à continuer une correspondance à laquelle j'attache le plus grand prix. — Je vous renouvelle, monsieur, l'offre de mes services, de quelque sorte qu'ils soient, ainsi que l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur, etc. »

J'ai répondu à cette seconde lettre de M. Allard, que j'étais décidé à lui aller faire une visite, et à faire l'épreuve de son crédit près du radjah. J'ai écrit en même temps à lord William Bentinck pour l'informer de mon projet, et le prier de me faire donner, dans la forme la plus favorable au succès de cette négociation, une lettre de recommandation pour Rundjet. Dans douze à quinze jours, j'aurai sa réponse.

Rundjet-Singh n'est pas sans ressemblance avec le pacha d'Égypte. Sans doute, les Européens à son service sont exposés à des injustices occasionnelles, mais rien de très-grave. Quand M. Allard a lieu de se plaindre de lui, il ne craint pas de lui battre froid pour un mois ou deux, et il sait l'obliger à revenir sur la mesure qui l'avait justement offensé ou irrité. Rundjet a un tact singulier pour découvrir un aventurier suspect, et pour écarter de tels caractères.

J'ai prié lord William de me qualifier de *seigneur médecin Victor Jacquemont*, et, pour supporter le titre de *kakim*, j'emporterai quelques livres de cantharides. M. Elphinstone, dans son ambassade à Kaboul, se faisait adorer par les pilules vénitiennes qu'il distribuait à la ronde. Une des maladies les plus communes en Orient,

c'est une impuissance précoce. Les Levantins savent très-bien s'en relever de temps à autre par l'usage des cantharides; mais, à l'est de la Perse, ce moyen est inconnu.

Quoi que le docteur Wallich ait fait et fait faire, il me restera encore assez de nouveautés en botanique pour avoir le prétexte d'un livre de botanique, qui ne sera pas seulement une *Flore*, c'est-à-dire une description des diverses espèces de plantes de l'Himalaya; et, si je ne m'abuse, le livre que je conçois — fort peu volumineux — ne sera pas dépourvu d'intérêt. Je comparerai la végétation de l'Himalaya avec celle des Alpes, des *Rocky mountains* à l'ouest du Missouri, et des hautes Cordillères de l'Amérique équinoxiale.

Les observations de géologie occupent depuis six mois bien des pages de mes journaux. Elles me permettront de faire autre chose que le vulgaire travail dont maintes parties de l'Himalaya ont été fréquemment le sujet, *une description locale*. De l'ensemble de mes observations, il me semble que je serai à *même* de conclure contre les idées généralement admises sur les terrains primitifs. Je ne pourrai nier à M. de Humboldt la justesse des observations qu'il a faites dans les Cordillères et en Europe; mais je crois que l'exposé des miennes rendra les siennes fort douteuses. Un livre de géologie sur l'Himalaya, ou sur la géologie de l'Himalaya, sera bien plus recherché en Angleterre qu'en France, et je présume qu'une version anglaise trouverait prix à Londres. Je pense à me donner l'ennui de me traduire moi-même dans cette langue, avec quelques variantes, de manière à ce que le livre anglais ne puisse être considéré comme une simple traduction,

faite par un traducteur à tant la feuille ; peut-être trouverai-je autre chose que de l'ennui à écrire dans une langue étrangère. Dès aujourd'hui, j'aurais la hardiesse d'entreprendre une telle besogne, et certainement elle me sera plus facile encore dans quelques années. Ma correspondance anglaise, dont je me plains souvent, m'aura été très-utile.

L'appétit vient en mangeant. Si je passe quelques années dans le Pundjâb, ce ne sera pas sans acquérir une connaissance parfaite de la *quantité* et de la *qualite* de persan requise pour traiter des affaires officielles; et, dans les changements politiques que l'avenir réserve sans doute à notre pays, peut-être trouverai-je passagèrement quelque emploi avantageux dans l'Orient. — Moque-toi bien de moi, cher Porphyre, et je ferai chorus de bon cœur ; mais il est amusant de faire des châteaux en Espagne dans une baraque enfumee.

J'ai reçu l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour 1829, mais seul de sa personne, sans lettres qui l'accompagnassent.

Je ne mange pas d'opium et ne mâche point de bétel. — Aucun Européen ne mâche de bétel; très-peu mangent de l'opium. Je viens d'accepter un petit présent de Kennedy avant de le quitter : c'est un houkha, dont je te ferai présent à mon tour, si on ne me le vole pas d'ici à Paris. Tu me parles de cigares? le houkha n'est pas portatif, c'est un appareil assez compliqué, qui pèse trois ou quatre livres ; mais la fumée qu'on aspire est si douce, si fraîche, si parfumée ! Je te prédis que tu en entretiendras un dans tes vieux jours, et je souhaite que ce soit le mien hima-

layen. — Je ne vois pas pourquoi le départ de sir John Malcolm vous chagrine. *Nul ici ne connaît lord Clare, son successeur,* mais je n'en arriverai pas moins bien recommandé à Bombay.

Kennedy remonte demain à Simlah. Je descendrai en même temps dans les plaines avec une connaissance nouvelle qui me plaît beaucoup; c'est un M. Fraser, vice-roi de Delhi, officier civil, judiciaire et financier, du rang le plus élevé. M. Fraser a été dans le Pundjâb avec M. Elphinstone, de l'ambassade duquel il faisait partie; il est l'homme le mieux informé de ce pays sur les Sikes : c'est la Providence qui me l'a fait rencontrer. Après-demain, il poursuivra sa route vers Delhi, et je reviendrai ici, d'où je repartirai le jour d'après pour Saharunpoor par Nahan.

Je ne suis pas encore habitué à l'attraction singulière que j'exerce sur les Anglais, et souvent les effets m'en étonnent. J'ai beaucoup mieux que des plaisirs d'amour-propre, c'est de l'attachement sincère que beaucoup me témoignent. A Simlah, j'ai vu souvent un officier malade, ami de Kennedy et son prédécesseur. Il nous a quittés il y a quelques jours pour aller au diable, à Hyderabad (capitale de l'Inde centrale), dont il vient d'être nommé vice-roi. Nous avions le cœur gros en nous disant adieu. Je serais bien triste de penser que je ne reverrai pas cet homme bon et aimable. Je serai fièrement fêté si je passe à Hyderabad. Les gens qui me plaisent le mieux sont les militaires détachés de leur corps, et employés depuis longtemps dans des fonctions politiques, ou le plus souvent politiques, civiles, judiciaires, financières et militaires, tout à la fois. C'est avec eux que je m'instruis le

plus des choses du pays. Je suis comme un camarade parmi eux.

POST-SCRIPTUM.

Ambalah, dans le pays des Sikes protégés; tout au haut de la carte, 9 février 1831.

Que de choses, mon ami, depuis le commencement de cette lettre ! Ne te fâche pas contre moi de ce que je ne l'ai pas finie et expédiée plus tôt. J'attendais de jour en jour, afin d'avoir quelque bonne nouvelle à t'écrire ; mais il ne m'en arrive d'aucune part.

XLI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Delhi, 10 janvier 1831.

Par où commencerai-je, mon cher père ? Ma dernière lettre, écrite à Simlah et Sabathoo, était datée du 1er novembre. Les plus récentes nouvelles d'Europe, pour nous autres de l'Himalaya, n'allaient alors qu'au mois de juin ; et voici que je viens de lire les *Débats* du 8 août et la *Gazette de France* du 10, et je connais toute la série des événements qui ont rempli cet intervalle.

C'est dans les derniers jours de novembre, à Saharunpoor, que j'entendis les premiers coups de tocsin. Il était nuit : après une longue journée d'étude, passée bien loin de l'Europe, comme j'allais me coucher et m'endormir sur

les pensées du jour avec l'Inde, un messager arriva dans mon camp au galop. Il apportait, d'une habitation européenne voisine, une *Gazette de Calcutta*, imprimée dans une forme inaccoutumée, et portant ce titre en grandes lettres :

THE NEW FRENCH REVOLUTION.

J'en acceptai la chance, et fis marché pour la liberté au prix de quelques milliers de morts, et d'un mois de guerre civile. La lecture de mon bulletin m'apprit bientôt que les Parisiens avaient fait de meilleures conditions. Ce n'est pas que les morts y manquassent ; mais il n'avait fallu que trois jours de combat pour écraser la contre-révolution à Paris. Les grandes villes d'alentour avaient fait comme Paris ; et, quoique mon indigeste chronique s'arrêtât au 31 juillet, sans garantir même les événements qu'elle rapportait sous la date de ce jour, je m'endormis paisiblement jusqu'au matin sans craindre d'être éveillé par de nouveaux coups de fusil.

Ces nouvelles avaient été apportées à Calcutta par un vaisseau anglais, parti le 2 août de Southampton. Il en est arrivé depuis ce temps-là un autre de Bordeaux, parti de cette ville le 11 août ; il est entré dans le Gange avec le pavillon tricolore, qu'ont arboré aussitôt tous les autres navires de notre nation, mouillés sur ce fleuve. J'étais à Mirout, la plus grande station militaire des Anglais dans l'Inde, quand le *flot* des nouvelles qu'il apportait y parvint. Amis, inconnus, tous venaient à moi et me félicitaient d'être Français : je défie M. de la Fayette, en Amérique,

d'avoir donné en un jour plus de poignées de main. Mon hôte, un colonel de cavalerie,— qui, seul de son régiment, échappa à Waterloo, non sans une balle au travers du corps, — pleurait de joie en m'embrassant. L'enthousiasme avait mis en pleine déroute l'étiquette rigide des mœurs anglaises : le *sauve qui peut* dure encore ! Je pourrais jeter au feu mes passe-ports, mes lettres d'introduction, changer de nom, ne conserver que ma nationalité française, et me mettre en route pour le cap Comorin : il n'y a pas un Européen dans l'Inde qui ne me reçût à bras ouverts. Ces jouissances me sont nouvelles : je ne saurais vous les décrire. Toutes les nuances d'opinion politique parmi mes hôtes se confondent dans les mêmes sentiments d'admiration, d'amour, de reconnaissance pour le nom français ; et, comme je suis le seul ici qui le porte, c'est moi qui en recueille de toutes parts les témoignages.

Tous les officiers civils et militaires de cette province se réunirent pour me donner une fête, le dernier jour de l'année qui vient de finir. Il va sans dire qu'une fête constitutionnelle — et, de plus, anglaise — devait être un banquet, et vous devinerez bien que je ne me suis pas tiré de cet enthousiasme à moins d'un *speech :* mais j'étais au diapason de mes hôtes, et les paroles ne me coûtaient guère.

Voici, parmi plusieurs autres, le moins mauvais échantillon, je crois, de mes improvisations anglaises ; n'oubliez pas que celle-ci venait après plusieurs toasts et de furieux *vivat* en l'honneur de la France, et bien des bouteilles de vin de Champagne :

« Gentlemen[1], I have no words to express you the tumultuous feelings of happiness that excite in my heart your hearty cheers for the prosperity of my country. If any thing can console me of being so far from it, when I might have shared in the dangers and in the glory of my fellow citizens, it is certainly the present circumstance of my sitting a guest to your banquet; it is the sublime spectacle of your enthusiastic sympathy for the righteous victory of my contrymen in a holy cause. I shall remember always with the deepest emotion this memorable, this most poetical occurrence of my life. These British acclamations for the liberty of France, resounding in this far distant land of Asia, at the gates of Delhi..., will awake in my grateful heart, as long as it breathes, a poetical echo of admiration. — Here, I resume these glorious colours which adorn alike your breasts in this patriotic meeting, and which wave over us, mixed by your friendly hands with the noble

[1] « Messieurs, les paroles me manquent pour vous exprimer les sentiments tumultueux de bonheur qu'excitent en mon âme ces vœux si sincères pour la prospérité de ma patrie. Si quelque chose peut me consoler d'en être éloigné, au moment où j'aurais pu partager les dangers et la gloire de mes concitoyens, c'est l'honneur que je reçois, en étant votre hôte à ce banquet; c'est le spectacle sublime de votre sympathie et de votre enthousiasme pour la victoire juste que mes compatriotes viennent de remporter dans une cause si sainte. Je me souviendrai toujours, avec la plus profonde émotion, de cette mémorable et poétique circonstance de ma vie Ces acclamations anglaises pour la liberté de la France, retentissant dans le fond de l'Asie, aux portes de Delhi..., réveilleront dans mon cœur reconnaissant, aussi longtemps qu'il battra, un poétique écho d'admiration. Ici, j'ai repris les glorieuses couleurs qui ornent aussi vos poitrines, et qui flottent au-dessus de nos têtes, confondues par vos mains amies avec les nobles couleurs de la libre Angleterre.

colours of free England. Gentlemen, let us hope they may be never divided! Too long indeed they were opposed to each other!... Both, then, waved over victories unparalleled hitherto in the records of history. — Mournful were those victories, which proved often ruinous to the conquerors as well as to the conquered!... Gentlemen, it is not as the symbol of the military glory of my nation that the tricolor flag is so dear to me... I am a man before I am a Frenchman; I do not cherish the recollection of a glory bought by the miseries, by the oppression of all the continental nations of Europe and by the political servitude of France herself. I admire, — but I lament that glory which united all the peoples of Europe in a feeling of hatred for the French name, and which finally made twice the deserted eagle and the independence of my country a prey to the storm of European popular revenge. The Gallic cock which surmounts the tricolor banner of the 28th. of July brings

« Espérons, messieurs, que ces deux drapeaux ne seront jamais séparés. Trop longtemps ils ont guidé des camps ennemis. L'un et l'autre ont vu des victoires jusqu'alors sans exemple dans les annales de l'histoire, mais des victoires déplorables, souvent aussi fatales aux vainqueurs qu'aux vaincus !... Messieurs, ce n'est pas comme symbole de la gloire militaire de mon pays que le drapeau tricolore m'est si cher... Je suis homme avant d'être Français. Je ne m'arrête pas avec plaisir au souvenir d'une gloire achetée au prix du malheur et de l'oppression de toutes les nations continentales de l'Europe, achetée par l'asservissement politique de la France elle-même. J'admire, mais je déplore cette gloire qui a réuni toutes les nations de l'Europe dans un même sentiment de haine contre le nom français, qui deux fois livra au torrent de la vengeance des peuples l'aigle trahie et l'indépendance de ma patrie. Le coq gaulois qui surmonte la bannière tricolore du 28 juillet ne me rappelle pas ces souvenirs. Ce n'est point un oiseau de proie,

to me no such recollections: it is not a bird of prey, a symbol of conquest; but a national and spirited emblem of industry, of watchfulness, and of strength also and of undaunted courage. Iniquitously attacked by the Prussian eagle during the domestic struggles of our first revolution, it drove it fiercely backwards to the Rhine... Had it stood there!... Had it not undergone its imperial metamorphosis, and flying over the frontier inflicted desolation on the peoples of Europe for the wrongs of their kings!... Gentlemen, believe me that those feelings which I have so feebly expressed to you through a foreign language, but which live so warm in my heart, are shared in by the immense majority of the generation to which I belong, and which now assumes the political power in my country. — Believe me, that equally proud of British friendship, equally convinced that the union of France and England, the leaders of modern civilization, would prove a blessing to both,

un symbole de conquêtes, c'est un emblème national et ingénieux d'industrie, de vigilance, et aussi de force et de courage indomptable. Injustement attaqué par l'aigle prussienne pendant les débats intérieurs de notre première révolution, il sut la chasser avec vigueur jusqu'au Rhin... Que ne s'est-il arrêté là!... Pourquoi a-t-il subi sa métamorphose impériale! pourquoi, passant la frontière, a-t-il puni les torts des rois en portant la désolation chez tous les peuples de l'Europe!

« Messieurs, ces sentiments, que je vous ai si faiblement exprimés dans une langue étrangère, mais que mon cœur sent si vivement, sont partagés par l'immense majorité de la génération à laquelle j'appartiens, et qui vient de faire le pouvoir politique dans mon pays. Croyez que mes compatriotes, fiers comme moi de l'amitié de l'Angleterre, comme moi sont convaincus que l'union de la France et de l'Angleterre, ces deux reines de la civilisation moderne, sera pour ces deux pays une source de prospérité, pour la liberté un

and countenance everywhere the generous efforts of liberty, and secure throughout Europe the steps of social improvements and human happiness. — Believe me, Gentlemen, that all my countrymen would rise with me and rapturously propose with me the toast I beg to offer : *France and England for the world*[1] ! »

Il en coûte sans doute beaucoup à ma modestie d'auteur d'ajouter que des murmures flatteurs plusieurs fois m'interrompirent, et que ces murmures agréables plus d'une fois s'enflèrent en un tonnerre d'applaudissements ; mais, en historien impartial, je dois cependant vous l'avouer. Ne jugez pas de là, mon cher père, contre le bon goût littéraire de mes hôtes; mais rappelez-vous le lieu, la circonstance, le Grand Mogol près de nous, etc., etc. Tout cela est encore pour moi une féerie.

Je m'étais fort à propos aguerri quelque peu au feu des *speeches*, à Mirout, où le hasard avait fait coïncider mon

appui généreux ; qu'elle hâtera en Europe l'amélioration de l'état social, et assurera le bonheur de l'humanité... Croyez, messieurs, que tous mes compatriotes se lèveraient avec moi, et se joindraient à moi dans le toast que je demande la permission de proposer :

« *A l'union de la France et de l'Angleterre, pour le bonheur du monde.* »

[1] Le discours de Victor Jacquemont donne une preuve remarquable, non-seulement de sa facilité à s'exprimer dans une langue qu'il ne parlait pas deux ans avant d'aller dans l'Inde, mais encore de la connaissance qu'il avait acquise du génie de la langue anglaise. Nul doute que ce discours n'ait été *pensé* en anglais. Il est curieux de comparer ces métaphores hardies et ces épithètes poétiques avec le style précis et simple qui distingue si éminemment Victor Jacquemont lorsqu'il écrit en français.

séjour avec de grandes inspections militaires : chacune était suivie d'un repas offert à l'officier général inspecteur. — J'étais, sans pouvoir faire autrement, de toutes ces parties, qui se terminaient rarement sans un toast à la santé et au succès du voyageur, etc., etc. « Puisse-t-il oublier quelquefois, parmi nous, qu'il est loin de son pays ! etc. » Chaque matin, je formais de nouvelles résolutions d'insensibilité pour le soir, afin de mieux dire; mais toujours elles me manquaient au besoin, et cependant je ne le regrettais pas ; car mes remercîments, nés sur place du compliment qui les appelait, étaient toujours reçus avec faveur.

J'étais venu en un jour de Saharunpoor à Mirout, malgré la distance, qui est de quatre-vingt-quatre milles. Mes amis de Mirout avaient organisé pour moi, ce qui nulle part n'existe dans l'Inde, des relais de poste, au nombre de neuf. J'arrivai sur la brune, si peu fatigué, que, trouvant mon hôte Arnold prêt à monter à cheval pour aller à la promenade, je lui demandai un dixième cheval et l'accompagnai sans délai. C'est une chose vraiment bizarre que mon amitié avec cet excellent homme-là. Nous vivons l'un et l'autre dans un ordre d'idées fort différent. L'extérieur de nos existences ne se ressemble pas davantage. C'est un brillant, un superbe officier de cavalerie, fou de son métier et du corps magnifique qu'il commande. Mais vous savez que c'est ma destinée de plaire aux Anglais : je me laisse faire, car, en vérité, je ne m'aperçois pas que j'aie rien à faire pour cela.

De Mirout à Delhi, il y a trois jours de marche, quarante milles environ ; temps de galop que je fis côte à côte avec mon fidèle Achate, entre le déjeuner et le dîner du 15 dé-

cembre dernier. — J'avais reçu, la veille, vos lettres n°s 16 et 17 (15 est encore en route avec ses compagnons, le livre de Beaumont, etc , etc.) et une de lord William Bentinck, en réponse à la mienne de Simlah, où je lui exprimais le désir de visiter Cachemire, et réclamais ses bons offices diplomatiques près de Rundjet-Singh pour m'en ouvrir les portes. J'espérais, d'après la lettre de lord William, trouver à mon arrivée ici le résident disposé à me seconder vigoureusement. Mais il n'avait rien reçu à cet effet, que les pouvoirs les plus limités ; et comme, arrivé depuis quinze jours seulement de la résidence d'Hyderabad à celle de Delhi, mal instruit encore des relations de sa cour avec celle de Rundjet, effrayé de sa responsabilité, il semblait craindre d'agir pour-moi-même dans le cercle qui lui avait été tracé, j'écrivis de nouveau au gouverneur général. La réponse que je reçus de lui à cette deuxième lettre est une grande preuve d'estime. Il a autorisé le résident à faire pour moi ce qui a été invariablement refusé à tous les officiers anglais qui, depuis quelques années, ont adressé au gouvernement des demandes semblables.

Le résident, par ordre du gouverneur général, m'a introduit officiellement au ministre de Rundjet-Singh, accrédité près de lui. Il lui a expliqué, ce qui est bien difficile en persan, ce que je suis, la nature et l'objet de mes études, l'amitié du gouvernement anglais pour moi, la haute protection dont il m'a entouré tant que j'ai voyagé dans ses États, l'intérêt personnel que me porte le gouverneur général, et le désir qu'il a de me voir réussir à étendre mes recherches aux contrées soumises au pouvoir absolu de Rundjet-Singh, etc., etc. Enfin cette petite mais délicate

négociation a été conduite avec toute l'adresse et tout le bonheur possibles. Je vous épargne les superlatifs persans dont le résident crut devoir m'accabler pour donner au ministre sike une haute idée de mon caractère : je n'étais pas moins que le puits de la science, le VERUM LUCENS du chevalier Antoine Lafont, *luisant le vrai, jaillissant la vérité*[1], etc., etc. Enfin je puis compter avec certitude sur une gracieuse réception de Rundjet-Singh. Déjà M. Allard, son généralissime français, a pris sur lui-même de m'envoyer des firmans pour les officiers sous ses ordres qui commandent sur la frontière. Il leur enjoint d'obéir à mes désirs, et de m'escorter de Loodianah jusqu'à Lahore, à son quartier général : j'en prendrai la route sous quelques jours.

J'aurais regretté toute ma vie de n'avoir pas profité de cette admirable occasion de visiter une contrée célèbre, inaccessible depuis Bernier (1663) aux voyageurs européens; car Forster ne l'a vue depuis qu'à la faveur d'un déguisement qui lui imposait l'obligation de ne regarder à rien. Après le prince despotique qui y maintient à présent l'ordre public par la terreur, l'anarchie qui la désolait depuis un siècle y renaîtra certainement, et y rendra impraticable toute entreprise pareille à celle que je vais y tenter avec tant de chances de succès. C'est au hasard heureux des relations d'estime bienveillante que j'ai formées et conservées avec le gouverneur général de l'Inde que je dois la perspective flatteuse qui me sourit. Aucune amitié asiatique

[1] *Le ver luisant, le vrai principe du mouvement des invisibles et des visibles*, par le chev. Ant. Lafont (Paris, 1824, in-8) : galimatias triple.

ne pourrait me recommander au roi de Lahore mieux que celle-là.

Lord W. Bentinck trouve toujours le temps de m'écrire de longues lettres quand mon intérêt l'exige, et toujours de sa main, quoiqu'il ait des secrétaires qui ont des secrétaires aussi. Cependant, que me doit-il? Un passe-port une fois pour toutes, et voilà tout. — Il n'en est pas de même de MM. du Jardin des Plantes, que je pourrais croire liés envers moi par d'autres obligations. Quelque étrange que cela puisse vous paraître, il n'en est pas moins vrai que, depuis mon départ de Paris, je n'ai pas encore reçu une seule ligne d'eux. Vous m'avez annoncé que de chétifs suppléments de traitement m'avaient été accordés : que me sert-il de le savoir, si je ne le sais que de vous? Est-ce là un titre pour réclamer en ce pays des crédits plus étendus? Les seules ressources dont je dispose sont celles que j'ai apportées avec moi ; elles expirent avec l'année que voici commencée. La prudence peut-être me conseillerait de prendre la route du port de mer le plus voisin, au lieu de m'acheminer vers ces contrées lointaines de Cachemire ; mais j'ai considéré comme une circonstance d'urgence l'occasion qui se présentait à moi de les parcourir, car il s'écoulera peut-être un siècle avant qu'elle s'offre à un autre voyageur. Quand cette lettre vous parviendra, il faudra que d'urgence on m'envoie les moyens d'en revenir. Je voudrais voir exposés aux fatigues et aux privations qui m'attendent dans ce voyage ceux qui me blâmeront peut-être de l'avoir entrepris. Les plaisirs de Cachemire ! la volupté d'un climat enchanteur !... Oh ! il y a de belles phrases à faire là-dessus pour ceux qui demeurent commodément au coin de leur

feu à Paris. C'est à faire pitié que les contes de l'Occident sur l'Orient! Demandez au colonel Fabvier ce que c'est que la Grèce; je vous dirai un jour ce que c'est que Cachemire.

Il n'est pas impossible que j'aie un compagnon : ce serait M. William Fraser, *commissioner* de Delhi, c'est-à-dire chef de l'administration civile, judiciaire et financière de cette province. M. Fraser est un homme d'une cinquantaine d'années, qui, sans quelques bizarreries de caractère, aurait ici un emploi plus élevé que celui qu'il occupe : il serait résident, aux appointements de deux cent cinquante mille francs par an, au lieu de cent cinquante mille, salaire de sa place actuelle. Je ne le connais que pour l'avoir vu deux jours à Sabathoo, chez Kennedy, au mois de novembre dernier. Il revenait ici des montagnes, où sa santé l'avait forcé d'émigrer pendant l'affreuse saison des pluies. Il me plut extrêmement, et je ne lui plus pas moins. Pour jouir l'un de l'autre plus longtemps, nous convînmes de voyager deux jours ensemble hors de notre route à chacun : nous nous quittâmes *amis*. Cet homme, aux grandes qualités et au talent de qui tout le monde dans l'Inde rend justice, mais que l'on regarde généralement comme un misanthrope, je l'ai trouvé le plus sociable des hommes. C'est un penseur qui ne trouve que de l'isolement dans le commerce de mots sans idées qu'on décore du nom de conversation dans la société de ce pays : aussi la fréquente-t-il rarement. Il a voyagé beaucoup, et toujours seul, parce qu'il n'a jamais rencontré, m'a-t-il dit, un partenaire de son goût. La seule bizarrerie que je lui trouve, moi, c'est une véritable monomanie pour les coups. Quant il y a la guerre

quelque part, il plante là son tribunal, et il y va. C'est toujours lui qui monte le premier à l'assaut, métier où il a attrapé deux bons coups de sabre sur les bras, un coup de pique dans les reins, et une flèche dans le cou, dont il faillit périr. A ce prix-là, il a toujours pu se tirer des mêlées où il s'était jeté, sans être obligé de tuer un seul homme; et c'est là ce qu'il m'a raconté comme le plus beau de son histoire, connue d'ailleurs de tous en ce pays, aussi bien que son humanité. L'émotion du danger est pour lui la plus voluptueuse: voilà la théorie de ce qu'on appelle sa folie. Il va sans dire qu'avec cette forme de courage, M. Fraser est le plus pacifique de tous les hommes. Vous le prendriez pour un quaker, malgré sa grande barbe noire.

Je ne le trouvai pas à Delhi, à mon arrivée de Mirout. Ses fonctions, pendant l'hiver, sont ambulantes; il était parti depuis le 1er décembre, pour juger en appel les procès civils et criminels et les decisions financières des magistrats et des collecteurs des divers districts de sa cour. Il fait maintenant sa besogne à Hansi. C'est de là qu'il m'a écrit, il y a quelques jours, pour me confier sa pensée qui, depuis notre séparation, me dit-il, ne l'a point quitté, pour me demander la permission de m'accompagner dans mon voyage au delà du Sutledje. La condition qu'il met à accepter de moi ce qu'il veut bien appeler cette grande faveur, c'est de ma part l'assurance sincère qu'un tel arrangement m'est *parfaitement agréable*. Je lui ai donné cette assurance avec une parfaite sincérité; et, avec la même absence de flatterie, je lui ai dit qu'il était le seul homme à ma connaissance dans l'Inde que je désirasse comme compagnon de voyage. Voici ce qui fait de lui un compagnon désira-

ble : doué d'un esprit supérieur, enrichi d'une longue expérience dans diverses branches de l'administration indienne, il a, sur le mécanisme de ce gouvernement singulier, une multitude de faits à m'apprendre, de doutes à lever, d'énigmes à m'expliquer. Son mode de vie l'a familiarisé plus peut-être qu'aucun autre Européen avec les coutumes, avec les pensées de ses habitants natifs. Il a de leur existence intime une intelligence vraie, je crois, et profonde, que peu d'autres peuvent posséder. Que d'instruction ne dois-je pas attendre de sa conversation! L'indoustani et le persan sont pour lui comme sa langue maternelle: il me servira chaque jour d'instituteur. — Enfin si, au coin d'un bois, quelques coquins embusqués... je ferais de mon mieux, sans doute... mais un peu d'assistance n'est pas de refus, et j'en recevrais une vigoureuse de ce compagnon-là. — Quoique je croie fort peu au chapitre des accidents, et que je vous y aie rendu, je pense, assez incrédule, l'imperturbable sang-froid de mon acolyte pourra peut-être servir de paratonnerre à votre imagination contre les chances fâcheuses de la possibilité.

M. Fraser a demandé à lord William Bentinck un congé de dix mois. Nul doute qu'il ne l'obtienne; mais c'est à lui permettre de s'absenter de Delhi que se bornera pour lui toute la bienveillance du gouverneur. Il a lieu d'espérer que ses relations d'hospitalité avec plusieurs Sikes de haut rang, et son nom, aussi bien connu de l'autre côté du Sutledje que de celui-ci, le feront bien accueillir de Rundjet-Singh. Il me quitte, d'ailleurs, aussitôt que son adjonction à ma caravane paraît élever devant elle des obstacles politiques.

J'ai oublié de vous parler des conditions de dépense

commune. En vérité, je n'ai pas songé à lui en parler; c'est qu'il est bien entendu que, comme le plus pauvre, je les réglerai ainsi qu'il me plaira, en maître absolu. J'ai sept cents francs par mois à dépenser cette année. Si je juge convenable d'interdire à mon compagnon plus de dépense, il se soumettra passivement. Je n'aurais que cent francs par mois, qu'il se résignerait gaiement, si je l'exigeais, à l'incongruité d'une telle portion.

Les châteaux en Espagne que je m'étais amusé à bâtir en Cachemire, sur la première ouverture de M. Allard, lorsque j'étais en Kannawar, sont déjà presque évanouis. Tout ce que je puis attendre de Rundjet-Singh, c'est un habit turc et un cheval, — deux choses dont j'ai peu besoin, — et qui s'accordent toujours, dans l'Orient, à toute personne de distinction qui paraît pour la première fois à la cour du prince. Peut-être, mais cela est incertain, et il ne l'est pas moins si je croirai devoir l'accepter, peut-être Rundjet, comme une marque de sa faveur royale, m'accordera-t-il, à la charge des villes ou villages par où je passerai, quelques roupies par jour. Cela se fait encore dans l'Orient. M. Allard, qui m'attend à Lahore, y décidera pour moi de toutes choses, qui ont chacune plus d'un côté.

Mon intention — mais Dieu dispose! — est d'entrer en Cachemire par la route du nord, celle qui conduit à Peschawer par Attock, et d'en revenir par la Tartarie indépendante, Ladak, dont j'ai déjà vu quelque peu, ou par une route infiniment plus directe qui aboutit à Rampoor, capitale de Bissahir, située sur les bords du Sutledje, à cinq journées de marche au-dessus de Bélaspoor, dont le nom vous plaît tant.

Simlah se trouvera sur mon passage à Delhi. Lord et lady William, le major général de l'armée, colonel Fagan, et quantité d'autres personnes de ma connaissance, y seront pour me faire oublier les misères de mon laborieux pèlerinage dans la vallée enchanteresse, etc., sans parler de mon ancien hôte, Kennedy, qui m'attend à la fin de septembre.

Toutes mes collections sont ici, toutes dans l'état le plus satisfaisant de conservation; elle sont si bien empoisonnées, qu'elles n'ont rien à craindre des ravages des insectes qu'engendre le climat ; soigneusement emballées d'ailleurs, et prêtes à se mettre en route pour Paris. Sans les frais du voyage, je le leur ferais commencer peut-être demain, à la grâce de Dieu, sur la Jumna et le Gange. Mais la dépense me retient, et c'est peut-être tant mieux pour leur sûreté ; car, après tout, les naufrages sont bien communs sur la rivière, comme le prouve le taux élevé des assurances sur sa navigation. Résolu à les laisser ici en dépôt, jusqu'à ce que je les grossisse des produits de ma campagne en Cachemire, chacun m'offrait sa maison pour les recevoir; j'ai préféré le magasin militaire, où il est impossible que je ne les retrouve pas dans dix mois comme je les y place maintenant, à moins que les poudres ne sautent, ou, ce qui n'est pas plus probable, que les Anglais ne soient plus maîtres de Delhi.

Mais quelques mots sur mon voyage depuis Sabathoo (prononcez *Sebâtou*). Il y a là de fort jolies filles : remarque que j'ai rarement eu occasion de vous faire depuis que je voyage en ce pays. Elles forment un petit corps de ballet, qui m'a tout l'air d'être une des magnificences royales de

mon ami Kennedy, le moins jaloux des sultans, ami sûr d'ailleurs...

Je laissai là le roi ou radjah de votre village favori de Bélaspoor, jeune coquin de la plus haute espérance, qui s'amusait, l'été dernier, à faire écraser, par un de ses éléphants, les premiers venus de son chétif empire, et qui, las de son premier ministre, le pendit afin d'en changer. Ses sujets s'étaient révoltés et l'avaient chassé. Le prince fugitif était venu demander à Kennedy main-forte contre eux. Il était loin de compte. Kennedy, sans façon, lui dit qu'il méritait lui-même d'être pendu, et qu'il pourvoirait d'ailleurs à ce qu'il ne pût pendre personne. Lord William n'a qu'un trait de plume à faire pour effacer ces royaumes-là.

J'avais vu avec M. Fraser la vallée de Pindjor (*Pinnedjor*). Je vins donc par les crêtes des basses montagnes, de Sabathoo à Nahan. Ce ne fut pas sans un accident. Je montais à cheval un chemin assez large, mais fort rapide. Mon porteur, en vrai montagnard, gravissait paisiblement sur le bord du précipice, quand tout à coup le terrain manque sous ses pieds de derrière. Le pauvre animal fit maints efforts de ses pieds de devant, et, après quelques moments d'hésitation, tomba à la renverse. La preuve que je perdis la tête, c'est que je n'eus pas l'idée de mon danger. Un miracle avait fait pousser à vingt ou trente pieds au-dessous un petit arbre épineux, rabougri ; je me trouvai perché dessus sans avoir la moindre conscience de la manière dont j'y avais été porté. Je n'avais reçu dans le voyage qu'une contusion à la tête, sans doute un coup porté par la tête du cheval qui tombait sur moi. Quant à celui-ci, je regardais au fond du vallon pour apercevoir ses débris,

mais le miracle avait été double : à douze ou quinze pas au-dessous de moi, il y avait un autre arbre qui l'avait arrêté dans sa chute. Il attendait fort paisiblement, comme moi, qu'on allât le dégager. Avec des cordes, de la douceur, de la patience, nous étions en moins d'une heure tous les deux repêchés. Il faut croire aux miracles, car le magnétisme animal ne saurait expliquer celui-là.

Nahan est la capitale du Sirmoor, petit royaume des montagnes, impitoyablement rogné depuis quarante ans par les Sikes, les Gourkhas et les Anglais. Le radjah, cependant, ne laisse pas que de faire encore deux cent mille roupies par an. Sa petite ville, une des plus jolies de l'Inde, est située sur la croupe d'une montagne verdoyante, qui domine de tous côtés des vallées profondes, humides, chargées de forêts épaisses. C'est dans une de ces gorges que je rencontrai le radjah, venu pour me recevoir, à trois milles de sa résidence. Je sautai à bas de cheval aussitôt que je l'aperçus ; lui, au même moment, descendit de son éléphant, et nous nous avançâmes gravement à pied l'un vers l'autre. Nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, comme des oncles de comédie ; et, après avoir échangé toutes les autres formules de la politesse indienne en semblables occasions, le radjah m'invita à monter sur son éléphant, où il grimpa après moi, et nous prîmes la route de Nahan. Plusieurs autres éléphants suivaient le nôtre, qui portaient les vizirs et autres grands officiers de la modeste couronne de Sirmoor ; une cinquantaine de cavaliers, armés et vêtus de la manière la plus pittoresque, se pressaient à l'entour : les gens à pied étaient bien plus nombreux ; ils portaient des masses d'argent, des ban-

nières, des hallebardes, l'éventail et le parasol royal, etc. Je n'avais encore rien vu qui ressemblât tant aux groupes que l'imagination d'un Européen aime à placer dans un paysage indien.

Le radjah était un beau jeune homme de vingt-deux ans; élégant dans ses manières comme les Indiens des plaines de haut rang; ouvert, actif, communicatif, comme les habitants des montagnes. Il me plut tellement, que je restai deux jours dans sa capitale, passant la majeure partie du temps avec lui. Du pavillon qu'il a bâti pour la commodité des voyageurs anglais, et où il m'avait installé d'abord, j'allais le matin, tantôt à cheval, tantôt à pied, le voir à son palais. Il me recevait là dans toutes les pompes de sa cour : la matinée se passait à causer; nous admettions à la conversation (qui souvent était une discussion) ceux des courtisans auxquels leur rang donnait le droit de s'accroupir sur le tapis royal, près du trône ou fauteuil du prince et du mien. Dans l'après-midi, le radjah, avec toute sa cavalcade, venait me rendre visite, regardant à toutes choses autour du moi; demandant l'usage de chacune, admirant la locomobilité des Européens; puis nous remontions ensemble sur son éléphant, et allions nous promener par la ville ou aux alentours. A la nuit, il me déposait à ma porte. J'aimais cette promenade du soir, parce que, seuls sur l'éléphant, nous avions liberté de nous dire toutes choses. Je lui faisais alors un petit cours de morale et d'économie politique qui eût été assurément fort peu du goût de ses ministres. — Il passe à Nahan, chaque année, cinq ou six voyageurs anglais qui vont chercher la santé dans les montagnes. Mon jeune protégé, malgré toute sa poli-

tesse, ne réussit pas à en voir plus de deux, et c'est pour n'échanger avec eux que des phrases de forme. Il est vrai que rien n'est si rare parmi les natifs de l'Inde que la plus faible disposition sociale; mais jamais les Anglais n'essayent de la découvrir, et, si par hasard elle existe, de la cultiver. C'est ainsi qu'ils demeurent aussi complétement étrangers au peuple qu'ils gouvernent. Le climat de Nahan est fort salubre; mais, à certaines époques de l'année, on ne peut traverser les forêts des vallées d'alentour sans s'exposer presque à une mort certaine. On recommande comme un préservatif l'usage du tabac et des vins amers et généreux. Mon vieux porto de Simlah coula donc à grands flots, et Kennedy, quand je le quittai, m'avait fait accepter un houkha, pour fumer selon la mode de ce pays. Ces précautions me réussirent parfaitement. Je rentrai dans les plaines de l'Inde avec toute l'intégrité de ma santé montagnarde.

Je ne saurais vous dire, mon cher père, avec quel sentiment de tristesse je me retrouvai parmi les plaines sablonneuses et désolées de l'Hindoustan. Elles sont couvertes de grandes herbes jaunes et desséchées, ailleurs d'un misérable arbuste épineux blanchâtre, qui donne le même aspect triste et sauvage à toute l'Inde, à toute la Perse... Vous passez souvent près des débris d'un village. C'est une butte d'argile, semée de fragments de poteries; des tombes sont dispersées alentour. Quelquefois, vous passez deux fois dans un jour au travers d'une ville considérable, dont les édifices, dont les mosquées sont encore debout, bâtie peut-être depuis moins d'un siècle, et qui ne compte plus un seul habitant. Je gagnai Saharunpoor à marches forcées, pour abréger cette période d'ennui.

Je viens de relire vos deux dernières lettres 16-17 ; elles répondent l'une et l'autre à la mienne de Bénarès. C'est donc un an qu'il faut attendre entre la demande et la réponse ! soit !

Vous voudriez que je devinsse quelque peu sanscritiste. Vous croyez que, possédant un grand nombre de racines de cette langue, son étude me serait facile : vous vous trompez. D'abord, dans l'indoustani que je parle, celui des hautes provinces, la proportion du persan l'emporte beaucoup sur celle de l'indoustani. C'est en caractères persans que je l'écris, et le système d'écriture, qui après tout n'est qu'une sténographie peu lisible, est assez difficile pour que j'aie dû me dispenser d'apprendre encore l'usage des caractères *nagàri*, qui ont tant de ressemblance avec les sanscrits. C'est la syntaxe du sanscrit qui est horriblement difficile, le système de la composition des mots.

Mais, en revenant à Paris, je dirai comme le renard, qu'*ils sont trop verts*, à cette différence près que ce langage sera sincère chez moi. Le sanscrit ne mènera à rien qu'à la connaissance de lui-même ; quant au persan, mon mépris pour cette langue est sans bornes, et je crois que quiconque en sait un peu, et n'est pas payé à six mille francs par an pour l'admirer, en pense comme moi. Je profite de mon séjour ici pour m'y perfectionner. Un jeune brahmane vient tous les soirs passer une heure avec moi ; nous ne lisons pas, comme c'est l'usage, l'éternel *Gulistan* des écoliers anglais, mais la *Gazette persane de Calcutta*, écrite en vile prose, comme la prose que l'on parle. Les Anglais qui apprennent le persan commencent par acheter de la

dentelle, et meurent souvent sans avoir une chemise : Hafiz, Sâdi, et autres poètes plats et ennuyeux du même nom, ne sont pour nous que dentelle inutile.

Vous me demandez si j'ai cueilli les belles roses blanches des environs de Delhi. Defiez-vous de ces fleurs qui embaument tout le pays. Je suis encore à les chercher sans les avoir aperçues. Malte-Brun, je le vois, s'est permis quelque licence de voyageur. Les plus belles roses du monde sont celles de Paris. Ce n'est pas qu'il manque de belles choses autour de Delhi, mais les roses y sont bien rares.

Mon manuscrit est d'une longueur qui m'effraye. Je pense souvent aux moyens de fondre ensemble ou de séparer artistement les sujets si divers qui s'y pressent confondus. Ce sera chose difficile, et dont je ne pourrai tenter l'exécution qu'à Paris. Nous tiendrons conseil là-dessus. Je m'imagine que nous avons maintenant avec le duc d'Orléans un petit gouvernement modèle, économe s'il en est... Cependant, je me flatte que mes amis en auront bonne raison pour mes intérêts. Je vais leur envoyer un petit mémoire à l'appui.

J'attends vos premières lettres avec bien de l'anxiété. Je ne sais pas le nom d'un des morts de Paris, et mes gazettes s'accordent à dire qu'il y en a eu plusieurs milliers. Je ne vois heureusement auprès de notre maison aucun édifice public qui ait dû appeler des combats autour de lui.

Adieu pour aujourd'hui. C'est enveloppé de châles et de couvertures, les pieds dans des tapis, que je vous écris. Le soleil cependant est bien chaud ; mais l'air à l'ombre est si froid, qu'il y a quelquefois un peu de glace le matin, et le vent fait paraître le froid bien plus vif qu'il n'est. Point

de cheminées dans les maisons, du moins dans celle de mon hôte, un vieux général qui n'en a point peur ailleurs, mais qui redoute singulièrement le feu dans sa maison. Je lui dois un rhume terrible que voici à bout. J'oubliais de vous dire qu'on m'a fait présent ici d'un assortiment de médecines, que je distribuerai philanthropiquement aux Sikes, Cachemiriens et autres, selon l'occasion. — Ce qu'on m'a conseillé d'emporter en plus grande quantité, ce sont d'immodestes pilules de cantharides, les excitants de ce genre-là étant les plus nécessaires aux Orientaux, que la débauche réduit souvent à une impuissance prématurée, dont les pauvres diables se plaignent sans vergogne.— La dyssenterie fait ici de grands ravages, surtout parmi les natifs ; un de mes gens en a été atteint, mais j'ai réussi à le sauver. De ce mal, il en meurt neuf sur dix entre les mains des docteurs anglais. La grande chose dans les maladies de ce pays, c'est de les prendre au début. Je ne pense guère à elles pour moi, mais je suis cependant toujours prêt à les bien recevoir. Soyez donc en repos. Vous me parlez de peste; elle est inconnue dans l'Inde. Adieu ; portez-vous aussi bien que moi, c'est tout ce que je vous souhaite.

Camp à Paniput, 29 janvier 1831.

Voici que j'ai commencé une nouvelle campagne. Il y a quatre jours que j'ai quitté Delhi : je serai demain à Kurnaul, sur la frontière des Sikes protégés, et, vers le 20 février, à Lahore. L'exercice et l'irregularité de ma vie de voyage, sa frugalité, m'ont rendu déjà ma santé des montagnes. Fraser est revenu, il y a une dizaine de jours, à

Delhi ; il doute qu'on lui accorde le congé qu'il a demandé. Hier, à Samalkah, où j'étais campé, je reçus de lui un message bien amical. Avec sa lettre, il y avait deux éléphants et deux domestiques de confiance et de bonne mine dont Fraser me priait d'accepter les services jusqu'à Amritsir : renfort utile pour deux pauvres chameaux affamés qui portent mes tentes. Il ajoute d'ailleurs singulièrement à la pompe de ma caravane. Mon hôte à Delhi, qui était le général de la division, m'a aussi donné une forte escorte ; elle est nécessaire à la sûreté de mon mince bagage pendant la nuit. Tout cela justifie presque le *bahadour* dont le graveur de Delhi m'a gratifié sur la plaque que je lui avais commandée pour mon héraut d'armes, serviteur dont je viens de grossir ma maison. Vous jugerez cependant que, malgré cette addition, elle est encore la plus mauvaise qui soit dans l'Inde. Il suffit de votre arithmétique pour en découvrir la cause.

Bonsoir. Je suis campé ici sur un des champs de bataille les plus célèbres dans l'Inde. Il est tard, je vous quitte pour dîner; — mauvaise affaire, car il s'agit d'un vieux paon, mais qui ne m'a coûté qu'un coup de fusil ce matin. Dieu vous garde d'un tel rôti, et d'eau saumâtre pour boisson !

Camp à Kurnaul, 3 février 1831.

La pluie m'arrête ici depuis deux jours. Je les ai mis à profit pour liquider quelque peu de l'arriéré de ma correspondance. J'ai expédié hier un paquet qui contient une très-longue lettre au Jardin, et une autre pour madame Victor de Tracy. J'écris aujourd'hui le mémoire que vous

m'avez engagé à rédiger pour servir de *corpus petitionis* aux sollicitations de mes amis en ma faveur. Je tâcherai qu'il parte d'ici demain ; et, dans les loisirs de ma marche jusqu'à Ambalah, où j'aurai une nouvelle occasion d'expédier un courrier, j'achèverai de payer le reste de mes dettes du genre épistolaire, vous informant en même temps de ceux à qui j'aurai écrit ; car il se perd des lettres ici. Il y a trois jours, le courrier a été attaqué et dépouillé en plein jour, près de Paniput. D'autres districts, par où il doit passer pour aller à Calcutta, sont dans le même état de désordre. C'est pain bénit pour les brigands qu'un pauvre homme nu, qui court à pied chargé d'un ballot de lettres. Quoique j'aie deux factionnaires toute la nuit près de ma petite tente, je m'estime fort heureux chaque matin lorsque je trouve sous ma tête le coussin sur lequel je repose, et ma chemise sur mon corps. Vous ne croiriez pas les histoires de voleurs que je pourrais vous faire, puisqu'il n'y a pas bien longtemps que, moi-même, j'y ajoute foi.

Six jours de vie à pied, à cheval, au grand air, m'ont complétement rétabli. Je suis rentré en jouissance de ma santé des montagnes. En vrai musulman, j'ai juré une abstinence absolue de liqueurs spiritueuses ; je vis fort comme les natifs, et je trouve, après plusieurs expériences, que c'est le régime qui me convient le mieux. J'ai une barbe de trois mois et de trois pouces. Avec de larges pantalons d'indienne, une robe de chambre verte et un large bonnet de fourrure noire, elle fera de moi un très-honnête Afghan, si on juge à propos que je subisse à Loodianah cette métamorphose, d'ailleurs assez commode. Les chiens, en ce pays,

aboient après le chrétien; les buffles, les vaches, lui présentent les cornes et baissent la tête devant lui; les chevaux sur la route s'en effrayent et lui tournent la croupe, ruent contre lui s'il s'approche d'eux. Mais les bipèdes de notre espèce lui font de magnifiques révérences. C'est pour l'amour de ces révérences que les Européens, dans l'Inde anglaise, s'obstinent à garder leur habit national, qui leur rapporte, en compensation, les coups de dent, de pied, de corne, etc., etc.

Adieu, mon cher père ; rappelez-moi avec tendresse au souvenir de mes amis. Dites à Porphyre que j'ai déjà un mètre carré d'écritures toutes prêtes pour lui, et que j'y en ajouterai un autre centiare d'ici à Ambalah. Adieu encore; je vous embrasse de tout mon cœur.

XLII

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL[1],
A ARRAS.

Delhi, le 18 janvier 1831.

Ma chère Zoé, je voudrais pouvoir t'écrire un volume; mais j'ai à peine le temps de t'expédier quelques lignes. Informe-toi de moi à mon père, je lui écris une lettre sans fin.

Tu m'as demandé une fleur; je t'en envoie trois: l'une

[1] Cette lettre, écrite en anglais par Jacquemont, a été traduite par mademoiselle de Saint-Paul.

est une anémone que je trouvai en mai dernier parmi les neiges de la source de la Jumna, le lieu le plus sacré de la terre pour la foi hindoue; une autre est une primevère, échantillon assez exact de l'humble stature des plantes alpines du Thibet. Je ne la trouvai qu'une fois, fleurissant le long d'un sentier couvert de neiges, à une hauteur supérieure à celle du mont Blanc. Tant que l'ensemble de mes collections n'aura pas atteint l'Europe, tu pourras te vanter de posséder, dans cette humble primevère, une plante cueillie à une plus grande élévation qu'aucune de celles actuellement existantes dans les musées européens. — J'y ajoute une autre rareté que je trouvai aussi dans le Thibet à une plus grande hauteur encore; tu la reconnaîtras pour une violette. — Acceptes-en une quatrième, qui sera la dernière: c'est un des pacifiques trophées de ma première campagne contre l'empereur de la Chine. Elle émaillait le terrain sur lequel je combattis les forces de sa Très-*Théifique* Majesté (consistant en quelques cavaliers dont je me donnai l'inexprimable satisfaction d'empoigner le commandant par sa longue queue nattée). — Je ne doute pas que tes connaissances en botanique ne s'étendent jusqu'au *myosotis;* si j'en avais trop présumé, je te dirais qu'il existe plusieurs espèces du même genre en Europe, et que l'une d'entre elles, extrêmement jolie et fort commune aux bords des eaux, se nomme communément en anglais *forget me not* (ne m'oubliez pas).

Le champ de bataille sur lequel je l'ai cueillie ne mérite pas d'être particulièrement remarqué sous le rapport militaire: mais il est à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui est trois fois plus élevé que les pas-

sages des Alpes, qu'Annibal et Bonaparte ont rendus si fameux ; en sorte que mes victoires prennent rang beaucoup au-dessus de celles de ces conquérants. Tu es libre de donner à ces plantes tel nom spécifique qu'il te plaira, parce qu'elles sont entièrement nouvelles, aussi bien que toutes celles que j'ai rapportées du Thibet.

Si nous étions destinés à ne plus nous revoir, conserve cette petite fleur comme un souvenir, et rappelle-toi toujours son nom : *forget me not.*

XLIII

A LA MÊME [1].

Camp à Paniput, 29 janvier 1831.

Tu es, ma chère Zoé, la sultane favorite de mes pensées : je n'écris à personne aussi souvent qu'à toi. Mon amitié l'expliquerait déjà ; mais je soupçonne qu'il y ait une autre raison : j'ai soif de société féminine. Quand je quitte les déserts pour m'arrêter dans un établissement anglais, je rencontre des semblables de mon sexe, quelquefois pleins de mérite et d'instruction. Mais il n'y a absolument rien à dire des dames européennes qu'on trouve dans l'Inde : elles peuvent être des épouses et des mères accomplies, mais elles ne sont rien autre chose. Elles ne lisent rien, hormis *the Mirror of the Fashion*, stupide journal anglais principalement consacré à la toilette, dans le genre du *Journal des*

[1] Lettre traduite comme la précédente.

Modes. Elles ont, il est vrai, toutes les qualités extérieures requises dans la bonne société, mais rien de plus ; et leurs maris paraissent se contenter entièrement des minces talents qu'elles possèdent. Tu as probablement beaucoup entendu parler de la vie domestique des Anglais ; eh bien, ce qu'on en dit n'est pas plus vrai qu'un proverbe. Il existe à peine aucun commerce raisonnable, entre le mari et la femme, dans cette vie anglaise tant vantée. Ils se rencontrent à l'heure du repas, et seulement durant la partie active de cette opération ; car, lorsqu'on a fini de manger, les femmes sont poliment mises à la porte par John Bull, qui se sent parfaitement à l'aise quand elles sont parties. Alors, la bouteille commence à circuler autour de la table d'acajou ; et, s'il y a quelque chose à faire d'un Anglais, c'est à ce moment. — Cependant, les pauvres femmes se tiennent à part dans le salon, et s'amusent comme elles peuvent en attendant les *seigneurs de la création*, qui s'abandonnent quelquefois si longtemps à cette circulation de la bouteille, que, lorsqu'ils entrent dans le salon, ils le trouvent désert et les lumières éteintes.

Les gens de bon ton ne restent plus maintenant très-longtemps à table, après que la nappe est enlevée ; mais de quoi pouvez-vous causer avec une dame anglaise ? Si elle essayait de se mêler à une conversation sérieuse, on l'appellerait aussitôt *bas bleu*, ce qui est une horrible injure. Vous jouez le rôle d'un sot, si vous ne connaissez pas un peu les personnes dont on pourrait parler ; car, pour les choses, elles sont hors de la question, excepté celles qui peuvent s'apprendre dans le *Mirror of the Fashion*. Dieu me garde d'avoir jamais une Anglaise pour femme !

Thomas Moore n'est pas seulement un parfumeur, c'est encore un menteur. Je suis maintenant la même route que Lalla-Roock suivit anciennement, et j'ai à peine vu un seul arbre depuis que j'ai quitté Delhi. — Je suis campé ici sur le célèbre champ de bataille où le sort de l'Inde fut décidé plusieurs fois. C'est une plaine vaste et couverte de jungles, remplis, dit-on, de tigres ; mais je n'ai vu que quelques paons, parmi lesquels j'en ai tué un. J'en suis fâché, parce que c'est vraiment une pitié que de détruire une si gracieuse créature ; et parce que, désireux de colorer mon crime d'un prétexte d'utilité, j'ai ordonné au cuisinier de Ma Majesté d'en faire un *malacatông* pour mon dîner : or, le plus mauvais des poulets aurait été meilleur. — Je n'ai pas le cœur de tuer de grands animaux qui sont inoffensifs.

Avec mon cheval et mes deux éléphants, je m'arrangeai si bien hier, que je fus obligé de faire à pied toute l'étape, perdu dans les jungles ; mais je ne m'en sens que mieux. Il est incroyable combien ma constitution se trouve fortement modifiée après quelques jours de ma vie solitaire, frugale, active et errante. Ma petite bande a bien meilleur air que lorsque je quittai Calcutta. J'ai des hommes des provinces élevées, beaucoup plus grands et plus beaux que les Bengalis ; et dernièrement, à Delhi, j'y ai ajouté une espèce de laquais, ou héraut, appelé un tchouprassi, parce qu'il porte, comme notre vieil oncle[1], une large ceinture rouge, de de l'épaule droite au côté gauche, et une grande plaque de cuivre avec une inscription persane signifiant : *M. V. Jac-*

[1] M. Noizet de Saint-Paul, maréchal de camp du génie, commandeur de Saint-Louis.

quemont, un très-puissant seigneur. Mon nom y est gravé en caractères romains, ce qui est le plus imposant de tout, parce que personne ne peut le lire. Cet homme surveille et dirige l'établissement de mes tentes, le pâturage des chameaux; sur la route il me suit, portant mon fusil, et, si je lui désigne quelqu'un, le saisit aussitôt, voire même le magistrat d'un village si je veux quelque chose de lui, etc., etc. En outre, j'ai une infanterie des plus régulières, consistant en un sergent, un caporal et huit hommes. Les voleurs sont si abondants et tellement protégés par l'indulgente justice des Anglais, que cette troupe n'est pas trop nombreuse.

Adieu, ma chère Zoé; en voilà plus que je n'avais dessein de t'en écrire. J'ai beaucoup d'autres lettres sur les bras, bien moins agréables que celle-ci. J'espère recevoir dans le Cachemire une lettre de toi en anglais, en réponse à la mienne du Thibet. Je renferme dans celle-ci une des plumes d'émeraude de l'aigrette du pauvre paon, tué ce matin sur le lieu historique, la plaine de Paniput. Demain, j'atteindrai Kurnaul, sur les frontières des domaines britanniques et des Sikes protégés; de là à Loodianah, sur les bords du Sutledje, il y a onze ou douze journées de marche. J'espère être à Lahore, le 20 février, avec une barbe de trois pouces de long, et tout à fait préparé à ressembler à un gentleman afghan et à en jouer le rôle. Adieu, ma chère Zoé. *Forget me not.*

XLIV

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Loodianah, 16 février 1831.

Mon cher père, je suis arrivé avant-hier ici, où je me chauffe et me sèche chez l'agent politique anglais, fidèle d'ailleurs, cette fois, à mon principe hygiénique d'un mauvais déjeuner et d'un détestable dîner. — Je me porte parfaitement bien. Tout va de *sire* pour mon expédition dans le Pundjâb. Le radjah se fera pour moi ce qu'il est souvent par caprice, très-aimable; M. Allard me demande à grands cris pour m'embrasser. Ses cavaliers sont ici à mes ordres. Cependant, je demeure ici quelques jours, pour apprendre comment se font les châles de Cachemire, dont Loodianah est la succursale. Mon hôte, le capitaine Wade, est un homme d'esprit et des mieux informés. Sa société m'est aussi profitable qu'agréable. Il est roi de la frontière, parfaitement bon diable; et nous visitons ensemble les ateliers de tisserands et de teintures, à pied et comme de bonnes gens, ainsi qu'il arrive rarement dans l'Inde. Demain ou après-demain, je serai introduit à deux ex-Majestés, Schâh-Schoudja et son frère, tous deux jadis, à leur tour, rois de Kaboul ou de l'Afghanistan ; ils vivent ici pensionnaires de la charité anglaise, qui ne leur devait rien. L'un d'eux a les yeux crevés, cérémonie qu'évitent rarement les *ex* dans l'*Orient*.

Adieu. Je vous quitte pour me faire noir de la tête aux pieds, monter majestueusement sur un éléphant, et aller diner chez le colonel de la garnison, qui me fait l'honneur de donner un grand dîner à l'occasion de mon passage ici. J'aurai le courage de n'y boire que du lait, tandis qu'autour de moi le champagne passera à la ronde ; mais, avant tout, la santé ! Bonsoir; je vous embrasse.

XLV

A M. DE CHARPENTIER, DIRECTEUR DES MINES DU CANTON DE VAUD, A LAUSANNE.

Loodianah, sur les bords du Sutledje, au pied de l'Himalaya, le 16 février 1831.

Mon cher et excellent ami,

Je suis accablé de besogne, je ne sais où donner de la tête pour y faire face ; — mais j'ai assez écrit de lettres d'affaires ou de devoir, depuis une couple de jours, pour me donner le plaisir charmant de causer quelques instants avec vous. Il y a si longtemps que je ne l'ai fait !... depuis mon départ de Calcutta.

J'ai fait, depuis ce temps-là, deux mille lieues environ, à pied, à cheval, sans autre demeure qu'une tente, privé souvent, pendant des mois entiers, de tout commerce avec l'Europe, — et je n'ai pas souffert de ma solitude ! Je ne m'y sentais pas seul : le souvenir de mes amis me suit partout. Le soir, quand j'ai terminé ma tâche du jour, ma pensée les trouve fidèles ; je m'entretiens d'eux ; il me semble

qu'ils m'entendent et qu'ils me répondent. — Je n'ai jamais mieux compris que par l'absence les charmes les plus précieux de l'amitié.

Les bords du Léman sont une des promenades favorites de mon imagination. J'aime à y aller converser avec le respectable M. de la Harpe, à vous enlever à vos études pour vous emmener dans les montagnes d'alentour; je m'assieds avec votre famille devant votre demeure, et nous passons doucement ensemble à causer les délicieuses soirées d'un été d'Europe. Je n'ai pas le bonheur de connaître madame de Charpentier, et pourtant je me trouve entre elle et vous; mais je me sens libre près d'elle, comme si j'avais eu le bonheur de la connaître en même temps que vous. Quelques bambins jouent dans le jardin alentour : le plus bruyant est à cheval sur mes genoux, et je m'amuse à le faire galoper, à le gâter, sans que cela vous fâche beaucoup, malgré votre sévérité paternelle.

C'est assez rêver, revenons au monde des réalités. J'ai passé huit mois dans l'Himalaya, tant sur ses pentes méridionales ou indiennes que sur ses versants thibétains. J'ai fait la guerre à l'empereur de la Chine, qui me disputait de superbes ammonites à dix-huit mille pieds au-dessus de la mer, et, victorieux, j'ai rapporté de cette extraordinaire contrée bien des trésors que vous verrez un jour. Que ce jour me sera agréable! Maintenant, au lieu d'aller à Bombay, comme c'était ma première intention, je profite d'un hasard heureux, de circonstances inespérées qui ne se sont encore offertes à aucun physicien, et dont le retour en faveur d'un autre est bien peu vraisemblable. Un officier

français, dont la vie doit être pleine d'aventures, commande les armées de Rundjet-Singh, radjah de Lahore, qui étend sa domination sur tout le Pundjâb, Cachemire et cette partie inconnue de l'Himalaya que bornent l'Indus et le Sutledje. La politique jalouse de Rundjet-Singh ferme aux savants anglais l'accès de ces contrées, et c'est en partie à ma nationalité française que je dois la faveur d'y être admis, mais bien plus encore à l'amitié que j'ai eu le bonheur d'inspirer à lord William Bentinck, le gouverneur général de l'Inde, qui, malgré la règle invariable jusqu'ici de son gouvernement à refuser près du radjah de Lahore les désirs des voyageurs anglais, a bien voulu faire pour moi cette démarche sans précédent. La même protection dont j'ai été entouré par la bienveillance admirable des autorités anglaises dans l'empire anglais me sera accordée par Rundjet-Singh. J'ai tout lieu d'espérer que, dans huit mois, je reviendrai dans les possessions anglaises sans savoir par expérience ce que c'est que des aventures.

Je ne connais que par une lettre d'Élie de Beaumont, et par une esquisse de son travail publiée par M. Arago, les belles découvertes qu'il a faites en géologie : mes observations dans l'Himalaya confirment l'idée qu'il a énoncée sur le soulèvement, relativement récent, de cette chaîne colossale.

Je me flatte que l'étude si ingrate des terrains primitifs n'aura pas de stérilité pour moi en ces contrées. Je n'ose pas vous dire les conséquences que je tire nécessairement de mes observations au nord et au sud de l'Himalaya; mais je vous les présenterai dans deux ou trois ans, avec tout le développement de leurs preuves.

C'est en descendant de l'Himalaya vers Delhi que j'appris les grands événements politiques dont mon pays a été le théâtre. Ils excitent parmi les Anglais dispersés dans l'Inde une admiration que je partage ; mais je n'ai reçu depuis la révolution aucune lettre de France, et je suis inquiet sur le sort de quelques amis. Ces pensées viennent souvent troubler la paix de ma solitude.

J'ignore si c'est que je n'ai plus une âme de vingt et un ans, comme lorsque je visitai les Alpes, — et que l'admiration a une virginité qui se flétrit par la jouissance ; mais je n'aime pas l'Himalaya comme j'aime les Alpes. Ses productions végétales diffèrent à peine génériquement de celles des Alpes, mais leur distribution n'a pas la même grâce ; le relief des montagnes, aussi, dissimule la hauteur colossale de l'Himalaya. Il n'a point de larges vallées, de lacs, de prairies, ni de pâturages...

Mais c'est en présence de toutes les richesses de vos paysages alpins que je vous dirai un jour, cher ami, tout ce qui manque à ceux de l'Himalaya. Le temps, alors, les aura embellis dans mes souvenirs, et il me sera plus agréable de vous les peindre.

En attendant ces jours si désirés, croyez, mon ami, que je penserai souvent à vous, et que mon imagination anticipe les jouissances de notre prochaine réunion dans le riant vallon de Bex. Adieu; gardez-moi votre amitié, elle m'est précieuse. Assurez M. de la Harpe du filial attachement que je conserverai toujours pour lui. Adieu, adieu !

XLVI

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Loodianah, sur les bords du Sutledje, 25 février 1831.

Mon cher Porphyre,

Si tu savais comment j'écris, en plein air, souvent sur mon genou, sur une tombe, tiré de droite et de gauche, tu ne t'étonnerais pas du manque de suite de mes lettres.

J'ai écrit à notre père le 16 courant, de cet endroit, une courte lettre, et j'ai liquidé toute ma correspondance avant que de passer le Sutledje, qui me sépare seul du Pundjâb; mais j'ai prévenu tous mes correspondants qu'après le Sutledje passé, — chut! je ne réponds plus à personne.

Lord William vient de m'envoyer les *Constitutionnel* du mois de juillet et d'août, jusqu'au 26. J'en ai la tête encore rompue. Je suis royaliste comme un enragé, quoiqu'il y ait bien par-ci, par-là, des choses qui ne me plaisent guère. Du reste, c'est un plaisir; nous sommes tous honorables à présent. Par exemple, notre père est un honorable métaphysicien; toi, tu es un honorable capitaine; moi, un honorable voyageur; Frédéric, un honorable négociant; enfin, nous ne serions rien de ce que nous sommes, que nous serions encore d'honorables pères de famille, et sinon, d'honorables célibataires. L'original incroyable de Hongrie, que je rencontrai au Thibet, m'écrivit un jour sur une immense feuille de papier, en anglais : « Monsieur, j'ai l'hon-

neur de vous accuser réception de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, et j'ai l'honneur d'être avec, etc., etc. » Je l'envoyai au diable avec son *honneur*, et lui répondis avec *amitié* qu'il n'avait pas le sens commun. Que dirais-je à la grande nation, qui est en masse l'honorable peuple français? Quelle farce!... Adieu: je t'écrirai peut-être encore demain. William Fraser me mande, de Delhi, que ses affaires avec les puissances de Calcutta prennent une mauvaise tournure, et qu'il désespère de me rejoindre dans le Pundjâb. Je le regrette.

Un vaisseau anglais, *pour la première fois*, remonte l'Indus et le Rivâ, pour porter à Lahore un présent de chevaux normands et flamands, que le roi d'Angleterre envoie à Rundjet-Singh. D'autre part, mon arrivée à Loodianah est connue à Lahore et à Amritsir; et le bruit du *bazar* (littéralement du *marché*, ce qui correspond au bruit des cafés et des rues chez nous), c'est que je n'arrive pas sans dessein, en même temps que l'envoyé du roi d'Angleterre. On fait de moi un espèce de ministre secret du roi de France, député au radjah Comme un voyageur de mon espèce ne rentre dans la description d'aucun de ceux qu'on a vus auparavant, je suis exposé à toute sorte d'interprétations absurdes. Kennedy m'écrit que ces petits radjahs de l'Himalaya, que j'ai vus l'an dernier, tiennent pour certain que j'étais un aide de camp du gouverneur général; qu'y faire? Mais il n'y a pas grand mal à cela. Rundjet sait très-bien qui je suis. M. Allard me mande de Lahore que ce radjah (Rundjet) parle du plaisir qu'il aura à me voir: eau bénite de cour; c'est un vieux renard achevé.

Adieu; à demain. Je t'embrasse de cœur.

XLVII

A M. ACHILLE CHAPER, A PARIS.

Loodianah, sur les bords du Sutledje, 24 février 1831.

Je pense souvent à vous, mon ami ; mais je vous écris rarement, parce qu'à la distance qui nous sépare, les dimensions ordinaires d'une lettre ne sauraient me satisfaire, et que le loisir me manque pour m'entretenir assez longuement avec vous, pour vous montrer mon existence extérieure et intérieure. Je me souviens, cependant, de vous avoir écrit l'été dernier du Thibet. Ma lettre vous sera-t-elle parvenue ? Je rentrai dans l'Inde, le 4 octobre, au travers des neiges éternelles de l'Himalaya, et repris mes recherches sur ses pentes méridionales. Le 15 novembre, j'abandonnai les montagnes. Un mois après, j'étais de retour à Delhi, où je fus retenu par mes affaires jusque vers la fin de janvier. Maintenant, je m'achemine vers Cachemire. Demain, ou le jour d'après, je passerai le Sutledje ; mais, en entrant dans une contrée absolument indépendante du pouvoir anglais, et qu'on regarde même généralement comme hostile contre lui, je ne perdrai pas tous les avantages de la protection anglaise. C'est par une coquetterie de cour pour le gouverneur général que Rundjet-Singh me permet l'entrée de ses États, faveur que le cabinet de Calcutta avait jusqu'ici invariablement refusé de demander à ce prince pour d'autres voyageurs. Je serai donc

entouré dans le Pundjâb non-seulement d'une sûreté parfaite, mais d'égards et de distinctions; le radjah envoie au-devant de moi le fils de son ministre. Je me laisserai faire d'ici à Lahore; mais, là, je prierai Rundjet-Singh de me délivrer de ces honneurs gênants, et de me laisser poursuivre mon voyage incognito, avec un seul domestique de sa maison, qui me servira de guide et de porte-respect au besoin.

Mon intention est de visiter, non-seulement Cachemire, mais toute la partie inconnue de l'Himalaya qui s'étend du Sutledje à l'Indus, et de rentrer de nouveau dans l'Inde par le Thibet. A mon retour de cette expédition, j'aurai fait à peu près la moitié d'un travail général, qui embrasserait l'Himalaya tout entier, depuis l'Indus jusqu'au Burrampootre, et mon désir le plus ardent serait de continuer cet ouvrage. Il me suffirait de deux années pour l'achever. J'ai écrit au ministre de l'intérieur pour lui exposer ce projet et lui demander les moyens de l'exécuter : je crois qu'il ferait quelque honneur à l'esprit d'entreprise scientifique de notre nation. Un concours de circonstances fortuites m'offre, pour l'accomplir, une foule d'avantages qu'un autre voyageur ne saurait espérer. Tout me sert, jusqu'à ma nationalité française. Il est douteux que la défiance jalouse de Rundjet-Singh eût accordé à un voyageur anglais ce qu'il me permet : et, d'autre part, la bienveillance personnelle du gouverneur général me suit partout, dans les provinces soumises à son autorité. Ajoutez à cela une condition qui manque en général sitôt en ce pays, à ceux qui y mènent la vie active et laborieuse qui m'est imposée, — une santé parfaite; — enfin la possession complète des

deux langues, l'anglais et l'indoustani. Je préfère concentrer mes travaux sur un espace si magnifiquement déterminé par la nature que de me disséminer, que de me perdre dans toute l'Asie. Si mon projet est accueilli, je renoncerai à voir la Perse et l'Asie Mineure. Je suis assez instruit à présent des choses de ce pays pour être convaincu que le plan de voyage dont j'ai commencé l'exécution dans l'Himalaya promet plus de résultats qu'aucun autre.

Je ne souffre pas de l'isolement dans ma vie solitaire. Quoi que j'eusse trouvé de consolation ou de bonheur dans l'amitié, lorsque j'étais près de mes amis, c'est seulement depuis que je suis jeté si loin d'eux que je connais bien tout le charme délicieux de ce sentiment. Non, je ne suis pas seul ! Si votre pensée me suit, quelquefois elle me rencontre. Ah ! que de fois me suis-je secrètement entretenu avec vous, depuis que nous nous sommes quittés ! Je n'ai reçu depuis ce jour-là qu'une seule lettre de vous : je la garde près de moi avec plusieurs autres, qui me sont également chères ; et, quand j'éprouve des ennuis, je relis ces lettres, toujours, toujours avec une nouvelle douceur. — Au reste, cher ami, j'ai bien à me louer des hommes de ce pays (je veux parler des Anglais). Je trouve presque toujours en eux quelque sympathie, et quelquefois une sympathie vive. J'en ai vu peu qui ne me portent une bienveillance cordiale et que le monde n'appelât mes amis : et ce nom sacré, je le donne à deux hommes que je ne connaissais pas avant de venir en ce pays. Ils ont gagné mon cœur en me donnant le leur. Je ne saurais dire ce qui m'a captivé en eux. L'un et l'autre ont vingt ans de plus que moi,

et tous deux sont malheureux, l'un par sa position, l'autre par son caractère !

Je voudrais bien vous parler des scènes qui m'entourent; mais leur intérêt disparaît à mes yeux devant la grandeur du spectacle qu'offre la France. C'est en descendant de l'Himalaya vers les plaines de l'Inde, que je reçus, par une gazette de Calcutta, la première nouvelle de ces grands événements. Depuis ce temps-là, il est arrivé d'Europe d'autres navires qui en ont apporté la suite et les détails; et un courrier du gouverneur général, qui est maintenant près de Delhi, vient de me remettre la série des *Constitutionnel* du mois de juillet et du mois d'août.

Il me reste de la lecture de ces journaux une agitation douloureuse, la fatigue d'avoir vécu un mois en vingt heures; et quel mois ! Vous avouerai-je, mon ami, que les détails de la réalité sont venus détruire le rêve brillant que j'avais formé d'une gloire plus pure, plus grande encore ?

Les ordonnances du 25 juillet attaquaient les droits de toute la nation. Mais leur attaque était plus directe contre certaines classes, contre les classes plus riches et plus instruites, qui avaient le privilége exclusif du droit électoral, et que les habitudes de l'aisance et de l'éducation faisaient jouir plus particulièrement des bienfaits de la liberté de la presse. C'était donc aux classes les plus riches et les plus éclairées à marcher les premières au combat ! Il me semble que, dans les trois journées, elles se sont tenues derrière le peuple. J'ai lu les listes des morts, je n'y ai trouvé qu'un nom de ma connaissance...

Ce n'est pas assez ! un seul de nous, ce n'est pas assez!

C'est le peuple qui a fait la révolution, le peuple plutôt que nous. Cependant, c'était à nous à la faire plutôt qu'au peuple. C'était à nous, plutôt qu'au peuple, que la guerre était déclarée !

Le courage et la modération du peuple sont admirables; mais la victoire eût été plus belle encore si elle eût été remportée par d'autres mains, par les nôtres. Alors, elle aurait eu un caractère de moralité politique.

Je vois, parmi les victimes, un grand nombre de pauvres ouvriers, d'habitants des faubourgs. Les morts et les blessés indiquent assez de quelles classes sortit la majorité des combattants. Il y avait parmi eux de malheureux artisans, dénués de toute éducation politique, qui sans doute ne savaient même pas lire. La liberté de la presse devait n'avoir pas besoin de l'appui de tels défenseurs. Je vous le répète, j'honore leur courage, et je le bénis, puisque c'est lui peut-être qui nous a sauvés (d'une guerre civile au moins). Mais, si je ne m'abuse étrangement sur l'ignorance déplorable qui afflige encore les rangs les plus humbles de la société, ce n'est que le sentiment d'une haine peu réfléchie qui a armé le peuple contre le gouvernement.

Je rêvais, après cette grande victoire, une ère nouvelle de probité politique ; un ordre nouveau de relations entre les peuples ; une éloquence nouvelle pour la tribune et pour la presse... Je faisais une utopie ! *Le Constitutionnel* l'a tristement renversée. Il parle encore de *besoins* et de *nécessités* de l'*époque*. — Quel est ce jargon ? Nous continuons à nous traîner dans l'ornière de la phrase parlementaire ; et ce langage corrompu n'est que le symbole d'idées qui ne sont pas très-pures.

J'ignore le sort de la motion de M. Victor de Tracy sur l'abolition de la peine de mort. Si elle est repoussée, si les ministres du 25 juillet sont condamnés, exécutés, ils inspireront, au petit nombre d'hommes sincères de leur parti, le même intérêt que nous avons pour la mémoire de ces nobles jeunes gens qui périrent pour la liberté en 1822. A Dieu ne plaise que je compare l'action des uns à celle des autres ! mais enfin les uns et les autres ont succombé, victimes d'une défaite après une attaque contre la loi. Les martyrs de la liberté avaient pour eux le sentiment intime, la conscience de leur droit, de la moralité de leur action, et certes ce n'était pas là le mobile de l'audace de ***. Mais la vie de M. de Polignac a été uniforme : elle est absurdement conséquente au principe du gouvernement absolu de la France par une famille. Il est possible qu'il ait cru agir pour le bien : il a violé la loi, qu'il soit puni. Je le hais ; mais j'ai pour lui quelque pitié. Gardons-nous de dire : « Le sang pour le sang ! »

Des insurrections populaires ont commencé dans les Pays-Bas. Leur début n'est pas glorieux ; mais c'est la faute de la lâcheté des classes moyennes, qui demeurent étrangères au mouvement. L'avenir de l'Espagne me semble triste. L'avant-garde de la civilisation espagnole se compose à peine de quelques milliers d'hommes ; et cette petite troupe marche à quatre ou cinq siècles en avant du reste de la nation, qui demeure en arrière trop loin d'eux pour comprendre leurs manœuvres et pour les soutenir. L'Italie est de même.

C'est à Delhi que j'ai repris la cocarde tricolore. L'ancienne capitale de l'empire de Timour, depuis vingt-huit

ans au pouvoir des Anglais, est occupée par une forte garnison européenne. Elle est aussi le chef-lieu d'une vaste intendance politique, judiciaire et civile. Tous les officiers du gouvernement anglais se réunirent, le 30 décembre dernier, pour m'inviter à un dîner patriotique, en commémoration de la révolution française. Le canon anglais se joignit à nos acclamations pour la victoire de la liberté. Étrange musique pour le petit-fils de Timour, qui de son palais pouvait l'entendre! Pour moi, je n'en ai jamais entendu qui m'ait ravi d'un tel enthousiasme.

Adieu, cher et aimable ami; il me faut revenir à Loodianah dont ma pensée était déjà bien loin. J'ai des notes, des collections à mettre en ordre, des ateliers à visiter, et mille autres choses à faire encore. Adieu; parlez de moi à nos amis avec les sentiments que vous me connaissez pour eux. Adieu; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

XLVIII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Loodianah, sur les bords du Sutledje, 25 février 1831.

Mon cher père, maharadjah Rundjet-Singh est un vieux renard, près de qui le plus rusé de nos diplomates n'est qu'un innocent. Je comptais trouver à Loodianah les passeports qui m'avaient été promis par son ministre à Delhi, mais ils n'étaient pas encore arrivés. Rundjet avait écrit à

l'agent politique anglais qui réside à Loodianah (mon hôte pour le présent), et, tout en protestant du plaisir qu'il aurait à me voir, il essayait de recommencer une affaire conclue, et de gagner du temps avec moi. J'aurais pu le brusquer et passer outre; mais, comme nous attendions chaque jour un nouveau courrier de lui, je pris patience. Ce courrier est enfin venu. Le radjah (ou maharadjha, pour parler plus poliment) envoie au-devant de moi le fils de son premier ministre, pour me recevoir sur la frontière, c'est-à-dire à Filoor, sur l'autre rive du Sutledje. Rundjet lui-même a marqué mes étapes jusqu'à sa capitale, où je le supplierai de me délivrer de ces honneurs importuns. Amritsir, la ville sainte des Sikes, est sur ma route; mon compagnon de voyage m'en fera les honneurs. Comme le pays, d'ici à Lahore, n'est qu'une grande plaine cultivée d'une manière uniforme, je n'aurai pas grand'chose à y voir, et je profiterai de cette circonstance pour vivre le plus possible avec mon espion ; je dis espion, parce qu'un de ses devoirs est de dépêcher tous les soirs au radjah une estafette, pour l'instruire de ce que j'ai fait pendant le jour : — si j'ai été à pied ou à cheval, ou sur un éléphant ; — si j'ai chassé ou dessiné ; — si je suis satisfait ou mécontent, etc., etc. Je ne sais de quels détails il lui fera grâce. Vous pouvez donc me voir sur la route de Lahore, partant au petit jour, à cheval, avec ma jeune barbe chevauchant près de moi, et une troupe de cavaliers de bonne mine nous suivant, les éléphants derrière, et quelques domestiques à pied. A chaque halte, les notables du lieu viennent me présenter leurs respects, introduits par le fils du ministre, et leurs respects ne vont pas sans quelques roupies.

Ils seront fort agréablement surpris de me voir satisfait de toucher leur offrande sans l'empocher. Sur la route, je vais causant avec mon acolyte, lui en persan, moi en indoustani, mais qui se persanisera de plus en plus chaque jour. J'augmente ici ma maison d'une chaise et d'un tapis, attendu que j'ai mille visites à attendre des gens qui ont qualité pour s'asseoir devant moi, et pour ne pas marcher nu-pieds sur la terre. M. Allard m'écrit souvent pour me dire qu'il grille de m'embrasser, et je me sens fort disposé pour ma part à l'aimer. — Il y a à Lahore un autre Européen appelé Ventura, Italien, qui a servi dans nos armées, et qui a, de ce côté de l'eau, une grande réputation de bravoure et d'habileté. Il commande l'infanterie de Rundjet. M. Allard est à la tête de la cavalerie. Ses lettres me donnent à penser qu'il a des goûts et des connaissances littéraires.

Vous pourriez demander, à la bibliothèque de l'Institut, *Account of Kaubul, by Elphinstone*; vous y trouveriez beaucoup à apprendre sur le pays où je vais, car M. Elphinstone revint de son ambassade à Peschawer par le pays des Sikes, que Rundjet alors était loin de posséder entièrement.

Les deux ex-Majestés de Kaboul, qui sont ici, m'ont reçu avec moins de cérémonie que l'un d'eux, Schâh-Schoudja, n'en imposa à M. Elphinstone, il y a vingt-deux ans. Ces Afghans sont superbes. J'ai fait à Schâh-Schoudja une très-longue visite, parce qu'il me charmait à conter les merveilles de ses montagnes de Kaboul et de son ex-paradis de Cachemire.

26, au matin.

Je reçois à l'instant les lignes suivantes de M. Allard: « Maharadjah vient d'ordonner au fils du fakir Ezis-el-Din de partir avec trente cavaliers pour aller à votre rencontre. Nous espérons donc vous embrasser bientôt. Le jeune fakir Schâh-el-Din part en même temps que ces deux mots; mais le cavalier qui vous les portera le devancera de deux jours sur la route, afin que vous soyez prêt à passer le Sutledje lorsque ce jeune seigneur arrivera sur Filoor, etc., etc. » Je me tiens donc prêt à partir après-demain, et ces lignes sont les dernières que je vous écrirai de l'Inde anglaise. M. Allard a ici un homme d'affaires, qui parle également bien indoustani et persan; je l'emmène avec moi jusqu'à Lahore pour me perfectionner dans la prononciation des diaboliques consonnes arabes d'occùrrence, plus rares en indoustani qu'en persan, et d'un son moins guttural. J'espère vous écrire de Lahore avant quinze jours, et vous rendre bon compte de Rundjet.

Il a fait un peu de glace ce matin; mais ce sont les derniers froids de l'hiver; et voici que le soleil est déjà bien chaud à dix heures.

J'ai toujours le même cheval, qui m'a porté depuis Calcutta jusqu'au pied de l'Himalaya; —il continue à justifier la réputation de mauvais caractère, accordée aux alezans. Mais je suis devenu plus fin que lui; et, depuis Bénarès, il ne m'a pas jeté une fois par terre. Les connaisseurs en chevaux font des théories à perte de vue, auxquelles je ne crois pas du tout. Ils disent qu'un arabe, de taille ordinaire,

aurait peine à porter un homme de la mienne. Eh bien, mon *tattou* est fort au-dessous de la taille d'un arabe ; il a fait souvent un rude travail, et n'est jamais resté en arrière de sa besogne. Pas une fois, le pied ne lui a manqué depuis qu'il a l'honneur de porter Ma Majesté. Jamais malade, — jamais boiteux, — jamais écorché. Je me tiens au reste pour très-bon cavalier, d'une façon pourtant qui, je l'avoue, n'est pas très-classique. — Je suis parfaitement accoutumé à ma longue barbe, et je ne sais rien de si confortable ; je crois réellement que nous avons tort de nous priver de cet ornement, naturel si l'on veut, et que beaucoup de maux de dents viennent de la nudité de nos mâchoires.

Lord Bentinck et lord Dalhousie, le général en chef, sont présentement, l'un à Miroot, l'autre à Kurnaul, en route pour Simlah. Le bagage du premier est porté par cent trois éléphants, treize cents chameaux et huit cents chars à bœufs. Deux régiments, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie, lui servent d'escorte. Cependant, je vais à Lahore avec un char et une couple de chameaux.

Point de vaisseaux français depuis l'arrivée du *Gange*, qui partit de Bordeaux le 11 août ; point de départ non plus. Je présume donc que l'énorme quantité de lettres que j'ai écrites depuis six semaines, et fait porter vers Chandernagor sous le couvert du chevalier Ryan, qui doit les transmettre à M. Joseph Cordier, est arrêtée à ce barrage, sans écoulement vers l'Europe.

Impossible de vous parler de politique, car je n'en finirais jamais. Dans une liste de préfets, je vois Dunoyer et Chaper côte à côte. Je leur écris à tous deux.

Adieu, mon cher père. Parlez de moi avec affection à ceux de mes amis auxquels je n'ai pas eu le temps d'écrire. Adieu; j'ai santé, courage, espérance. — Écrivez-moi de bien longues lettres, et que Porphyre imite votre exemple.

XLII.

AU MÊME.

Camp près de Djellindhœur, dans le Pundjâb, 4 mars 1831.

Mon cher père, avant-hier je pris congé de mon aimable hôte de Loodianah, le capitaine Wade, et, monté sur mon éléphant, entouré d'une troupe de cavaliers sikes, je traversai le Sutledje. Un escadron, rangé en bataille sur la rive droite du fleuve, me reçut avec les honneurs militaires quand je débarquai, et me servit d'escorte jusqu'à ma tente. Il demeura auprès, sous les armes, jusqu'à l'arrivée de mon mehmandar[1], fakir Schâh-el-Din, qui vint bientôt, accompagné de plusieurs officiers. Wade m'avait fait ma leçon d'étiquette sike, et je la récitai sans difficulté. Au reste, le jeune fakir fit les plus grands frais de la conversation ; il prit les formes les plus suppliantes pour me mettre dans la main un brutal sac d'argent, tandis qu'une partie de ses figurants défilaient devant ma tente, chacun déposant à la porte un large panier de fruits, ou un vase de crème, de confitures. C'était le radjah qui m'envoyait ces présents. Je

[1] Mot persan, littéralement *le gardien de l'hospitalité*. (*Note de Jacquemont*).

priai Schâh-el-Din de lui écrire aussitôt pour lui exprimer mes remercîments, en lui donnant à entendre, toutefois, que je n'attendais pas moins de son hospitalité.

Le soir, j'eus une autre fête d'un genre plus tranquille. Je fis une longue promenade sur les bords déserts du Sutledje, sans être suivi des honneurs importuns que je redoutais. Aucune figure inquisitive ne vint gâter le paysage. Je me sentis libre comme sur les bords du Niagara. A mon retour au camp, le secrétaire de mon mehmandar vint prendre mes ordres pour le lendemain. J'indiquai l'heure du départ et le lieu du campement prochain. Je fis hier toute cette marche sur un éléphant, et seul, selon mon goût. Cette solitude-là cependant est comparative, car je ne laissais pas que d'avoir une demi-douzaine de serviteurs à pied et autant de cavaliers. Mais telle est dans l'Orient la grandeur du *moi*, qu'il absorbe aisément une douzaine d'hommes et de chevaux.

Fakir Schâh-el-Din, comme je ne l'avais pas invité à faire route avec moi, marcha à deux ou trois milles de distance, et derrière, avec l'escadron. Arrivé au camp, je ne tardai pas à recevoir de lui un message. Il désirait savoir quand il me conviendrait de le recevoir. Il vint bientôt avec ses compliments de la veille, un nouveau sac d'argent et des provisions de toute espèce. Le soir, je lui fis une visite, politesse qu'il avait le droit d'attendre de moi, mais peut-être pas sitôt. Il s'épuisa en superlatifs de reconnaissance persane. Je ne tardai pas à me retirer, et, comme j'étais arrivé, au bruit des fanfares. Sans ma longue barbe, qui me dit sans cesse que je suis un personnage grave, mon sérieux n'eût point résisté à l'épreuve de cette musique... Mais je

tins bon jusqu'à mon retour au camp, où je m'enfermai dans ma tente pour rire du rôle sublime que je joue, et ressaisir mon *moi*. Dans l'Inde, l'usage est de dire *nous*, en parlant de soi, formule assez peu modeste déjà ; mais, depuis que j'ai passé le Sutledje, je ne parle de moi-même qu'à la troisième personne, comme il suit : « Le *saheb* (c'est-à-dire le seigneur) n'est point fatigué. — Le seigneur est charmé de voir Votre Seigneurie. — Exprimez au roi les respects du seigneur. — Le seigneur invite Votre Seigneurie à monter sur l'éléphant du seigneur, etc. » Il y a plus de *seigneur* dans un quart d'heure de ma conversation sikè que dans toutes les tragédies de Racine.

Ce matin, je vins camper près de cette ancienne ville, voyageant sur l'éléphant, que je trouve plus commode, *pour cause*, que le cheval. La cause, je ne sais comment vous la dire. Je vous la dis cependant, puisque je vous ai promis d'être candide. La confiance des belles âmes est quelquefois mal récompensée. — Mais, avec mon brevet de *clarissimus et doctissimus vir*, j'espère avoir oublié bientôt les bayadères de Loodianah.

Fakir Schâh-el-Din vint, comme hier, s'informer de mes nouvelles, et m'offrir ses compliments dans la forme accoutumée, c'est-à-dire un nouveau sac d'argent, les superlatifs d'hier, et des provisions de bouche à l'infini. Il me présenta en même temps le gouverneur de la ville, longue barbe grise de la vieille roche, qui me raconta la guerre de lord Lake et des Mahrattes, lorsqu'ils se réfugièrent dans le Pundjâb. Le gouverneur avait une suite sans fin; et, pour mettre tout le monde poliment dehors, je proposai à mon mehmandar de faire une promenade dans la ville sur

l'éléphant, et je dis à la longue barbe que j'étais au désespoir de ne pouvoir aussi l'avoir pour compagnon.

Me voici de retour, puisqu'en français *je* et *me* il y a. Jamais député du ventre n'a reçu de sérénade plus discordante que le charivari dont me régalent en ce moment les artistes de Djellindhœur. Au travers de mes murs de toile, je n'en perds pas un grincement, et je ne suis pas encore assez Alcibiade pour me plaire à cette musique. Je passe le temps à vous écrire, parce que je ne saurais faire mieux en attendant que ce tapage cesse : comme ils jouent par ordre du roi, c'est bien le moins que je le prenne en patience.

Mais, direz-vous, qu'y a-t-il dans les sacs dont tu fais collection ? — Cent et une roupies, ou environ deux cent cinquante francs. Si Rundjet-Singh se croit obligé à traiter ses hôtes de cette façon, je comprends bien comment il répugne à recevoir des visites. Je me demande où et quand cette attention de sa part finira. A Lahore peut-être, mais sans doute pas avant. Or, comme, d'ici à Lahore, il y a six journées de marche, je récolterai, avant que d'y arriver, six cent six roupies, à ajouter aux trois cent trois que j'ai daigné palper depuis avant-hier. Jusqu'ici, je m'étais toujours révolté de la lenteur des voyages dans l'Inde, mais Rundjet-Singh a des arguments qui me réconcilieraient avec l'allure d'une tortue. Me voici devenu avare comme si j'étais riche. C'est par un raffinement d'avarice que je regrette de n'avoir plus de ces grandes quadruples espagnoles que j'apportai à Calcutta : je les lui eusse offertes en *nazzer*, le jour de ma présentation ; au lieu que je serai obligé de lui donner platement quelques pièces d'or de l'Inde, auxquelles il fera peu d'attention.

J'ignore si c'est par une illusion d'optique, mais le Pundjâb et ses habitants me plaisent beaucoup. Peut-être direz-vous que c'est parce que je les vois au travers d'une pluie d'or ; mais les Sikes non sophistiques de ce pays ont une simplicité et une honnêteté ouverte de manières qu'un Européen savoure mieux après deux ans de séjour ou de voyage dans l'Inde. Leur fanatisme est éteint ; et, telle est leur tolérance que le grand vizir de Rundjet (père de mon mehmandar) est musulman, et que ses deux frères, musulmans aussi, partagent également la faveur du prince sike.

Lord William sera bientôt à Simlah. Rundjet lui députera pour le complimenter le père de mon mehmandar. Wade conduira, de Loodianah à Simlah, l'ambassade sike, et viendra ensuite à Lahore pour porter en retour au radjah les compliments du gouverneur général. J'ai reçu une nouvelle lettre de ce dernier avant de quitter Loodianah. Il me promettait des journaux de France, du mois de septembre. J'espère les recevoir à Lahore avec des lettres de vous, car je sais qu'un vaisseau de Bordeaux, parti en septembre, vient d'arriver au Bengale. Adieu donc jusque-là, si je ne reprends pas ce bavardage auparavant, pour vous parler de la ville sainte des Sikes, Amritsir, où je passerai bientôt.

Lahore, 12 mars.

Je brûle la ville sainte pour arriver plus vite à Lahore. A deux lieues de la ville, j'ai rencontré hier M. Allard et deux autres officiers français, MM. Ventura et Court, qui

venaient à ma rencontre dans une calèche à quatre chevaux. Nous avons tous sauté à terre, et j'ai donné à M. Allard une rude accolade. Il m'a présenté ses camarades. Nous sommes tous remontés en voiture. Une heure plus tard, après avoir traversé une campagne sauvage, couverte, comme les environs de Delhi, de ruines de la grandeur mongole, nous sommes descendus à l'entrée d'une oasis délicieuse. Un grand parterre de giroflées, d'iris, de roses, avec des allées d'orangers et de jasmins, bordées de bassins où jouaient une multitude de jets d'eau ; au centre de ce beau jardin, un petit palais meublé avec un luxe et une élégance extrêmes. C'est ma demeure. Le déjeuner, servi dans de la vaisselle plate, nous attendait dans mon salon. J'ai passé la journée à errer avec mes nouveaux amis dans les allées de mon jardin, et à me laisser étouffer de caresses par eux. Vous jugez combien devait être avide notre curiosité de part et d'autre... Le soir vint cependant, et bien vite ; il fallut nous quitter, car la demeure de M. Allard et celle de M. Court sont à plus de deux lieues de mon pavillon ; et l'on ne voyage guère de nuit aux environs de Lahore. Je demeurai seul, dans l'enchantement de ma nouvelle demeure, qui ressemble tout à fait aux palais enchantés des *Mille et une Nuits*.

Dans la soirée, mon mehmandar, qui avait informé le roi de mon arrivée, vint m'apporter les félicitations de Sa Majesté et ses présents : des raisins exquis de Kaboul, des grenades délicieuses qui viennent du même pays, tous les fruits les plus recherchés, et enfin une bourse de cinq cents roupies. Un dîner splendide me fut servi aux flambeaux par une bande de domestiques richement habillés

de soie. J'eus le courage de ne prendre, comme à mon ordinaire, que du pain, du lait et des fruits. Je dois de la reconnaissance à ce régime, qui m'a permis de venir à Amritsir à cheval sans le moindre inconvénient.

Ce matin, j'ai été éveillé par M. Allard et M. Ventura, qui allaient chez le roi, dont ils avaient reçu à minuit un message de convocation pour ce matin. Vous saurez que j'ai (je ne sais comment) à Lahore un tel renom, que tout le monde grille de me voir, et Rundjet n'est pas le moins curieux. C'est pour se donner un avant-goût de ce plaisir rare qu'il désire voir ces messieurs à une heure si inaccoutumée : il sait qu'ils ont passé avec moi la journée d'hier ; il me connaîtra déjà quand je lui serai présenté. Ce sera sans doute aujourd'hui ou demain au plus tard. Adieu ; je vous quitte pour persaniser un peu davantage les compliments insolents que je lui destine et ceux que je ne me refuserai pas en sa présence. M. Allard tout à l'heure m'a dit que je savais tout, — que j'avais tout vu, — que je connaissais toute la terre, — et que, telle étant la persuasion du respectable public de Lahore, je le prendrai de très-haut, même avec le roi. — On ne saurait faire trop d'honneur à un homme comme moi ; — voilà d'où je dois partir. Adieu.

Lahore, le 16 mars.

J'ai passé plusieurs fois une couple d'heures à causer avec Rundjet *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'est un cauchemar que sa conversation. Il est à peu près le premier Indien *curieux* que j'aie vu ; mais il paye de curiosité

pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci en général et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable, et mille autres choses encore. Il est comme tous les gens de qualité dans l'Orient, malade imaginaire; et, comme il a une troupe nombreuse des plus jolies filles de Cachemire, et le moyen de payer un meilleur dîner que qui que ce soit en ce pays, il se vexe singulièrement de ne pouvoir boire comme un poisson sans s'enivrer, et de ne pouvoir manger comme un éléphant sans étouffer. Les femmes ne lui plaisent plus maintenant que comme les fleurs de son parterre, et pour cause, — et c'est là le plus cruel de tous ses maux. Il a eu la décence d'appeler *digestives* les fonctions qu'il se plaint d'être si faibles chez lui. Mais je savais ce que veut dire *estomac* à Lahore de la bouche du roi, et nous avons causé à fond de son mal, à mots couverts de part et d'autre. Pour me prouver combien il a de raison de s'affliger, le vieux roué, avant-hier, en pleine cour, c'est-à-dire en plein champ, sur un beau tapis de Perse sur lequel nous étions accroupis, entourés de quelques milliers de soldats, ne fit-il pas comparaître cinq jeunes filles de son sérail qu'il fit asseoir devant moi, et sur lesquelles il me demanda, en souriant, mon opinion! J'eus la bonne foi de dire que je les trouvais très-jolies, ce qui n'était pas la dixième partie du bien que j'en pensais. Il les fit chanter à *mezza voce* un petit air sike que leurs jolies figures me firent trouver agréables, et me dit qu'il en avait tout un régiment qu'il s'amusait quelquefois à faire monter à cheval; et il me promit de m'en faire passer la revue.

Les quatre Français (dont, par parenthèse, deux sont Italiens) qui sont à la tête de ses armées, qu'ils ont très-bien disciplinées à l'européenne, lui inspirent souvent des soupçons, quoiqu'il ait, depuis dix ans, l'expérience de leur dévouement et de leur probité. Il lui vient quelquefois des soupçons qu'ils sont Anglais ou Russes ; et les pauvres diables, que, d'ailleurs, il paye très-bien et ne traite pas mal, sont obligés à la plus grande circonspection pour garder sa confiance. Je lui ai parlé de manière à soutenir la semi-officialité du caractère anglais que j'ai apportée ici. De tous les titres, c'est le meilleur à la considération d'un païen comme Rundjet. J'ai exalté la force, la loyauté, la politique pacifique du gouvernement de Calcutta ; et Rundjet, quand j'eus fini, dit que le gouverneur général et lui, c'étaient deux cœurs dans un seul corps. En somme, il me plaît extrêmement, et, quand je ne suis pas à la cour, il fait de moi les plus grands éloges. Hier, moi absent, il m'a traité de *demi-dieu*, et s'est amusé singulièrement aux dépens d'un des seigneurs de sa cour, qui voulait m'apporter un remède de sa façon, pour un rhume qui me fait éternuer fréquemment à me faire sauter la cervelle.

Hier matin, j'ai fait écrire une prescription en persan, que j'ai envoyée au radjah avec quelques drogues assez innocentes, car il me faisait assiéger jour et nuit pour les obtenir. Notez qu'il se gardera bien d'en user. Mais il s'amusera à les faire prendre à ses amis et à ses domestiques. Demain, il me fera cent mensonges sur leurs effets, et m'en demandera d'autres encore.

Rien de plaisant comme les bruits de la ville sur mes

entrevues avec le roi. Celui-ci prend soin de m'en informer, et en rit tout le premier avec moi, quoique... sans doute, il me prenne pour un espion anglais. Sur ma nationalité, cependant, il paraît rassuré. Quand je le quittai, après ma première audience, il s'écria que je n'étais certainement pas Anglais. Un Anglais, dit-il, n'aurait pas changé vingt fois de position ; il n'aurait point fait de gestes en parlant; il n'eût point parlé sur cette variété de tons, haut et bas ; il n'aurait pas ri dans l'occasion, etc.

J'irai à Cachemire, j'irai partout où je voudrai. Le roi partout fera veiller sur moi. Je jouirai de la même sûreté que dans les possessions anglaises.

Ce roi asiatique modèle n'est pas un petit saint : il s'en faut. Il n'a ni foi ni loi lorsque son intérêt ne lui commande pas d'être fidèle et d'être juste ; mais il n'est pas cruel. A de très-grands criminels il fait couper le nez et les oreilles, un poignet, mais jamais ne prend la vie. Il a pour les chevaux une passion qui va jusqu'à la folie; il a fait les guerres les plus meurtrières et les plus dispendieuses pour saisir, dans un État voisin, un cheval qu'on refusait de lui donner ou de lui vendre. Il est d'une bravoure extrême, qualité assez rare parmi les princes de l'Orient ; et, quoiqu'il ait toujours réussi dans ses entreprises militaires, c'est par des traités et des négociations perfides que, de simple gentilhomme de campagne, il est devenu le roi absolu de tout le Pundjâb, de Cachemire, etc.; mieux obéi de ses sujets que ne l'étaient les empereurs mongols au temps de leur plus grande puissance. Sike de métier, sceptique en réalité, il va faire, tous les ans, ses dévotions à Amritsir, et, ce qui est bien singulier, aux tombeaux de divers saints

mahométans, et ces pèlerinages ne fâchent aucun de ses puritains coreligionnaires.

C'est un coquin sans pudeur. Il ne se gêne pas plus qu'Henri III jadis chez nous. Il est vrai qu'entre l'Indus et le Sutledje, ce n'est pas même une peccadille. Mais ce qui offense horriblement la morale publique de ces honnêtes gens, c'est que le roi, non content des femmes de son sérail, se passe fréquemment la fantaisie de celles des autres, et, qui pis est, de celles qui appartiennent à tout le monde. Au mépris du mystère que les Orientaux, même de la plus basse classe, jettent sur leurs bonnes fortunes et les bonnes fortunes qu'ils achètent, Rundjet s'est souvent montré à son bon peuple de Lahore, monté sur un éléphant avec une fille publique musulmane, jouant avec elle aux jeux les moins innocents. Quoiqu'il n'ait que cinquante et un ans, il en est réduit maintenant aux honteux pis-aller des vieux libertins, et il s'en plaint sans vergogne.

Le voici prêt à quitter Lahore; il envoie vers Moultan M. Ventura avec dix mille hommes et trente pièces de canon, pour lever le tribut des provinces reculées de son empire; et M. Allard aura sans doute bientôt une autre destination du même genre. Rundjet lui-même se cherchera quelque occupation analogue; car c'est un Bonaparte en miniature, qui ne sait tenir en place. Sous quelques jours, nous décamperons tous de Lahore. Je recevrai, dans mon audience de départ, quelque nouveau présent et un habit d'honneur, qui sera une fort belle robe de chambre, faite en châles de Cachemire. J'entends qu'elle devienne la vôtre, mon cher père, dans vos grands jours d'*Essences réelles*. Ma caisse ambulante s'est fort alourdie des roupies

de Sa Hautesse; j'ai de quoi aller à Cachemire et y résider pendant quatre mois sans écorner davantage mon chétif crédit de Calcutta. En tout cas, M. Allard m'en ouvre un illimité à Cachemire même. Puis, pour revenir à Simlah, j'aurai à traverser, sans doute, quelques districts du Kannawar, dont le roi, comme le savez, est de mes amis, et me prêtera volontiers quelques centaines de roupies, si des accidents qu'on ne peut prévoir me faisaient arriver chez lui sans argent. En homme prévoyant, j'écris à Kennedy et à Murray (l'agent politique d'Ambalah) qu'ils préviennent tous les radjahs montagnards sous leur contrôle, que, dans six mois je viendrai frapper à la porte de quelques-uns d'entre eux. Il est probable que c'est celui de Belaspoor que j'honorerai de mes faveurs le premier.

Hier, nos compatriotes, mes hôtes, m'ont donné la fête la plus galante à mon palais — car palais il y a, — avec accompagnement de Cachemiriennes dansantes et chantantes, etc., etc., dont une eût passé pour très-jolie, sinon même fort belle, en tout pays. J'ignore comment il se fit qu'entre chien et loup, lorsque les serviteurs illuminaient le salon, je me trouvai en tête à tête avec cette princesse d'Opéra; mes hôtes s'étaient malignement retirés avec le reste de la bande, dans le jardin; malignement et charitablement. Ils entendent l'hospitalité comme Kennedy à Sabathoo. Au dessert, j'oubliai un instant mon régime frugal, pour boire à la santé de M. de la Fayette un verre de vin de Champagne, ce qui est très-drôle à Lahore.

Le drapeau du général a fait fortune en ce pays-ci. Il y a huit ans que M. Allard l'a fait adopter aux armées qu'il commande. Mais les Sikes sont de bonnes gens, qui n'y en-

tendent pas finesse ; Rundjet sait seulement que c'était le drapeau de Bonaparte, auquel il aime à se persuader qu'il ressemble.

Je viens enfin de recevoir une lettre du Jardin des Plantes, et c'est la première ! Elle est datée du 19 mai 1830 ; accuse réception de mes numéros 1, 2, 4, 5 ; approuve ce que j'ai fait et ce que je me propose de faire, et m'informe qu'à partir du 1er janvier 1830, mon traitement a été augmenté de deux mille francs. Elle est conçue, d'ailleurs, en termes fort obligeants et fort bienveillants : signée Cuvier, Cordier, Jussieu. Elle m'est transmise par MM. Eyriès frères, négociants du Havre, qui me rappellent qu'ils sont les agents du Jardin, et qui m'offrent leurs services, s'ils peuvent m'être utiles. Ils auraient beaucoup mieux fait de m'envoyer une lettre de crédit de deux mille francs par an sur quelque bonne maison de Calcutta, puisque le Jardin ne paraît avoir pris aucune mesure avec M. Delessert pour qu'il m'envoyât des crédits supplémentaires. En tout cas, je sais que l'argent est quelque part à ma disposition, qu'il m'appartient là où il se trouve ; et je trouverai le moyen de le toucher, lorsqu'en viendra le besoin. Je réponds aujourd'hui à ces messieurs, et à MM. Eyriès aussi.

D'ici à quatre mois, au moins, il me sera difficile de vous écrire ; ainsi ne vous inquiétez pas si, après celle-ci, vous devez attendre la moitié d'une année. Dites-vous que je vais dans le paradis terrestre, avec bonne provision de santé. Avant un mois, je respirerai l'air salubre des montagnes, d'où je ne redescendrai qu'à l'entrée de l'hiver dans les plaines de l'Hindoustan. Adieu donc, mon cher père ; adieu. Le seul chagrin que j'aie est d'être privé de-

puis si longtemps de vos nouvelles. Je vous embrasse, avec Porphyre, de tout mon cœur.

J'ai eu aujourd'hui, de Rundjet-Singh, mon audience de congé, où je me suis rendu avec M. Allard. J'ai donc passé, pour la dernière fois, une couple d'heures, à causer avec cet homme extraordinaire. Il m'a donné le khélat, ou habit d'honneur, et celui de l'espèce la plus distinguée. Il coûte cinq mille roupies, ou douze mille francs. C'est une paire de magnifiques châles de Cachemire, lie de vin; deux autres châles de Cachemire moins beaux, et sept pièces d'étoffe de soie ou de mousseline, ces dernières d'une beauté extraordinaire: en tout, onze objets, ce qui est le plus honorable des nombres. Ajoutez à cela un ornement selon la mode du pays, en pierres précieuses mal taillées.

Et, en dehors de la valeur de ce présent, une bourse de onze cents roupies; ce qui, joint aux précédentes, fait deux mille quatre cents, c'est-à-dire plus d'une année de mon traitement du Jardin.

Ce n'est pas tout. Le roi va me donner des gens pour avoir soin de moi; des soldats à pied et à cheval pour veiller à ma sûreté; un de ses secrétaires pour que je lui fasse écrire dans l'occasion; des chameaux pour porter mes tentes et tout mon bagage jusqu'au pied des montagnes; et enfin, des porteurs pour le faire quand les bêtes de somme ne pourront plus avancer. Enfin, — car il y aura des *enfin* jusqu'à demain, — aux mines de sel, où j'arriverai dans une dizaine de jours, je recevrai une bourse de cinq cents roupies, et, à Cachemire, une de deux mille.

Enfin, pour en finir, si quelque chose me passe par la fantaisie à Cachemire, le roi m'a bien recommandé de le

lui faire savoir, afin qu'il puisse satisfaire mon caprice.

Il va sans dire que nous nous sommes quittés bien bons amis. Ce que je craignais, c'était d'être retenu plus longtemps à Lahore ou dans le Pundjâb; et, en effet, le ministre était venu me demander s'il me serait agréable d'accompagner le roi à la chasse, où il va sous peu de jours, et cela, d'une manière qui sollicitait une réponse affirmative. Mais je l'ai pris, dès le premier jour, de très-haut avec Rundjet, et j'ai répondu sans phrase que non, de façon à ce que mon diplomate n'insistât point. M. Allard, qui a été plusieurs fois condamné à l'honneur que le roi voulait me faire, me félicite extrêmement d'y avoir échappé.

Rundjet m'a demandé si je continuerais à porter l'habit européen, et je lui ai dit que oui, puisqu'il lui faisait tant d'honneur. Je ne le quitterai que pour revenir de Cachemire à Simlah, si j'effectue mon retour par la Tartarie indépendante.

C'est maintenant le tour de M. Allard. Il fait l'inventaire de mon ménage, de mon écurie ; il y fait, sans que je puisse m'en excuser, les additions qu'il juge nécessaires pour ma commodité. J'emporterai de Lahore un souvenir charmant.

Je voudrais bien que vous pussiez m'aider à m'acquitter envers M. Allard. Il a un jeune frère de mon âge qui servait en France ; il le fit venir, il y a quinze mois, pour prendre du service près du maharadjah, et, plus tard, le remplacer lui-même. Mais le climat lui a été si contraire dès la première année, que M. Allard l'a renvoyé cet hiver. Ce jeune homme est maintenant à Calcutta, à la veille de s'embarquer pour la France. Qu'y deviendra-t-il? Comme un droit

à la faveur du gouvernement, je crois qu'il pourrait se prévaloir de l'honorable distinction des services de son frère à l'extrémité de l'Asie, et du nom qu'il a fait à notre nation chez un peuple qui l'ignorait presque entièrement. J'écrirai à nos amis pour le recommander, et Porphyre l'aidera autant qu'il pourra.

Adieu, mon cher père ; il est minuit, je tombe de sommeil. Ma première sera de Cachemire.

Mettez en avant les cachemires de Rundjet, pour aider à la bonne disposition des âmes (femelles) charitables qui voudraient remplir de leur nom le blanc d'un certain acte de notaire que vous m'avez donné en partant. Adieu, je vous embrasse.

L

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Lahore, 21 mars 1831.

Il y a, mon cher Porphyre, un tel principe d'inertie dans une caravane, que, si elle s'arrête une dizaine de jours quelque part, il lui devient assez difficile de se remettre en marche. C'est ainsi que tu me vois encore à Lahore, quoique j'aie reçu le 18 du roi mon audience de congé. Mais il se présente au jour du départ une foule de petites affaires qui obligent à l'ajourner. Le bagage à ajuster, diviser, charger autrement, si l'on emploie de nouveaux moyens de transport ; des ouvriers qui promettent et qui ne tien-

nent pas plus parole que chez nous, etc,, etc., etc. Cependant, je passe demain la revue de ma petite armée, et, le jour d'après, je traverserai le Râvi.

Si tu as lu d'abord ma lettre à notre père, j'espère que tu es content de Rundjet-Singh. Je viens de convertir ses bourses de roupies en un billet à vue de deux mille cinq cents roupies sur Cachemire, où je porte, d'ailleurs, un mandat royal de deux mille roupies ; je dégarnis mon coffre, de peur d'accident, attendu que, chemin faisant, dans une dizaine de jours, je recevrai encore cinq cents roupies de la part du roi.

Si tu comptes bien, tu verras que cela fait cinq mille roupies, ou environ douze mille cinq cents francs, que j'entends bien me réserver et faire passer à Calcutta, où elles s'augmenteront de huit pour cent chaque année.

Je ne saurais te dire, mon ami, avec quel plaisir je reçois cet argent, parce que c'est le premier dont la libre disposition m'appartienne. De mon traitement du Jardin, je ne me considère que comme l'économe ; mais ces douze mille cinq cents francs me tombent du ciel, et je trouve charmant ce terne à la loterie (sans avoir mis à la loterie). J'ai rudement écorné ta petite fortune, mon pauvre Porphyre, avec mon voyage d'Amérique ; il faudra réparer cette brèche des roupies de Sa Hautesse; ou, si tu l'aimes mieux, en cas de mariage, il faudra que tu me laisses faire la corbeille de ta femme; j'y mettrai mon khélat, qui te fera une belle réputation de munificence conjugale. Mais dans six semaines viendra la terrible quarantaine pour toi, ce qui est un peu tard pour sauter le fossé. Ainsi donc, laisse-moi te rendre tes actions du navire *le Général-Foy* et garder mes su-

perbes cachemires pour tenter les jeunes personnes infiniment jolies, bonnes, aimables et riches, qui n'auraient pas d'éloignement pour moi.

N'ai-je pas vu dans les journaux anglais que feu nos fonds d'Espagne étaient ressuscités de 7 nominal ou néant à 25? Il serait plaisant que tu les vendisses à 40! Après tout, ce serait encore une mauvaise spéculation, puisque, depuis le 21 mars 1824, de mystifiante mémoire, nous n'avons eu aucun intérêt de cet argent; mais, comme je l'ai cru perdu depuis lors, en le retrouvant, il me semblera le gagner gratuitement.

Mon nouveau mehmandar est l'homme le plus désirable pour moi. C'est l'homme d'affaires du favori du roi, lequel favori est un très-grand seigneur sike qui possède en suzeraineté la majeure partie des montagnes de l'Himalaya, dont Rundjet a la possession politique. C'est exactement comme si j'avais le favori du roi. Il ne me laissera manquer de rien; il ne me quittera que lorsque je quitterai les États de Rundjet. Or, je compte demeurer deux ou trois mois dans la vallée de Cachemire.

J'ai une escorte de cavalerie suffisante pour n'avoir rien à craindre des *akhalis* ou immortels, espèces de fanatiques, mendiants armés, d'autant plus dangereux que leur caractère sacré les rend fort respectables, en même temps que leur vie oisive les oblige à voler pour subsister.

Sur la route de Peschawer à Cachemire, un autre fanatique, un séid, c'est-à-dire un soi-disant descendant du Prophète, fait le diable avec dix ou douze mille bandits de son espèce; et il est probable que Rundjet, qu'il fait enrager depuis quelques années, se décidera à lui donner une

chasse vigoureuse très-prochainement. Mais je me tiendrai toujours derrière la ligne des opérations militaires. Si le séid m'empoignait, il me couperait le cou sur-le-champ pour se rendre agréable à Dieu.

Je perds un peu de vue notre politique. Il n'y a pas grand mal, car elle me semble aller tout de travers.

J'ai reçu hier, de Calcutta, une lettre d'adieux de cet homme distingué et aimable que le hasard me fit rencontrer dans l'Himalaya, M. Inglis, richissime négociant de Canton, qui y retourne jouer à perdre ou à gagner des millions. Il me promet de m'écrire souvent de ce pays-là, qu'il connaît admirablement : c'est presque un ami pour moi. Si dans une couple d'années Morlot recevait à mon adresse une petite caisse de plantes de Chine, qu'il ne s'en étonne pas ; car j'ai donné son adresse à M. Robert Inglis, qui m'a promis un cadeau de ce genre.

Adieu, cher ami; je t'embrasse de tout mon cœur.

LI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Camp à Pindaden-Khan, parmi des bosquets de grenadiers et d'orangers en fleurs, sous de grands mûriers, 6 avril 1831.

C'est très-mal à moi, mon cher père, de vous écrire ce soir, car la besogne, qui ne manque pas, devrait passer avant le plaisir ; mais je suis tellement moulu d'une chute de cheval exorbitante, toute fraîche, que je m'accorde ce plaisir comme une fantaisie de malade. — J'ai quitté Lahore le 25 mars, et, le 30, j'arrivai sur les bords du Tchinâb ou Acesines, à Ramnaghur. Le 1er avril, je passai cette rivière en face de Quadabâd, à quinze milles à l'ouest de Ramnaghur. Radjah Goulâb-Singh, que le roi avait chargé de me recevoir à Pindaden-Khan, était venu à ma rencontre jusqu'à trois journées de marche ; c'est, après Rundjet-Singh, le plus grand seigneur du Pundjâb. Comme je vous suppose las des honneurs avec lesquels on me reçoit, je vous épargnerai tous les détails de politesse sike que Goulâb-Singh observa dans la matinée. Le soir, j'allai lui faire une visite de cérémonie dans son camp, où il m'attendait au milieu de toutes les pompes de sa petite cour. Nous nous embrassâmes environ un quart d'heure à nous étouffer, littéralement, jusqu'à nous enlever de terre l'un après l'autre ; et, comme je le trouvai bon diable, comprenant d'abord fort bien mon indoustani, que j'ai

depuis un mois singulièrement persanisé et pundjâbisé, je restai à causer jusqu'à la nuit.

Le lendemain, à l'étape suivante, le radjah me rendit ma visite, et, aux présents qu'il m'avait faits la veille, au nom et par ordre du roi, il ajouta un fusil à deux coups, fait dans ses montagnes d'après un modèle anglais. J'aurais préféré, comme curiosité, un de ses longs fusils à mèche; mais il regardait son fusil à deux coups comme un chef-d'œuvre de l'industrie de l'Himalaya, et vous verrez qu'elle n'est pas brillante. Nous traversâmes hier matin le Jhelum ou Hydaspe, et vînmes camper ici. Je passai la soirée avec mon ami *le Lion à l'eau de rose* [car telle est la signification de Goulâb-Singh : Goul (rose) âb (eau) Singh (lion)], qui est un soldat de fortune, une sorte d'usurpateur. Je suis persuadé que le radjah légitime de Djamou, Kangra, et des autres principautés des montagnes, que Rundjet a transférées à Goulâb-Singh, me plairait moins. Celui-ci est un lion à la guerre, mais nullement un petit-maître à l'eau de rose; c'est un homme de quarante ans, d'une beauté extrême et des manières les plus simples, les plus douces et les plus élégantes. Il m'a mené ce matin voir des mines de sel, qui sont situées à trois lieues dans les montagnes. Nous partîmes à l'aube du jour; la température était délicieuse. Comme j'avais des baromètres à ma suite, je réglai le pas sur l'allure la plus lente de mon cheval, et je ne fis grâce à Goulâb-Singh d'aucune plante nouvelle. Toute pierre qui me parut suspecte fut également examinée, et mon éloquence pundjâbienne fut telle sur la botanique et la géologie, que mon compagnon, charmé de savoir les noms *sanscrit-feringui* de tant

de plantes (leurs noms latins que je lui disais) se mit à herboriser avec moi, et je lui dois plus d'une plante qui m'avait échappé. Il faut qu'un Européen soit absurde pour ne pas savoir attacher prodigieusement par sa conversation un Oriental, à moins qu'il n'ait affaire à une bête. L'Europe, dans les détails les plus vulgaires de sa civilisation, est une mine de merveilles pour ces gens-ci; ils vous écouteraient tout le jour avec plaisir si vous vouliez bien leur montrer ces trésors, sans grandes phrases ni style figuré. — Deux fauteuils couraient devant nous, et, lorsque nous passions près d'un arbre ou que j'avais des paquets de plantes à serrer, le radjah et moi, nous nous asseyions; et, pour peu que notre halte fût de quelques minutes, Goulâb-Singh faisait descendre de cheval une couple de secrétaires, qui, assis par derrière nous, écrivaient à la hâte mes paroles. Me voilà donc sténographié comme la métaphysique de Cousin! Mais je suis plus positif. Ce que ces gens-ci aiment par-dessus tout, c'est la statistique politique de l'Europe, dont ils n'ont aucune idée : la population, la force des armées, les impôts; le produit de chaque branche du revenu public, les axiomes de notre droit civil et criminel, et enfin les grands résultats industriels de l'application des sciences.—Il ne me faut employer ici aucun charlatanisme pour soutenir magnifiquement le caractère sous lequel le gouverneur général m'a fait dépeindre à l'envoyé de Rundjet-Singh, à Delhi. Je n'ai qu'à débiter des vérités d'almanach.

Arrivé aux mines, Goulâb-Singh se montrait fort soucieux, et il commença à me faire de longues histoires sur les éboulements qui y enterrent quelquefois les ouvriers;

sur la chaleur, la mauvaise odeur, la saleté, les voies tortueuses, etc, etc. ; réservant pour le bouquet, que jamais homme comme il faut n'était descendu dans un tel cloaque. Cependant, il me demandait quel était mon bon plaisir : « De vous laisser ici et d'y descendre seul, » lui répondis-je. — Mais, si les pierres allaient s'ébouler sur vous, et que je ne fusse pas là, que pourrais-je dire au roi? » s'écria le bonhomme. Il semble qu'il réponde de moi sur sa tête, tout le temps que je reste confié à ses soins. Il m'accompagna donc, non dans une mine, mais dans plusieurs, et oublia que c'était déroger. Je lui appris, séance tenante, sur les lieux mêmes, un peu de géologie, et, pour continuer la leçon, il m'accompagnera demain à un autre quartier des montagnes. Il m'envoie dire à l'instant, à ma très-grande satisfaction, qu'on a découvert un chemin par où je pourrai faire toute la route à cheval. C'est une grande affaire pour moi, car je suis bien meurtri pour marcher. Il y a huit jours déjà, j'avais fait une chute qui pouvait bien être plus grave, car j'étais tombé sous mon cheval, qui s'était renversé en arrière en se cabrant. Mais j'en avais été quitte, cette fois-là, pour être enterré dans la boue. Aujourd'hui, je voyais le même dénoûment se préparer, mais sur des pierres anguleuses, quand je me dégageai et tombai seul à la renverse.

Vous souvient-il, mon cher père, de m'avoir souvent reproché avec tendresse l'aspérité désagréable de mes manières et leur sécheresse repoussante ? et je convenais de ces torts malheureux de mon caractère... Eh bien, il faut que, depuis quelques années, depuis mon départ de France, mon humeur se soit modifiée bien à mon avan-

tage, car j'ai trop recueilli de preuves d'intérêt de gens trop divers, pour ne pas en rapporter une partie aux qualités dont vous vous affligiez autrefois de me voir si complétement dépourvu. Le hasard ne serait pas si constant en ma faveur ; il faut qu'il y ait de ma part quelque bien-joué, ce qui n'est autre chose que le désir de plaire, produit à mon insu par une disposition habituelle plus bienveillante. — Hier, un de mes domestiques, qui me sert de trésorier parce qu'il sait lire et écrire, et que je le crois plus honnête que les autres, me vola ; il mit dans sa poche quelques roupies que je lui avais commandé de donner à des bateliers. J'eus par hasard la preuve de sa friponnerie. Au lieu de me mettre en colère, et de lui donner peut-être quelques coups de fouet, comme je l'eusse fait probablement, il n'y a pas plus d'un an encore, je lui parlai avec une extrême douceur ; et, quoique je le punisse par une amende au profit des gens qu'il avait voulu voler, et par le refus d'un congé qu'il me demandait, je lui fis faire, et je crois sincèrement, ce que jamais Indien n'avait fait auparavant, l'aveu de sa faute et de son repentir. — Bonsoir, car, à continuer, je ne sais où s'arrêterait ce scandaleux *trumpetting-oneself*, et vous me prendriez en grippe avec raison. J'ai, d'ailleurs, terriblement besoin de m'étendre sur un lit.

Djellalpoor, sur les bords de l'Hydaspe, rive droite,
11 avril 1831.

Dieu soit loué ! mon cher père, sans oublier ce qui est dû de bénédictions à M. Augustin Taboureau, à M. Cordier de Chandernagor, au capitaine Wade de Loodianah et à

M. Allard, qui, ajoutant leurs bons offices les uns au bout des autres, viennent de me faire recevoir, sur les bords de l'Hydaspe, votre n° 15 avec les autres lettres qui l'accompagnaient, et, sous le même pli, le livre de M. Beaumont. Lord William Bentinck y avait ajouté un petit contingent de *Constitutionnel*, et plusieurs autres amis de l'Inde, l'expression d'un souvenir bienveillant. C'est une fête complète; aussi viens-je d'ordonner, pour la célébrer, un jour de halte tout entier. J'en emploierai la moitié à écrire, et le reste à fouiller de nouveau les basses montagnes au pied desquelles je suis campé.

Je commençais à désespérer du sort de ce paquet n° 15, qui s'est laissé devancer par les deux suivants, 16 et 17, et j'ignore entièrement la cause de son retard. La chaîne de notre correspondance a tant d'anneaux, qu'il m'en échappe souvent quelques-uns ; c'est toujours pour moi un petit mystère que la manière dont elle les franchit successivement. Elle me tombe du ciel comme la manne aux Israélites, et, si j'étais dévot, je lui adresserais de superbes remercîments en la ramassant.

Pour venir tard, votre lettre n'en est pas moins bien venue. Je dois à sa lecture une agitation nerveuse de plaisir qui ne se calmera que dans le sommeil de la nuit. Il me faudrait écrire vingt pages pour y répondre ; car elle provoque une foule de pensées que j'aimerais à vous dire et qui ne vous seraient pas moins douces à recevoir; mais le jour n'a que seize heures.

Vous me rappelez les commencements de mon voyage, mes premières marches de Calcutta à Bénarès... Je me regarde de la tête aux pieds pour chercher en moi ce qu'il

y a d'admirable, et ne le trouve pas. Je me retrace le silence et la monotonie de ces premières marches, et je n'aperçois pas ces merveilles que vous y voyez ! Rien ne me paraît si simple et si naturel que de faire de la botanique et de la géologie sur les bords de l'Hydaspe, et de galoper dans le désert avec les longues barbes de mon escorte. La suite de mon voyage réserve un *crescendo* à vos charmantes surprises, et, si votre enchantement débute par le *forte*, que lui restera-t'il pour célébrer mon arrivée à Lahore? *Piano* d'abord.

Vous m'aviez deviné à Bénarès. J'ai passé l'été dernier avec les Lamas, et me voici fort près de Cachemire, où je passerai celui-ci. Il y a quatre routes pour y entrer du côté du Pundjâb : celle de Djammou, celle de Bimber, celle de Mirpoor et Prountche, et enfin, au nord, celle de Mozafferabad. Il eût été dans mes convenances géologiques de prendre cette dernière, d'où j'aurais pu faire une excursion au pied du Hindou-Cosh ; mais un chef de fanatiques afghans, Séyd Ahmed, l'occupe depuis quelques mois, et Rundjet-Singh, qui pourrait l'écraser par une mesure décidée, se contente d'agir mollement et de le tenir confiné dans un pauvre district montagneux. Ahmed y pille et brûle le peu de villages qu'il y a, et ferait de moi pis qu'un musulman si je tombais entre ses mains. J'ai dû à regret renoncer à cette route, que le roi, d'ailleurs, dans l'intérêt de ma sûreté, dont il se regarde comme responsable envers le gouvernement anglais, ne m'eût point permis de prendre.

J'ai quitté avant-hier le radjah Goulâb-Singh, enchanté de lui, comme il l'était de moi. Un courrier partira tous les

jours de mon camp pour lui porter de mes nouvelles, et je lui ai promis de lui écrire quelquefois de *ma main*, en persan, ce qui a paru lui faire un extrême plaisir. Nous sommes assez amis, et il est assez bon diable pour me passer quelques omissions d'étiquette auxquelles je serai exposé en n'empruntant pas la main d'un secrétaire. Ma sûreté, les égards qu'on me prodigue en ce pays, les facilités qu'on m'y accorde pour voyager, tout cela repose sur l'idée de la considération qu'on y attache à mon nom, et je ne dois négliger aucun moyen de la soutenir et de l'accroître. Goulâb-Singh ne sait ni lire ni écrire, et il a peu d'estime pour ce talent vulgaire dans un homme de la classe moyenne dont il est le métier, le gagne-pain; mais, dans un seigneur, et dans un seigneur feringhi, qui plus est, c'est à ses yeux un talent admirable.

J'irai avec mes dix chameaux, c'est-à-dire avec les chameaux du roi, jusqu'à Mirpoor. Là, on leur substituera des mulets pour porter mon bagage, que j'allégerai un peu ; et à Prountche, les mulets seront remplacés par des porteurs. Je n'ai pas l'ennui de tous ces arrangements. C'est mon mehmandar Scheikh-Bodder-Box, qui veille à tout, pourvoit à tout, muni des firmans du roi. On apporte de chaque village à mon camp, des poules ou des chevreaux, du beurre, du lait, des œufs, de la farine ; mon cuisinier, depuis Loodianah, ne m'a jamais apporté de mémoire ; et, moi repu, il y a encore, pour mes gens, de quoi se traiter en princes. Wade m'écrit de Loodianah que Rundjet lui a écrit à mon sujet, et que, de tous les seigneurs européens qu'il a vus, nul ne lui plaît autant que moi. Il le prouve par les attentions dont il me comble.

M. Ventura marche vers Moultan avec dix mille hommes, pour recevoir le tribut des provinces méridionales du Pundjâb; M. Allard avait cru un instant que le maharadjah le destinait à une expéditiion dans les montagnes, contre le Séyd Ahmed; il est campé sur l'Acesines, et se flattait d'abord que nous nous reverrions peut-être à Cachemire; mais son courrier de ce matin détruit cet espoir. Il a été admirable envers moi : chaque jour, je découvre quelque attention nouvelle de sa part, et qu'il a prise à mon insu. Comme les gens de mon escorte appartiennent à un corps de cavalerie qu'il commande, et où il fait seul toutes les promotions, vous jugez aisément que je suis bien gardé. Le lieutenant de ma troupe a bonne chance d'être fait capitaine (*ressceldar*) s'il rapporte de moi à son général un certificat satisfaisant de sa conduite; et c'est ce qu'il aura certainement.

J'ai des firmans du radjah pour servir de sauvegarde aux collections que j'enverrai au fur et à mesure de Cachemire à Loodianah, d'où Wade les dirigera avec la même protection sur Delhi.

J'ignore par quelle route je reviendrai de Cachemire; mais je vous écrirai plus d'une fois avant de songer au retour, et je vous préviendrai constamment de mes marches projetées, aussitôt que je les aurai déterminées.

Ma bourse — objet fort ignoble sans doute, mais, comme on dirait à Haïti, *métal* des plus nécessaires aux voyages, — est des mieux garnies. Je porte mille roupies avec moi (cent louis) et j'en ai quatre mille à toucher à Cachemire. C'est le présent que m'a fait Rundjet-Singh, juste deux ans de mon ridicule traitement du Jardin, avant l'addition

des deux mille francs qu'on y a faite depuis 1830. A Calcutta, il me reste, entre les mains de mon banquier, environ six mille francs, auxquels je dois ajouter le susdit supplément pour les années 1830 et 1831, ce qui fait dix mille francs.

Je ne crains pas qu'on me vole ; — outre qu'il y a six factionnaires en sentinelle pendant la nuit à la garde de mon camp, chaque district où je passe est responsable de tout ce qui peut m'arriver. Tout, jusqu'au cours des saisons, me favorise. Année commune, déjà, à cette époque, la mousson du sud-ouest dévore de ses chaleurs brûlantes le Pundjâb. Bernier, dans les premiers jours de mars 1663, écrivait chaque matin qu'il périrait sans doute dans la journée, et, cette année, des orages, plus fréquents qu'à l'ordinaire en cette saison, rafraîchissent souvent l'atmosphère. Il ne fait encore que très-chaud, et, dans cinq jours, j'entrerai dans les montagnes à Mirpoor ; après quoi, je me moque de la mousson d'été.

Vous parlez avec mépris du tonnerre et des orages d'Europe, comparés à ceux de l'Inde. Il est vrai qu'ils sont terribles dans l'Himalaya ; et, par exemple, j'en ai reçu un ce matin qui se sentait gigantesquement du voisinage de cette grande chaîne ; mais c'est en Europe, cependant, et dans les Alpes, sous le mont Blanc, que j'ai vu le plus beau spectacle en ce genre. Élie de Beaumont était de la partie, et ne l'a assurément pas oublié.

Pour vous prouver ma piété filiale, je viens de changer de vêtements ; et je bois à votre santé un verre de punch qui ne nuira point à la mienne : c'est pour chasser l'humidité, dont j'ai fait ample provision ce matin, en galopant

trois heures dans le déluge pour faire cette étape. C'est dans ces occasions que la vigueur de mon cheval, soi-disant persan, me réconcilie avec son indigne caractère. J'ai songé plusieurs fois à le réformer à cause de ses vices; mais, depuis Bénarès, malgré toute sa malice, il n'a point réussi à me jeter par terre; lui-même jamais n'a manqué du pied, jamais n'a boité, et il est probable qu'il me portera tant que je voyagerai par la voie sèche, à l'exception toutefois du Cachemire, où ses effrois subits, ses écarts et ses entêtements pourraient le jeter avec moi au fond de quelque précipice. J'achèterai à Cachemire, sans regarder au prix, le meilleur *ghoûnte* du Thibet (*ghoûnte*, nom de la race merveilleuse des chevaux de montagnes). Il me servira non-seulement pour cette campagne, mais pour celle que je ferai encore dans l'Himalaya, à l'est du Gange, si le ministre de l'intérieur approuve le projet que j'ai exposé dans mon mémoire. Sinon, j'en ferai présent à Kennedy, ou à lord ou à lady William Bentinck, et ce ne sera pas un cadeau vulgaire.

Il est peu des gens que j'ai connus dans l'Inde avec qui je ne conserve quelques relations : elles sont, de ma part, moins fréquentes que je ne désirerais, faute de loisir; mais leur nombre est si grand ! Je suis le seul de notre nation exposé aux regards de cette petite société anglaise transplantée dans l'Inde pour la gouverner. Là où je passe, je fais nécessairement un petit événement dont chacun garde le souvenir, tandis que ces changements de scène, se renouvelant sans cesse pour moi, ne me laissent pas dans la mémoire une image si durable des figures; mais il en est beaucoup cependant que je n'oublierai jamais. Mes

précédentes lettres vous en auront suffisamment instruit.

Vous parlez bien modestement de vos *Essences réelles!* Quoi de plus réel que ce que vous leur devez, l'amusement innocent de ces vingt dernières années ?... Messieurs les industriels en nieraient sans doute l'utilité, parce qu'ils sont assez bêtes pour ne pas comprendre que la possession d'une idée ou qu'un sentiment peuvent être la source de nos jouissances, tout aussi bien et beaucoup mieux que celle d'un habit du plus beau drap de M. Ternaux, et que la plus grande utilité dans la vie, c'est le plaisir. Continuez donc de distiller ces précieuses *Essences.*

Les *Constitutionnel* de lord William m'ont appris la composition du conseil d'État par M. de Broglie, à qui j'en veux de n'avoir pas fait M. Amédée Taboureau conseiller. Taschereau et lui auront tous deux quelques lignes, dont il faudra qu'ils se contentent ; car, encore une fois, le jour n'a que seize ou dix-huit heures. Adieu, mon cher père, car la part des autres serait trop petite si je faisais la vôtre plus grande encore. Soignez-vous bien ; ne vous faites pas octogénaire à plaisir avant le temps, qui viendra de lui-même assez tôt. Écrivez à Frédéric pour l'amour de moi, contez-lui tout ceci, car je ne compte guère qu'il vienne lire mes lettres à Paris. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

LII

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Sur les bords de l'Hydaspe, à Djellalpoor, 11 avril 1831.

Que de choses à vous dire, cher ami, sur moi, d'abord, — *primo mihi*, puis sur vous autres là-bas, dont les gazettes anglaises et *le Constitutionnel* me racontent l'héroïsme, le patriotisme, la gloire immortelle; que sais-je encore! le mois de juillet 1830 nous a tout à fait relevé de la jean... sucrerie décidée, dont notre nation — la grande nation! — prenait rapidement le caractère aux yeux des autres. Il est fort heureux pour moi que je me trouve parmi les Sikes et les Afghans; car les Anglais, si je fusse resté davantage de l'autre côté du Sutledje où ils règnent, m'eussent fait crever de dîners. J'étais, sans modestie, prodigieusement à la mode parmi eux avant la grande amende honorable du 29 juillet: mais, depuis, j'ai fait tout à fait fureur; et, comme j'étais le seul animal de mon espèce, c'est-à-dire le seul *french gentleman* auquel ils pussent s'en prendre, il m'a fallu payer pour la nation tout entière, dont j'étais l'unique représentant: manger comme un ogre, boire comme un poisson, et parler comme un avocat, lâcher le *speech* à propos et hors de propos, à tout propos enfin : *Gentlemen*, *the deep emotion which I feel*, etc.; puis vient *the undequacy* de votre très-humble *to do justice*, *to such an eloquent*, etc. » — Mais, Dieu

merci, comme je n'ai pas un estomac d'alderman, m'en voilà quitte jusqu'à mon retour à Simlah, dans six mois, où il faudra recommencer de plus belle. En attendant, je ramasse des herbes et des pierres dans la Pentapotamide, — ce qui me paraît infiniment plus classique que le Pundjâb, — et je vais à Cachemire, où, dans ces innocentes occupations, je passerai tout l'été. Rundjet-Singh, le roi de Lahore, a eu le bon esprit d'être amoureux de moi (en tout bien et tout honneur, cependant, circonstance à noter, car, lorsque MM. les Sikes sont amoureux, c'est en général d'une manière bien peu vertueuse). Il me proclame le plus sage des seigneurs feringhis, — un homme demi-dieu ; il me comble de tous les égards les plus flatteurs, m'entoure, dans mes voyages, de la protection la plus complète, pourvoit à tous mes besoins : chameaux, mulets, porteurs, déjeuners, diners ; et, de ce non content, m'envoie encore quelquefois de monstrueux sacs d'argent, ce qui est considéré en ce pays comme la plus grande politesse.

La couleur locale ne manque pas ici. Les Anglais, qui n'ont aucune influence politique dans ce pays, et qui en sont totalement exclus, n'ont pas pu l'y effacer, comme ils ont fait dans l'Inde. Si j'en avais le loisir, je vous conterais ce que c'est que cette cour singulière de Rundjet-Singh, et la forme d'existence intérieure et extérieure de ces Sikes dans ces conditions diverses. Mais, mon cher ami, j'ai bien d'autres chats à fouetter, avec un mémoire de géologie sur le métier, que je dois finir sur les lieux mêmes. Le temps reviendra, j'espère, où nous pourrons passer ensemble une couple de soirées par semaine, et

vous ne perdrez rien pour avoir attendu jusqu'à mon retour. Vous direz que j'imite le baron de Stendhal et son tendre souvenir pour Timothéus, *le plus vif de ses cochers ;* mais il me faudra vous faire passer en revue quantité de chameaux, de chevaux de main, d'éléphants et de brillantes escortes de cavalerie, formant le cortége de Ma Seigneurie : cependant, je vous promets bien de ne pas mentir. Si vous m'en accusez, je crierai à l'envie.

Je vivais à Lahore dans un palais des *Mille et une nuits ;* un bataillon d'infanterie était de service près de moi. Les tambours battaient aux champs quand je mettais le nez dehors ; et, lorsque je me promenais à la fraîcheur du matin dans les allées de mes parterres, les jets d'eau jouaient par milliers alentour. On me donna une fête des plus galantes, avec accompagnement obligé de Cachemiriennes, et, quoiqu'elles eussent le tour des yeux barbouillé de noir et de blanc, j'ai le goût assez dépravé pour ne les en avoir trouvées que plus belles. Mais cela (et *cela* sera tout ce que vous voudrez) leur est égal comme deux œufs.

J'ai une longue barbe, — rousse, il faut bien en convenir ; — mais j'ai gardé, d'ailleurs, l'habit européen ; les chiens ne laissent pas d'aboyer vigoureusement contre cette figure insolite ; les enfants me rendent avec usure la vexation que j'infligeais, il y a vingt ans, avec les autres polissons de mon âge, aux pauvres diables de Turcs que je rencontrais dans les rues ; ils ne se lassent pas de me regarder ; mais je me meus avec mon atmosphère de serviteurs et de cavaliers, qui sont accoutumés à mes allures, et tiennent éloignés sur le second plan ceux qui manifes-

teraient un étonnement indiscret. Il y a quelque jours, j'ai fait faire de la botanique et de la géologie au radjah Goûlâb-Singh, successeur de feu Taxile; et, comme il est convenu que je suis un homme admirable, la perle des sages, chacun porte aux herbes et aux pierres la plus grande vénération. Adieu. — Le *moi* a fait sa part si grande, qu'il ne reste rien pour *vous*. Qu'êtes-vous devenu dans cette bagarre? — Écrivez-le-moi, cher ami. Vous le devez à ma bien sincère amitié.

Je vous embrasse.

LIII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Camp près de Djellalpoor, sur les bords de l'Hydaspe, 11 avril 1831.

Ma dernière lettre, cher ami, était datée de Loodianah, sur la frontière anglaise, dans les derniers jours de février. Je suis entré le 2 mars sur le territoire sike, où j'ai été accueilli de la manière la plus distinguée. Mon père, à qui j'ai écrit de Lahore, vous aura dit, sans doute, la flatteuse réception que j'y ai reçue de Rundjet-Singh, la haute protection dont il m'entoure, et tous les témoignages solides de bienveillance et de considération qu'il me prodigue. Je croyais que les autorités anglaises en avaient épuisé pour moi tous les procédés, mais l'hospitalité du roi du Pundjâb n'est pas moins soigneuse de ma sûreté personnelle, et, de plus, elle est magnifique.

Rundjet m'a accordé le grand khélat de onze pièces, objet d'un grand prix, et il m'a fait un présent de douze mille francs. Une forte escorte de cavalerie m'accompagne partout, et un officier de la maison du roi me suit également, qui lui répond de moi et m'épargne le soin de tous les détails prosaïques du voyage, en même temps que le roi pourvoit généreusement à presque toutes mes dépenses ; chameaux, mulets et porteurs me sont fournis par lui ; ma table d'anachorète est également pourvue et défrayée par ses ordres, et je garde la liberté la plus entière de mes mouvements.

C'est ainsi qu'avant de rentrer dans l'Himalaya et de diriger ma marche vers Cachemire, où je passerai l'été, je viens de décrire un grand arc à l'ouest vers l'Indus, pour visiter des mines célèbres qui me promettaient des observations géologiques intéressantes. J'en reviens satisfait, et, dans cinq jours, j'entrerai à Mirpoor dans le grand Himalaya.

Le dégoût de la deuxième restauration a conduit dans le Pundjâb deux anciens officiers français, dont l'un avait servi plusieurs années à l'état-major de Joseph à Naples et en Espagne, M. Allard.

Tous deux ont fait près de Rundjet-Singh une grande fortune militaire. Ils ont été admirables à mon égard. Par les soins de M. Allard, ma correspondance avec l'Europe et l'Inde anglaise ne souffrira de mon grand éloignement que quelques jours de retard de plus, mais elle ne cessera point d'être aussi fréquente et aussi régulière. Tout ce qui me vient de l'Inde ou de l'Europe est dirigé vers Loodianah, sur la frontière anglaise, où M. Allard a stationné une troupe

de cavalerie du corps qu'il commande. Tout ce qui m'est destiné lui est porté aussitôt par une estafette, et, comme nous échangeons constamment des courriers, toujours il sait où me trouver ; c'est ainsi que, ce matin, j'ai reçu de Paris un paquet de livres et de lettres. J'ignore la cause de ses délais, soit dans nos ports, soit dans les établissements anglais : c'est un paquet que je croyais perdu ; il renferme votre lettre du 28 avril dernier. — Je regrette, bien cher ami, de n'avoir pas le loisir de *vous causer* à mon apaisement, comme vous le faites avec moi; mais j'ai un si grand nombre de lettres à écrire, tant de besogne arriérée déjà; et la journée est si courte, qu'il faudra bien, contre mon désir, être court : la preuve que c'est contre mon désir, c'est que c'est contre ma coutume avec vous.

Le Constitutionnel, que je lis aussi sur les bords de l'Hydaspe, grâce à l'obligeance de mylord William, est un plat et lourd journal ; mais enfin c'est un journal, et c'est une bien admirable chose que des journaux ! j'ai le plaisir de lire ici, à votre insu, vos propres paroles. Vous ne dites pas un mot à la tribune que je ne le recueille. N'est-ce pas comme si je vous entendais? Combien ne me sens-je pas souvent ainsi rapproché de vous ! La confiance avec laquelle je vous vois monter à la tribune est une preuve du sentiment de faveur qui vous accueille. Vous n'auriez pas sans cela cette assurance. Mes journaux anglais vont beaucoup plus loin que mes *Constitutionnel*, et, par eux, je crois comprendre que votre belle motion pour l'abolition de la peine de mort a passé dans les Chambres, et qu'elle a été consentie avec joie par le roi. Il me tarde d'en avoir la confirmation et le détail

dans nos papiers, et d'y lire la proclamation de ce beau triomphe que vous venez d'obtenir.

Merci mille fois de n'avoir pas oublié notre cher Paray. Que je sens bien tout le charme qu'a pour vous cette gracieuse création! Je me dis qu'à votre place, j'aurais fait comme vous, sans doute qu'en faisant la guerre aux bruyères, j'aurais cherché cependant à conserver à l'ensemble ce caractère tout à fait particulier, doux et mélancolique, qui me plaît comme à vous... Nous nous y reverrons quelque jour, j'espère, et nous nous y promènerons encore ensemble dans les allées herbeuses, à la fraîcheur du matin; nous repasserons ensemble les années de notre séparation. . Oh! c'est alors que l'image des scènes de l'Asie se peindra vivement dans mes souvenirs, opposée aux teintes molles et suaves du paisible Paray.

Votre amitié ne s'abuse-t-elle pas sur l'intérêt véritable que peuvent avoir mes lettres? Mon père m'a paru charmé des deux premières que je lui ai écrites après mon départ de Calcutta à Chandernagor et à Bénarès, et qu'il vous avait envoyées à lire le jour même où vous finissiez de m'écrire; mais, si la sincérité de son témoignage ne m'est pas douteuse, sa valeur m'est du moins très-suspecte, et je vous avoue, cher ami, qu'il en est de même du vôtre et pour la même raison. Je ne sais quelle différence il peut y avoir entre mes journaux et ma correspondance, mais j'ai fait quelquefois l'expérience de relire les premiers après un long intervalle, et je ne me suis pas jugé comme vous le faites. Cependant, je ne saurais les écrire avec plus de négligence ou de précipitation que des lettres, car de

celles-ci, par exemple aujourd'hui, j'en ai écrit cinquante-quatre pages de ce petit format, après avoir galopé trois heures le matin pour faire mon étape, et la soirée est longue encore. — Le compliment que vous me faites me serait en vérité le plus agréable de tous, si je le recevais d'autres personnes non prévenues pour moi comme vous l'êtes. Quand il ne s'agit que d'herbes et de pierres, on peut se dispenser d'être amusant, ce n'est pas le lieu ; mais, hors des détails techniques des sciences, c'est — j'en tombe d'accord avec vous — la première qualité dans le noir mis sur le blanc. Quel autre but un habitant de Paris peut-il avoir que son plaisir en cherchant dans un livre sur l'Inde la connaissance de son organisation sociale et politique, et la description des traits sous lesquels s'y montre la nature? Si le livre qui lui apprend ces choses l'ennuie, le livre est mauvais ; car, après tout, c'est du plaisir que cherche le lecteur. Il le pose de côté et ne le continue pas.

La science a des sommités philosophiques qu'il n'est pas impossible de rendre accessibles ou du moins visibles aux esprits qui ne sont pas familiers avec elle. Mon ambition serait de mêler de la physique générale et des considérations élevées d'histoire naturelle à des tableaux d'histoire politique et à des esquisses de mœurs indiennes. Mais comment pourrais-je le faire sans donner à ces dernières une sécheresse et une lourdeur désagréables et sans oublier la simple sévérité du langage dans lequel les sciences doivent s'exprimer? Si je devenais le maître de cet accord, il ne me resterait en outre à écrire qu'une série de mémoires spéciaux, absolument techniques.

Ce sera là un des objets de nos premiers entretiens, lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir ; mais pensez-y et n'attendez pas mon retour pour me conseiller.

Adieu, cher et excellent ami.

LIV

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp à Djellalpoor, sur les bords de l'Hydaspe,
11 avril 1831.

Mon cher Porphyre, le paquet n° 15, que je croyais perdu, puisque j'avais reçu déjà, il y a quatre mois, les n°s 16 et 17, m'est arrivé ce matin avec le livre de Beaumont. J'ai lu les quelques hectares d'écriture qui y étaient enveloppés avec tant de soin, et les additions faites par divers amis de l'Inde à ce courrier. J'ai écrit les dix lettres que tu trouveras jointes ici, et tu concevras aisément que j'en ai assez pour aujourd'hui. Cependant, j'en veux finir, afin d'être demain à mes pierres sans partage; et ce sera tant pis pour toi qui, venant le dernier, auras la plus petite part.

Tu as eu parfaitement raison de t'opposer à ce que l'on publiât aucune partie de mes lettres. Il est impossible qu'elles ne soient pas écrites avec trop de négligence pour plaire à d'autres que des amis. Il me semble que notre père s'est rendu complétement à tes objections contre ces publications prématurées, sinon indiscrètes.

En écrivant aujourd'hui aux uns et aux autres, j'ai cherché à oublier ce que tu me dis de l'échange que chacun fait des lettres qu'il reçoit de moi. Cette pensée m'aurait retenu la plume, ou, du moins, ne l'aurait pas laissée couler assez nonchalamment sur le papier pour en noircir, en un jour, cinquante-huit feuilles, comme je l'ai fait. Cependant, le hasard m'aura servi quelquefois. De Lahore, par exemple, je me souviens, dans ma lettre à notre père, avoir lâché quelque confession incongrue, qui l'aura empêché de la montrer à bien des gens. Je sais et j'aime beaucoup causer à deux ; à trois, c'est tout autre chose ; il en est de même pour écrire. Pour parler comme je pense et sans blague, il me faut la persuasion que je ne serai lu que de celui à qui j'écris. Mais, toi, mon ami, tu me demandes précisément et bien modestement, pauvre Porphyre, un petit mot d'amitié seulement et de blague. Ce n'est pas un ton qui se commande, et je ne saurais jouer aujourd'hui cet air-là ; mais, quand je me sentirai en veine, je songerai à toi, et, comme il y a toujours près de moi encre, plume et papier, tu seras servi à souhait.

Cambessèdes est un excellent garçon, à qui tu feras bien de dire mille amitiés de ma part quand tu le rencontreras. Je lui écrirai de Cachemire avant un mois.

Je tombe de sommeil. Adieu donc, mon cher ami ; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

LV

AU MÊME.

Camp à Nâr, près d'un hameau, dans les bois, parmi les montagnes de la route de Cachemire, 20 avril 1831.

Il m'en coûte, mon cher ami, de ne pas jurer sur le papier, mais je prends fièrement ma revanche dans l'air : c'est qu'au fait, le genre ambulant expose parfois ses amateurs à une telle complication de vexations, que l'envie leur prend de s'asseoir sur la première pierre, de se croiser les bras, de damner le ciel et la terre. Voilà cinq jours que je ne cesse d'être, et très-légitimement (si nos amis libéraux n'ont pas rayé ce mot du dictionnaire), et très-légitimement, dis-je, ou d'une humeur de chien ou positivement en fureur. C'est depuis mon entrée dans les montagnes. Je devais y trouver un équipage de mulets et de porteurs, que le roi avait ordonné dès longtemps pour moi ; mais la puissance du souverain en Asie décroît au moins comme le cube de la distance du lieu où il se trouve. Il résulte de là que déjà, à Soukchinepoor, ma dernière halte dans les plaines, sur les bords du Djelum, les gens dirent qu'ils se souciaient fort peu des ordres du roi, et n'en avaient à recevoir que de son fils aîné, leur dauphin. Le *thanadar* (maire ou commandant) se réfugia dans son fortin de boue avec quelques misérables armés de fusils à mèche, et menaça de faire feu sur ma cavalerie, si elle

insistait pour obtenir tout ce qui m'était dû. Les hameaux d'alentour payèrent pour la rébellion du chef-lieu. Mes gens y allèrent en maraudeurs, et y firent leur part des plus larges, après avoir pris la mienne.

A Mirpoor, où je devais trouver des mulets et des porteurs, rien de prêt. Il me fallait quarante de ces derniers; ils devaient venir chaque jour, et, après trois jours, on n'en avait encore rassemblé aucun. Je bourrais mon mehmandar et le lieutenant de mon escorte; je les accusais de mollesse, de paresse; mais ils se défendaient en rejetant ces délais sur l'insubordination totale des petits chefs des montagnes au roi, et la rébellion habituelle de leurs malheureux sujets contre eux. Quand mes gens parlaient trop haut, les Mirpooriens, qui, ont aussi leur fortin de boue, menaçaient de s'y retirer et d'en fermer les portes. Si mon ami le radjah Goulâb-Singh n'avait pas été à six jours de marche, je lui eusse écrit aussitôt pour le requérir d'envoyer trois ou quatre cents hommes d'infanterie régulière, afin de faire un exemple, et donner cent coups de fouet à MM. de l'état-major de Mirpoor; — mais c'était m'abonner à demeurer là une douzaine de jours, et le lieu était complétement dépourvu d'intérêt. Le thermomètre y montait chaque jour à 34°; et, hier matin, voyant une trentaine de porteurs, je les fis charger du plus indispensable de mon bagage, et, laissant mes deux officiers derrière pour se démêler comme ils le pourraient et aviser au transport du reste, je pris les devants. J'arrivai avant tout mon monde près des bords d'une rivière où je devais camper, et où je ne trouvai pour me recevoir qu'un monstrueux soleil. Les pauvres diables arrivèrent

à la fin, les uns à la suite des autres, à un quart de lieue d'intervalle; et, sur les quatre heures de l'après-midi, je déjeunai. — J'étais entré sur les terres de Goulâb-Singh. On m'en promettait monts et merveilles. Les chefs d'un fort voisin vinrent me faire leur salam. A les entendre, il pleuvait des mulets et des porteurs dans leurs montagnes. Cependant, il ne tomba dans la nuit que de l'oxyde d'hydrogène en quantité incommensurable; et mon noyau d'hier, loin de grossir à la pluie, y fondit comme du sel. Ce matin, quand je demandai si de nouveaux porteurs étaient arrivés, on me dit que ceux d'hier avaient décampé. J'ordonnai qu'on mît à leur recherche mes vingt soldats montagnards, dont il n'était encore arrivé que dix la veille; mais ils étaient de sucre, si les porteurs étaient de sel, car il n'en restait plus aucun vestige après la pluie. Le reste de ma caravane, se traînant avec des ânes pris de force, était sur les dents. Je pris ta longue-vue et regardai à l'horizon pour y trouver quelque village ou faire la course, la traite plutôt, car c'était des porteurs qu'il me fallait: mais pas la moindre trace de fumée que sur le bord opposé de mon torrent, que l'orage de la nuit avait rendu impassable. On déterra cependant à la fin une vingtaine de mes Cachemiriens d'hier, qui s'étaient nichés dans de grandes herbes; et, laissant derrière mon gros mehmandar, pour faire le Prométhée et créer des hommes dans le désert, afin de pourvoir au transport d'une moitié de mon bagage gisant tristement sur le bord du torrent comme les débris d'un naufrage, je poussai en avant, suivi d'une petite colonne portant le plus nécessaire. Aussi écris-je en déjeunant, quoiqu'il ne soit pas encore midi;

c'est que j'ai fait tant de détours, et que j'ai tant grimpé à droite et à gauche dans les montagnes, que je suis arrivé après cette première division. Ici, je puis attendre. Mon cuisinier a quarante œufs, de la farine et du riz à proportion ; il y a autour du hameau quelques champs de blé verts pour les chevaux ; j'ai une tente, une chaise, une table, encre, plumes et papier, comme tu vois ; le site est assez élevé pour n'être que très-chaud, et je laisse à la grâce de Dieu mon arrière-garde. Quant aux soldats montagnards avec leurs fusils à mèche, leurs sabres et leurs boucliers, il en reparaît ici quelques-uns pour échantillon, et ils viennent me dire qu'ils n'ont pas mangé depuis avant-hier, c'est-à-dire depuis qu'ils sont ce qu'on appelle ici de service près de moi. Je les ai chassés comme des chiens : et l'orateur ignore à combien peu il a tenu qu'il n'ait reçu quelques coups de pied au derrière. Pour tout esprit symétrique, mais pour un naturaliste surtout, qui ne s'y reconnaît qu'à l'aide de la méthode, de classifications logiques et ingénieuses, le *sauve qui peut* général, le *va comme je te pousse* de ce pays, choses et gens, est vraiment démontant. L'an passé, en quittant Simlah pour aller au Thibet, je ne demandai à Kennedy que deux de ses gourkhas : ces deux hommes, rompus à la discipline européenne, avaient discipliné comme l'équipage d'un vaisseau ma bande de porteurs, qui s'élevait quelquefois jusqu'à soixante. Un seul eût suffi. Que n'en ai-je une escouade avec moi ! ils feraient plus de besogne et m'épargneraient plus d'ennui que toute la canaille à pied et à cheval qui m'encombre. Kennedy vraiment me l'avait offert ; mais c'eût été contre la règle et, il me parut,

au risque de se compromettre vis-à-vis du gouvernement. Le roi, d'ailleurs, aurait pu s'offenser que *j'envahisse* son territoire avec quelques soldats au service anglais; et je refusai l'offre de ce très-aimable artilleur. Maintenant, je m'en repens.

Pour combler la mesure de cette matinée, — et note bien que j'ignore tout ce qui a pu arriver à mon arrière-garde, et que peut-être elle est encore où elle était hier, attendant comme les émigrés du camp de Villejuif, en mars 1815, des hommes pour se porter en avant; — eh bien, pour combler la mesure, j'ai dû faire preuve d'insolubilité dans l'eau pour arriver ici entier de ma personne; car j'ai reçu, empoché, une couple de déluges sur le chemin. Les étiquettes d'un sac de pierres sont réduites en bouillie par la pluie ; il me faut rechercher leur ordre primitif; c'est le diable : — puis les chevaux de deux de mes cavaliers sont tombés dans une espèce de précipice, d'où on ne les a retirés que fort boiteux. Le mien est déferré. C'est à n'y pas tenir ! L'eau à boire n'est que de la boue, une espèce de chocolat fort dégoûtant, même pour un voyageur indien, qui, après deux ans de courses comme les miennes, doit être peu délicat sur la boisson. Adieu, mon cher ami ; je vais faire un petit tour près de ma tente, et me donner la satisfaction de jurer comme un roulement de tambours. Quand tu as convoyé des parcs d'artillerie avec des bœufs dans les boues de la Pologne, tu as peut-être éprouvé une légère teinture de la vexation qui me jugule. Cependant, il faut faire contre mauvaise fortune bonne tête, si ce n'est bon cœur : user de patience, délier et ne pas rompre, poser et ne pas jeter. — Dieu ! que le beurre de

mon omelette était fort ! quel roquefort ! et que le soleil, qui brille entre deux actes du déluge, est chaud sous une toile mince où l'air s'étouffe ! Sacré...! en voilà une du moins que notre père, si tu la lui donnes à lire, ne sera pas tenté de communiquer à tous nos amis. Pour faire diversion, j'ajouterai en indien : *Bhânne tchoûte!* ce qui est un jurement près duquel tous les nôtres ne sont que très-petits garçons. Adieu.

Le 20, au soir, en dînant.

Ma vexe n'était pas encore à son maximum quand je te barbouillais, ce matin, une longue feuille d'hiéroglyphes. Mais le soleil brille plus vif après l'orage : la réprimande à mon mehmandar a fait effet. Le voici qui arrive avec tout le reste de mon bagage ; plus, douze Cachemiriens qu'il a faits prisonniers dans ce village qui se croyait à l'abri des attaques de mes gens, parce que le torrent était impassable ; mais mon homme l'a traversé, à ce qu'il m'a dit, sur des outres enflées d'air, et, d'assaut, avec quatre soldats, a pris les douze pauvres diables qu'il m'amène.— Pendant ce temps-là, le vizir d'un petit chef des montagnes voisines m'en amenait dix de son cru, en sorte que je nage dans l'abondance ; et, comme je les paye, ce à quoi ils ne s'attendaient aucunement, étant appréhendés de par le roi et soi-disant payés par lui, la bande autour de moi est assez joyeuse. C'est l'abomination de la désolation que de manquer du monde nécessaire, puisque quelques-uns qui manquent rendent inutiles tous ceux que l'on a *empoignés;* aussi, je m'en donne pour quatre ou cinq cents francs par

mois, afin d'avoir bonne réputation et de trouver partout des volontaires, qui sont les meilleurs porteurs comme les meilleurs soldats. Si j'usais du privilége royal qui m'est accordé, les paysans déserteraient leurs villages à mon approche, et mes gens ne trouveraient rien à manger. — Ce matin, rôdant à quelque distance du chemin, dans des collines très-âpres et couvertes de bois épais, je découvris trois hommes cachés. Je cherchais tout autre chose; néanmoins, je les jugeai de bonne prise, et je dis à un de mes gens : « Empoigné ! » C'étaient des paysans d'un hameau voisin, qui s'étaient sauvés pour échapper aux perquisitions à domicile. Ils parurent fort sots d'être dénichés par hasard. Je leur promis qu'on les payerait au lieu de les maltraiter, et ils s'en allaient assez tristes rejoindre le gros de ma troupe, parce qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens, et qu'ils ne croyaient guère à mes paroles dorées.

L'horizon, sans blague ni métaphore, — c'est-à-dire le sciel au-dessus de montagnes des plaines, — s'est aussi bien éclairci. Je me sens fort ragaillardi et en belle disposition de finir ce soir la lecture du livre de Beaumont. Depuis que j'ai été manqué deux fois par la foudre, je préfère toute autre espèce de pétards à ceux du Père éternel, dans l'Himalaya du moins, où ils sont chargés à balle et pas trop mal ajustés. La nuit dernière, je sifflais sur mon grabat comme les gens qui ont peur la nuit dans les rues de Paris. C'est qu'il éclairait à me roussir la moustache, et que le tonnerre semblait frapper à chaque instant quelques arbres du groupe sous lequel j'étais campé; puis j'étais sous cette même tente où, l'an passé, dans le Dhoon, deux de mes gens, qui me changeaient de linge, furent jetés à terre et

momentanément paralysés du côté gauche, par la chute de la foudre sur l'arbre voisin. Je me souviens qu'à la mer je n'aimais guère davantage le tonnerre. Quand on est seul à l'horizon sous un orage avec accompagnement de cette musique, soit sur un vaisseau, soit campé dans un désert, il semble que vos chances d'être atteint sont plus grandes, parce que vous êtes le seul sur qui Jupiter puisse viser; et, quoique assez manchot..., les plus maladroits ont aussi leurs coups de raccroc.

Maudis mon infâme écriture, je te le permets. Excuse-la cependant, ainsi que ce papier de Cachemire, parce qu'à écrire aussi mal sur ce papier glissant, la plume suit la pensée et ne reste jamais en arrière; et le *métal* (style de Saint-Domingue) précieux pour moi, c'est le temps. Tu verras au moins, cher ami, dans tout le désordre de ces longues feuilles, que, pour être à quelques mille lieues de toi, ta pensée ne m'est pas moins vivement présente, et qu'une des plus agréables illusions de ma solitude, c'est de rappeler ton souvenir et de causer avec toi, exactement comme si tu étais là.

Adieu. En vertu de la pluie dont j'ai été si largement et si entièrement saucé ce matin, je vais m'accorder le cigare après mon dîner; — mais ce sera en lisant le mémoire d'Élie de Beaumont. Bonsoir donc, cher ami; je t'embrasse.

LVI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Au camp de Berali, dans une petite plaine au milieu des montagnes, sur la route de Cachemire, 22 avril 1831.

Mon cher père,

Je m'étais bien promis de ne jamais croire aux aventures ; mais force m'est de me rendre à l'évidence, et vous allez être converti comme moi.

Les Indiens et les Persans appellent Cachemire le paradis terrestre. On nous dit que le chemin qui conduit à l'autre est bien étroit et bien difficile : il en est de même de celui de Cachemire, sous tous les points de vue possibles.

C'est à Soukchinepoor, sur les bords de l'Hydaspe, au pied des montagnes, que les premières ombres parurent dans le tableau de mes prospérités ambulantes.

Le chef de cette petite ville, qui appartient en fief à l'un des fils du roi, refusa d'obéir aux firmans de Rundjet-Singh pour fournir à mon camp toutes les provisions nécessaires. Il se renferma dans son fortin de boue avec quelques misérables armés de fusils à mèche, et menaça de faire feu sur mes cavaliers s'ils insistaient davantage pour le faire obéir.

J'écrivis sur-le-champ au roi, à Amritsir, pour me plaindre de ce mépris de son autorité, préjudiciable à

l'hospitalité qu'il entend me témoigner; mes cavaliers se répandirent dans les hameaux d'alentour, et je les vis revenir le soir de la maraude assez lourdement chargés : c'est la règle.

Le lendemain, 16 du présent mois, j'entrai dans l'Himalaya avec mes chameaux et vins camper à Mirpoor, où un nombreux équipage de mulets devait se trouver prêt, à mes ordres, pour remplacer les chameaux, incapables d'aller plus loin dans les montagnes.

Au lieu de mulets, je trouvai à Mirpoor une centaine de coquins, avec leurs fusils à mèche et leur petit fort de boue, assez indifférents aux ordres du radjah, et qui en eussent tenu moins de compte encore si mon ami Goulâb-Singh ne se fût trouvé campé à quelques jours de marche avec trois mille hommes de troupes régulières. C'était dix fois par jour de nouveaux messages de mon mehmandar au chef de la ville et de nouvelles promesses de mulets et de porteurs, mais sans effet pendant deux jours. Le troisième jour, sur le soir, il arriva cependant une vingtaine de porteurs cachemiriens : c'était la moitié du nombre nécessaire. Mais j'enrageais tellement d'être retenu dans un lieu horriblement chaud et totalement dépourvu d'intérêt, que, le 19, je fis charger ces vingt hommes de mon bagage le plus nécessaire, et pris les devants, laissant mon mehmandar derrière avec le reste, et lui faisant une légère réprimande sur sa mollesse.

J'arrivai vers le milieu du jour sur les bords d'un torrent près duquel je devais camper; mais ma petite avant-garde n'y arriva que longtemps après, et je déjeunai au coucher du soleil. Il était nuit quand l'arrière-garde parut,

dans le plus pitoyable équipage. Scheikh Bodder-Box, mon mehmandar, et le lieutenant de mon escorte, Mirza, avaient, comme dirait M. de Foucauld, empoigné une demi-douzaine de pauvres diables et une troupe d'ânes qui apportaient le reste de mon bagage.

Un orage terrible dura toute la nuit, et, comme chat échaudé craint l'eau froide, et l'eau chaude encore davantage, je me souvins que, l'an passé, dans le Dhoon de Deïra, et sur les cimes de Mossouri, le dieu qui lance la foudre n'ajustait pas si mal, en supposant qu'il faisait feu sur moi; et, entendant craquer les arbres d'alentour, et voyant ma tente illuminée presque continuellement par la foudre. j'aurais préféré, je vous l'avoue, une nuit calme et sereine, avec le clair de lune obligé.

Il paraît cependant que Jupiter ne tirait qu'à poudre cette nuit-là, car son épouvantable tapage ne tua ni ne palysa personne.

Mais les torrents de pluie qui servaient d'aliment à cet incendie du ciel, fondirent mes ânes, mes chevaux, mes soldats, mes porteurs, comme s'ils eussent été de sucre.

Au lever du soleil, je ne retrouvai que mes cavaliers, parmi lesquels il y a une espèce de discipline. Mais la pluie les avait rendus torpides comme des serpents enterrés dans la neige; et leurs pauvres chevaux ressemblaient à des chevaux de bois, tant ils étaient roides. Cette petite troupe d'élite se mit cependant peu à peu en mouvement, déterra, à la lettre, quelques-uns de mes soldats à pied, et, assistée de ceux-ci, parvint à ramasser, de droite et de gauche, les vingt Cachemiriens de la veille. Tout le reste avait disparu sans retour.

J'administrai à Bodder-Box une nouvelle réprimande, cette fois sévère; et, lui souhaitant l'art de Prométhée pour improviser vingt porteurs dans un désert, je poussai en avant, suivi, comme la veille, seulement du plus nécessaire de mon bagage.

Le chemin était d'une extrême difficulté: il fallait sans cesse mettre pied à terre; et, malgré tous leurs soins, les chevaux de deux de mes cavaliers tombèrent dans une espèce de précipice, d'où on les tira fort meurtris et fort boiteux. Pour moi, j'étais toujours à pied, le marteau à la main, et sans cesse quittant le sentier, qui n'était qu'une basse et étroite trouée dans un bois très-épais d'arbrisseaux épineux, pour gagner quelque sommet voisin, et relever à la boussole la direction des couches du terrain. Quelques serviteurs armés me suivaient dans les moindres de ces détours; ainsi le voulait la prudence. Je découvris, dans une de ces excursions, trois hommes cachés; et, armant aussitôt mon fusil, j'en rapprochai la crosse de mon épaule; ces trois figures suspectes me prouvèrent par leur effroi l'excès de ma circonspection. C'étaient de pauvres paysans d'un hameau voisin, qui s'étaient enfuis au fond des bois, pour éviter le passage de l'avalanche que le hasard y faisait remonter jusqu'à eux. Ils n'y gagnèrent rien, je les fis prendre et mener sur le chemin, en leur promettant qu'ils seraient payés pour leur peine. Ils grossirent d'autant mes moyens de transport.

Nâr est le nom d'un chétif hameau assez élevé déjà dans les montagnes; et ce fut ma seconde halte. J'y arrivai assez tard, mouillé jusqu'aux os. Bodder-Box ne s'y fit pas attendre longtemps; il vint avec mon arrière-garde, et

quelque luxe de prisonniers. Il avait passé, sur des peaux enflées d'air, le torrent du matin, sur l'autre rive duquel les habitants d'un assez gros village dormaient tranquilles; et, dans le premier moment de la surprise, il avait emmené une trentaine d'hommes.

Je me croyais donc au terme de mes ennuis; mais la famine se déclara le soir dans mon camp. Tous mes gens vinrent me dire qu'ils avaient faim, et qu'il n'y avait rien à manger dans les bois d'alentour. C'etait la faute du mehmandar, qui ne les avait pas prévenus d'emporter avec eux des provisions. Je leur recommandai d'espérer le jour de demain, et commandai aux soldats de les bien garder pendant la nuit.

Mais la nuit fut une autre nuit de déluge; et les soldats, qui ne se croyaient pas insolubles dans l'eau, plantèrent là leur faction pour chercher un abri; et, hier matin, il se trouva un nouveau déficit dans le nombre de mes porteurs. Je fis comme les jours précédents, et partis le premier avec une troupe légère. La distance était plus grande qu'à l'ordinaire, la route très-mauvaise pour un promeneur du Thibet. J'arrivai néanmoins sans accident de mon chef, ni autour de moi, à Nekki, hameau encore plus misérable que celui de la veille. Mon cheval était déferré et boitait fort; j'y regardais moins, parce que la nature du chemin ne permettait que d'aller à pied.

La nuit approchait et je m'étonnais un peu de ne pas voir arriver mon mehmandar, d'autant plus que le reste de mon bagage, mis à flot par ses soins, avait rejoint le camp. Enfin un de ses domestiques vint, tout haletant, dire que son maître avait fait une chute, et s'était cassé le bras.

Contre la règle asiatique de ne pas faire un pas vers un inférieur, je pris le bâton d'un de mes Cachemiriens, et, suivi de plusieurs de ses gens et de mes cavaliers, je descendis du haut de ma montagne vers le blessé, pour lui porter secours. On le disait gisant à deux lieues du camp, dans un vallon; mais je courus trois heures, au risque de bien des entorses et des culbutes, avant de le trouver. J'avoue que son excessive pusillanimité m'inspira du dégoût, et me fit presque regretter d'être venu si vite, sinon si loin. Cette lâcheté, dans un corps d'Hercule, n'était que plus saillante. Il me fut impossible de visiter sa blessure assez bien pour la connaître exactement. Ma visite ne lui servit qu'à l'empêcher de se rendre malade, à force de boire de mauvais rakh pour reprendre ses esprits défaillants, disait-il. Je fis casser la bouteille. La nuit promettait d'être belle, et je laissai le blessé étendu sur un lit, au milieu des forêts de pins, entouré d'une vingtaine de serviteurs ou de soldats pour le soigner et le garder. On devait l'amener ici, aujourd'hui, sur son grabat. Je revins bien tard au camp, à la lueur très-douteuse d'une lune encore bien nouvelle, et par des chemins effrayants. Cependant, je fis prendre à tous mes gens les précautions que je prenais moi-même, et nous nous traînâmes tous sans accident pendant une demi-heure, collés à des murailles immenses, le long d'escarpements verticaux.

J'étais exténué de fatigue, épuisé par une transpiration abondante de quinze heures de marche, sans appétit pour souper. Je fis faire un peu de mauvais punch; et, comme, depuis quatre mois, j'ai entièrement abandonné l'usage des

liqueurs spiritueuses, il m'assoupit sur-le-champ, si même il ne m'enivra à mon insu dans le sommeil.

Ce matin enfin, — car c'est aujourd'hui le grand jour, — personne au camp ne manquait à l'appel, de ceux de ma bande, je veux dire. Elle se mut au lever du soleil sur la croupe des montagnes, en bonne humeur de déjeuner à la première halte; car nous devions venir ici, à Berali, le premier village après Mirpoor.

J'allais à pied, suivant mon cheval boiteux; d'assez mauvaise humeur contre les pierres, à cause de l'ambiguïté de leur nature et de la direction de leurs couches; songeant à mon mehmandar estropié, à la difficulté de le porter dans des chemins affreux à ce village-ci, et à l'impossibilité pour lui de m'accompagner dans mon voyage; et à l'ennui de demander au roi un remplaçant, etc., etc., quand je me trouvai, avec mon arrière-garde cette fois, au pied d'une grande montagne à faces presque verticales et à cime plate, sur le bord de laquelle je distinguais une forteresse. On me dit qu'elle appartenait au roi, et qu'elle était gardée par trois ou quatre cents soldats aux ordres d'un gouverneur royal. Je vis, en effet, bientôt des gens de fort mauvaise mine, avec leurs fusils à mèche, leurs sabres et leurs boucliers, descendre par l'unique sentier qui menait au sommet, et le seul par où il fût possible de passer.

Ils me firent leur salam, et me dirent qu'ils venaient de la part de leur maître pour me montrer la route et veiller à la sûreté de mon bagage. Leur maître, ajoutaient-ils, m'attendait dans la plaine qui couronne la montagne, pour m'offrir ses salutations et un *nazzer* (présent offert par un inférieur à son supérieur). Il n'y avait rien dans ce rap-

port que de très-vraisemblable, et, après une heure d'une montée pénible, j'abordai, à la suite de mes gens, sur la terre ferme de la cime. C'était une jolie pelouse unie; le fort s'élevait au milieu sur une butte, et contribuait à rendre le paysage infiniment pittoresque. Des groupes nombreux de soldats, dans leur accoutrement oriental, n'y manquaient pas, et donnaient à ce paysage toute la couleur locale que MM. du *Globe* peuvent désirer. Je trouvai ma caravane au repos sous un immense figuier sacré, le seul arbre de ces lieux étranges. Je commandai qu'elle poursuivît sa marche ; alors, mes domestiques vinrent me dire qu'on ne le permettait pas, et que c'étaient les gens du fort qui la faisaient s'arrêter là.

Un grand nombre de ceux-ci s'étaient approchés de moi; ils s'écrasaient presque autour de mon cheval, sur lequel j'étais remonté. Mais la curiosité me paraissait leur seul motif; leur foule s'ouvrait à mon ordre. Cependant, elle s'était tellement grossie, que les hommes de mon escorte y étaient comme perdus. Impatient du délai, je commandai qu'on allât chercher au plus vite le gouverneur... Il vint bientôt, au milieu d'un nouveau flot de soldats de plus mauvaise mine encore que les précédents, et si misérablement vêtu lui-même, que je fus obligé de demander à Mirza lequel de ces gueux en guenilles était le chef. Par respect pour le roi, dont il est l'officier, je descendis de cheval pour recevoir ses compliments, attendu que lui-même était à pied. Il m'offrit un chevreau que mon maître d'hôtel emmena... J'avais peine à attendre jusqu'à la fin de sa harangue pour faire éclater mon indignation du refus fait à ma caravane d'avancer ; je l'apostrophai avec véhé-

mence, lui demandant s'il était vrai qu'il eût osé donner un tel ordre. Néal-Singh, car c'est le nom de ce bandit, parut un peu déconcerté de ma violence; et, sans répondre à mon interpellation, il m'offrit de me donner autant de soldats que j'en voudrais pour garder mon bagage; je lui dis que, moi et lui, nous étions les seuls habitants de ce désert, que je n'avais aucun besoin de ses soldats, et que la seule chose que je lui demandasse était de les faire retirer. Il me donna alors à comprendre qu'un tel ordre de sa part ne serait pas obéi; et de nouveau il m'engagea à accepter une garde de sa troupe. Je le crus prudent, et je l'acceptai.

A vue d'œil, cependant, ma position devenait celle d'un prisonnier. Mon djémadar, Mirza, ne parlait plus qu'à mains jointes à Néal-Singh, dont le ton haussait à proportion. Enfin ce dernier, après une longue exposition de toutes les injustices que le roi lui avait faites, et que Théânn-Singh, son ministre (le frère de mon ami Goulâb-Singh), avait provoquées, me déclara, à mains jointes, notez ceci, et dans le langage le plus humble et le plus soumis, qu'ayant, dans la possession de ma personne, le moyen de forcer le roi à réparer ses torts envers lui, il me garderait prisonnier jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice, et que moi, mon escorte et mon bagage lui servirions d'otages et de caution.

Cet homme s'était échauffé au récit de ses misères : « Elles étaient le prix de sa fidélité ; Goulâb-Singh avait voulu l'obliger à lui rendre cette forteresse, confiée à sa garde par le roi. C'était pour l'avoir constamment défendue contre ce seigneur que son frère Théânn-Singh, placé près du roi, avait rendu inutiles tous les ordres de

celui-ci pour le payement de sa solde. Depuis trois ans, il n'avait rien reçu ; il n'avait pas de meilleur habit que ces guenilles qu'il me montrait. Ses soldats vivaient de l'herbe des prairies et des feuilles des arbres... »

Je voyais avec un secret, oh! bien secret déplaisir, l'effet de cette éloquence sur la multitude affamée et armée au pouvoir de laquelle j'étais tombé. Une clameur générale s'élevait fréquemment au-dessus de la voix du chef, et la conclusion de son discours n'en fut point le passage le moins applaudi de cette manière menaçante. Chacun, en l'écoutant, examinait la mèche allumée de son fusil et en faisait tomber la cendre. Plusieurs des soldats voulurent parler à leur tour ; mais je commandai impérieusement silence à cette affreuse canaille, et je n'entendis plus que des murmures, assez faibles pour que le chef osât lui-même les réprimer. Le calme indifférent que j'affectais et la hauteur sans effort de mon langage imposèrent à ces malheureux. Mon mépris les accablait. Ils n'avaient sans doute jamais entendu un de leurs radjahs parler de lui-même, comme je le faisais, à la troisième personne. Rundjet-Singh seul le fait dans le Pundjâb; et, tandis que je me rendais à moi-même ces respects, je ne leur parlais que comme à des serviteurs. Je parvins, par cette manœuvre, à les éloigner la plupart de leur chef, que je traitais avec la même familiarité, mais avec un accent de bienveillance et de protection. Je l'emmenai à l'ombre de ce grand figuier que je vous ai dit, pour l'entretenir moins publiquement. Je l'y fis asseoir humblement par terre, tandis que j'avais fait préparer pour moi une de mes chaises. Il semblait pressé d'entrer en matière; mais j'appelai mon maître d'hôtel

pour m'apporter un verre d'eau sucrée, ce qui fut long à préparer. Je me plaignis de la chaleur, et commandai à un autre de mes domestiques de tenir un parasol au-dessus de moi, à un autre de m'éventer avec un plumeau de plumes de paon. Je pris toutes mes aises, non-seulement sans en rien rabattre de mon ordinaire, mais en y ajoutant, je vous assure, largement, laissant Néal-Singh par terre dans toute son humilité, pour réfléchir en silence sur la grandeur du crime qu'il pouvait avoir eu l'idée de commettre, sur la grandeur terrible de ses conséquences; et je lui expliquai alors sous quels auspices j'étais venu dans ce pays, et la vengeance terrible que le roi ne manquerait pas de tirer de tout affront que je pourrais recevoir dans ses États, pour convaincre le gouvernement anglais qu'il n'en était pas l'instigateur.

Mon homme protesta qu'il n'avait contre moi aucun dessein criminel; il ne doutait pas que le roi, me sachant entre ses mains, ne lui payât ce qu'il lui devait depuis si longtemps, pour m'en tirer. Je lui représentai qu'après avoir fait au pouvoir de Rundjet un tel outrage, il ne pourrait jamais se flatter d'un pardon sincère, et qu'il en payerait tôt ou tard la peine par un châtiment cruel; j'affectai de n'être point menaçant en lui disant ces choses; j'affectai de ne lui parler que dans son propre intérêt; et cette adresse ne fut pas sans succès. Néal-Singh, alors, me proposa de me laisser aller libre, et de ne retenir que mon bagage. Je rejetai cette idée par des considérations qui devaient lui faire sentir davantage la distance qu'il y avait de moi à lui. Voyager sans mes tentes! sans mes meubles! sans mes livres! sans tous mes vêtements, moi

qui en change deux fois le jour! Ce qu'il me proposait là était absurde... impossible! Je regardai à ma montre, et dis à mon maître d'hôtel que c'était l'heure du déjeuner, et lui commandai de le servir sans délai. Je savais très-bien qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir rien de prêt, puisque toute ma caravane était prisonnière sous la garde des gens de Néal-Singh, devant lesquels mes serviteurs n'avaient garde d'ouvrir aucun paquet. J'ordonnai qu'on apportât du lait. Le maître d'hôtel à bout me demanda où le trouver, où le prendre. « N'entendez-vous pas, dis-je à Néal-Singh, que le seigneur désire avoir du lait? Envoyez au plus vite dans les hameaux voisins, afin que l'on en apporte sans délai. » — Le brigand était un peu étourdi de cette politique; et, dans son incertitude, il expédia quelques-uns de ses sous-brigands en quête du breuvage demandé. Je les regardai partir, et, quand ils furent à une centaine de pas, je les rappelai, et je dis à mon maître d'hôtel de leur bien expliquer que c'était du lait de vache, et non de buffle ou de chèvre, qu'il me fallait, et qu'ils devaient le faire tirer devant eux.

J'habituais à dessein ces bandits à m'obéir dans des détails insignifiants, pour les rendre de composition plus facile dans la grande affaire qui me restait à traiter avec eux, et dont j'éloignais le moment par une multitude d'artifices, voyant que cette espèce de trêve favorisait mes intérêts par l'ascendant que Néal-Singh me laissait prendre sur lui. Quand je crus le moment favorable, je lui proposai un présent et l'appui de ma recommandation près du roi. Il m'avait montré tant de bons royaux, restés assignats entre ses mains, qu'un chiffon de papier de plus, écrit de ma main,

ne devait pas lui paraître un grand surcroît de richesses; et c'est la raison pourquoi je fus le premier à y ajouter l'offre de quelque chose de plus solide. Il me demanda aussitôt deux mille roupies... Quelques-uns de ses gens rassemblés autour de nous crièrent: « Non! non! dix mille! » ce qui ne leur valut de ma part qu'une apostrophe dédaigneuse que nul n'osa relever, et qui parut confondre tellement ceux-là aux yeux des autres, qu'aucun ne s'avisa d'interrompre ensuite mon entretien avec leur chef. « Ni dix mille, ni deux mille, ni même mille; par la raison que je ne les ai pas. Mais, en considération de votre position malheureuse, je vous donnerai cinq cents roupies. — Cinq cents roupies! s'écria-t-il; à quoi bon? Nous sommes ici quatre cents hommes qui, depuis trois ans, mourons de faim! Deux mille roupies, ou rester ici prisonnier! » Sans paraître faire attention à son alternative, je levai les épaules à l'absurdité de sa demande, et lui offris de s'en faire convaincre par mon trésorier; et il accepta avec empressement la proposition de voir compter mes trésors. Je le repris avec hauteur, avec sévérité, avec mépris, de ce mouvement, comme si ce que j'avais dit pouvait n'être pas la vérité. « Les Asiatiques, lui dis-je, sont des misérables qui se parjurent pour un écu; mais n'avez-vous pas entendu parler de ce que c'est que la parole d'un seigneur chrétien? » Et il me faisait à mains jointes des excuses, protestait qu'il me croyait; mais répétait que cinq cents roupies ne pouvaient suffire à tant de gens.

Je changeai le lieu de notre conférence : apercevant un petit vallon ombragé, je dis à Néal-Singh d'y venir avec moi pour la continuer; et j'avais grand soin d'avoir continuel-

lement besoin de quelque objet renfermé dans mes malles, pour me faire suivre de tout mon bagage, et constater, aux yeux des misérables qui m'entouraient qu'il y avait une mesure dans la rébellion de leur chef, et que je ne me considérais nullement comme leur prisonnier. Je m'arrêtai vingt fois pour regarder de près quelque plante, pour l'observer à la loupe, la faire cueillir et serrer dans un livre par un de mes serviteurs dont c'est l'emploi. Néal-Singh eut à répondre à mes questions sur leurs noms, leurs usages. Ces lenteurs, ces hauteurs, donnaient à la foule des soldats montagnards un dépit, une humeur manifeste, mais désormais silencieuse.

J'avais cependant bien amélioré ma position. Cet homme qui me tenait prisonnier, qui était le maître de ma vie, me laissait lui promettre ma protection. Il se plaignait de n'avoir jamais pu faire connaître au roi ses griefs, parce que Théânn-Singh interceptait sa correspondance et l'empêchait de parvenir jusqu'au roi. Il me pria d'écrire à M. Allard, afin qu'il en voulût bien être le canal : et sur-le-champ j'écrivis à mon ami pour lui conter mon aventure, en regrettant de ne pouvoir lui en dire la fin. Cette lettre fut reçue avec toute sorte de démonstrations de respect. C'est toujours quelque chose que des formes polies dans un voleur. L'idée de me garder prisonnier avait été peu à peu abandonnée, quoique cependant j'eusse répété fermement que je n'avais pas mille roupies. Je m'informais des routes, des distances, de celle du village prochain (celui-ci), des ressources qu'il offrirait à ma caravane affamée depuis deux jours ; je réussis à y faire envoyer mes tentes et l'office en avant ; je manœuvrais de manière à sauver

même les cinq cents roupies que j'avais offertes d'abord, le couteau sur la gorge. Mais je vis l'impopularité du chef parmi les siens croître tellement, que, pour en prévenir l'explosion, qui eût été le pillage général de mon bagage, et peut-être bien des coups de fusil à bout portant, je fis la part de la tempête, et, d'un air gracieux, dis à mon trésorier de compter cinq cents roupies à Néal-Singh.

Le reste de mon aventure n'est que comique. Le voleur en chef m'assura qu'il ne me prenait pas cet argent, et qu'il ne voudrait même le recevoir qu'autant que je déclarerais que c'était mon bon plaisir de le lui donner. Il me donna presque envie de rire par l'humilité de ses protestations : « Désormais il allait être mon serviteur, parce qu'il aurait mangé de mon sel (figure populaire dans toutes les langues de l'Inde) ; sans son excessive misère, il m'aurait fait un autre nazzer (offrande) que celui d'un chevreau ; mais je connaissais bien par là sa soumission à tous mes désirs, et je savais combien il était pauvre, moi qui le traitais si généreusement... » Mon domestique n'eut qu'à prendre quelques roupies dans un sac pour les mettre dans un autre plus gros, afin de compléter cinq cents roupies. Il donna le sac à Néal-Singh, qui, d'un air humble et suppliant, me pria de vouloir bien toucher cet argent, et lui toucher la main quand il le recevrait, pour lui prouver que ce présent était un pur effet de ma bonté et de ma satisfaction pour ses services. Je consentis, — de la main gauche ; — et, quand mon voleur sentit se poser légèrement sur sa main le doigt dont j'avais touché le sac qu'on lui donnait, il se prosterna, et s'écria qu'il était le plus fidèle, le plus reconnaissant, le plus dévoué de mes serviteurs

et, si je lui permettais de prendre ce nom, le plus inviolable de mes amis. Il dit alors quelques mots à Mirza pour prendre de lui quelques roupies, et mon pauvre diable de lieutenant, les mains jointes, et d'un air bien piteux, s'excusait sur sa très-véritable pauvreté, quand je lui rendis confiance, en disant impérativement au voleur qu'il avait mangé mon sel, et que Mirza mangeait aussi mon sel. Je leur fis prendre la main l'un à l'autre pour cimenter cette amitié de théâtre, et, de mon chef, je commandai à ma caravane de se remettre en route : *A Berali !* Néal-Singh m'offrit une cinquantaine de ses bandits pour y escorter mes gens, ce que je refusai prudemment ; je lui en demandai cinq, et lui ordonnai, car en paroles j'étais le maître et n'avais guère cessé de l'être, de faire rentrer tous les autres dans la forteresse. En prenant congé de moi, ce qui se traduira par *en me rendant la liberté*, il me fit, à voix basse, la demande d'une bouteille de vin ; j'eus la bonne foi de la lui envoyer après la lui avoir promise. [illegible] cependant, que ce serait trop ridicule de faire vider à ma santé une bouteille de mon vieux porto à un pareil coquin, et je lui en ai envoyé une de râkh de Delhi, qui me sert d'esprit-de-vin.

Les cinq bandits qu'il m'avait donnés paraissaient fort mal à l'aise de se trouver, dans ma troupe, du parti de la minorité. Ils s'en échappèrent au détour d'une montagne ; et, se joignant à quelques autres qui étaient passés en contrebande, ils volèrent la chèvre maigre qu'un de mes gens faisait marcher devant lui, et qui eût été incontestablement le mets le plus cher dont j'eusse goûté.

Ce village est exposé aux attaques de Né[illegible]

la faim le fait sortir des bois ; et il serait possible que l'odeur de mes roupies, quoiqu'ils sachent qu'il ne m'en reste pas trois cents, y attirât cette nuit des gens de sa bande. Mais les miens sont sur leurs gardes, et capables de repousser, s'ils en ont le cœur, ce dont je doute, une attaque qui ne serait point faite par la troupe entière de Néal-Singh. Je vous écris avec mes pistolets sur la table, d'autres au chevet de mon lit, et mon fusil appuyé contre lui. Je ne doute pas que deux hommes jetés par terre, du premier coup, ne fassent beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, à moins qu'ils ne soient, comme ce matin, en majorité accablante.

Demain, j'irai camper près d'une petite ville, en sûreté complète jusqu'à Cachemire. Je m'en flatte. Ma caravane s'y ravitaillera, et j'expédierai des courriers par une autre route, pour informer le roi de mon aventure, lui en demander réparation, et pour dire à M. Allard sa terminaison à l'amiable. Malheur au plus dévoué de mes serviteurs, au plus inviolable de mes amis, si Rundjet-Singh charge M. Allard de le châtier de son insolence! Il a bonne chance d'être pendu à ce figuier sacré, témoin de sa trahison ; et ce sera le plus grand service que M. Allard puisse lui rendre ; car, s'il le livre au roi, il ne gardera sa vie que si elle résiste à d'horribles mutilations, et je souhaite que M. Allard lui rende ce service. J'ai, il est vrai, solennellement déclaré que j'étais charmé de lui donner cinq cents roupies, et il est vrai que j'étais charmé d'en être quitte pour cela. Ma satisfaction, vous l'imaginez bien, n'était que relative.

Je suppose, ce soir (dix heures), que Bodder-Box, ayant

eu vent de mon aventure, ne sera pas venu se jeter dans le guêpier. Mais il n'y a point d'autre route en avant ; et le manque de provisions lui rendra peut-être impossible de retourner à Mirpoor. Néal-Singh lui fera payer cher sa bienvenue, s'il l'attrape ; car c'est l'homme de confiance de Théânn-Singh, l'artisan de ses infortunes. Il me paraît, au reste, être un assez mauvais sujet, et, comme mehmandar, assez peu regrettable.

J'espère, mon cher père, n'avoir pas à grossir cette lettre, déjà longue d'un premier jet, d'autres histoires de ce genre. Mais, enfin, si vous êtes obligé de reconnaître désormais qu'il y a réellement des aventures, vous voyez à combien peu de chose, en définitive, elle se réduisent. Celle-ci me coûte cinquante louis ; mais le radjah m'en a donné cinq cents : je joue donc sur le velours.

Je n'ai rien à me reprocher dans celle-ci ; toute la prudence humaine ne pouvait la conjurer. La violence eût coûté la vie à quelques-uns des brigands, mais sans laisser à aucun de mes gens la moindre chance d'échapper au massacre. Je ne pouvais faire que de la diplomatie, et j'estime m'en être assez bien tiré, en sauvant une grosse lettre à vue de deux cents louis sur Cachemire et le khelat du roi, en sauvant si complétement les formes aussi, pour croire que le marquis de ***, le duc de *** et le prince de ***, mes anciens camarades du lycée, mais maintenant de hauts et puissants seigneurs très-capables, et du bois dont on fait des ambassadeurs (ce qui paraît assez comique), n'eussent pas fait mieux. Mais, quelque jour, rapproché de vous, rentré dans le cercle monotone d'une vie sédentaire européenne, j'aurai plus de plaisir à me rappeler

ces souvenirs diplomatiques de ma jeunesse, que Leurs susdites Seigneuries à se rappeler leurs ambassades. Je ne leur envie rien : le genre ambulant, dont j'ai eu à vous conter aujourd'hui les vicissitudes, a aussi, et dans le présent, ses plaisirs qu'on ignore à Paris. Je laisse mon imagination s'y livrer et s'abandonner à ce charme ; tandis que mon esprit est continuellement occupé d'objets d'études positives ; ajoutez à cela quelque peu de philosophie, pour laquelle je ne crois pas être fort obligé à notre ami Sénèque, une bonne santé et des jambes excellentes ; et croyez que c'est plutôt moi dont on devrait envier la condition. Adieu.

Camp à Kotell, 23 avril.

Eh bien, je suis quitte de Néal-Singh, et n'ai plus rien à redouter de ses attaques nocturnes ! Que n'était-il écrit là-haut que j'arriverais un jour plus tard sur ses terres ! Il m'eût volé ce matin ; mais, à l'heure qu'il est, je lui ferais rendre gorge, et lui ferais donner cent coups de fouet pour reconnaître ses bons et loyaux services. Voici comment. Ce matin, à peu de distance de Berali, je me croisai sur le chemin avec l'armée qui revient de Cachemire ; et, comme l était impossible à deux chevaux, et souvent même à deux piétons, de passer à la fois dans ces sentiers, le long des précipices, je m'assis à l'ombre sur le bord du chemin, et passai en revue deux ou trois mille hommes, qui défilèrent devant moi. Leur commandant, Scheikh-Nour-Mouhammed, descendit de cheval et m'aborda respectueusement, m'offrant quelques roupies en nazzer. Je le fis asseoir sans façon sur l'herbe auprès de moi, et je restai plus d'une heure à causer avec lui. Je lui contai ma déconfiture d'hier, et,

séance tenante, j'en écrivis tous les détails essentiels à M. Allard, afin qu'il en informât au plus tôt le roi. Scheikh-Nour-Mouhammed me promit de remettre lui-même cette lettre à M. Allard, dont il rejoindra le camp dans six jours. Chemin faisant, il s'informera si Néal-Singh a empoigné mon mehmandar, et, dans ce cas, il l'assiégera dans sa forteresse. Il m'offrait, à tout évènement, de faire ce petit siége pour faire punir au plus vite ce bandit. Mais je l'en ai dissuadé, parce que je désire que le roi ait l'initiative de la satisfaction que j'attends. Pour avoir le plaisir d'y prendre part, j'eusse accepté sans doute l'offre polie de Nour-Mouhammed, si j'eusse rencontré hier son armée.

Cette armée s'en retourne à Lahore fort mécontente. Le dernier soubah de Cachemire, qui l'avait formée, la traitait généreusement ; et elle sait que par le roi elle sera mal payée. Elle est, d'ailleurs, irritée contre lui, à cause de l'injustice révoltante qu'il a commise envers leur ancien chef. Sans quelques compagnies, jadis disciplinées, qui s'en allaient sur la route, mêlées à la horde de Sikes irréguliers, mon bagage aurait peut-être été pillé. Mais, une fois que j'eus rencontré le scheikh, cette effrayante cohue se tut, et présenta les armes en passant devant moi.

Au bord de la route, après l'avoir croisée tout entière, je vis le cadavre d'un homme pendu à un arbre, le matin même, il paraissait. Je demandai qui il était et pourquoi on l'avait pendu ; mais tous les passants semblaient si indifférents à ce spectacle, qu'aucun n'en savait plus que moi. La vie d'un pauvre homme ! c'est si peu de chose dans l'Orient !

Il faut avoir voyagé dans le Pundjâb pour connaître

quel immense bienfait c'est pour l'humanité, que la domination des Anglais dans l'Inde! Que de misères elle épargne à quatre-vingts millions d'hommes! Il y a dans le Pundjâb, une fraction énorme de la population qui ne subsiste que par son fusil : elle est peut-être la plus misérable de toutes; mais enfin, en bonne justice, elle n'aurait droit qu'à être pendue. Je ne puis être témoin des maux affreux d'un tel système, sans désirer ardemment voir les Anglais porter leurs frontières du Sutledje à l'Indus, et les Russes occuper l'autre rive de ce fleuve. On croit généralement que ce sera le jour d'un choc terrible entre ces deux grandes puissances, qui décidera du sort de toute l'Asie à l'occident de l'Irady; mais je pense, au contraire, qu'alors seulement, la paix régnera partout dans ces vastes contrées. La civilisation européenne *mérite* d'envahir l'univers. A défaut de la *civilisation* de l'Occident, sa *domination* seule est encore pour les peuples des autres parties du monde un immense bienfait; et c'est probablement le seul que ses institutions religieuses nous permettront de rendre à l'Orient.

Camp à Kohouta, vallée de Betâr, 1er mai.

J'ai fait bien peu de chemin depuis huit jours; mais bêtes et gens avaient grand besoin de repos à Koteli, où il n'y avait rien de ce qui les eût refaits pro mptement. Je suis arrivé le 27 avril à Prountche, dans un état pitoyable, crachant le sang. J'ai coupé court au mal par une manœuvre hardie; j'ai fait pêcher des sangsues dans les rivières d'alentour, et m'en suis fait appliquer soixante-cinq sur la poitrine et sur l'épigastre; et, pour réparer

cette grande perte de sang, j'ai fait tuer deux moutons par jour, dont j'ai mangé autant que j'ai pu, et me voici parfaitement rétabli. C'était sans doute un refroidissement à la suite d'une marche forcée, qui m'avait entrepris la poitrine : que voulez-vous ! il y a des marches où il faut traverser quatre torrents d'eau glacée plus haut que la ceinture. On est trop heureux de ne s'y pas noyer.

Il y a une grande éclaircie dans l'horizon menaçant dont j'étais encore entouré de toutes parts à Koteli. Après demain, je franchirai la chaîne qui sépare le bassin de Cachemire de cette mer de montagnes !

Il y a bien, à peu de distance du passage, une forteresse du roi, à Ouri ; mais elle est trop voisine d'un grand centre d'autorité, Cachemire, pour que le killadar (gouverneur) se permette les libertés que Néal-Singh a prises avec moi. D'ailleurs, je n'ai plus le sou.

J'ai écrit de Koteli au roi pour lui conter mon aventure et lui en demander satisfaction. Dans quinze jours, j'aurai sa réponse.

Je l'ai écrite aussi à Wade, que lord William Bentinck envoie en mission à Lahore, pour rendre au radjah les compliments dont celui-ci vient de lui envoyer une cargaison à Simlah. Il importe à ma sûreté, dans mes excursions futures, que mon brigand reçoive un châtiment exemplaire.

Cachemire, 15 mai 1831.

Enfin m'y voilà, et depuis plusieurs jours. Le col de Prountche, quoique encore encombré de neiges, n'a été qu'un jeu pour moi. L'an passé, au Thibet, j'étais monté plusieurs fois à des hauteurs presque doubles.

J'ai bien encore trouvé sur mon chemin des gens qui se souciaient fort peu des ordres du roi : mais leur indiscipline ne m'a opposé aucun obstacle considérable. Je suis arrivé ici le 9. Le gouverneur, informé de mon approche, envoya son bateau et ses officiers pour me recevoir à deux lieues de la ville, et me conduire au jardin préparé pour ma demeure. Il est planté de lilas et de rosiers qui ne sont pas encore fleuris et d'immenses platanes. A l'un des angles s'élève un petit pavillon qui domine le lac ; j'y suis établi. Mes gens sont auprès, sous mes tentes tendues sous de grands arbres. On bâtit à la hâte des baraques pour mes cavaliers et leurs chevaux.

Si le gouverneur de Cachemire eût été un grand seigneur, je n'aurais pas hésité à lui faire la première visite ; mais c'est un homme de bas lieu qui n'est là qu'en passant, et je refusai de lui payer cette déférence. Pour un parvenu, il a été d'assez bonne composition. Il fut convenu, dès le premier jour, que notre entrevue aurait lieu le lendemain à Schâhlibagh, le Trianon des anciens empereurs mogols. C'est un petit palais, maintenant abandonné, mais encore charmant par sa position et ses magnifiques ombrages. Il est situé à deux lieues de chez moi, de l'autre côté du lac. Le gouverneur m'envoya son bateau et une garde nombreuse qui montait une flottille, et je me rendis à Schâhlibagh sur mon amiral. Le gouverneur avait ordonné une fête pour me recevoir. Les eaux jouaient dans les jardins, où se pressait la foule : l'armée sike, dans son costume magnifique et pittoresque, en occupait toutes les avenues. Danse et musique n'attendaient que moi pour commencer. Le gouverneur frotta sa longue barbe contre

mon épaule gauche, tandis que je frottais la mienne sur son épaule droite : nous nous assîmes l'un près de l'autre, sur des chaises ; la cour vice-royale s'assit autour de nous sur le tapis, et, après l'échange banal des compliments d'usage, la fête commença.

Cet insipide intermède de chants et de danse que les Orientaux regardent avec plaisir du matin au soir, s'appelle *nautche*. Il n'est gracieux qu'à Delhi. Les beautés de Cachemire n'avaient dans leurs yeux aucune compensation pour la monotonie de leur danse et de leur chant; elles étaient plus brunes — c'est-à-dire plus noires — que les chœurs et ballets de Lahore, d'Amritsir, de Loodianah et de Delhi. Je restai tant que je trouvai plaisir à regarder l'architecture bizarre du palais, la variété et l'éclat des groupes de figures guerrières qui se pressaient à alentour, la grandeur colossale des arbres, les gazons frais, les cascades, et, dans l'éloignement, les montagnes bleuâtres et leurs sommets blanchis... Après une demi-heure, je pris congé de mon vice-roi, et revins chez moi dans le même ordre selon lequel j'étais allé.

Mon pavillon n'avait que des murs de dentelle... Il n'était fermé que de persiennes élégamment découpées avec un art infini. Il était ouvert à tous les vents et aux regards curieux des oisifs Cachemiriens, qui venaient par milliers alentour, dans leurs petits bateaux, me regarder comme une bête féroce dans sa cage, au travers des barreaux. Je l'ai fait tendre intérieurement de toiles qui m'y abritent, tant bien que mal, du vent, et m'y cachent complétement à la curiosité publique. Le gouverneur m'a envoyé une garde nombreuse d'un corps semi-régulier, qu'il com-

mande plus spécialement. Il y a des factionnaires tout autour du jardin, et il pleut des coups de bâton sur les indiscrets qui s'en approchent. Il me faut bien l'ordonner : on ne me respecterait pas sans cela ! Ce joli lieu me servira de demeure, ou plutôt de quartier général, pendant les cinq mois à venir. Sa position est assez centrale au milieu de ce pays. J'y laisserai le plus lourd de mon bagage; et, tantôt en bateau, tantôt à cheval ou à pied, selon la nature des lieux à visiter, je ferai alentour une série d'excursions. La magnificence du roi m'a pu permettre de faire les dépenses nécessaires à la formation de grandes collections de zoologie. Je compte en cinq mois doubler ici le bagage que je traîne à ma suite.

Je n'étais pas sans quelques craintes en venant ici : depuis plusieurs années, un Afghan fanatique, Séid-Ahmed, menaçait Cachemire. Mais, avant-hier, le fort tira une salve royale, et le gouverneur m'envoya dire que Cheyr-Singh, un des fils du roi, venait de lui livrer, près de Mozafferabad, une bataille dans laquelle il avait péri avec toute son armée. Le bruit public ajoute que Cheyr-Singh va venir ici comme vice-roi. Quoique j'aie à me louer extrêmement des attentions du gouvernement actuel, je désire l'arrivée du prince ; il est fort ami de M. Allard, et ne peut manquer de me bien traiter. Son autorité sera bien plus puissante en ce pays que celle du chef actuel, et me protégera bien plus efficacement dans mes excursions. Au reste, chacun sait à présent qu'il ne faut pas badiner avec moi. Un firman royal est arrivé avant-hier, qui annonce que le roi, instruit de mon aventure à Toloutchi, a chassé Néal-Singh, l'a ruiné, et a commandé qu'on lui coupât le nez et les oreilles, s'il

se présentait à Lahore. Le même firman ordonnait, en outre, au gouverneur de m'envoyer aussitôt cinq cents roupies, ce qui est évidemment, de la part du roi, la restitution de la somme que Néal-Singh m'avait extorquée. La manière dont le roi parle de moi dans ce firman exprime une grande considération, une bienveillance réelle, et a produit ici un effet merveilleux. J'écrirai dans peu de jours à Rundjet pour le remercier.

Comme je redoutais la cruauté dont Néal-Singh est menacé par la vengeance du roi, dans la lettre où je l'instruisais de mon aventure, j'avais pris la liberté de marquer le châtiment que je désirais pour le coupable. Je contais au roi comment il m'avait mystifié, au point de m'obliger à déclarer que c'était mon bon plaisir de lui donner cinq cents roupies; et je priais qu'on lui fît rendre gorge au profit des pauvres, et qu'on lui administrât, en outre, cinq cents coups de fouet, en l'obligeant de plus à déclarer que c'était son bon plaisir d'être fouetté. — Si Rundjet était de bonne humeur le jour où il aura reçu ma lettre, nul doute qu'il n'ait ri de la plaisanterie, et que Néal-Singh, par sa libre volonté, de son gré, pour son bon plaisir, ne reçoive le châtiment en question.

Je vous ai parlé d'un homme pendu à Koteli : il y en avait une douzaine accrochés aux arbres près de mon camp, sur le bord de la rivière. Le gouverneur, dans la visite qu'il me fit, me dit d'un air très-insouciant qu'il en avait fait pendre deux cents dans la première année de son commandement, mais que maintenant il suffisait d'un par-ci par-là pour tenir le pays en bon ordre : or, notez que le pays est un chétif canton presque désert.— Pour moi, si

j'avais à le gouverner, je commencerais par mettre aux fers le gouverneur et ses trois cents soldats, qui sont les voleurs par excellence, et je les ferais travailler à la construction d'une bonne route. Ils vivent maintenant oisifs sur le travail des pauvres paysans ; ils continueraient à subsister sur le même riz, mais ils l'auraient gagné.

L'intelligence et la friponnerie des Cachemiriens sont proverbiales dans l'Orient. Il me pleut des gens soi-disant de qualité, qui s'offrent à me servir de *cicerone* : il savent tout, ils ont été partout ; et, quand je les interroge de près, je découvre que leur science n'est qu'une spirituelle imposture. Il y en a cependant quelques-uns qui m'ont été recommandés par M. Allard, et que je reçois fréquemment. Avec l'un d'eux, qui est un Mogol d'extraction, je fais une heure de persan tous les matins. Quant aux pundites, tous brahmanes de caste, ils sont d'une ignorance grossière ; et il n'y a pas un de mes serviteurs hindous qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. Ils mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arak ; — il n'y a, dans l'Inde, que les gens de castes infâmes qui le fassent.

Il n'est pas possible que je revienne par Ladak, comme c'était mon dessein : ce voyage serait trop dangereux. Mon bagage scientifique, en quittant Cachemire, sera trop précieux pour que je le risque dans les déserts. De Prountche jusqu'ici, j'ai eu cinquante hommes d'escorte ; mais ce n'est pas assez en cas de rencontre fâcheuse, il en faudrait cinq cents, une armée. — Je retournerai sans doute à Simlah par Kichetouar, Chumba et le pays de Koullou, ou bien par Radjaori, Djamou et Bélaspoor. Je ferai en sorte que chaque petit prince, sur le territoire duquel

aurai à passer, reçoive à l'avance un firman de Rundjet-Singh pour l'en instruire. Mais la moitié de cette route au moins traverse les États du radjah Goulâb-Singh, dont Djamou est la résidence royale : et, là, je n'aurai rien à craindre. Néanmoins, quelque temps qu'il fasse ce jour-là, ce sera un beau jour que celui où je repasserai le Sutledje.

Ma santé est bien rétablie ! elle ne peut que se retremper dans un climat salutaire. Dans un mois, je mangerai des cerises de mon jardin, puis des abricots, puis des pêches et des amandes, puis des poires et des pommes, et enfin des raisins. Je me promène le soir sous une treille superbe, dont les ceps, encore jeunes, ont deux pieds de circonférence : je n'avais encore rien vu de pareil. On me promet aussi des melons délicieux et même des melons d'eau. Cette dernière promesse est la menace d'un été très-chaud, mais il ressemble au nôtre dans le Midi : les productions sont les mêmes. Il fait maintenant le même temps qu'à Paris, mais plus beau, moins inconstant

J'avais vu à Saharunpoor une centaine de plantes de Cachemire, apportées dans l'Inde par des marchands de ce pays. La moitié d'entre elles croissent aussi dans l'Himalaya à l'orient du Sutledje ; et, ayant déterminé la hauteur moyenne à laquelle croît chacune, j'avais formé sur l'élévation absolue de Cachemire une conjecture d'une justesse remarquable. Je la supposais de cinq à six mille pieds anglais ; or, quelques observations barométriques faites depuis mon arrivée, et que je n'ai encore pu calculer qu'approximativement, par la comparaison des moyennes méridiennes du mois de mai, à Calcutta, à Bombay et à Saharunpoor, m'indiquent cinq mille trois cent cinquante pieds.

J'ai découvert que mon cuisinier avait servi longtemps un vieux médecin anglais, fort gourmand, et je lui ai donné carte blanche pour l'exercice de ses talents. Comme la matière première ici ne manque pas, je fais presque bonne chère depuis cette découverte. Ces bons dîners, dont je me vante, sont cependant sans *pain* ni *vin*. Le régime aqueux, auquel me condamne la nécessité, me donne parfois des envies de femme grosse pour une bouteille de vin léger. — J'ai de beaucoup meilleurs domestiques que l'an passé, le chef surtout, qui me sert de trésorier. Je ne saurais, en ce pays, toucher une pièce d'argent sans me déconsidérer tout à fait ; et ç'a été un grand bonheur pour moi de trouver, parmi mes gens, un serviteur propre à garder, ouvrir et fermer ma bourse, en écrivant tout ce qui y entre et tout ce qui en sort. J'en ai aussi un plus grand nombre que dans ma première campagne dans l'Himalaya, le double : c'est une lourde dépense, mais elle est inévitable. Après tout, le nombre n'excède pas quatorze, et M. Allard en a cent cinquante, et il n'en a pas assez !

J'ai reçu hier des nouvelles de M. Allard, qui me transmettait des lettres de l'Inde, de Loodianah et de Delhi, toutes de date fort ancienne, parce que son courrier s'est perdu huit jours dans les neiges. On m'apprend de Delhi la chute du cabinet Wellington, et l'on m'envoie une gazette de Bombay qui m'instruit de l'insurrection de Varsovie. Du reste, pas un mot sur les affaires de la France. Dans l'ignorance de la marche qu'elles peuvent suivre, je me réjouis cependant de l'élévation de M. Brougham et du comte Grey au ministère anglais. Il me semble que c'est un gage d'amitié entre la France et l'Angleterre, dont l'harmonie

me paraît être la condition nécessaire de la paix en Europe. Reste à savoir si le duc de Wellington ne saura pas, dans la chambre des pairs, se créer une majorité contre le ministère whig qui l'oblige à quitter la partie, ou du moins à la jouer sans éclat et sans profit pour la liberté.

J'écrirai prochainement au Jardin, et une lettre qui sera agréable à M. Cuvier, car elle lui promettra tous les poissons des eaux de Cachemire. Celle-ci va faire cent ricochets avant que de vous arriver ; et j'ignore si elle trouvera encore à Chandernagor l'obligeance de M. Cordier pour l'expédier, car il y a trois mois que j'ignore ce qui se passe dans l'*Inde française*, comme nous avons l'impertinence comique de dire. — Je ne puis finir sans ajouter une réflexion triste : c'est que vos dernières lettres étaient du 22 juillet 1830 ; dix mois sans nouvelles ! c'est bien long ! Adieu, mon cher père, adieu; je voudrais avoir en vous toute la foi que vous avez justement en moi...; mais, moi, j'ai trente ans, et vous... vous en avez plus du double. Ne voilà-t-il pas que, depuis treize jours, Porphyre a passé la quarantaine ; et Frédéric vous parle de ses cheveux gris ! Eh bien, soit ! vieillissons tous ensemble, à qui de plus belle !

. . . . Je n'ai pas la maladie du pays, non; mais, lorsque ma pensée se porte vers lui, vers vous, ce n'est pas sans un bien vif ressentiment. L'isolement de ma position n'aurait rien que de vulgaire pour un homme comme il y en a tant, comme la foule est faite peut-être, qui n'aimerait que sans passion ; mais vous, mon cher père, mais vous et ceux qui me connaissent comme vous, pouvez seuls imaginer tout ce qui se passe de tristesse dans mon âme en

quelques instants, quand elle s'inquiète sur les objets de mon affection.

Je n'écris pas à Porphyre aujourd'hui : cette lettre est pour lui comme pour vous ; mais je trouve dans mon portefeuille quelques pages adressées à Frédéric, de je ne sais où. Envoyez-les-lui. Adieu, encore adieu.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

1828

1829

1830

TABLE DU TOME PREMIER.

1831

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber